

DU MÊME AUTEUR

ETUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE

- I. LA PUDEUR, LA PÉRIODICITÉ SEXUELLE, L'AUTOÉROTISME 1 vol.
II. L'INVERSION SEXUELLE..... 1 vol.
III. L'IMPULSION SEXUELLE..... 1 vol.
IV. LA SÉLECTION SEXUELLE..... 1 vol.



HÁVELOCK ELLIS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE LÉGALE DE NEW-YORK

Le

Monde des Rêves

Il y a un monde du sommeil.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

GABRIEL DE LAUTREC

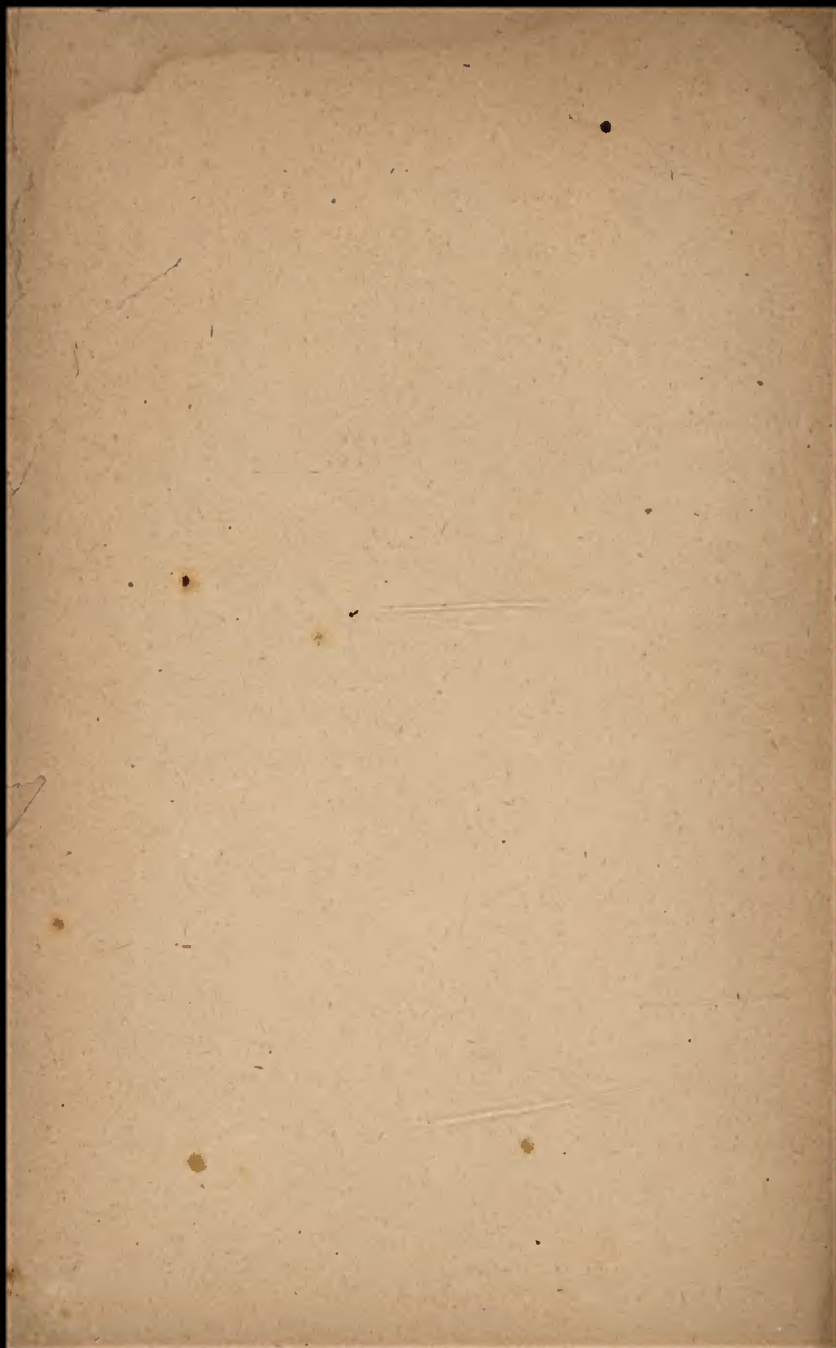


PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



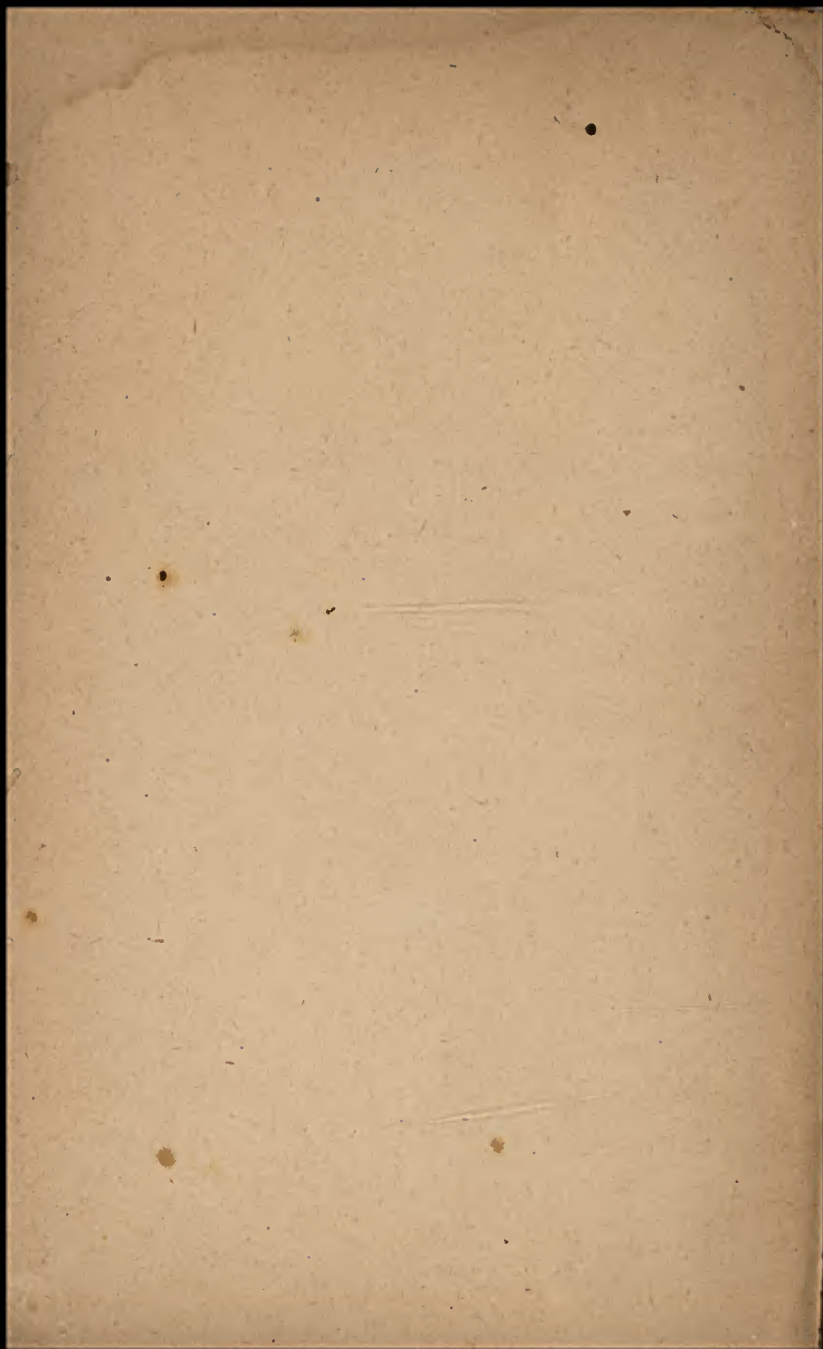


PRÉFACE

Il y a au moins quatre méthodes différentes d'écrire un ouvrage sur les rêves. D'abord, par exemple, la méthode *littéraire*. L'auteur emprunte ses matériaux aux livres sur le sujet, ou aux souvenirs des gens; il recueille ainsi un grand nombre d'histoires plus ou moins merveilleuses. J'ai rejeté cette méthode, qui ne mérite aucune confiance. Il n'y a rien de trompeur comme les rêves. Il faut être un observateur de tout premier ordre pour pouvoir relater un rêve avec quelque exactitude; même en le notant immédiatement. Plus tard, et de mémoire, personne ne peut le faire avec la moindre sécurité.

Il y a la méthode *clinique*, ou l'étude des rêves d'après l'observation personnelle, et la recollection des faits, avec des résumés et des analyses des résultats. Pratiquée sur une vaste échelle, avec l'aide d'un questionnaire, cette méthode a été surtout en faveur aux États-Unis, en particulier à la Clark Université, à l'instigation du Dr Stanley Hall. Une





PRÉFACE

Il y a au moins quatre méthodes différentes d'écrire un ouvrage sur les rêves. D'abord, par exemple, la méthode *littéraire*. L'auteur emprunte ses matériaux aux livres sur le sujet, ou aux souvenirs des gens ; il recueille ainsi un grand nombre d'histoires plus ou moins merveilleuses. J'ai rejeté cette méthode, qui ne mérite aucune confiance. Il n'y a rien de trompeur comme les rêves. Il faut être un observateur de tout premier ordre pour pouvoir relater un rêve avec quelque exactitude ; même en le notant immédiatement. Plus tard, et de mémoire, personne ne peut le faire avec la moindre sécurité.

Il y a la méthode *clinique*, ou l'étude des rêves d'après l'observation personnelle, et la recollection des faits, avec des résumés et des analyses des résultats. Pratiquée sur une vaste échelle, avec l'aide d'un questionnaire, cette méthode a été surtout en faveur aux Etats-Unis, en particulier à la Clark Université, à l'instigation du Dr Stanley Hall. Une



adhésion stricte et scientifique à cette méthode a donné comme résultat, par exemple, le livre du professeur Sante de Sanctis : *les Rêves* (1^{re} édition, 1899), qui est, dans l'ensemble, le meilleur ouvrage publié, ces dernières années, sur la question.

La méthode *expérimentale*, que l'on peut citer en troisième lieu, ne se contente pas d'étudier objectivement les phénomènes; elle s'efforce d'intervenir dans leur processus, et de noter les résultats de cette intervention. Elle peut, d'ailleurs, se combiner avec les autres méthodes. Sous sa forme pure, elle a été pratiquée, durant ces dernières années, spécialement, par feu Mourly-Vold. Ses résultats ne sont pas sans intérêt, mais s'étendent sur un champ fort limité, et la confiance que l'on peut avoir en eux est fort relative. L'activité du rêve est si fluide, si aisément impressionnable, — surtout quand l'observateur et le sujet ne sont qu'une seule et même personne, — que la moindre intervention déforme les faits, et qu'il nous est bien difficile d'admettre qu'une pareille expérience nous ait vraiment fourni des enseignements réels concernant la vie du rêve.

Enfin, il y a la méthode *introspective*. On peut dire que c'est la première en date, de celles qui se



préoccupent d'étudier le rêve dans un esprit plus scientifique. Maine de Biran s'est montré, en ce sens, un précurseur; Maury, dans son fameux livre « le Sommeil et les Rêves » (1861), ouvrage qui a inauguré l'étude moderne du rêve, a nettement adopté cette méthode, bien qu'il n'ait pas toujours réussi à éviter les erreurs qui fatalement découlent de son application rigoureuse. C'est en France qu'elle a été pratiquée le plus fréquemment et avec le plus de succès.

On peut ranger parmi les ouvrages appartenant à cette classe, celui du professeur Sigmund Freud, *Die Traumdeutung* (première édition, 1900), bien qu'il rentre dans une subdivision spéciale, que Freud appelle « psycho-analytique ». C'est certainement le plus audacieux, le plus suggestif des travaux récents sur les rêves; l'évangile, pour ainsi dire, de toute une école de chercheurs. On ne saurait, d'ailleurs, négliger un livre dû à l'un des plus sagaces parmi les observateurs actuels qui ont porté la lumière dans les profondeurs obscures de l'âme humaine. Même pour ceux qui rejettent la méthode de Freud comme peu satisfaisante, et ses conclusions comme peu prouvées, son œuvre est d'une inspiration si audacieuse et si sincère qu'elle



est encourageante et stimulante au plus haut degré. Si elle n'a pas trouvé elle-même la vérité, elle peut nous être du moins d'un secours puissant pour la trouver.

Le petit livre que nous présentons au public appartient, en somme, au groupe introspectif des études sur le rêve, mais non pas à la subdivision psycho-analytique. Il est basé sur des observations recueillies par moi pendant plus de vingt ans. Quelques-unes des idées que j'y développe ont été déjà exposées dans un article sur *les rêves de mort* (*Psychological Review*, sept. 1895), et un autre *la Matière de nos rêves* (*Popular Science Monthly*, avril 1899). L'ouvrage n'a rien à faire avec la méthode expérimentale; il ne découle d'aucune concentration faite de propos délibéré sur les éléments fournis par le rêve. J'ai simplement pris des notes, — le plus souvent sur mes propres rêves — parfois sur ceux de mes amis, — des notes directes; en ce qui me concernait personnellement, le plus souvent le matin, à mon réveil. Les quelques exceptions, peu importantes, à cette règle, je les ai indiquées soigneusement. En suivant ces principes rigoureusement, j'ai pu m'attribuer cette satisfaction qu'il n'y a rien dans mon livre qui ne



soit raisonnable et exact. L'application de cette méthode tend évidemment à éliminer tous les rêves de nature exceptionnelle et particulière. Je ne le regrette pas beaucoup. Les problèmes qui se posent à propos du rêve normal suffisent grandement à m'intéresser. Ils sont assez excitants et mystérieux, tout en étant les premiers à demander une explication. Je ne voudrais pas que l'on tire de là cette conclusion que je mets en question l'existence des phénomènes télépathiques et des autres expériences de rêve anormal. Non. Il se trouve seulement que, dans les limites de mon observation, je ne me suis pas trouvé en présence de rêves appartenant d'une façon nette et décisive à cette classe anormale. Les quelques rares exemples qui sont tombés sous mon observation immédiate (jamais, d'ailleurs, personnellement), sont de peu d'importance, et, en outre, la plupart du temps, d'un caractère trop intime pour être exposés publiquement.

Ainsi, ma contribution à la psychologie du rêve est simple et sans prétention. Il ne s'agit ici que des éléments fondamentaux du sujet. Je ne fais pas cette déclaration uniquement par modestie. Il me semble que, dans le passé, la littérature du rêve a été trop souvent envahie par des observations mal



faites, et des théories sans valeur. En apprenant à observer et à comprendre les éléments fournis par l'expérience usuelle de la vie nocturne, nous posons les fondations d'un monument supérieur futur. La vraie compréhension du rêve nous fournira des intelligences pour tout l'ensemble de la vie.



CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

La maison des rêves. — Causes d'erreurs dans l'étude des rêves. — Est-il possible d'étudier les rêves? — Comment éviter les erreurs. — Le rêve est-il continué durant le sommeil? — Les deux principales sources du rêve, et leurs subdivisions.

En nous endormant, nous entrons dans une obscure et vieille demeure, la maison des ombres, que n'éclaire aucun rayon, venu directement du monde extérieur et de l'existence éveillée. Nous sommes transportés à travers ses chambres, sans aucune volition consciente et personnelle. Nous trébuchons dans des escaliers poussiéreux et vermoulus; nous sommes hantés par des sons étranges et des odeurs bizarres qui montent des réduits mystérieux. Nous passons à côté de fantômes qui échappent au contrôle de notre conscience. Et lorsque, à nouveau, nous émergeons dans le monde de la vie du jour, pour un instant la lumière du soleil semble se glisser dans la demeure obscure avant que les portes se soient refermées derrière nous. Nous saisissons, dans un coup d'œil rapide, les chambres où nous avons erré, et nous revenons,



plus ou moins, des souvenirs fragmentaires de la vie que nous y menâmes. Mais bientôt tout s'évanouit et s'efface à la lumière du jour réel, et si, quelques heures après, nous voulons évoquer à nouveau les scènes étranges que nous avons traversées, il arrive ordinairement que les visions de la nuit se sont dispersées dans notre mémoire en quelques lambeaux nuageux que nous sommes désormais incapables de rassembler.

Pour la plupart d'entre nous, c'est là que s'arrête la connaissance. Nos rêves ont une certaine réalité, le temps qu'ils durent, mais l'intérêt de la vie éveillée nous absorbe ensuite complètement. Nous avons rarement le loisir et encore moins le désir, de soumettre nos aventures nocturnes, avec leur apparence absurde ou triviale, à la vérification sérieuse par laquelle notre intelligence éveillée a coutume de contrôler d'autres sujets manifestement plus importants. Le monde des rêves et la mystérieuse lueur (1) qui l'éclaire sont entièrement sous la dépendance de notre seule activité nocturne.

Ce caractère essentiel de la vie du rêve — le fait qu'elle évolue dans un monde autre, et plus som-

(1) La nature atténuée de la lumière, dans le rêve normal, l'absence usuelle de soleil, et même, en général, de couleur, ont été notés depuis longtemps. « Nous ne rêvons jamais que nous sommes au soleil », dit Henry Dircks (*Lancet*, 11 juin 1870, p. 863), d'une façon un peu absolue: « La lumière et l'ombre ne sont pas des éléments indispensables du rêve. Le rêve le plus vivant et le plus impressionnant est, en réalité, une scène nocturne, fort peu éclairée, et dans laquelle les objets les plus voisins sont ceux que nous observons surtout et ceux qui nous intéressent le plus ».



bre, et dans une conscience différente (1), a fait critiquer par certains l'étude des rêves au point de vue scientifique. Nous ne pouvons étudier réellement nos rêves, objectent ces critiques, parce que nous — et nous, c'est notre conscience, à l'état de veille, — ne pouvons pas nous trouver en contact suffisamment intime avec eux. Les rêves, argumentent-ils, se transforment inévitablement entre nos mains. Ce que nous étudions, ce n'est pas nos rêves, mais seulement les impressions, probablement entièrement fausses, que nous avons des rêves à notre réveil. Il y a quelques éléments de vérité dans cette objection. Il est très difficile, même impossible, de se rappeler exactement, et dans leur

(1) Comme certains écrivains ont donné du mot « conscience » une définition un peu spéciale, je tiens à dire que je prends simplement ce mot dans le sens accepté par Baldwin et Stout, dans leur *Dictionary of Philosophy and Psychology*: « Le caractère distinctif de tout ce qui peut être compris sous le terme : vie mentale » Ou encore, comme dit le professeur Stratton, pour préciser cette définition large (*Psychological Bulletin*, avril 1906): « Le mot « conscience » désigne le trait commun et générique de nos actes psychiques ». Le rêve devient, dès lors, d'après la définition de Baldwin et Stout, « le processus conscient pendant le sommeil ». Il faut bien dire, d'ailleurs, qu'il y a beaucoup d'incertitude quant à la définition de la conscience... Bode (« Some recent definitions of consciousness » *Psychological Review*, juillet 1908) considère que l'on peut « légitimement douter » de la possibilité de trouver quelque définition adéquate de la conscience. Et Mercier (article « Conscience » dans le *Dictionary of Psychological Medicine*, de Tuke), proclame hardiment, — et justement, semble-t-il, — que « le mot » conscience n'est pas susceptible de définition, car nous ne pouvons jamais nous trouver après l'état de conscience ou en dehors de lui. Quant à ce fait que nous devons admettre diverses espèces, ou, à tout le moins, divers degrés dans la conscience, il apparaîtra clairement de notre discussion du rêve.



ordre propre, même les détails d'une aventure de la vie réelle, qui vient juste de se produire. Combien ne sera-t-il pas, évidemment, plus malaisé mille fois, de faire revivre une expérience ayant eu lieu dans des conditions si obscures, et dans un monde si lointain de celui de la vie réelle ? Et cette difficulté très nette s'ajoute, que nous ne pouvons saisir nos rêves que le temps d'un éclair, à la lueur fugitive de la porte entr'ouverte pour nous laisser passer du sommeil à l'éveil. En d'autres termes, notre conscience éveillée n'a qu'un moment pour observer et interpréter un processus évoluant dans une autre sorte de conscience, ou même si nous admettons que c'est la même sorte de conscience, c'est du moins une conscience qui agit dans des conditions tout à fait différentes de celles de la vie éveillée, et qui accepte des données que, dans la vie usuelle, elle rejetterait immédiatement. Pour celui qui étudie les rêves, c'est une question sérieuse de se demander jusqu'à quel point les faits sont dénaturés dans ce passage, la modification étant admise comme inévitable. D'ailleurs, à l'état de veille comme à l'état de sommeil, il est probable que notre conscience n'embrasse jamais tout l'ensemble du champ psychique qui est en nous. Il y a, dans un cas comme dans l'autre, — nous le montrerons par la suite, — des états subconscients, ou imparfaitement conscients, qui forment le substratum de la conscience proprement dite, et ne laissent pas d'exercer une influence réelle sur



elle (1). Le domaine psychique latent, dans lequel nos rêves évoluent, n'a pas partout une profondeur pareille. Le poids spécifique de ces éléments latents, pourrait-on dire, varie, d'autre part ; ils semblent monter ou descendre, tantôt effleurant la surface de la conscience, et tantôt retombant jusque au fond. Mais le changement le plus brusque doit se produire quand nous remontons jusqu'au niveau du réveil, et que le monde extérieur prend soudainement la place du rêve. Il y a certainement, dans ce passage d'un monde à un autre, un processus de transformation et d'interprétation nécessaire autant qu'automatique. Nous pouvons peut-être nous en faire une idée en nous représentant une personne connaissant exactement une langue étrangère, qui prend un livre écrit dans cette langue, et lit à haute

(1) Par « subconscient » il faut entendre, suivant la définition de Baldwin et Stout, « ce dont on n'a pas une reconnaissance claire dans l'état actuel de conscience, mais qui entre dans le développement des états subséquents de conscience. Quelques psychologues rejettent nettement le mot « subconscient ». Ils sont même disposés à soutenir qu'il n'y a pas d'état d'âme subconscient, qu'avant et après le moment « conscient » les faits psychiques n'existent que comme « dispositions des cellules cérébrales ». Mais le psychologue, en tant que tel n'a rien à faire avec les cellules cérébrales, qui sont du domaine de l'histologiste. Quand nous étudions la question des rêves, nous constatons à chaque pas qu'il est possible pour des états psychiques d'exister, et d'affecter notre « conscience » sans être, à ce moment-là, dans les limites réelles de cette conscience. Des états psychiques semblables semblent devoir être parfaitement désignés par le terme « subconscients », c'est-à-dire légèrement, partiellement ou imparfaitement conscients. Toute objection à l'emploi d'un terme si précis et si convenable à la désignation d'un phénomène réel appartient plutôt au domaine de l'idiosyncrasie personnelle dans lequel nous n'avons peut-être pas le droit de pénétrer.



voix le texte dans sa langue maternelle. Avec l'habitude, le lecteur peut devenir inconscient de la transformation continuelle qu'il opère; il peut ne plus s'apercevoir que les mots qu'il prononce sont différents de ceux qu'il voit; inconscient même des changements qu'il introduit dans l'ordre des mots, mettant, par exemple, machinalement, au milieu d'une phrase le verbe qu'il trouve à la fin.

Cependant, même si nous admettons que le passage de la conscience nocturne à la conscience éveillée implique un changement aussi complet, — et il est probable, comme nous le verrons, qu'un tel changement se produit parfois, — pour un observateur de bonne foi le sentiment d'appréciation demeure le même. Il est impossible que le témoignage de la conscience éveillée soit faux, en ce qui concerne la nature des visions qu'elle a aperçues sur le seuil qui sépare le sommeil de la vie réelle; la meilleure preuve en est la différence profonde entre ces visions et les données de la vie réelle.

Mais même cette conclusion a été soumise à de sévères critiques auxquelles il importe de faire face avant d'aller plus loin, Foucault, investigateur aigu de la psychologie du rêve, poussant à son extrême rigueur une théorie, proposée seulement partiellement et tendanciellement par Delbœuf et Tannery, — a nié que nos rêves, tels qu'ils se présentent en définitive à la conscience éveillée, correspondent, en quoi que ce soit, au processus



psychique pendant le sommeil qui leur a donné naissance; il insiste particulièrement sur ce fait que nous ajoutons après coup les connexions logiques (1). Il considère que l'observation du rêve est faite « de mémoire » et dans des conditions telles qu'il serait très imprudent de regarder ce souvenir du rêve comme la reproduction fidèle de l'état mental pendant le sommeil. Pendant le sommeil, pense-t-il, nos idées de rêve surgissent, en suite continue, peut-être, mais sans lien ni dépendance les unes des autres. Au moment où nous commençons à nous éveiller, l'esprit, dans le premier effort de mémoire, groupe la pluralité des tableaux séparés, et s'applique spontanément à la tâche de les organiser entre eux suivant les règles de la logique et les lois du monde réel, construisant de ces éléments épars, un drame aussi pareil que possible à ceux de la vie éveillée (2).

Il est d'accord avec Goblot pour admettre que « notre souvenir du rêve est une pensée éveillée » et avec Tannery que « nous nous rappelons non pas nos rêves, mais seulement les reconstructions que nous en faisons au moment du réveil. « C'est après le réveil, conclut Foucault, que le rêve se développe, et sa forme définitive dépend du moment où nous l'avons noté ; « l'évolution du rêve après le réveil est une évolution logique, dominée et dirigée par le besoin instinctif de donner une

(1) M. Foucault, *le Rêve*, 1906.

(2) Foucault, *op. cit.*, ch. iv.



apparence raisonnable à l'ensemble d'images et de sensations présentes à notre esprit, et d'assimiler la représentation du rêve au système de représentations qui constitue notre connaissance du monde réel (1). »

Dans l'exposé de sa thèse, Foucault tire grand argument des modifications qui se produisent, comme on peut le constater, si l'on demande à quelqu'un de raconter le même rêve, à quelques mois d'intervalle. Sous l'influence du temps et de la répétition, un rêve devient plus cohérent et plus conforme à la réalité. Comme exemple, Foucault présente deux versions d'un rêve insignifiant, dans lequel une dame s'imagine qu'elle est sortie avec son mari pour une promenade en voiture, et qu'au cours de la promenade elle éprouve un besoin naturel qu'elle cherche le moyen de satisfaire. Les détails de la première version étaient hautement improbables. Quelques mois après, ils étaient devenus beaucoup plus semblables à ce qui aurait pu se passer dans la réalité. L'évolution de ce processus, pense Foucault, commence immédiatement, pour la modification des rêves, aussitôt que nous en prenons connaissance au réveil.

Il y a sans doute des faits qui peuvent sembler confirmer cette théorie de Foucault, que la logique du rêve, telle qu'elle nous apparaît, n'est pas dans la vision originale, mais y est ajoutée après. Ainsi, je rêvai une fois, vers le matin, que je demandais

(1) Foucault, *op. cit.*, p. 49.



à ma femme si elle était allée dans une certaine chambre, et qu'elle me répondait: « On ne peut pas y entrer. » Je m'éveillai aussitôt, et me rendis compte que ma femme venait effectivement de prononcer ces paroles. Seulement, ce n'était pas à moi qu'elle s'adressait, mais à une servante qui venait d'apparaître et qui se dirigeait vers une chambre dont la porte était fermée à clef, sans qu'elle le sût. Ma femme prévenait une intention qu'elle devinait. Quoique donc il me semblât dans mon rêve que la question venait la première et que la réponse suivait, d'après l'ordre habituel, ce fut en réalité la réponse qui précéda. La question fut ajoutée, pour ainsi dire, théoriquement et automatiquement par l'intelligence endormie, et mise avant la réponse. C'est dans cet ordre qu'elles apparurent à la conscience endormie, ou plutôt c'est seulement dans cet ordre et de cette seule manière que les faits de conscience endormie peuvent être connus, transportés dans la conscience éveillée (1).

Il faut bien se rendre compte qu'un rêve comme celui que je viens de raconter, dans lequel une expérience sensible actuelle est introduite, sans transformation, comme un élément étranger dans la conscience endormie, n'est pas un rêve typique. Les rêves appartiennent d'ailleurs, évidemment, à

(1) Ce caractère parfois rétrospectif des rêves a été signalé depuis longtemps. Voir, sur ce sujet, un article: « Dreams and dreaming », dans le *Lancet* du 24 novembre 1877.



des classes différentes, et nous pouvons bien admettre qu'il y en a une dans laquelle on peut faire entrer celui-là. Cette supposition aidera à comprendre un certain nombre de rêves que j'exposerai. Le processus est à peu près le même que dans le cas où une personne nerveuse reçoit un télégramme, et s'imagine tout de suite que quelque accident redouté est arrivé, et que le télégramme l'annonce. Le sens de la logique est instinctif, et, dans l'esprit du rêveur, ce besoin de logique prédomine même sur l'idée de la succession réelle du temps.

Mais l'argument de Foucault, c'est que c'est la conscience éveillée qui effectue cette reconstruction logique du rêve. Ici l'affirmation qu'il pose est faible et sans démonstration possible. Elle est, au contraire, démontrée comme fautive par toutes les vérifications possibles. Si c'est le but de la logique de nos rêves de les rendre conformes à nos expériences de l'état de veille, il faut convenir que, dans bien des cas, ce but est loin d'être atteint. Sous leur forme primitive, comme Foucault l'expose, nos rêves sont de simples images dissociées. Sous cette apparence, elles ne présenteraient rien qui puisse choquer notre conscience éveillée. La logique que nous introduirions, d'après l'hypothèse, dans le seul but de les rendre conformes à la vie réelle, est trop souvent une logique absurde que nous ne saurions, dans la vie réelle, ni accepter ni même concevoir. Ce fait seul suffirait pour jeter un doute sérieux sur l'exactitude de la théorie



d'après laquelle ce serait notre conscience éveillée qui mettrait cette logique dans les rêves.

Pas davantage n'y a-t-il aucune analogie, et encore moins une identité, entre le processus par lequel nous saisissons un rêve à notre réveil, et celui qui préside aux modifications du souvenir d'un rêve, à l'état de veille, pendant les semaines ou les mois suivants. Ce dernier n'est que partie d'une évolution générale qui affecte tous nos souvenirs à un plus ou moins grand degré. Je visite, par exemple, une cathédrale, à l'étranger. Je prends soigneusement note de l'arrangement des contreforts et des piliers. Quelques mois après, si je n'ai pas pris mes notes en écrit, mon souvenir devient incertain, confus, incorrect. Mais je ne doute point, pour cela, de la précision de mon impression première. De même, nous ne pouvons arguer des modifications que subit le souvenir d'un rêve au cours d'un temps un peu long, pour douter si peu que ce soit de l'exactitude de la première impression que nous en avons eue. Nous ne saisissons jamais un rêve au moment de sa formation. Au moment où il se présente à notre conscience, au réveil, il peut y avoir bien des points douteux et bien des chaînons manquants, mais le rêve n'en est pas moins complet, en tant que rêve, une fois pour toutes, et s'il y a des points douteux, ou des détails qui manquent, nous les reconnaissons comme tels. Nous ne faisons aucun effort pour suppléer à la logique absente, et nous ne voyons pas non plus



cet effort se produire involontairement. Je dirais volontiers qu'il y a toujours une sorte de brèche ouverte entre la conscience du rêve et la conscience éveillée. Le passage de l'une à l'autre semble caractérisé par un léger choc ; la perception du rêve, achevé, est le premier-effort de la conscience éveillée. L'existence de ce choc est indiquée par ce fait que dans le tout premier moment de l'éveil, nous ne nous rendons pas immédiatement compte qu'un instant auparavant nous dormions. Aussitôt que nous nous apercevons que nous sommes éveillés, il nous semble que nous sommes éveillés depuis un laps de temps de longueur incertaine, mais dont nous percevons distinctement l'existence. Certaines gens, même, en particulier les vieilles gens, en s'éveillant, ont cette impression si nette qu'ils nient avoir été endormis. Il m'est arrivé de me trouver une fois dans le voisinage d'une fabrique de dynamite au moment où se produisit une explosion tout à fait désastreuse. A ce moment même, je tournais le dos à la fabrique, et je suis tout à fait incapable de dire quel intervalle de temps s'écoula entre le choc de l'explosion et mon acte de me retourner pour voir le jet de fumée et de débris de matériaux qui montait droit et haut dans l'air. Il y eut un trou, comme on dit, dans ma conscience, un intervalle d'une longueur inconnue, et pourtant, semble-t-il, considérable, après le bruit assourdissant de l'explosion, quoiqu'il semble vraisemblable que mon geste de me



tourner fut presque ou même tout à fait instantané. Il me semble qu'au passage de la conscience endormie à l'autre, le même phénomène doit se produire, sur une échelle réduite.

La théorie de Foucault, que le rêve s'organise logiquement après que le sommeil a pris fin, semble inacceptable, quand nous pesons les arguments en sa faveur; nous pouvons cependant admettre que, du moins dans quelques cas, le rêve n'assume sa forme définitive qu'au moment où la conscience endormie s'évanouit; que le rêve, tel que nous le connaissons, est, de la part de la conscience de sommeil, un effort suprême vers la synthèse, au moment où cette conscience s'évanouit à la lumière de l'autre. Nous pouvons nous la représenter, cette conscience de sommeil, se disant à elle-même : « Attention! Voici notre souveraine, la Conscience Éveillée, qui attache tant d'importance au raisonnement, à la logique, et cætera. Vite! Rattachons les détails entre eux, mettons-les en ordre, — n'importe quel ordre, — avant qu'elle entre et s'installe en maîtresse absolue. » En d'autres termes, à mesure que la conscience de sommeil s'approche du seuil de la conscience éveillée, il est possible que le besoin de logique, de relation de cause à effet, qui domine la conscience éveillée, commence à se faire sentir, par influence, dans la conscience de sommeil. Même cette simple supposition, en ce qui concerne beaucoup de rêves, paraît extravagante. Dans tous les cas, à quelque mo-



ment que le rêve soit complet et parachevé, nous n'avons aucun droit précis d'affirmer, me semble-t-il, qu'un stage quelconque de son élaboration franchisse les limites du sommeil. C'est avec une certaine satisfaction qu'on se croit autorisé à poser cette conclusion. Car si les rêves étaient principalement et essentiellement le produit de la conscience éveillée, ils perdraient certainement la plus grande part de leur signification et de leur intérêt.

D'ailleurs, même après être arrivé à cette conclusion, le chemin de l'étude est loin d'être aisé. Il reste un fait indubitable : c'est que, dans tous les cas, les difficultés d'observation et de souvenir des rêves sont très grandes. Et cette constatation ne peut manquer de nous rendre extrêmement prudents. Certaines personnes, que l'on peut considérer comme étant d'un tempérament particulièrement vivace et pour ainsi dire dramatique, peuvent bien paraître avoir des rêves très vivants, très bien construits. Pour ma part, j'avoue que, chez moi, cela est extrêmement rare. Et, d'une façon générale, on a en somme raison d'éprouver une certaine suspicion à l'égard de ces récits de rêves, qui présentent une clarté parfaite, une cohérence, une logique, une intelligibilité trop nettes. Les rêves, tels que je puis les connaître au moment où je sors du sommeil, peuvent présenter occasionnellement des épisodes auxquels conviennent les expressions précédentes ; mais, dans l'ensemble, ils sont pleins d'obscurités, d'incertitudes, de lacunes inexplica-



bles. Le souvenir du rêve s'efface si rapidement qu'on est sans cesse à douter de l'exactitude de chaque détail. On a l'impression de chercher à revoir un paysage entrevu dans la lueur d'un éclair. C'est pour cette raison que je me suis fait une règle de n'admettre que les rêves contés brièvement et, si possible, immédiatement après le réveil. Il est en outre très important, en relatant un rêve, de noter l'attitude émotionnelle expérimentée dans le rêve, aussi bien que toutes les sensations physiques éprouvées au moment du réveil. L'attitude de la conscience de rêve envers les visions du sommeil est différente de celle de la conscience éveillée envers les mêmes visions, mais on peut discuter sur le degré normal de cette différence: Lorsque je lis un récit de rêve où se trouvent des descriptions de paysages, paysages qui, dans cette description, apparaissent de tout point aussi beaux et aussi impressifs à la conscience éveillée qu'ils le parurent dans le sommeil, j'ai l'habitude de trouver cela suspect. Sans discuter la bonne foi et le soin du narrateur, il est très probable qu'à ce moment-là nous nous trouvons en présence non pas de rêves au sens propre du mot, mais de visions perçues dans quelques conditions anormales, sous l'influence par exemple d'une drogue. Dans l'enquête actuelle je me préoccupe seulement de rechercher les lois les plus générales et les plus élémentaires du monde des rêves, comme elles ressortent de l'observation faite sur les personnes normales



et tout à fait usuelles; il devient donc nécessaire d'être très strict sur les conditions dans lesquelles sont faites ces observations. Ce sont les rêves les plus ordinaires qui sont les plus propres à nous révéler les lois ordinaires de la vie des rêves; à condition qu'ils soient relatés avec la plus grande exactitude et conscience possible.

Personnellement, je ne puis dire que je rêve constamment, ou que mes rêves soient d'une vivacité spéciale; à ce point de vue, je suis probablement une personne tout à fait moyenne et normale. Mes observations personnelles, bien qu'elles s'étendent sur une vingtaine d'années, ne forment pas une provision notablement copieuse. Je n'ai pas non plus dirigé jamais mon attention, d'aucune façon systématique ou concentrée, vers ma vie de rêve. Je pense qu'en le faisant on modifierait les phénomènes. J'ai simplement noté tout phénomène significatif, à mesure qu'il se présentait.

Remarquer, en parlant de soi, qu'on ne rêve pas constamment, ce n'est pas dire que le rêve soit rare; c'est constater simplement que les souvenirs qu'on en a sont rares. Au matin, nous pouvons seulement saisir une vision fugitive de notre dernière vision de la nuit, en franchissant le seuil de la maison du sommeil; mais il est bien possible que nous ayons passé auparavant par maintes aventures nocturnes, trop lointaines, déjà, pour être perçues par notre conscience à l'éveil. Parfois, il est curieux de le noter, nous devenons vaguement conscients, durant



le jour, à un moment donné, et pour la première fois, d'un rêve que nous avons fait la nuit précédente. Plusieurs philosophes, — et métaphysiciens, — répugnant à admettre que l'activité de l'âme puisse jamais cesser, — pensent que nous rêvons pendant toute la période du sommeil. Telle a été, ces dernières années, l'opinion de Vaschide, Foucault, Nâcke, et Sir Arthur Mitchell, comme, avant eux, de Sir Benjamin Brodie, Sir Henry Holland, et Schaaffhausen. Jadis, Hippocrate, Descartes, Leibnitz, Cabanis paraissent avoir eu la même opinion. Par contre, Locke, Macnish et Carpenter soutiennent que le sommeil profond est sans rêves. C'est aussi l'opinion de Wundt, Beaunis, Strümpell, Weygandt, Hammond et Jastrow. Il y a des gens, comme était par exemple Lessing, qui, autant qu'ils peuvent s'en rendre compte, ne rêvent jamais. D'après mes expériences personnelles, je suis disposé à n'accepter qu'avec une certaine modification l'idée que nous rêvons continuellement dans le sommeil. Je trouve que les rêves dont j'ai gardé un souvenir un peu net sont toujours en corrélation, chez moi, avec quelque léger trouble physique ou moral; il me semble donc probable que si nos rêves, pendant le sommeil, sont continuels, ils doivent du moins, dans le sommeil complètement calme et normal, présenter un caractère extrêmement faible et vague. Pour me servir d'une métaphore dont j'ai déjà usé, nous pouvons dire que la conscience dans le sommeil, quand elle descend de



la surface de la vie éveillée, peut parvenir à un point où, son poids spécifique étant pratiquement le même que celui du milieu ambiant, l'état atteint approche celui du repos complet (1). Le manque de souvenir des rêves ne peut pas, évidemment, être un argument contre leur existence. On sait très bien que, lorsque l'activité psychique du sommeil revêt une certaine forme mouvementée, comme lorsqu'on parle dans le sommeil ou dans le somnambulisme, il est très rare que l'on en conserve quelque souvenir au réveil, et cependant, en ce cas, nous ne pouvons pas douter de la présence d'une activité psychique. De même, le rêve qui reste présent à notre conscience, lorsque nous sommes brusquement réveillés dans son cours par une autre personne, est difficilement attribuable à cette intervention étrangère. Cela est prouvé par le fait que si nous étions en train de nous retourner ou de faire quelque autre mouvement qui précède ce réveil, le rêve dont nous nous souvenons — dans un cas semblable, le rêve de se frayer un passage

(1) Le vieux cas français (cité par Macnish) d'une femme à qui on avait enlevé une partie du crâne, et dont le cerveau présentait des mouvements pendant les rêves, alors qu'il demeurait immobile dans le sommeil sans rêve, aussi bien que le cas similaire et plus récent dont parle Hammond (*Treatise on Insanity*, p. 233) confirment la croyance que l'activité psychique du sommeil qui ne se manifeste pas par un souvenir de rêve doit être, pour le moins, d'un caractère très faible et vague. Même durant la vie éveillée, l'activité psychique descend parfois à un niveau très bas. Beaunis, qui a étudié cette question « Comment fonctionne mon cerveau » (*Revue philosophique*, janvier 1909), décrit un état qu'il nomme « crépuscule psychique » et qu'il considère comme fréquent.



difficile entre un sofa et une chaise — peut n'avoir aucune relation avec les circonstances du réveil, mais être dû évidemment aux mouvements accomplis durant le sommeil, quoi que ces mouvements eux-mêmes demeurent inconnus de la conscience éveillée. Les mouvements des chiens dans le sommeil profond, les pattes qui se lèvent rythmiquement, la queue qui remue, autant d'exemples analogues (1).

Ce fait, que l'absence de souvenir ne prouve nullement l'absence de rêve, peut être illustré non seulement par l'oubli de ce qui s'est passé dans le sommeil hypnotique, mais aussi par les observations que l'on peut faire dans l'anesthésie partielle obtenue par des drogues. J'en eus une preuve évidente dans un cas observé par moi, où il fut nécessaire d'administrer du chloroforme, — après un mélange d'alcool-chloroforme-éther, — pendant un laps de temps prolongé, pour une première expérience malaisée. La dose de la drogue n'était pas assez forte pour causer une abolition complète de l'activité mentale ; la patiente parlait, et même, par moments, chanta, avec des allusions à diverses circonstances

(1) Il y a longtemps que Lucrèce a relevé la signification de tels exemples. Il prétend que l'hallucination persiste un certain temps après que le chien est éveillé. Je n'ai jamais été à même, personnellement, de constater de pareilles traces d'hallucination ou d'illusion chez les chiens qui s'éveillent d'un rêve, bien que j'aie souvent dirigé mes observations dans ce sens. Il m'a toujours semblé qu'un chien qui s'éveille, vraisemblablement, d'un rêve de chasse, reprend immédiatement possession, sans effort, de sa vie usuelle au coin du feu, et de tous les détails familiers du monde réel.



de sa vie passée, — en remontant jusqu'à l'enfance. D'autre part, la sensation et l'expression de la douleur n'étaient pas complètement abolies, car de petits cris et des remarques sur la gêne et la contrainte qu'on lui imposait se mêlaient parfois dans la même phrase à des réflexions, tout à fait irrespectueuses, concernant par exemple de vulgaires détails de ménage. Des confusions d'idées incompatibles se produisaient aussi, comme dans les rêves ordinaires. « Où est la garde-malade à trois cornes, » demandait-elle, « qui ne fait pas attention à ce qu'elle fait ? » Il y avait aussi la suggestibilité anormale de la conscience dans le rêve. Aux questions des assistants elle répondait, mais toujours avec une tendance à être du même avis que celui qui interrogeait; cette tendance se manifestait avec une certaine ingénuité. A cette question plaisamment imprévue : « Etiez-vous ivre ou endormie hier soir ? » elle répondait avec quelque hésitation : « Un peu de tous les deux, je pense. » A un observateur occasionnel il pouvait sembler qu'il y eût là un état de pleine conscience sur la base duquel un délire partiel s'était établi. Mais l'effet de la drogue et le sommeil artificiel une fois dissipés, il ne restait aucun souvenir de ce qui s'était passé durant le temps de son influence, aucun souvenir, non plus, de l'intervalle et du laps de temps écoulé.

Si fantastiques et merveilleux que puissent être nos rêves, on peut dire que dans tous les cas, pra-



COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS

HAVELOCK ELLIS

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE LÉGALE DE NEW-YORK

Le
Monde des Rêves

Il y a un monde du sommeil.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

GABRIEL DE LAUTREC



PARIS
MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

10

Monde des Rêves

Il y a un monde au-dessous de nous.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



20





tiquement, ils sont faits d'éléments très simples. Il serait désirable d'avoir, dès le début, une notion provisoire concernant les sources auxquelles sont empruntés ces éléments. La plupart de ceux qui ont écrit sur les rêves admettent que les deux grandes sources auxquelles sont empruntés les éléments de nos rêves sont : le vaste réservoir de nos souvenirs, — et les sensations physiques actuelles éprouvées au moment du rêve et interprétées par la conscience de sommeil.

Ces deux groupes ont été désignés sous divers noms. Leur distinction est au moins aussi vieille qu'Aristote (1). Ainsi Sully distingue le groupe central et le groupe périphérique. Tissié emploie les termes de « psychique » et « sensorial »; Foucault dit « imaginaire » et « perceptif ». Miss Calkins (2) adopte deux expressions très heureuses. Elle appelle le premier groupe « représentatif » et le second « présentatif », donnant à « représentatif » le sens de lié par association avec la vie éveillée du passé et à « présentatif » celui de se rattachant par une excitation sensible au présent immédiat.

(1) Il n'y a cependant guère plus d'un siècle que cette classification des sources du rêve a été généralement acceptée. Jusque-là, on ne pensait pas qu'elle embrassât la totalité des sources. Ainsi Des Laurens (A. Laurentius) au seizième siècle, dans son traité sur la maladie de la mélancolie (folie triste), distingue trois sortes de rêves : 1° de la nature; c'est-à-dire dus à des causes extérieures; 2° de l'âme (basés sur la mémoire), et, au-dessus de ces deux subdivisions, 3° les rêves venant de Dieu ou du diable.

(2) M. W. Calkins, « Statistics of dreams », *American Journal of Psychology*, avril 1893.



Le groupe représentatif lui-même a deux subdivisions, suivant que les souvenirs sont de date ancienne ou récente. La distinction entre les deux subdivisions est souvent tout à fait nette; ce qu'on appelle « souvenirs récents » dans le rêve se rattachant — probablement chez la plupart des gens — au jour précédent, tandis que les « vieux » souvenirs remontent en général à plusieurs années, et souvent même aux premières années de la vie. De même, les impressions « présentatives » se subdivisent en deux groupes, suivant qu'elles se rapportent à des excitants externes présents aux sens, ou à des troubles organiques internes. Il est à peine nécessaire d'observer que l'un et l'autre de ces sous-groupes, qui contiennent tous les éléments de nos rêves, ou les quatre, peuvent se trouver combinés ensemble dans le même rêve.

J'ai appelé cette classification « provisoire ». En effet, quoique elle soit commode pour mettre de l'ordre dans les éléments fournis, si nous considérons exactement les matériaux de nos rêves, nous trouverons qu'ils sont tous, en réalité, de même ordre, c'est-à-dire d'ordre purement psychique. La différenciation n'est que dans le caractère différent de l'excitation qui évoque la matière psychique dont est fait le rêve. A parler strictement, la source du rêve, en tant que rêve, ne peut être que centrale.

Un rêve absolument présentatif est une chose impossible. Si nos sens reçoivent une impression,



externe ou interne, et si nous reconnaissons et acceptons cette impression pour ce pour quoi nous l'accepterions et la reconnaitrions étant éveillés, alors nous ne pouvons pas dire que nous rêvons. Les excitations externes ou internes qui agissent sur la conscience endormie ne sont pas une part de cette conscience, ni, dans aucun sens réel, sa source ou sa cause. Le rayon de soleil qui tombe sur le rêveur, la chute de ses couvertures, le souper indigeste qu'il a mangé le soir, tout cela ne « compte » pas plus pour le rêve que le heurt du facteur à la porte ne compte dans le contenu de la lettre qu'il nous remet. Quelsque soient les stimuli, venant du monde extérieur, qui frappent à la porte de notre conscience de rêve, cette conscience est à part d'eux, et ils ne peuvent l'atteindre qu'en subissant une transformation. Ils doivent dépouiller leur caractère de phénomènes du monde éveillé. Ils doivent revêtir le caractère de phénomènes appartenant à un autre monde, le monde des rêves.



CHAPITRE II

LES ÉLÉMENTS DE LA VIE DU RÊVE

Succession spontanée des images dans le rêve. — Son caractère kaleidoscopique. — L'attention dans les rêves. — Relations des visions procurées par des drogues et des images hypnagogiques avec le rêve. — La couleur dans les rêves. — La fusion des images dans le rêve. — Comparaison avec des vues à transformation. — Source des images. — Divers types de fusion. — L'élément subconscient dans le rêve. — Les transformations verbales, lien de connexion. — Redoublement des images visuelles en images motrices ou autres.

Peut-être le fait le plus élémentaire, en ce qui concerne la vision du rêve, c'est le changement incessant et perpétuel que cette vision subit à chaque moment. La vue est, pour la plupart d'entre nous, le sens le plus important dans l'activité du sommeil aussi bien que dans la vie éveillée. La forme la plus usuelle du rêve est celle d'un tableau, mais toujours un tableau vivant et mouvant, quelque inanimés que puissent être dans la vie réelle les objets qui apparaissent dans notre vision. Jamais un homme n'a vu un tableau de la vie de rêve qui fût immobile devant ses yeux de songe comme sont les scènes que nous regardons de nos



yeux éveillés. Autant que peut me renseigner ma propre expérience, j'ai rarement vu en rêve une phrase, un mot, une lettre écrite sur du papier, qui ne changeât pas aussitôt sous mes yeux de rêve. Je rêve, par exemple, que j'ai besoin d'un timbre pour une lettre. Je cherche dans mon portefeuille un timbre d'un penny. Je trouve aussitôt des timbres d'autre valeur ou bien des timbres d'un penny déchirés ou effacés, ou d'un modèle antique tombé en désuétude depuis trente ans ; toutes sortes de timbres, aussi bien que des figurines ressemblant à des timbres se développent et se multiplient sous mon regard. Mais le timbre que je cherche demeure introuvable, probablement parce qu'il est apparu au commencement de la série et a suggéré toute la suite. La même indication se trouve dans un autre rêve. (qui se produisit, on peut le noter en passant, pendant la première période d'un rhume de cerveau) : j'ai à prendre le train ; je vois mon chapeau accroché à une patère, à côté d'autres chapeaux, et je m'avance pour le saisir. Mais, comme j'approche, il s'évanouit et j'erre à travers des rangées de chapeaux, de toutes formes et de toutes dimensions, mais dont pas un n'est le mien. La conscience du rêve est un fleuve dans lequel on ne se baigne pas deux fois, car le flot s'en renouvelle à chaque seconde. C'est cette caractéristique, — autant que n'importe quelle autre du rêve visuel, — qui le rend si difficile à rappeler et à reproduire : les rêves surtout auditifs ou moteurs



présentent moins de difficulté à ce point de vue. Il semble que nous soyons en train de regarder un kaleïdoscope sans cesse en mouvement, dans lequel la plus légère rotation produit un dessin nouveau, ressemblant d'ailleurs en quelque façon au précédent immédiat, de telle sorte que, si le kaleïdoscope était conscient, nous pourrions dire que chaque modèle a été suggéré par le modèle précédent, — tout en étant nettement nouveau (1).

Delbœuf a nié que ce processus implique aucune réelle métamorphose d'images. Il regarde cette métamorphose comme une illusion due à la rapide succession d'images distinctes, qui sont, ensuite, combinées dans la mémoire. Mais cette opinion n'est pas soutenable. En dehors du fait qu'elle tend, de façon illégitime, à nier toute liaison dans le souvenir de nos rêves, il faut aussi se rappeler (comme Giessler l'a indiqué) que le choc d'horreur ou de surprise émue qui accompagne fréquemment de tels rêves suffit à prouver la réalité de la métamorphose. Je me rappelle, étant enfant, avoir rêvé, de façon très vivante, d'un albatros qui se transforma en femme. Les beaux yeux de l'albatros prenant une expression féminine, mais le bec de l'oiseau n'é-

(1) La comparaison du kaleïdoscope, pour caractériser le processus le plus élémentaire du rêve, s'est souvent présentée d'elle-même. Ainsi dans un article sur le rêve (*Lancet*, 24 novembre 1877), nous lisons : « Les combinaisons sont nouvelles, mais les éléments sont anciens; quelques-uns plus récents; d'autres, éloignés et oubliés... Le tour du kaleïdoscope est instantané! Si quelque idée nouvelle est jetée dans le champ de vision, au moment où s'opère le mouvement; elle devient aussitôt partie intégrante du tableau.



tant qu'imparfaitement changé en nez, tandis que la femme-oiseau murmurait : « M'aimez-vous ? » Dans ce cas, la vive impression du rêve était précisément en corrélation avec l'existence simultanée de deux ensembles de traits différents.

Il n'est pas, d'ailleurs, nécessaire qu'il y ait quelque métamorphose des images de rêve, ni même que la succession de ces images doive être continue. Et qu'il y ait ou non métamorphose d'images, que la suite de ces images soit continue ou non, il me semble que nous devons admettre la possibilité de son caractère spontané. C'est un point qui a été discuté, et, nous l'accordons, qui a pu être discuté. Ainsi Foucault explique la multiplication d'images presque semblables que l'on perçoit quelquefois dans le rêve, comme étant due au *désir* (1); nous voyons un certain nombre de choses, parce que nous désirons posséder un certain nombre de ces choses. Il explique un rêve, dans lequel Delbœuf vit une procession de lézards, comme dû à ce fait que Delbœuf était un collectionneur de lézards, de la même façon que s'expliqueraient les rêves de gens naturellement altérés, et qui, en rêve, boivent des verres successifs d'eau ou de vin ! Je suis tout à fait peu disposé à accepter cette explication. Les changements et multiplications qui se produisent dans les images du rêve, comme par exemple dans cette succession de lézards, sont un caractère élé-

(1) Cette constatation s'accorde avec les théories de Wundt, qui attribue cette multiplication d'images à l'élément rétinale.



mentaire et fondamental de l'imagination mentale spontanée ; ce caractère est constant dans les visions produites par certaines drogues, en particulier l'alcool d'agave (1). La vision répétée de boissons imaginaires dans les rêves d'un buveur appartient à une autre classe plus spéciale en explication de laquelle le désir peut être plus exactement invoqué. C'est simplement l'expression de ce fait qu'après l'absorption imaginaire de la boisson, le buveur a encore soif, et que l'image suggérée peut se répéter indéfiniment.

Que dans quelques cas il se produise ce que nous pourrions appeler une sélection subconsciente délibérée parmi les images présentées à la conscience dans les rêves, cela ne fait pas de doute. Mais l'imagerie mentale est plus profonde et plus primitive qu'aucune des fonctions psychiques plus hautes, même sous la forme subconsciente. La succession prodigieuse d'images continuelles et tout à fait insolites qui sont évoquées par l'action de l'alcool d'agave sur les centres visuels n'a pas plus de rapport avec la volonté du sujet ou ses désirs que la marche des étoiles dans le ciel ; il semble que nous soyons autorisés à admettre qu'il en est de même dans le cas d'une succession d'images de rêve distinctes et séparées. Il est presque toujours possible de trouver un lien de connexion entre deux images quelconques, choisies au hasard ; le lien est sou-

(1) Foucault, *le Rêve*, p. 182.



vent subconscient, mais pas toujours nécessairement. Des images discontinues peuvent surgir, semble-t-il, d'une base psychique plus profonde que le choix libre, leur apparition étant déterminée par leur propre condition dynamique à ce moment-là. Nous devons, suivant l'expression, non pas des plus heureuses d'ailleurs, du baron Mourre(1), tenir compte « de l'état physiologique des idées ». Si nous nous en tenons à la croyance que le rêve est basé sur une tendance fondamentale et élémentaire à la formation d'images continues ou discontinues, qui peuvent être ou non contrôlées par les émotions ou impulsions psychiques, nous nous mettrons à l'abri de maintes spéculations hasardeuses.

Ayant ainsi admis au départ, comme matière constitutive du rêve, une succession d'images plus ou moins spontanée, l'un des premiers problèmes qui se pose devant nous est la relation de l'attention avec cette succession d'images. Quel est le degré et quelle est la nature de l'attention, dans les rêves ?

« Le sommeil, au point de vue psychologique », dit Foucault, « est un état de profonde distraction ou d'inattention totale ». Et Mourre montre, par des exemples tirés de ses propres rêves, que tout exercice de la volonté, dans le rêve, amène le réveil, et que plus profond est le sommeil, plus la volonté est absente du rêve. De là ces fluctuations involontaires et ces perpétuels changements, sans

(1) Baron Charles Mourre, la Volonté dans le rêve. *Revue philosophique*, mai 1903.



aucune raison, des images du rêve. Dans la mesure où la concentration est possible dans le rêve, elle nous révèle un mouvement perpétuel, oscillatoire, incertain, de la vision devant nos yeux. C'est comme si nous essayions de déchiffrer un poteau indicateur dans le demi-jour, ou de saisir au passage le nom des stations, quand notre train passe rapidement devant les lettres de l'inscription. C'est ce facteur, dans les rêves, qui déconcerte si aisément notre analyse. Notre attention, dans le sommeil, échoue à fixer définitivement le résultat final, — cet échec même peut évidemment servir à faire avancer le processus du rêve, en suggérant de nouvelles images et de nouvelles combinaisons. Il serait hasardeux de dire, cependant, que la question de l'attention dans les rêves est ainsi résolue. Il serait inconcevable que les terribles vicissitudes qui peuvent nous accabler dans les rêves, et l'émotion qui parfois nous bouleverse, soient accompagnées d'une « inattention » et d'une « distraction » totales. Cette supposition ne s'accorde pas non plus avec le souvenir très vif que nous laissent certains de nos rêves. Nous trouverons probablement une indication beaucoup plus satisfaisante au point de vue de l'explication des phénomènes, en adoptant avec Ribot (1) la distinction nouvelle entre l'attention volontaire et l'attention spontanée. L'attention volontaire ou artificielle est un produit de l'éducation.

(1) Ribot, *Psychologie de l'attention*, 1889, ch. 1 et 11.



et de l'entraînement. Elle est dirigée par une force extrinsèque, est le résultat d'une délibération, et s'accompagne toujours de quelque sentiment d'effort. Elle agit toujours sur les muscles, et par les muscles ; sans tension musculaire, il ne peut y avoir d'attention volontaire. L'attention spontanée ou naturelle, au contraire, est cette sorte plus fondamentale d'attention qui existe antérieurement à toute éducation et à tout entraînement ; c'est la seule attention dont soient capables les animaux et les jeunes enfants. Elle peut être faible ou forte, mais elle est toujours et partout basée sur des états émotifs. Toute créature mue par le plaisir ou la peine est capable d'attention spontanée, sous l'influence de ces stimulants. Ces deux sortes d'attention sont à deux pôles opposés l'une de l'autre et sont incompatibles l'une avec l'autre. On ne peut pas douter que ce soit l'attention volontaire qui, ainsi que l'a indiqué Ribot lui-même, fasse défaut (bien qu'elle puisse ne pas être tout à fait absente) dans les rêves (1). L'incoordination et le relâchement musculaire pendant le sommeil impliquent ce manque d'attention qui est, en vérité, la condition essentielle de la réfection et du repos, pendant le sommeil. Au contraire, tous les caractères de l'attention spontanée sont présents. L'attention que nous

(1) Maine de Biran, qui a été peut-être le premier à se préoccuper sérieusement de l'observation introspective du rêve, a noté l'absence, dans le rêve, de toute attention volontaire active. Beaunis regarde l'attention comme possible dans le rêve, mais il omet de distinguer entre les différentes sortes d'attention.



exerçons dans les rêves présente essentiellement ce caractère fondamental, automatique, involontaire, conditionné par les émotions que nous éprouvons, et pour la plus grande part échappant à tous les efforts de notre attention volontaire. Il a été d'ailleurs soutenu, avec vraisemblance, par Leroy (1), qu'un état semblable d'attention automatique involontaire, avec diminution ou trouble concomitant de l'attention volontaire, est une condition nécessaire pour la production des hallucinations visuelles et auditives expérimentées anormalement à l'état de la veille.

Il y a donc, à la base du rêve, une succession d'images d'apparence spontanée, dont chacune se transforme sans cesse en une autre différente, mais pas complètement différente, de la précédente. On dirait un afflux mécanique d'images, régi par des associations de ressemblance, que la conscience du sommeil accepte, sans les contrôler ou sans y introduire aucun élément étranger. C'est là probablement la forme la plus élémentaire du rêve, celle qui est la plus proche de la conscience éveillée, et dans laquelle l'élément périphéral et rétinale du rêve joue le rôle plus important.

(1) B. Leroy, Nature des Hallucinations (*Revue philosophique*, juin 1907). En ce qui concerne l'importance de l'absence de l'attention volontaire dans la production des images visuelles, on peut remarquer que même l'après-image d'un objet brillant, dans la vie éveillée, est beaucoup plus vive quand elle se présente dans un état d'inattention et de distraction. J'ai noté ce phénomène il y a plusieurs années, spécialement quand j'étudiais les effets de l'alcool d'agave. Plus récemment, J.H. Hyslop y a fait allusion (*Psychological Review*, mai 1902).



Le caractère fondamental de cette succession d'images qui évolue d'elle-même et spontanément est indiqué par ce fait significatif qu'elle a une tendance à se produire toutes les fois que l'élément plus particulièrement rétinale et périphéral de l'appareil visuel est affecté par l'épuisement dû à une excitation exagérée, ou même quand l'organisme, en général, est troublé, ou affaibli, comme dans l'état de neurasthénie(1). L'exemple le plus simple et le plus familier de ces impressions visuelles nous est fourni par la succession d'après-images, sans cesse mouvantes et changeantes, qui continuent à évoluer, un temps considérable, devant nos yeux, après que nous les avons fixés sur le soleil ou quelque autre objet brillant (2). Moins frappantes, mais plus intimement liées à l'imagerie des rêves, sont les visions hypnagogiques, qui se produisent au moment où nous nous endormons, spécialement après un jour pendant lequel notre appareil visuel a été stimulé ou fatigué plus que d'habitude ; bien que cette fatigue ne semble pas

(1) Nous devons être prudents, dans l'assertion qu'une telle succession d'images est purement rétinale. Scripture, « Cerebral light » *Studies from the Yale Psychological Laboratory*, vol. V, 1899, prétend que même la dite « clarté rétinale » ou « eigenlicht » est cérébrale, et pas du tout rétinale, puisqu'elle est simple et non double, et diffère des après-images, qui sont déplacées par une pression sur le globe de l'œil. Cette opinion est peut-être trop extrême dans l'autre sens.

(2) Pour une étude complète et intéressante sur ce sujet, voir S.J. Franz : « After-images » (Suppléments monographiques de la *Psychological Review*, vol. III, n° 2, juin 1899). L'auteur est d'accord avec ceux qui regardent les après-images comme d'origine entièrement rétinale.



devoir être une condition absolue. La plus vivante et la plus instructive de toutes est la succession d'images visuelles évoquée par certaines drogues. La plus remarquable et la plus puissante, aussi bien que la meilleure pour l'étude, est probablement l'alcool d'agave, qui se trouve aussi être la seule dont j'aie une réelle expérience personnelle (1). L'usage de cette substance provoque une succession constante d'images visuelles spontanées qui se rapprochent constamment de la ressemblance avec les choses réelles et l'évident constamment. Au début, ces images ressemblent beaucoup à celles produites par un kaleïdoscope et leurs changements sont assez analogues. Cette évolution spontanée d'images est évidemment une aptitude fondamentale de l'appareil visuel; aptitude que maintes conditions anormales, si légèrement anormales qu'elles soient, mettent aussitôt en évidence.

L'opium a un pouvoir similaire en quelque chose; comme de Quincey l'a depuis longtemps signalé, un tel pouvoir est simplement une reviviscence d'une faculté que possèdent usuellement les enfants, quoique, si j'en juge par mes propres expériences avec l'alcool d'agave, ou mescal, les drogues développent cette faculté d'une façon bien plus vive, et à un degré bien supérieur qu'il n'arrive d'ordinaire

(1) Voir Havelock Ellis, « A new artificial paradise », *Contemporary Review*, janvier 1898; ib., l'Alcool d'agave (Mescal), « A study of a divine plante », *Popular Science Monthly*, mai 1902.



chez les enfants. Les psychologues de l'enfance n'ont pas souvent étudié ce phénomène (1), mais aussi loin qu'ont pu aller mes recherches personnelles, toutes ou presque toutes les personnes ont possédé, enfants, la faculté de voir, dans l'obscurité, des images sur le rideau des paupières closes. C'était peut-être la représentation de contes de fées qu'ils avaient lus, peut-être une simple succession d'individus ou d'événements usuels, avec une tendance, parfois, pour certaines figures, à revenir

(1) G. E. Partridge, entre autres (*Réverie, Pedagogical Seminary*, avril 1898) a fait des observations de phénomènes hypnagogiques sur 826 enfants. On leur demanda de décrire ce qu'ils voyaient, la nuit, une fois les yeux fermés, avant de s'endormir. 58,5 pour cent des enfants de treize à seize ans avaient de ces visions. A six ans, la proportion était plus haute, 64,2 pour cent. Il semblait y avoir un maximum vers l'âge de dix ans, et probablement un autre maximum à un âge plus jeune. L'objet le plus fréquemment mentionné étaient les étoiles, citées par 151 enfants ; les couleurs, 145 ; des gens et des figures, 77 ; des animaux, 31 ; des scènes du jour, 21 ; fleurs et fruits, 18 ; tableaux, 15 ; Dieu et les anges, 13. Partridge appelle ces phénomènes hypnagogiques ; tandis que, pourtant, les visions hypnagogiques des adultes peuvent bien n'être qu'une relique des visions d'enfance, celles-ci ont plus d'extension et de vitalité, car elles ne sont pas confinées au seul moment d'avant le sommeil, et les enfants en outre ont parfois un certain contrôle sur elles. E. Guyon a étudié les visions hypnagogiques et analogues chez les enfants dans sa thèse : *Sur les Hallucinations Hypnagogiques*. Paris, 1903. Il est d'avis que les enfants considèrent toujours ces visions comme effrayantes. Mais c'est loin d'être là le cas général. Il ne faut voir dans cette opinion qu'une tendance bien explicable à se préoccuper surtout des cas morbides qui attirent naturellement davantage l'attention. On peut également citer à l'appui les exemples donnés par Stanley Hall, « A study of fears », *American Journal of Psychology*, 1897, pp. 186 et suiv. Les visions d'un enfant en bonne santé n'ont rien de terrifiant, et il les accepte très naturellement. Il n'est pas plus choqué ni troublé par ces rêves-là que par ceux qu'il a dans le sommeil.



fréquemment. Je crois qu'il est fort probable que ce qu'on appelle « mensonges », chez les enfants, ne sont souvent que des récits faits de bonne foi, dont l'erreur est due en partie à l'irruption occasionnelle de cette faculté dans la vie du plein jour. Les gens qui nient avoir jamais possédé cette faculté ont, presque certainement, simplement oublié qu'ils la possédèrent.

Je pourrais moi-même être disposé à nier que j'aie jamais possédé cette faculté, n'était que je me rappelle spécialement une occasion où elle se manifesta. J'avais sept ans environ, et je couchais avec un cousin du même âge ; nous nous amusions à cacher nos têtes sous les oreillers, et à suivre les images successives qui se présentaient à nous, chacun de nous annonçant les changements de visions à mesure qu'ils se produisaient. Cette expérience en commun a servi à marquer dans mon esprit l'existence d'une faculté dont je n'ai d'ailleurs aucun souvenir (1).

(1) La description la plus ancienne, quoiqu'elle ne soit pas typique, de ce phénomène que je connaisse, est celle du docteur Simon Forman, Pastrologue, dans son intéressante *Autobiography*, écrite en 1600. Voici ce qu'il raconte de lui-même quand il avait six ans.

Régulièrement, aussitôt qu'on l'avait posé dans son lit pour dormir, il avait la vision de hautes montagnes et de collines qui s'avançaient comme pour tomber sur lui et l'écraser. Mais il réussissait toujours à grimper sur leur sommet, et à les surmonter, à grand effort. Ensuite, il voyait de grandes eaux, prêtes à le submerger, bouillonnant et faisant rage contre lui, comme pour l'engloutir ; mais il réussissait également à s'en tirer. Il eut ces rêves et ces visions régulièrement chaque nuit, pendant trois ou quatre ans. Elles lui étaient envoyées par Dieu, pensait-il, pour représenter les troubles où il devait se trouver plus tard.

De Quincey a décrit fort exactement le même phénomène, en



De ces groupes variés de phénomènes voisins, celui qui nous concerne plus spécialement dans l'investigation des rêves est le groupe de phénomènes plus strictement nommés hypnagogiques, c'est-à-dire se produisant dans l'antichambre du sommeil, au moment où les sens sont en repos ; quand la conscience de veille est en train de disparaître, ou bien quand nous quittons le monde des rêves et que la conscience de veille est en train de revenir. Cet état a été connu depuis des temps très anciens. Aristote y fait allusion, et, à l'aurore de la pensée scientifique moderne, Hobbes a décrit des phénomènes voisins (1). L'étude strictement psychologique des visions hypnagogiques semble

1821, dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium*. Je ne sais si mon lecteur se rend compte que maints enfants, peut-être un très grand nombre d'entre eux, ont la faculté de peindre, pour ainsi dire, sur le noir, toutes sortes de fantômes ; chez certains, cette faculté est simplement une disposition mécanique affectant les yeux ; d'autres ont le pouvoir volontaire ou à demi volontaire d'appeler ou d'éloigner ces visions ; ou, comme me le disait un de ces enfants que j'interrogeais sur ce sujet : « Je puis leur dire de s'en aller, et ils s'en vont. Mais parfois ils viennent, quand je ne leur dis pas de venir. » E. H. Clarke (*Visions*, 1878, pp. 272-216) a discuté l'aptitude des enfants à avoir des visions et a indiqué l'élément volontaire qui entre dans cette aptitude. Il ne paraît pas que des impressions auditives se produisent usuellement. Pourtant, J. A. Symonds (Biographie d'Horatio Brown, vol. I, p. 7), en décrivant ses propres effrois nocturnes d'enfant, parle de voix fantômales qui se mêlaient au miaulement de chats sur le toit.

(1) Après avoir regardé longtemps, et avec une attention soutenue, des figures géométriques (dit Hobbes, après avoir fait allusion aux après-images du soleil, *Leviathan*, part. I, chap. II), un homme, dans l'obscurité, verra, même éveillé, des images de lignes et d'angles se dessiner devant ses yeux ; cette sorte d'imagination n'a pas de nom particulier, car il est rare qu'on ait à y faire allusion dans les conversations. »



avoir commencé avec Baillarger (1). Quelques années plus tard, Maury, qui avait une riche expérience personnelle de ces phénomènes, écrivit un chapitre sur l'état hypnagogique et lui donna son nom définitif (2).

L'apparition des images hypnagogiques, on peut l'affirmer presque sûrement, n'est pas un phénomène purement oculaire, même quand il est causé par la fatigue oculaire. C'est un phénomène mixte, partie rétinal et partie central. C'est-à-dire que l'œil fournit les éléments visuels primitifs, et le cerveau, agissant sur ces données, superpose des images mentales à ces faibles lueurs (3). C'est quelque chose d'analogue aux images que nous voyons dans le feu ou les nuages.

Il faudrait ajouter que les autres sens aussi fournissent des éléments correspondants qui sont utilisés et développés par l'activité centrale. C'est le cas, en particulier, pour les faibles bourdonnements et bruits dans l'oreille, comme pour les crampes musculaires et les sensations viscérales internes,

(1) De l'influence de l'état intermédiaire à la veille et au sommeil sur la production et la marche des hallucinations. » Baillarger, *Annales Médico-Psychologiques*, vol. V, 1845.

(2) Maury, *le Sommeil et les Rêves*, 1861, pp. 50-77. De bonnes descriptions des images hypnagogiques sont données par Greenwood : *Imagination and dreams*, pp. 16, 16, et Ladd. « La psychologie des rêves visuels », *Mind*, 1892. Voyez aussi Santi di Sanctis, *I. Sogni*, pp. 337 et suiv.

(3) C'est, par exemple, l'explication que propose Delage (*Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, vol. CXXXVI, n° 12, pp. 731 et suiv.). Elle est acceptée par Guyon et d'autres. Delage insiste sur l'élément rétinal, se basant sur ce que les images hypnagogiques suivent les mouvements de l'œil.



toutes impressions dont l'intensité s'exagère à mesure que décroît l'activité attentive de la vie éveillée (1).

Quelle est la relation entre l'imagerie hypnagogique et les rêves? Johannes Müller, le grand physiologiste, il y a longtemps, les a identifiés, comme l'avaient fait avant lui Gruithuisen et Burdach, tandis que Maury, — qui était personnellement doué, cependant, d'un système nerveux un peu anormal et irritable — regardait le système d'images hypnotiques comme fournissant la totalité des éléments de formation des rêves, comme étant « l'embryogénie » du rêve; il constata fréquemment que les images qui lui apparaissaient ainsi, avant de s'endormir, réapparaissaient dans ses rêves. C'est aussi l'opinion de Mourly Vold, qui fit des expériences sur lui-même, et, en fixant certaines images avant de s'endormir, réussit à revoir en rêve les mêmes images. Goblot, cependant, bien que considérant l'imagerie hypnagogique comme analogue à celle du rêve, se refuse à admettre une identité. En somme, le stade hypnagogique étant le porche qui conduit au sommeil et aux rêves, le « Prædormitium », comme l'appelle Weir Mitchell, il nous est difficile de ne pas admettre, avec Maury, que l'imagerie hypnagogique nous fournisse l'étoffe initiale de nos rêves. Si ce n'est pas une identité avec le rêve complètement formé,

(1) Semblablement, sous l'action du chloroforme, Elmer Jones trouve que l'activité visuelle est stimulée tout d'abord.



c'est du moins le premier stage du rêve. C'est certainement à cette opinion que m'ont amené mes propres expériences, bien que je n'aie jamais reconnu tout à fait nettement la relation entre un de mes rêves et l'état hypnagogique précédent. Il m'est arrivé, cependant, occasionnellement, au moment où je commençais à perdre la conscience éveillée, de voir apparaître devant ma vision une succession d'images, et, soudainement, une des figures ainsi apparues parlait. Cette voix hallucinatoire, se faisant entendre avant que je fusse complètement endormi, me ramenait à la conscience pleinement éveillée et je me rendais compte que, en état hypnagogique, je venais d'assister à la naissance d'un rêve.

Il y a un point, on peut le noter en passant, sur lequel les rêves ne correspondent pas usuellement à certains des phénomènes avec lesquels nous pouvons le plus naturellement les comparer. Je veux parler de la représentation des couleurs. Dans les rêves de la plupart des gens, la couleur est rare. Presque toujours à ce point de vue nous nous rappelons notre rêve sous l'apparence d'une sorte de photographie ou, s'il y a quelque couleur, sous l'apparence d'un dessin teinté. A en juger par ma propre expérience, je dirai qu'il me paraît difficile de décider si cette absence de couleur est due à son absence réelle dans l'image du rêve, ou simplement à ce que la couleur, perçue dans le rêve, est incapable de laisser une impression sur la mémoire. Quelques



observateurs soigneux ont, cependant, établi que la couleur des images dans leurs rêves est nettement le gris. Mais Beaunis affirme que les tableaux de ses rêves sont usuellement « *en grisaille* (1) », comme une image qui revient aux yeux de la mémoire dans l'état de veille, quoique, occasionnellement, la couleur puisse être vive ; et le Dr Savage dit que, dans ses rêves, la couleur n'est jamais, ou n'est que rarement présente : « Je vois des paysages de blanc et de noir ; les fleurs ont leur véritable forme, mais non leur couleur (2). » Ce gris des images du rêve correspond à la disparition de la couleur sous l'influence de l'anesthésie du chloroforme. « Aussi longtemps que les yeux pouvaient être tenus ouverts volontairement, dit Elmer Jones, la vision semblaît tout à fait normale, sauf que les couleurs du spectre se fondaient en une bande grise. » Même au début de certaines folies, comme Stoddart l'a indiqué, on peut constater un certain degré d'absence de la couleur (3). Grace Andrews affirme, il est vrai, que, dans presque la moitié de ses propres rêves visuels, étaient incluses des sensations de couleur. Cela me semble exceptionnel.

(1) En français dans le texte. (Note du traducteur.)

(2) G. H. Savage : « Dreams : normal and morbid », *St-Thomas's Hospital gazette*. Février 1908.

(3) *British medical Journal*, 11 mai 1907. Les hallucinations actuelles des fous sont d'habitude colorées normalement. Head, cependant, trouve (*Brain*, 1901, p. 353) que les hallucinations visuelles (à l'état éveillé), parfois associées avec une affection viscérale, sont toujours blanches, noires, grises, et jamais colorées ni même teintées.



Dans ma propre expérience, l'apparition d'une simple couleur, qui d'ordinaire me frappe par sa beauté, n'est pas rare. Je vois, par exemple, un ami en train de boire du vin, copieusement, dans un grand gobelet, et je juge, par la couleur, que c'est telle espèce de vin du Rhin; ou encore, je suis impressionné par le gris changeant de vêtements de popeline portés par un groupe de dames, ce qui semble indiquer que le ton de l'ensemble du tableau n'était pas gris. J'incline à penser que, lorsque dans un rêve l'impression de couleur devient plus forte que dans ces exemples, le rêve n'est pas normal, mais s'associe à quelque degré de trouble cérébral, le plus souvent un mal de tête. Cela s'accorderait avec le fait que les personnes sujettes à la migraine sont également sujettes à des phénomènes de vision colorée. Comme exemple de couleur bien nette dans le rêve associée avec le mal de tête, je puis fournir le suivant. Je rêvais qu'un artiste que je connais était en train de faire mon portrait. La pose du portrait était debout, bien que je fusse couché, mais cela ne me causa aucune surprise. Je voyais les couleurs de la peinture avec une grande netteté, et je notai l'extrême rapidité avec laquelle l'artiste peignait. Ainsi la couleur rouge et noire qu'il avait donnée à ma cravate fut soudainement changée en un modèle bleu, tout différent, et l'ensemble du tableau m'apparut comme une harmonie de bleus, cependant que la rapidité avec laquelle le peintre effectuait ces changements m'im-



pressionnait comme très remarquable. Dans un autre rêve, je vis également un artiste en train de peindre un tableau; c'était un paysage représentant un lever de soleil; ma mémoire me conserva l'impression de lumière comme très vive, mais sans qu'il me restât aucun sens défini de la couleur. C'est là, me semble-t-il, la condition normale des choses dans les rêves ordinaires de la plupart des gens, la couleur, quand elle se présente, ou quand on se la rappelle, étant la plupart du temps réduite à un seul objet ou à une seule teinte, et son apparition, d'ailleurs, étant souvent associée à une impression de plaisir esthétique.

Dans les rêves ordinaires, il y a usuellement quelque chose de plus que la relation d'images se succédant spontanément. Il y a un élément plus nettement central et psychique. Il y a une association non seulement par ressemblance évidente, mais par contiguïté, — d'ordinaire la contiguïté fortuite d'images perçues au courant du jour précédent, qui réunit des images ayant entre elles une relation, évidemment, mais pas nécessairement une relation de nature. Mais la conscience du rêve met en corps, et coordonne avec activité des images définies, et pas uniquement des images de hasard. Le flot passif et spontané des visions est ainsi modifié dans sa course.

L'image de la lanterne magique illustre bien ce caractère des expériences du rêve. Le mouvement du cinématographique, vraiment, suffit à peine à don-



ner l'idée de cette fusion d'images hétérogènes qui marque les visions du rêve. Nos rêves sont comme des vues changeantes, dans lesquelles l'évolution du changement est plus ou moins rapide ou lente, mais toujours ininterrompue, de telle sorte qu'à tout moment deux (et souvent davantage) tableaux sans suite se présentent à la conscience, qui essaye d'en faire un tout, et parfois réussit, et parfois échoue. On pourrait encore dire que le problème présenté à la conscience du rêve ressemble à cette expérience dans laquelle les psychologues prononcent trois mots tout à fait sans lien l'un avec l'autre, et demandent au sujet de les combiner tout de suite dans une phrase logique. Inutile d'ajouter que toutes ces comparaisons sont impuissantes à évoquer la subtile complexité de l'ensemble d'opérations qui se produisent dans la manufacture des rêves.

Par ce mécanisme, se trouvent affluer dans nos rêves, pour être assemblées en un tout, des impressions isolées, ou encore des impressions ayant une ressemblance ou une connexion qui n'apparaît pas avec évidence à l'intelligence éveillée. Il se produit, dans le sens le plus strict du mot, une *confusion*. Par exemple, une dame qui, dans le courant de la journée, a admiré un beau bébé, et à un autre moment de la même journée a acheté un beau poisson pour son dîner, rêve avec une surprise terrifiée qu'elle trouve un bébé vivant, bien développé, cousu dans le ventre d'une grosse morue. Ou, encore,



une dame qui a fait de la cuisine dans la journée, et qui, dans la soirée, a lu une description de la manière dont les oiseaux se procurent et absorbent leur nourriture, fruits, insectes, escargots, rêve, la nuit, qu'elle a découvert, en se promenant, une sorte d'animal-fruit, une prune avec un escargot au milieu, qu'elle regarde avec admiration comme merveilleusement approprié aux projets culinaires. Une autre dame, après avoir découpé un canard, au dîner, rêve qu'elle est en train d'essayer de couper une patte de canard, et que c'est, en même temps, en réalité, le cou, de son mari qu'elle est en train de charcuter (1). J'ai vu, moi-même, dans un de mes rêves, des têtes d'enfants prendre la forme et l'apparence de fleurs d'espèces et de couleurs variées, quoique cependant, en général, d'ordre composite, telles que des chrysanthèmes, avec des yeux qui regardaient entre les pétales.

Il faut ajouter que, dans une proportion très considérable de cas, les combinaisons produites dans les rêves sont beaucoup plus plausibles que dans aucun des exemples que l'on vient de citer. Le rêve, dans son ensemble, peut parfaitement se dévelop-

(1) La transformation d'oiseaux en créatures humaines semble particulièrement fréquente dans les rêves. J'y ai fait allusion ailleurs (*Studies in the psychology of sex*, vol. I, 3^e éd., p. 193). C'est un fait intéressant, et, sans doute, significatif, que la même transformation se retrouve dans les mythes des peuples primitifs. Ainsi, d'après H. H. Bancroft (*Native races of the Pacific*, vol. I, p. 93), il y a chez les Aleuts une danse pantomime qui représente la transformation d'un oiseau captif en une belle femme qui tombe, épuisée, entre les bras du chasseur.



per d'une façon aussi usuelle et naturelle que dans la vie réelle. Ainsi, ayant une fois rêvé que j'allais vivre dans un nouveau quartier, je me vis entrer dans une boutique, succursale d'une certaine maison, où je rencontrai un employé, qui, à ma connaissance, dans la vie réelle, avait récemment quitté un autre magasin de la même maison. La combinaison d'images était entièrement plausible et la conversation qui suivit dans le rêve était également naturelle et probable. Nous ne faisons pas exprès, dans le rêve, d'aller à la recherche des absurdités; nous acceptons simplement les données qui nous sont présentées, raisonnant d'après elles, aussi raisonnablement que peuvent nous le permettre les instruments intellectuels laissés à notre disposition.

Le rêve constitué par la rencontre de réminiscences usuelles n'est pas toujours, cependant, aussi ordinaire et naturel que dans l'exemple précédent. Dans d'autres cas, cette rencontre peut constituer un tableau fantastique et imaginatif également en dehors de l'expérience et de la pensée éveillée. Ainsi je rêve que je suis chargé de veiller à côté d'un grand roi, pendant qu'il dort. Il est couché sur un grand lit, complètement habillé et botté, avec un grand manteau d'écarlate jeté sur lui. Il m'est permis de m'appuyer, pour me reposer, sur le bord du lit, en dehors du manteau, mais je ne dois sous aucun prétexte fermer les yeux, car il faut que je sois prêt à répondre aussitôt à son



appel. Les éléments de ce tableau sont à première vue si simples et si usuels qu'ils peuvent paraître, pris séparément, tout à fait naturels à la conscience éveillée ; mais l'ensemble qu'ils forment à ce moment-là en se réunissant — comme les fragments brisés de verre coloré, dans un kaléidoscope — est également étranger à mon expérience et à mon imagination.

La source de cette confusion commune dans les images du rêve doit être trouvée dans des motifs très variés. Dans un grand nombre de cas, ce dont nous sommes témoins, c'est simplement l'afflux en commun d'impressions qui n'ont entre elles aucune ressemblance réelle, mais qui se trouvent avoir été reçus à peu près en même temps, et qui acceptent de se mêler. Ainsi, dans un cas, le fait d'avoir été occupée durant le jour, partie dans la basse-cour et partie dans le jardin, donna à une dame, dans son rêve, l'idée de faire venir des poulets en plantant des têtes de volaille. Très fréquemment, d'ailleurs, il y a une ressemblance réelle entre les deux objets combinés, quoique ce ne soit pas une ressemblance qui se présenterait toujours à l'esprit, dans l'état de veille. La basse-cour nous fournira un autre exemple de ce mode de confusion. Je m'endormis une fois en songeant à un ami qui, cette nuit-là, avait dû descendre dans un hôtel, hôtel que je ne connaissais pas. Je rêvai que je voyais l'hôtel en question. Sa façade ne différait pas de celles des hôtels de type commun, mais le toit



était plat, et à très peu de hauteur du sol, de telle sorte que je pouvais regarder par-dessus la maison, et aussi voir dans toutes les pièces, par les fenêtres, disposition qui me frappa comme mauvaise. Cette faculté de voir par-dessus l'hôtel n'était cependant accompagnée d'aucune idée de sa diminution. En me réveillant, je me rappelai que ma femme avait reçu le jour précédent une couveuse à poulets, et que nous l'avions examinée dans la soirée. L'image de l'hôtel s'était confondue avec celle de la couveuse.

Dans un autre rêve du même type, j'imaginai que j'étais avec un dentiste qui était en train d'arracher une dent à un patient. Avant d'appliquer l'instrument, il me fit remarquer (tout en mettant le feu à un sachet parfumé tenu au bout de quelque chose qui ressemblait à un manche à balai, afin de chasser la mauvaise odeur), il me fit remarquer, dis-je, que c'était la plus grosse dent qu'il eût jamais vue. Quand il l'eut arrachée, je trouvai qu'en effet elle était énorme, en forme de chaudron, avec des parois d'un pouce d'épaisseur. Prenant dans ma poche un mètre en étoffe (comme j'avais l'habitude d'en porter un sur moi dans la vie réelle), je trouvai que le diamètre n'était pas de moins de vingt-cinq pouces. L'intérieur était comme un rocher taillé en escarpements, et il y avait à l'intérieur des végétations comme des algues ou des lichens. La dimension de cette dent me parut énorme, mais sans aucune idée de chose



extraordinaire. Il est bien connu que la douleur, dans une dent, ou les manipulations du dentiste, nous font sentir cette dent comme étant d'une dimension extravagante. Dans le rêve, cette disposition peut se développer sans contrainte. Ainsi un de mes amis rêva une nuit que des souris étaient en train de jouer dans une cavité d'une de ses dents. Mais pour le rêve précédemment cité, il n'y a aucune origine dentaire connue. Il eut simplement et essentiellement pour cause une promenade l'après-midi précédente parmi les rochers de la côte du Cornwall, à marée basse, et l'analogie fantastique, que la conscience éveillée n'avait pas perçue, s'éveilla pendant le sommeil.

Dans un autre rêve, exemple du même rapprochement d'images présentant une réelle ressemblance inaperçue dans la vie éveillée, je crus voir sur une table un petit gong à main, de type commun, frappé par un marteau ; avec cette différence que, sous les coups répétés, il se produisait des éclairs de lumière au lieu des sons qu'on aurait dû attendre normalement. J'en conclus, dans mon rêve, que l'instrument était détraqué, et j'appelai quelqu'un pour l'arranger, et cependant, nous agîmes comme si c'eût été une minuscule batterie, de l'espèce dont on se sert pour actionner les sonneries électriques. Ce gong était pour moi, dans la vie réelle, un objet familier. Le jour précédent, j'avais remarqué qu'il fonctionnait mal. Dans mon rêve, je fus attiré par la ressemblance, qui existe réelle-



ment, entre un gong du type en question et le levier qui sert à actionner la lumière électrique ; le léger doute qui pouvait subsister dans mon esprit, je le levai en me disant dans mon rêve que l'instrument servait à la fois à produire du son et de la lumière. Ce lien de connexion me conduisit à l'association avec le timbre d'une sonnerie électrique, me faisant, en même temps, attribuer au gong la faculté de produire de la lumière (1).

Ce rêve peut servir de transition pour arriver à une autre sorte très commune de confusions d'images, dans laquelle deux visions d'ailleurs sans rapport direct sont amalgamées grâce au rapport que chacune présente avec une troisième image. Je rêvai une fois que le chien de ma femme, un chien qui, dans la réalité, était sans cesse à nous procurer quelque ennui, avait tué un enfant de la ville voisine. En revenant de là, j'entrai dans la boutique d'un boucher, où je vis l'enfant couché sur une table, mutilé et saignant. Après un moment, cependant, je me rendis compte que c'était non pas un enfant, mais un porc qui avait été tué, et ce que j'avais pris pour un enfant était visiblement un porc. Je fus honteux de mon erreur, et la sympathie que j'avais éprouvée me parut, dès lors,

(1) Il est à noter que cette tendance marquée à découvrir des analogies, dans le rêve, quoiqu'elle soit, sans nul doute, une tendance de la pensée à son origine, est en même temps une tendance qui se développe avec les progrès de l'esprit humain. « Les conquêtes de la science, dit Sageret (*l'Analogie scientifique, Revue philosophique*, janvier 1909), sont les conquêtes de l'analogie. »



excessive, surtout quand le boucher fit la remarque que c'était parfait, puisque, aussi bien, il avait engraisé ce porc dans l'idée de le tuer un jour ou l'autre. On commença alors à dépecer le porc, bien qu'il fit des efforts prodigieux pour revenir à la vie, et cependant je m'éveillai. On voit clairement comment, dans ce cas, l'idée d'une boutique de boucher servit de pont, pour ainsi dire, pour passer de l'image de l'enfant à celle du porc. Une autre fois, ayant reçu dans la journée une lettre d'une dame, à moi inconnue, qui vivait en France, je rédigeai, plus tard, une note sur un cas criminel à propos duquel un détective avait à aller en France. La nuit suivante, je rêvai que quelqu'un me disait que la dame en question était de la police, et au service du gouvernement français. Cette explication, bien que me paraissant un peu surprenante, me satisfit complètement. C'est ici, on le voit, l'idée de France qui servit de pont; ma conscience endormie l'utilisa, pour répondre à une question posée par la conscience éveillée, qui s'était demandé quelle était cette dame.

La confusion d'images peut être plus éloignée, réalisant des idées abstraites, sans relation avec les impressions récentes. Je rêvai un jour que ma femme m'exposait une théorie d'après laquelle la substitution des ardoises aux tuiles dans la couverture des maisons avait été suivie, par correspondance intime, d'une diminution graduelle dans la criminalité en Angleterre. Je discutai cette théorie,



invoquant le pittoresque des tuiles, leur bon marché, leur supériorité au point de vue confort, en hiver comme en été ; mais, en même temps, me vint à l'esprit, comme une coïncidence particulière, que la couleur rouge des tuiles pouvait avoir quelque influence suggestive sur les idées de meurtre et de sang. Je n'ai pas besoin de dire que cette bizarre théorie ne s'était jamais présentée à mes pensées éveillées. Il y avait cependant, dans cette association confuse, un point réel de connexion, la couleur rouge ; et il faut noter comme une indication de grande signification dans l'interprétation des rêves, que ce lien, quoique clairement actif dès le début, demeura subconscient jusqu'à la fin du rêve, où il se présenta tout à coup comme une coïncidence entièrement nouvelle.

Je rêvai une autre fois que j'étais avec un docteur dans son officine, et je vis dans sa main une note, émanant d'un patient, qui disait que les médecins étaient des fous, et ne lui avaient fait aucun bien ; mais que, récemment, il avait pris, sur la recommandation d'un ami, du *selvdrolla*, et que cette drogue lui avait fait plus de bien que tout. Aussi demandait-il qu'on lui en envoyât encore. Je vis cette note clairement, sans, pourtant, avoir la conscience de la lire mot pour mot, mais seulement en me rendant compte du sens. Le seul mot que j'eusse l'impression de distinguer, lettre par lettre, était celui de la drogue, et encore, les caractères changeaient et flottaient devant mes yeux, l'impres-



sion finale étant : *selvdrolla*. Le docteur prit sur un rayon un flacon qui contenait un liquide oléagineux d'un jaune brillant, en versa quelques gouttes, remarquant en même temps que ce remède était dernièrement venu en faveur, spécialement dans les cas d'acide urique, mais qu'il était extrêmement coûteux. J'exprimai ma surprise, n'en ayant jamais entendu parler jusque-là. Alors, toujours à ma surprise, il en versa une rasade copieuse sur une assiette de nourriture, en disant, comme explication, que cette drogue était agréable à absorber et ne présentait aucun danger. C'était un rêve du matin très net. Au réveil, je n'eus aucune difficulté à retrouver la source des détails variés les plus minimes. Il y avait, entre autres, une note reçue la veille au soir, et qui contenait un dessin assez obscur dont j'avais essayé de saisir le sens à la loupe. Mais qu'est-ce que c'était que le *selvdrolla*, élément essentiel du rêve? Je fouillai en vain mes souvenirs récents, et j'avais renoncé à mes recherches, quand je me rappelai une grande fiole d'huile à salade que j'avais remarquée sur la table du souper le soir précédent. Ce n'était pas, il est vrai, le liquide exact du rêve, mais il s'agissait cependant d'un fluide analogue. *Selvdrolla* était évidemment une corruption de « salad oil » (1). Cet exemple illustre nettement l'incertitude de la conscience dans le rêve, mais il indique, en même

(1) Huile à salade.



temps, l'élément de certitude qu'il y a dans la subconscience du dit rêve. Pendant tout ce rêve, je demeurai, au point de vue conscient, dans l'entière ignorance de la nature réelle du *selvdrolla*, et cependant un élément latent de la conscience me présentait cette image, tout le temps, de plus en plus clairement. Il semble que l'élément subconscient de la vie du rêve traite la partie consciente tout à fait comme un maître bienveillant traite un écolier qui ne sait sa leçon qu'à moitié, lui donnant des indications répétées, des insinuations que l'enfant un peu sot ne comprend qu'à la longue, ou pas du tout. C'est vraiment une méthode universelle, celle dont use la nature envers l'homme, à travers toute l'évolution de l'humanité.

On doit se rendre compte qu'ici nous entrons en contact avec une autre caractéristique de la vie du rêve. Il y a souvent dans le rêve plus que la conscience du rêve n'est apte à réaliser. D'un côté, les éléments de la vie du rêve sont tirés d'un fond plus vaste que celui qui est normalement accessible à la conscience éveillée. D'autre part, le foyer visuel de la conscience du rêve est plus étroit que celui de la conscience éveillée, et ne peut percevoir tout ce qui se passe. Il y a à la fois plus d'extension et plus de contraction que dans la vie psychique éveillée. Une très large part de la vie psychique du sommeil échappe à notre contrôle, et une part de cette vie est en dehors des limites de notre vision.

On observera que le mouvement perpétuel, et la



constante fusion d'images qui constituent le caractère le plus fondamental de la vie du rêve combinent en réalité deux caractères qui, considérés au point de vue abstrait, sont distincts. La tendance de l'image du rêve à changer sans cesse, à présenter sans cesse de nouveaux traits qui plus ou moins radicalement altèrent sa nature, n'est pas tout à fait précisément un phénomène de même nature que celui qui se manifeste dans la tendance à deux images définies dont la conscience éveillée constate la fusion, consciente ou inconsciente, dans le rêve. Pratiquement, néanmoins, il n'y a pas de ligne de démarcation. Ce qui arrive, c'est que l'image est dans un perpétuel changement spontané, et que chaque vision nouvelle est aussitôt acceptée par la conscience du rêve comme un objet connu. Ainsi je rêvai une fois que j'étais dans un salon et que je voyais une femme belle et séduisante vêtue d'une robe de soirée plus décolletée que l'ordinaire, qui laissait à nu les seins complètement. Au milieu de la poitrine, il y avait trois bouts de seins supplémentaires. Je me rendais compte dans mon rêve que ce cas de seins supplémentaires présentait un intérêt scientifique suffisant pour mériter un examen sérieux par la suite. Mais à mesure que je regardais, je voyais surgir sur le corps une quantité de petites proéminences charnues pareilles à des bouts de sein, et je me rendais compte que je me trouvais en présence d'un cas de cette maladie de peau, rare, qu'on appelle le *molluscum fibrosum*.



Ainsi la perpétuelle fluctuation, le développement incessant de l'image revient à une succession d'images tout à fait différentes. D'autre part, quand nous croyons assister à la fusion de deux images déterminées, ce que nous voyons en réalité dans la plupart des cas, c'est une image qui se fond dans une autre en perdant graduellement son caractère primitif. Dans les deux cas, le processus est toujours le même, échange d'images périphériques automatiques et d'idées centrales, soit que la nouvelle image soit amenée à la lumière, dirait-on, par un courant produit dans la conscience, soit qu'elle soit simplement suggérée par un changement spontané dans l'image précédente. Jusqu'à quel point l'image suggère l'idée, ou l'idée l'image, il est extrêmement difficile, dans la plupart des cas, de le dire. Le phénomène dont nous sommes témoins est une vision perpétuellement changeante. Quant au processus vital qui se cache derrière ce phénomène, nous devons, dans la pratique, nous contenter de l'ignorer.

Il arrive parfois que l'image du rêve se transforme lentement sans que le dormeur se rende compte de cette transformation. Ainsi l'image d'une poupée peut prendre l'apparence d'un être vivant. Dans un rêve de cette nature, — peut-être suggéré par *l'Eve Future* de Villiers de l'Isle-Adam, quoique ce livre n'eût pas été récemment dans mon souvenir, — j'imaginai qu'une dame de mes connaissances (dont je ne pus reconstituer l'identité au réveil)



avait eu la fantaisie de posséder une femme artificielle construite avec grande ingéniosité, et à grands frais. La peau et les poils semblaient réels, comme je le notai avec une certaine horreur en observant la poitrine et les aisselles, mais, par place, — je remarquai spécialement un bras, — la créature était défectueuse comme une poupée mal faite. Elle était, cependant, capable de marcher, avec un peu d'aide, et, ce qu'il y avait de plus remarquable, répondait aux questions d'une façon intelligente. Il n'y eut que ce dernier détail qui me causa une certaine surprise. Ce qui, au commencement du rêve, avait été seulement une image artificielle était évidemment en train de devenir une réelle créature humaine; on peut vraisemblablement supposer que des histoires telles que celle de la statue de Pygmalion ont pu être suggérées par des expériences de rêve.

Le rêve est surtout une fusion de visions, parce que, pour la plupart de nous, c'est avant tout un phénomène visuel. Les gens qui, dans le rêve, du moins, sinon dans la vie réelle, sont surtout du type auditif, ont des rêves dans lesquels les mots suivent exactement le même processus que les images chez les personnes de type particulièrement visuel, se modifiant, se développant, se dissolvant. Ils ressemblent à ces fous qui, dans certains états d'esprit faible et vague, ont des manifestations d'écholalie et de confabulation, leurs idées suivant, d'après le principe de la moindre résistance, les



sentiers d'associations suggérées par chaque mot, au hasard, qu'ils entendent. Maury rapporte des successions d'images de rêves liées les unes aux autres, d'une manière semblable, par une suite de transformations verbales. Ainsi dans un rêve souvent noté, l'enchaînement des scènes était celui des mots : *Kilomètre, Kilos, Gibelo, Lobelia, Lopez, Loto* (1). Dans ce cas, c'est la succession des images d'auditions verbales qui constitue la base du rêve. Cela est probablement rare. Chez la plupart des gens, la base du rêve est fournie par l'imagerie visuelle ; les images auditives ne forment qu'occasionnellement le lien d'association, laquelle association se subordonne plus usuellement aux éléments visuels.

Les particularités verbales du rêve ont été étudiées d'une manière très approfondie par Kraepelin (2). Il a réuni deux cent quatre-vingt-un exemples, en partie observés par lui, quoique peu communs, et il considère que les centres auditifs s'endorment plus profondément que les centres visuels, les yeux étant déjà suffisamment protégés par les paupières (3). Kraepelin classe les troubles concernant le langage, dans les rêves, en deux grands

(1) Maury, *le Sommeil et les Rêves*, p. 113.

(2) Kraepelin, « Ueber Sprachstörungen im Traume » *Psychologische Arbeiten*. Bd. v. 1906, pp. 1-104 ; Cf. Lombard, « Glossolalie », *Archives de Psychologie*, juillet 1907.

(3) Cela se confirme par le fait que, sous l'influence de l'anesthésie du chloroforme, l'ouïe est le premier sens qui se perd, et la vue le dernier (Elmer Jones, la Perte de conscience sous le chloroforme, *Psychological Review*, janvier 1909).



groupes, 1^o la *paraphasie*, ou trouble dans le choix des mots, l'idée étant associée à un terme faux, qui est parfois une création nouvelle (1), et 2^o les *désordres de la phrase*; ici la particularité gît non pas dans le choix des mots, mais dans leur ordre. Les désordres de l'élocution dans le rêve, remarque Kraepelin, proviennent d'un trouble profond de la pensée, comme celui qui se produit dans l'aphasie sensorielle; comme, également, dans cette sorte d'aphasie, le dormeur considère ses non-sens comme tout à fait clairs et raisonnables. Il y a beaucoup de ressemblance avec ce qui se produit dans le délire alcoolique et dans la *dementia præcox*.

L'invention de nouveaux mots doit se produire très fréquemment dans les rêves, sans laisser de trace claire dans la mémoire. Encore plus fréquemment, peut-être, comme dans le rêve de « selvdrolla » déjà cité, il y a de nouvelles formations verbales apparentes qui sont en réalité de simples corruptions ou des mots dont on se rend imparfaitement compte. Un exemple de nouveau mot défini et précis nous semble fourni par le rêve suivant, qui fut, de tous points, vivant et net. Je voyais tout près de moi un grand oiseau brun, avec un bec orange. La créature se leva et s'éloigna; elle me semblait aussi grosse qu'une autruche. Je demandai à une

(1) On peut rappeler, et le fait a son importance, que la formation de nouveaux mots est très fréquente chez les jeunes enfants; voir, sur ce sujet, une intéressante correspondance dans *la Nature*, 26 mars et 9 avril 1891.



dame, qui se trouvait là, et qui avait quelques connaissances ornithologiques, qu'est-ce que c'était que cet oiseau. Elle me répondit qu'elle croyait que c'était un *jaleisa*. Je fis la même question à une pauvre femme qui passait, curieux de savoir ce qu'elle répondrait. Elle dit : Oh, c'est une espèce de sansonnet. Il n'y avait aucun doute dans mon rêve sur l'orthographe du mot « *jaleisa* », mais je suis tout à fait incapable d'expliquer le sens du mot. Cependant, avant d'aller au lit, j'avais lu une pièce de Caldéron, et j'imagine que ce mot pseudo-espagnol s'était formé dans ma cervelle comme un écho de la musique enchanteresse de Caldéron. Mais la question se pose de savoir pourquoi cette vieille femme ignorante appela le *jaleisa* un sansonnet. Il est tout juste possible que ce nom plus familier ait été suggéré par la dernière syllabe du nom de cet étrange oiseau, par une association purement verbale. Il est également possible, et peut-être plus vraisemblable, que l'association provint d'une ressemblance visuelle, et que le bec orange du dit *jaleisa* m'ait suggéré les larges becs orange des sansonnets au sortir de l'œuf, qui avaient une fois attiré mon attention, vivement, des années auparavant.

Un exemple probable de l'influence de l'association verbale pour détourner le courant d'un rêve peut se trouver dans le récit impressionnant qui suit. Une dame rêva qu'elle était allée à une représentation qui se trouva se transformer en une sorte



de réunion religieuse, présidée par une dame, et très tumultueuse. Elle se rendit compte tout à coup que l'Enfer était sous la salle, et un homme, supposé être un esclave, fut déchiré en morceaux et jeté dans l'Enfer. Une dame présente fut si affectée par cette scène qu'elle se précipita elle-même dans une mare d'eau, et se noya. On retira son corps par la suite; un ouvrier le hissa au bout d'une fourche. La dormeuse fut si bouleversée par ces événements tragiques qu'elle se rendit compte qu'il ne lui restait plus qu'à se suicider. Décidée à se noyer, elle aussi, elle se dirigea vers un phare, qui ressemblait, d'ailleurs, assez, à une baignoire, et qui se trouvait sur une hauteur, dans l'intention de se jeter dans la mer. La mer était d'une exquise teinte verte, délicieusement attirante; mais elle n'eut pas le courage de se jeter. Elle pensa qu'elle pourrait se donner du cœur en faisant au préalable un bon repas. Aussi retourna-t-elle dans la salle rejoindre la dame qui avait présidé la réunion. Elles s'assirent devant un plat de mouton rôti, mais pendant qu'elles étaient en train de manger, elles se regardèrent tout à coup avec la même pensée subite. Elles venaient de se rendre compte qu'elles étaient en train de manger la femme qui s'était noyée, et qu'on avait retirée de l'eau, le détail est à remarquer, avec une fourche. Ainsi chaque élément de ce rêve pouvait trouver son explication, mais le caractère tragique de l'ensemble n'était basé sur rien de la vie réelle, et était entièrement personnel au rêve.



Le dormeur n'avait vu aucun chaînon de liaison entre l'idée de salle (hall) et celle d'enfer (hell); et moi-même je n'y pensai pas, lorsque je notai le rêve comme ci-dessus. Il faut noter cependant que l'idée de réunion religieuse pouvait elle-même suggérer l'idée d'enfer. Il semble probable que les associations verbales ne jouent ordinairement qu'un rôle subordonné.

D'autres fois l'association verbale, dans les rêves, conduit au contraire, par la rencontre de deux mots consonnants, à des jeux de mots et plaisanteries. Un phénomène plus commun, dans mon expérience personnelle, que l'association verbale, c'est le transfert de termes visuels en termes se rapportant à un autre sens, et la répétition sous cette forme. Ainsi une dame rêve qu'elle voit se développer devant elle un vaste et très beau tableau ressemblant à une tapisserie, et elle se voit elle-même dans le tableau, mais de plus belle taille, debout près d'un arbre, de l'autre côté duquel se tient un vieil ami à elle, et, tout autour d'eux, une foule. Alors, elle voit son ami la toucher au bras. Au même instant, dans son rêve, elle sent le toucher. L'image visuelle s'est redoublée en forme motrice. Un tel phénomène est sans doute le résultat naturel des conditions spéciales de la vie du rêve. Dans la vie éveillée, nos sens travaillent en coordination; si nous nous voyons toucher, nous nous sentirions probablement toucher en même temps. Mais dans le rêve, le corps n'est qu'une



vision et non pas notre corps réel ; quand nous nous voyons toucher, nous nous rendons compte que nous devrions nous sentir toucher ; et une sensation tactile est ainsi suggérée et éprouvée.

Il y a, d'ailleurs, d'autres répétitions auxquelles cette explication ne peut convenir. Ainsi je rêvais une fois que j'étais assis à une fenêtre au haut d'une maison, en train d'écrire. Comme je levais les yeux de la table, je vis, avec toute l'émotion qui naturellement peut accompagner une pareille vision, une femme en vêtement de nuit apparaître à une haute fenêtre à quelque distance de là, et se précipiter en bas. Je continuai cependant à écrire, et je trouvai que dans le cours de ce que j'écrivais — je ne me rappelle pas clairement la nature de ce que c'était exactement — la première chose justement que j'avais à décrire était une scène identique à celle que je venais de voir. J'étais extrêmement stupéfait d'une coïncidence si extraordinaire. Cela me semblait tout à fait inexplicable. Une autre fois, je rêvai que je remontais la Tamise (apparemment en bateau à vapeur), en train de lire un roman écrit par un ami. C'était l'histoire d'un homme qui arrive en Angleterre, et qui remonte la Tamise jusqu'à Londres, coïncidence que je jugeai tout à fait extraordinaire, dans les mêmes exactes conditions où je me trouvais à ce moment. Je me vis ensuite à l'extrémité de ce qui devait être un des embarcadères de Londres, avec la rivière coulant à mes pieds, et en face de moi le superbe panorama de la



ville; exactement la scène qui, avec moins de détails, était décrite dans le livre. De tels rêves, avec leurs reduplications d'images dans un autre milieu sensible, sont très communs, pour moi du moins.

L'association est moins celle de l'analogie que celle de milieux sensibles, comme dans le cas de l'image visuelle se transformant en image verbale motrice. Dans d'autres cas, la même scène est perçue d'abord comme une réalité, puis comme un tableau. Ainsi, je rêvai que j'assistais à un concert d'orchestre, et j'observai que tous les musiciens avaient des instruments d'ancien modèle, qui, je m'en rendais compte, avaient été constamment en usage pendant plusieurs centaines d'années. Je pus me rappeler au réveil la forme de plusieurs d'entre eux; aucun n'était vraiment moderne. Mais je ne pus, cependant, me rappeler le caractère de la musique qui me parut n'avoir fait aucune impression sur moi, absorbé que j'étais à observer la forme des instruments. J'observai spécialement, dans mon rêve, une vieille gravure encadrée, accrochée au mur, qui représentait précisément un des instruments dont on jouait. Je sus que cet instrument s'appelait *bourdon* (1). Il est intéressant de noter le profond étonnement avec lequel la conscience du rêve perçoit de semblables reduplications.

(1) Ce rêve n'avait aucune origine connue et le mot « bourdon » n'éveille dans mon esprit aucune association consciente. Je ne savais même pas exactement s'il était employé dans un sens musical.



Dans le rêve se confondent des plans d'existence qui dans la vie réelle sont fondamentalement distincts, de telle sorte que des événements appartenant à des plans différents évoluent dans le même plan, et même se combinent. Le théâtre et la vie, la peinture et la réalité cessent d'être absolument distincts. L'art et la vie coulent entre les mêmes rives. La raison, sans doute, c'est que, pour le dormeur, le monde de la vie éveillée, le monde des choses telles qu'elles apparaissent aux sens éveillés est elos et ne peut pas même être complètement évoqué par le souvenir. De telle sorte que tous les modes de représentation sont exactement sur le même plan; il est donc, par conséquent, parfaitement naturel et logique qu'ils voisinent et confondent même leurs éléments.



CHAPITRE III

LA LOGIQUE DES RÊVES

Tout rêve est un processus de raisonnement. — Caractère fondamental de ce raisonnement. — Le raisonnement considéré comme une synthèse d'images. — Son caractère instinctif et automatique. — Il y a aussi une conscience dans son développement. — Résultat du conflit fondamental qui existe dans l'intelligence. — Dissociation. — Le rêve, trouble de l'aperception.

Dans nos rêves, nous raisonnons continuellement. C'est une caractéristique générale des rêves; elle mérite d'être notée, parce que sa signification n'est pas usuellement reconnue. On s'imagine parfois que la raison est en suspens durant le sommeil (1). Bien loin qu'il en soit ainsi, on peut presque dire que nous raisonnons davantage dans le sommeil qu'à l'état de veille. Que notre raisonnement soit mauvais, souvent même absurde, qu'il demeure dans l'ignorance constante des notions les plus élémentaires de la vie éveillée, cela affecte à peine la question. Tout rêve est un processus de raisonnement. Cette ingénieuse confusion d'idées

(1) Freud a rassemblé (*Traumdeutung*, pp. 38 et suiv.) quelques-unes des différentes opinions sur le raisonnement dans les rêves.



et d'images, dont je parlais, au début, comme du trait le plus constant du mécanisme du rêve, n'est pas autre chose qu'un processus de raisonnement, un effort perpétuel pour relier les unes aux autres dans une harmonie logique les données absurde-ment étroites et incongrues qui se présentent à la conscience du rêve. Binet (1), appuyant ses conclusions sur des expériences d'hypnotisme, trouve que le raisonnement est un élément fondamental de toute pensée, qu'il est la trame même de la pensée. Il est fondé sur la perception même qui déjà contient tous les éléments de l'ancien syllogisme. Car dans toute perception, suivant le raisonnement plausible de Binet, il y a une succession de trois images, dont la première se confond avec la seconde, laquelle, à son tour, suggère la troisième. Mais cette création d'associations nouvelles, cette construction d'images qui, comme nous pouvons aisément nous en convaincre, est précisément ce qui se trouve dans le rêve, — ce n'est pas autre chose qu'un raisonnement.

Ainsi le raisonnement peut être regardé comme une synthèse d'images suggérées par la ressemblance et la contiguité ; c'est vraiment une sorte de vision logique, plus intense même que la vision

(1) Un raisonnement, dit Binet (*la Psychologie du Raisonnement*, 1886, p. 10), en parlant sans se préoccuper spécialement du rêve, mais en des termes qui lui sont applicables exactement, — est une organisation d'images déterminée uniquement par les propriétés des images. Il suffit que les images soient mises en présence, et elles s'organisent. La raison suit, avec la sûreté d'un réflexe.



actuelle, puisqu'elle est capable de produire des hallucinations. Toutes les formes de l'activité mentale peuvent être en définitive ramenées au raisonnement. L'âme, comme dit Wundt, est une chose qui raisonne. Ou, suivant l'expression de H. R. Marshal, « la raison est un mode de l'instinct » (1). Quand nous appliquons au rêve ces affirmations générales, nous pouvons voir que le phénomène du rêve, dans son ensemble, suit en réalité le même processus de formation d'images basé sur la ressemblance et la contiguïté. Chaque rêve est un essor de cet instinct qui nous pousse à raisonner, instinct actif et à la vaste expansion. La supposée « faculté imaginative », regardée comme si hautement active durant le sommeil, n'est que l'inévitable jeu de cette logique automatique.

L'arrangement syllogistique de l'imagerie du rêve se développe d'une manière absolument automatique. Il est spontané, involontaire, sans effort. La conscience du rêve, quoique sans cesse combinant les données qu'elle peut atteindre, en quelque apparence de raison, avec une immense ingénuité, ne se rend pas du tout compte qu'elle est elle-même responsable des arguments ainsi présentés. Dans la soirée, avant d'aller au lit, je jette un regard sur les journaux. Je vois les nouvelles usuelles révolutionnaires de Russie, affaires d'Irlande, crimes, etc... Je vois aussi une caricature du parti

(1) H.R. Marshall : *Instinct and Reason* ; ib. : *Reason, a mode of instinct* », *Psychological Review*, mars 1899.



libéral, représenté comme un cavalier sans tête au milieu d'une plaine dénudée. Pendant le sommeil toutes ces impressions sans lien revivent, flottent dans la conscience du rêve, puis, spontanément, se rassemblent en un tout aussi rationnel que possible. Je rêve que par quelque procédé chimique ou mécanique un homme a réussi à imposer aux autres l'impression qu'il est sans tête, et qu'il se prépare à partir au galop à travers quelque district de Russie avec l'idée de produire une impression si mystérieuse sur la population crédule qu'il sera accepté de tous comme un grand prophète religieux. Je le vois distinctement chevaucher à travers des sables pareils à ceux du bord de la mer, mais j'évite de m'approcher de lui. Puis, dans le lointain, je vois des gens qui vont vers lui, et sa course cesse. J'apprends par la suite qu'il a été arrêté et convaincu d'être un criminel irlandais. Ainsi de quelques impressions au hasard se forme une histoire cohérente.

Tous les rêves de ce type sont syllogistiques. C'est-à-dire qu'il s'établit, comme Binet l'exprime, une association entre deux états de conscience, par le moyen d'un état intermédiaire qui ressemble au premier, est associé avec le second, et, en fusionnant avec le premier, l'associe au second. Dans ce rêve, par exemple, nous avons les trois termes : 1° un homme sans tête ; 2° un crime révolutionnaire ; 3° Irlande et Russie. Le terme intermédiaire, par le fait qu'il ressemble au premier, et qu'il



est en contiguïté, dans l'esprit, avec le dernier, semble faire fusionner le premier avec le troisième terme, de telle sorte que le cavalier sans tête devient un criminel irlandais en Russie. Dans la vie du rêve, comme dans la vie éveillée, notre pensée est sans cesse occupée à construire de semblables syllogismes, avec plus ou moins de liberté et d'audace.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples de ces efforts instinctifs et persistants que fait la pensée dans le sommeil pour construire un tout cohérent avec les éléments incongrus qui s'offrent à elle. Presque chaque rêve fournit quelque preuve de cet instinct (1) profondément enraciné. Il est instructif, cependant, de considérer la nature et les limites de la raison dans le rêve.

Cette rationalisation et cette construction logique de l'imagerie du rêve se produit, il est nécessaire de s'en rendre compte, au seuil même de la conscience du rêve. Le dormeur ne fait aucun effort pour disposer ensemble les images isolées. L'arrangement existe déjà quand les images arrivent au foyer de la perception dormante. De telle sorte que ce processus de raisonnement et d'arrangement est si fondamental et instinctif qu'il se produit dans une région que l'on peut appeler subconsciente de la conscience du rêve. S'il n'en était pas ainsi, nos

(1) Il y a un certain nombre d'exemples de cette logique absurde, et parmi les plus probants, qui ne peuvent pas être, précisément, cités à l'appui, car ils sont si personnels qu'il faudrait trop d'explications pour les rendre intelligibles.



rêves ne nous paraîtraient jamais réels, car même la conscience du rêve ne pourrait pas accepter comme réelle une hallucination qu'elle aurait arrangée elle-même. Dans ce sens, il est vrai de dire que, dans une certaine mesure, nos rêves reposent souvent sur une base en définitive personnelle et émotionnelle (1).

Mais cette confusion d'images, ingénieusement dirigées et rationalisées, ne représente pas, il s'en faut, la totalité du processus de raisonnement dans le rêve. Il y a un double processus. Il se manifeste d'abord subconsciemment dans la formation de l'image du rêve, puis, consciemment, dans la réaction du dormeur à l'image qui lui est présentée. Chaque rêve est fait d'action et de réaction entre un pseudo-univers et un individu qui lui répond librement. D'un côté, l'image qui s'impose, irrésistiblement — conditionnée, en réalité, quoique nous l'ignorions, et moulée instinctivement par notre propre organisme, — image qui correspond à ce que, à

(1) Delacroix (« Sur la structure logique du rêve », *Revue de Métaphysique*, novembre 1904), en opposition avec Leroy et Tobolowska, va jusqu'à dire que : « le sens du rêve, l'interprétation de l'image, est donné dans l'image, avant l'image, si l'on peut ainsi dire. Nous ne sommes pas mis en présence d'une simple procession d'images sans connexion interne, mais nous sommes introduits dans une organisation préalable. Il y a décomposition d'ensembles, et non pas union d'éléments séparés. Nous devons nous rappeler que dans la vie du rêve, comme dans la vie éveillée, l'action est double ; dans l'un et l'autre de ces mondes, lorsque notre activité psychique est de peu d'intensité, nous combinons des images externes pour composer un tableau nettement objectif ; quand, au contraire, l'activité psychique est intense, les images externes sont soumises à cette activité et contrôlées par elle.



l'état de veille, nous appellerions Dieu et la Nature; de l'autre côté, l'âme, luttant de toutes ses forces, impuissantes d'ailleurs, contre les pouvoirs terribles qui s'opposent à elle. Le problème du monde éveillé se présente de nouveau, dans cette lutte entre le protagoniste rêvant et sa destinée de rêve. Les deux éléments sont soumis instinctivement au raisonnement, conscient ou inconscient; les deux sont des fragments imparfaits tirés du riche réservoir de la personnalité humaine.

Les choses qui se présentent à nous dans le rêve; le monde pseudo-externe qui se présente à notre conscience endormie; l'imagerie, en définitive, qui flotte devant l'œil mental du sommeil, — tout cela est une source perpétuelle d'étonnement et d'argumentation pour le dormeur. Une large part de l'activité du rêve se rapporte à l'essai que nous faisons d'expliquer et de raisonner les phénomènes que nous rencontrons, d'en construire une théorie, de déterminer l'attitude que nous devons prendre en face d'eux. La plupart des rêves peuvent fournir des exemples de ce processus de raisonnement.

Ainsi, une dame rêve, une fois, qu'une de ses relations désirait envoyer à quelqu'un, en Irlande, une petite somme d'argent. Elle se propose imprudemment pour faire la commission. En arrivant à la maison elle commence à se repentir de sa promesse irréfléchie, d'autant plus que la saison est extrêmement rude et froide. Elle se met, cependant,



à faire ses préparatifs et à se vêtir chaudement, puis elle va consulter un ami irlandais qui lui dit qu'elle aura à passer la mer étroitement ficelée dans un panier à écrevisses. En revenant à la maison, elle discute à fond la question avec son mari, qui pense que ce serait folie d'entreprendre un pareil voyage, et, finalement, elle y renonce, avec un grand soulagement. Dans ce rêve, tous les éléments présentent une explication. Mais l'association entre l'envoi d'argent d'une part, et la poste, d'autre part, demeure absente. Cette association serait la première à se représenter à la conscience à l'état de veille. La conscience est la proie des seules suggestions qui l'atteignent. Mais sur ces bases elle raisonne et conclut tout à fait judicieusement.

Autre exemple : après avoir regardé des photographies de tableaux et des statues et aussi fait une lecture sur le théâtre, je rêvai que j'étais au théâtre, et les artistes jouaient et dansaient plus ou moins, et, dans certains cas, complètement nus, mais avec un goût et une grâce parfaite, et un effet très charmant. Tout d'abord je fus extrêmement surpris d'une innovation si remarquable. Puis je réfléchis que sans doute les débuts de ce mouvement, sans que je le susse, s'étaient manifestés depuis longtemps au théâtre, et qu'il y avait un progrès successif. Et je commençai à m'énumérer les raisons qui rendaient ce mouvement désirable. Dans une autre occasion, je rêvai que j'étais sur la vaste *plaza* d'une cité espagnole (c'était peut-être Pam-



pelune qui fournissait les éléments du tableau), et que le gouverneur sortait de sa résidence en face du square, et qu'il commençait à parler en anglais aux officiers subalternes qui attendaient là pour le recevoir. La vraie raison pour laquelle il parlait anglais était naturellement et tout simplement qu'il parlait la langue maternelle du dormeur. Mais dans mon rêve je fus très surpris de voir qu'il parlait anglais. Je le regardai attentivement en face pour m'assurer que vraiment il n'était pas anglais, et je finis par conclure qu'il parlait anglais pour se faire comprendre de ceux qui étaient avec lui. Une autre fois je rêvai que je regardais un dessin d'architecture qui représentait un clocher, d'une forme très originale, quelque chose comme une croix, mais très allongée. J'essayai dans mon rêve d'expliquer cet allongement. Et je finis par conclure qu'il avait pour but de neutraliser le raccourcissement de perspective qui se produirait quand on regarderait le clocher d'en bas.

Il y a donc, nous le constatons une fois de plus, un perpétuel conflit dans l'intelligence du rêve. D'une part, une subconsciente, et souvent très intelligente combinaison d'images suivant un plan rationnel, quoique souvent bizarre. D'autre part, l'intelligence consciente du dormeur, qui se concentre, et qui fait effort pour saisir et expliquer les problèmes offerts par l'imagerie pseudo-externe qui lui est ainsi présentée. On pourrait presque dire que dans les rêves l'intelligence subconsciente joue un



jeu avec l'intelligence consciente. Dans un rêve raconté plus haut, mon intelligence subconsciente présentait à mon intelligence de rêve l'idée d'une mystérieuse substance nommée *selvdrolla* et lui donnait à deviner ce que c'était. Mais je ne pus deviner. Une autre fois mon intelligence subconsciente me présentait le dessin d'un clocher allongé, et j'étais capable de fournir une explication qui paraît tout à fait satisfaisante. De telle sorte que, dans le monde des rêves, pourrait-on dire, nous retrouvons le processus que, avait coutume de dire James Hinton, nous trouvons dans l'univers de la vie éveillée : Dieu, ou la Nature, joue avec l'homme, le contraignant à prendre part à une sorte de jeu de cache-cache, et lui posant des problèmes qu'il doit résoudre le mieux qu'il peut. Il se pourrait, pourrait-on ajouter, que le processus du rêve fournisse la clef des problèmes métaphysiques, et même physiques de nos pensées éveillées, et que les *puzzles*, de l'univers soient des questions que nous inventons inconsciemment pour nous les donner à résoudre.

Nous ne pouvons jamais aller derrière le rideau du fantastique univers de nos rêves. La réalité de cet univers est, pour la conscience du rêve, inattaquable. Nous pouvons essayer de le comprendre et de l'expliquer, mais non de le nier, pas plus que nous ne pouvons nier l'univers de la vie éveillée, bien que pouvant essayer de l'expliquer. La conscience de rêve ne se rend jamais compte que l'u-



nivers qui se trouve devant elle jaillit de la même source qu'elle-même. Je rêvais une fois qu'un homme regardait sa propre maison, d'une certaine distance, et sur le balcon il voyait sa fille, et un homme à son côté. « Quel est cet homme qui flirte avec ma fille? » demanda-t-il. Il sortit de sa poche une lorgnette, regarda, et s'écria : « Grands Dieux ! c'est moi-même ! » La conscience de rêve acceptait cette situation avec un calme parfait et solennel. Et dans le monde du rêve, il n'y a vraiment pas autre chose à faire. Nous pouvons nous évertuer sur les faits qui nous sont présentés. Nous pouvons les nier, même essayer de les expliquer. Mais il serait futile de les nier, même quand ils impliquent la possibilité pour un homme de se trouver à deux places en même temps (1).

Quelques rares personnes seulement, dans le rêve, ont, occasionnellement, une vague conscience de l'irréalité de l'expérience. « Après tout, peu

(1) Une illusion en quelque sorte semblable de bi-location peut se produire momentanément même dans la vie éveillée. Ainsi Jastrow (*le Subconscient*, page 137) rapporte le « défaut de conscience » d'une étudiante qui, absorbée dans son travail, entend de l'autre côté de la porte le frottement de talons de caoutchouc comme elle en portait elle-même, et dit : « Voilà — », prononçant son propre nom. Cette illusion était due sans doute à l'irruption d'un état de distraction analogue au rêve. En ce qui concerne les phantasmes visuels de soi-même (qui se sont présentés parfois à des hommes d'un pouvoir intellectuel très distingué), on peut noter que leur apparition est favorisée par les conditions de la vie du rêve. Notre imagerie de rêve est toute picturale, parfois même pour la conscience de rêve ; se voir soi-même dans le tableau n'est, par conséquent, pas beaucoup plus extraordinaire que de rencontrer, dans la vie réelle, son portrait dans une collection de photographies.



importe! » seraient-elles tentées de se dire à elles-mêmes, avec plus ou moins de conviction. « Ce n'est qu'un rêve. » — Ainsi, une dame, rêvant qu'elle essaye de tuer trois gros serpents (1) en les foulant aux pieds, se demande, tout en rêvant, ce que cela signifie, de rêver de serpents, et une autre dame, rêvant qu'elle est dans une position fâcheuse, sur le point d'être fusillée, par exemple, se répète à elle-même : « Peu importe. Je serai réveillée avant. » Personnellement, je n'ai jamais découvert dans mes rêves aucune reconnaissance que ce fussent des rêves. Je puis dire même que je ne considère pas cette reconnaissance comme réellement possible, bien qu'on en trouve des témoignages chez maints philosophes et autres auteurs, depuis Aristote et Synésius jusqu'à Gassendi. Le phénomène se produit. La personne qui se dit qu'elle rêve croit vraiment qu'elle rêve encore, mais il est permis d'en douter. Il semble plus probable qu'elle a, un moment, sans s'en rendre compte, émergé à la surface de la conscience éveillée (2). Le seul cas que

(1) En ce qui concerne la signification des serpents dans les rêves, on peut remarquer que les disciples de Freud leur donnent le même sens, dans les rêves des femmes, que, dans le langage et les mythes des peuples primitifs, celui de symboles érotiques (v. Karl Abraham, *Traum und Mythos*, 1909, p. 19). On doit se rappeler, cependant, que ce symbolisme érotique n'est qu'une petite part de l'intérêt émotif suscité par les serpents, qui sont une source extrêmement commune de peur, surtout chez les jeunes personnes. Voir aussi Stanley Hall, « Study on fears », *American Journal of Psychology*, 1897, pp. 205 et suiv.

(2) Il peut même arriver qu'une personne s'éveille partiellement, perçoit ce qui se passe autour d'elle, en parle, s'endort de nouveau,



je pourrais citer se rapprochant de cette reconnaissance qu'un rêve est un rêve, d'après ma propre expérience, est en connexion avec la reduplication qui peut parfois se produire, et le sens d'une prédestination fataliste. Je rêvais (sans que rien eût pu suggérer mon rêve) que je faisais partie d'un groupe de personnes qui, comme je pus m'en rendre compte, étaient en train de jouer un drame dans lequel par la force des circonstances j'étais destiné à faire le traître, ayant été poussé à la vengeance par de mauvais traitements. Je savais, dès le début, comment les événements devaient tourner, et cependant, quoique cela semblât de la vraie vie, je sentais vaguement qu'il ne s'agissait que d'une pièce qu'on était en train de répéter. J'avais atteint, dans le monde des rêves, le sentiment shakespearien que ce n'était là que du théâtre et que je n'étais qu'un acteur. Ainsi chacun de nous peut-il être le Prospero de la vie du rêve (1).

Cette qualité de la conscience de rêve est une manifestation, la principale, de ce que l'on appelle

et s'imagine au matin que tout l'épisode s'est passé en rêve. Hammond, qui nie aussi que nous puissions rêver que nous rêvons, donne un exemple de cas semblable. (*Treatise on Insanity*, p. 190).

(1) La vision du monde du rêve que nous atteignons ainsi correspond exactement à la philosophie de la vie telle que l'établit Jules de Gaultier, peut-être le plus subtil et le plus original des penseurs actuels. D'après lui, l'improvisation psychique qui a créé le spectacle du monde a juré, semble-t-il, « de ne jamais se reconnaître sous le masque qu'elle a revêtu, afin de garder sans cesse la joie d'un jeu sans fin et imprévu ».



dissociation (1). Dans la dissociation nous avons un phénomène qui se manifeste à travers l'ensemble de la vie du rêve, et qui est à peine moins fondamental que le processus de fusion par lequel s'établit l'imagerie. Le fait que le raisonnement du rêve est usuellement mauvais est dû, en partie, à l'absence des données de la mémoire qui seraient présentes dans la conscience éveillée, et en partie à l'absence des éléments sensoriels qui pourraient mettre en échec le faux raisonnement qui, sans eux, nous paraît concluant. C'est-à-dire qu'il y a un processus de dissociation par lequel les canaux ordinaires de l'association sont temporairement obstrués, peut-être par épuisement de leurs éléments conductifs, et les conditions sont toutes prêtes pour la formation de l'hallucination. C'est, suivant le raisonnement de Parish, dans le sommeil et dans les états analogues au sommeil, dits hypnagogiques, que les conditions de dissociation conduisant à l'hallucination sont le plus aptes à se produire (2).

(1) La « dissociation » peut être définie comme la condition dans laquelle, d'après Tannery (*Revue philosophique*, octobre 1898), « les divers organismes du cerveau qui, à l'état de veille, accomplissent leurs fonctions distinctes d'une façon harmonieuse et satisfaisante, sont, au contraire, dans un état de semi-indépendance. » Il y a dit en propres termes Greenwood (*Imagination in dreams*, p. 41), « un relâchement des liens mentaux, » correspondant au relâchement de la tension musculaire qui se produit aussi au moment qui précède le sommeil.

(2) Edmond Parish, *Hallucinations and Illusions. A Study of the fallacies of Perception* (Contemporary Science Series), 1897. Il est significatif d'observer que dans l'hystérie, qui peut être regardée



Ainsi, quoique la frontière psychique de l'état du sommeil soit plus étendue que celle de l'état normal de veille, le foyer de la conscience endormie est plus resserré. En d'autres termes, les faits peuvent venir se présenter à notre attention de rêve, d'une très vaste distance psychique, mais nous ne pouvons à volonté diriger la clarté de notre attention sur un aussi vaste champ que lorsque nous sommes éveillés. Nous opérons sur un plus petit nombre d'éléments psychiques, bien que ces éléments soient empruntés à un champ plus vaste.

La psychologie de l'attention est, en réalité, une question fort disputée (1). On ne s'accorde pas pour savoir si sa nature est centrale ou périphérique, motrice ou sensorielle. Comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre, il semble raisonnable de conclure, d'accord avec la distinction satisfaisante établie par Ribot, que l'attention spontanée persiste durant le sommeil, mais que l'attention volontaire est à son minimum. De toutes façons, semble-t-il, quelle que soit la théorie de l'attention

comme présentant des conditions en quelque chose analogues à celles du sommeil, la dissociation se produit aussi. « L'hystérie, dit Janet (*les Principaux symptômes de l'hystérie*, 1907, p. 332), une des plus grandes autorités, est une forme de dépression mentale caractérisée par le resserrement du champ de la conscience personnelle, ainsi que par une tendance à la dissociation et à l'émancipation du système d'idées et de fonctions qui constituent la personnalité. »

(1) Les théories sur l'attention sont exposées d'une manière claire et concise par Nayrac. « Le processus et le mécanisme de l'attention ». *Revue scientifique*, 7 avril 1906.



que nous adoptons, nous avons à reconnaître que, dans le rêve, l'attention est limitée.

Cette position est fortifiée par la conclusion de ceux qui considèrent le problème non pas tant aux termes de l'attention qu'à ceux de l'aperception. L'aperception, d'après Wundt, diffère de la perception en ce que, tandis que la dernière est l'apparition d'un concept dans la conscience, la première est sa réception dans l'état d'attention. Ou, suivant la définition de Stout, l'aperception est « le processus par lequel un système mental s'approprie un nouvel élément, ou, encore, reçoit une détermination nouvelle (1) ». L'aperception est, par conséquent, le stage final de l'attention, et, en définitive, comme le remarque Wundt, elle fait un avec la volonté. L'aperception et la volonté, comme beaucoup de psychologues le considèrent, de même que l'intention, sont affaiblies et diminuées, sinon abolies, dans le sommeil.

Ce qui se passe dans les rêves, c'est que nous *acceptons* les faits qui se présentent à nous, — c'est la loi fondamentale de la vie du rêve, — et nous raisonnons sur ces « faits » avec l'aide de toutes les ressources mentales qui sont à notre disposition; seulement, ces ressources sont fréquemment

(1) G. F. Stout, *Analytic Psychology*, vol. II, page 112. Dans le *Dictionary of Philosophy and Psychology*, de nouveau, Stout et Baldwin définissent l'aperception « le processus d'attention en tant qu'il implique une action réciproque entre la présentation de l'objet que l'on considère, d'une part, et l'ensemble des concepts précédents; avec les dispositions mentales pré-formées, d'autre part.



insuffisantes. Parfois cette insuffisance est primordiale, à tel point que nous ne soupçonnons pas des possibilités qui seraient les premières à se présenter à notre esprit dans l'état de veille. Ainsi, la dame qui désirait envoyer une petite somme d'argent en Irlande ne se rappelle plus l'existence des mandats postaux, et quand elle se décide à porter l'argent elle-même, elle ne pense plus du tout à l'existence des courriers maritimes ou même simplement des bateaux. Elle aurait pu aussi bien vivre aux époques paléolithiques. Elle discute d'ailleurs la question d'une manière claire et logique avec les ressources à sa disposition, et arrive à une conclusion rationnelle. Mais les considérations qui seraient les premières à se présenter à la conscience éveillée sont absentes, à ce moment-là, de la conscience de rêve. La totalité des éléments mentaux ont été dissociés, toute communication leur a été coupée avec la conscience. Ils sont endormis, même pour la conscience de sommeil (1).

La conclusion, c'est que non seulement nous sommes dominés par la suggestion de nos visions, mais que nous sommes incapables d'apprécier adéquatement et de critiquer les situations qui se

(1) Un état de choses très semblable se présente dans certaines formes de l'insanité, spécialement dans les états moins profonds de la confusion mentale, alors que, suivant la remarque de Bolton (« Amentia and Dementia », *Journal of mental science*, juillet 1906, p. 444), nous trouvons « certains restes d'association d'expérience antérieure combinés dans une suite s'accordant avec les lois normales de l'association mentale.



présentent à nous. Nous continuons instinctivement à raisonner, et à raisonner clairement et logiquement, avec les matériaux qui sont à notre disposition, mais notre raisonnement est désespérément absurde. Nous avons des perceptions, dans le rêve, mais pas d'aperceptions. C'est-à-dire que nous ne pouvons pas éprouver et contrôler la nouvelle expérience, et la faire coordonner d'une façon adéquate avec l'ensemble de nos notions mentales acquises. Les phénomènes du rêve fournissent une agréable illustration de ce fait que le raisonnement, sous sa forme brute, est seulement la plus simple et la plus élémentaire forme de l'opération intellectuelle, et que les formes supérieures de la pensée impliquent plus que de la logique. « Toute la pensée du monde », dit Goethe « ne nous induira pas à penser ».



CHAPITRE IV

LES SENS DANS LES RÊVES

Tous les rêves renferment probablement à la fois des éléments présentatifs et représentatifs. — Influence des sensations tactiles sur les rêves. — Rêves suscités par des stimuli auditifs. — Rêves suscités par des sensations d'odeur et de goût. — Influence des stimuli visuels. — Difficulté de distinguer entre les excitations sensorielles actuelles ou imaginées. — Influence sur le rêve des stimuli viscéraux internes. — Rêves érotiques. — Rêves vésicaux. — Rêves cardiaques et leur symbolisme. — Rêves prodromiques. — Rêves prophétiques.

J'ai adopté provisoirement, au début, la classification usuelle des rêves en deux classes : le groupe périphéral ou présentatif, ou rêves suscités par un stimulus venu du dehors, — et le groupe central ou représentatif, comprenant les rêves qui puisent leurs éléments dans la mémoire. Si, cependant, nous examinons soigneusement la question, à la lumière des expériences que nous avons rencontrées, on trouvera que cette classification, quelle que soit sa convenance au point de vue superficiel, ne correspond, en réalité, à aucune dualité radicale dans les phénomènes de rêve. Si nous interrogeons de



près nos expériences de rêves, nous ne voyons plus clairement qu'ils se rangent réellement en deux groupes du tout.

D'un côté, il apparaîtra que presque tous, peut-être même tous les rêves qui sont suffisamment vivaces pour qu'on se les rappelle clairement au réveil ont reçu un stimulus initial de quelque source externe ou, à tout le moins, périphérale (1). Il y a quelque chose de non usuel ou d'inconfortable dans la position du dormeur, ou il a été soumis à quelque légère surexcitation inusitée, qui a modifié ses conditions nerveuses, ou encore il s'est écarté en quelque chose de son régime habituel,

(1) Quoique j'aie atteint cette conclusion indépendamment, comme résultat de l'analyse de mes expériences de rêve, je trouve que Wundt y est arrivé bien longtemps avant moi. « Les hommes sont accoutumés à regarder la plupart des phantasmes de rêve comme des hallucinations, écrit-il (*Grundzüge der Physiologischer Psychologie*, vol. III), « mais la plupart des représentations de rêve sont apparemment des illusions, provoquées par les légères impressions sensorielles qui ne sont jamais complètement éteintes dans le sommeil. » Weygandt, dans son livre court mais excellent, *Entstehung der Traume*, adopte pleinement cette vue, quoique je croie avec peine qu'il ait été toujours heureux dans ses essais de démonstration par ses propres rêves. Une telle démonstration est nécessairement souvent difficile, ou même impossible, parce que, excepté par notre rêve même, nous savons rarement quelles impressions sensorielles persistent dans le sommeil. C. M. Giessler (*Die Physiologische Beziehungen der Traumvorgänge*, 1896, p. 2), qui procède aussi de Wundt, regarde également les rêves comme étant, en général, la réviviscence plus ou moins ordonnée et successive des vestiges psychiques de la vie éveillée, conditionnée par des excitations internes ou externes. Tissicé, dans son ouvrage (*les Rêves*, 1898), de nouveau, déclare que « les rêves d'origine purement psychique n'existent pas », et Beaunis (*American Journal of Psychology*, juillet-octobre, 1903) pense aussi que tous les rêves ont besoin d'un stimulus interne ou externe venant de l'organisme.



ou il a ressenti en lui-même un malaise physiologique de quelque nature — une enquête personnelle sérieuse révèle toujours l'existence actuelle ou probable de quelque stimulus de cette sorte, externe, ou, en tout cas, périphéral. Et ainsi, il semble que nous soyons autorisés à dire que, dans tous les rêves, il y a probablement un élément présentatif.

D'autre part, un examen même plus rapide de notre vie de rêve suffit à montrer que dans chaque rêve il y a aussi un élément représentatif. Aucun rêve ne peut être dit strictement et littéralement présentatif. Si, quand je parais endormi, une personne me parle, et que je devienne conscient qu'elle est présente et me parle, je ne suis pas autorisé à dire que je le « rêve ». Une conscience qui perçoit les faits de la même façon qu'ils peuvent être perçus par la conscience éveillée n'est pas une conscience de rêve. Ainsi, au sens littéral du mot, il n'y a pas de rêves présentatifs. Ce qui arrive, c'est que le stimulus, au lieu d'être présenté directement à la conscience et reconnu pour ce qu'il est pour la conscience éveillée, ne sert qu'à rappeler de vieux souvenirs, et des idées que la conscience du rêve accepte comme une explication raisonnable du stimulus externe ou périphéral. On peut bien dire, dans un sens, que le stimulus est la cause du rêve, mais le rêve, en lui-même, demeure central et représente la combinaison d'images mentales aussi exactement que s'il n'y avait pas de stimulus périphéral connu.



Ainsi, tout en étant vrai que la division des rêves en deux classes correspond à une distinction reconnaissable, c'est néanmoins une distinction superficielle et sans importance. Il est vraisemblable que tous les rêves ont un élément périphéral ou présentatif et certain qu'ils ont tous un élément central ou représentatif. Cela deviendra plus clair si nous procédons maintenant à la discussion de ces rêves qui ont, de façon démontrable, leur cause excitatrice dans quelque stimulus organique, externe ou interne.

Le monde dans lequel nous entrons par la porte du sommeil présente de telles limitations évidentes et sérieuses que nous avons une tendance à estimer au-dessous de leur valeur sa richesse réelle et sa variété. A certains points de vue, vraiment, nous pouvons accomplir dans le sommeil ce qui est hors de notre atteinte, éveillés. Ainsi, il arrive parfois que nous raisonnons mieux dans le sommeil qu'éveillés; que nous pouvons trouver en rêve la solution de difficultés qui nous échappent à l'état de veille; que nous pouvons nous rappeler des choses qu'éveillés nous avons oubliées. Mais même dans la limite ordinaire de l'expérience, il est intéressant de noter que nos rêves contiennent les mêmes éléments que notre vie éveillée. Les activités sensorielles qui nous excitent dans le jour sont également actives, quoique étrangement transformées, dans le monde des rêves.

Il est probable que tous les sens peuvent four-



nir le médium à travers lequel les stimuli peuvent atteindre la conscience endormie, quoique le toucher et l'ouïe soient sans doute les canaux principaux qui conduisent à la vie du rêve. Les yeux sont clos; de telle sorte que tandis que la plus grande part de notre vie de rêve se présente sous la forme visuelle, les stimuli visuels directs n'ont au contraire qu'une influence très obscure et très incertaine. Mais aucun sens n'est absolument exclu de l'activité du rêve (1).

Les sensations de chaleur, ou de froid, ou de pression, aussi bien que leur absence anesthésique, jouent indubitablement un rôle important dans l'explication des différentes sortes de rêve. Elles ne se manifestent pas nécessairement par des rêves dont on se souvienne, même dans le cas possible où elles affectent tout de même le courant de la conscience endormie. Il est possible de presser et de masser un dormeur tout le long du corps, avec douceur, mais d'une façon nette, sans interrompre son sommeil. Si la pression atteint un degré de

(1) Ainsi, W. S. Monroe (*Mental Elements of Dreams, Journal of Philosophy*, 23 nov. 1905), a trouvé que, dans presque trois cents rêves de cinquante-cinq étudiantes du Westfield Normal College (Massachusetts), l'imagerie visuelle apparaissait dans soixante-sept pour cent des rêves; les impressions auditives dans vingt-six pour cent; tactiles, dans huit pour cent; motrices, dans cinq pour cent; olfactives, dans un peu plus d'un pour cent; et gustatives, dans plutôt au-dessous d'un pour cent. Dans les résultats de l'observation rapportée par Sarah Weed, et Florence Hallam (*American Journal of Psychology*, avril 1896), l'imagerie sensorielle apparaît dans le même ordre de fréquence, et approximativement dans les mêmes proportions.



vigueur considérable, le dormeur peut mouvoir un muscle, peut-être les lèvres, un bras même, peut aller jusqu'à s'éveiller à moitié et mouvoir tout le corps. Tous ces mouvements permettraient de supposer qu'ils ont une corrélation du côté psychique ; cependant, à l'éveil final, le dormeur peut être incapable de retrouver aucun souvenir de ce qui s'est passé, aucun vestige de rêve.

Dans un certain nombre de cas, cependant, un rêve est le résultat. Ainsi, une dame rêve qu'avec une quantité d'autres personnes elle est à bord d'un navire qui tangue fortement ; au réveil, elle trouve sur son lit son gros chien, en train de l'agripper vigoureusement. Le mouvement du navire a été évidemment la théorie inventée par la conscience endormie pour expliquer les sensations insolites de ce mouvement.

Tandis que je vivais dans le sud de l'Espagne, je m'éveillai de bonne heure, un matin, et j'entendis le bourdonnement d'un moustique. Je retombai dans le sommeil, et je rêvai qu'un gros insecte, — aussi gros qu'une écrevisse, mais plat comme une blatte, et de couleur écarlate, s'était posé sur ma main. Il avait deux longues cornes, et de chacune d'elles se détachaient de nombreux filaments, très long et déliés, qui avaient pénétré dans ma main à une profondeur considérable. Il me fallut couper l'insecte en deux, et tirer la partie antérieure, attachée à ma main, avec beaucoup de délicatesse, pour ne pas laisser des bouts de filaments dans ma



chair. Cet animal paraissait d'autant plus désagréable qu'il ne faisait pas de bruit, et que l'on ne pouvait, me sembla-t-il, s'apercevoir de ses attaques. Il me parut que j'étais attaqué par une série d'insectes semblables. Au réveil, je constatai une irritation du poignet gauche, comme si le moustique m'avait mordu, quoique j'eusse cessé, depuis longtemps, d'être sensible aux piqûres de moustiques. Ce rêve, semblera-t-il, correspond, d'une manière singulièrement étroite, à l'idée d'un rêve présentatif. L'imagination suivit la réalité en présentant un insecte comme la cause de la sensation éprouvée (peut-être parce que j'avais réellement entendu le moustique, étant éveillé), mais, tout de même, comme dans tous les rêves, le processus était essentiellement central, et l'imagination s'exerçait librement dans la création d'un être adéquat à expliquer la sensation cutanée sans doute vague et massive transmise à la conscience endormie (1).

Peut-être une des plus communes sensations cutanées susceptibles de causer le rêve est celle du froid au lit occasionné par le dérangement des couvertures. L'exemple suivant peut servir d'illus-

(1) Dans un autre cas, une sensation d'irritation de la paume de la main produisit l'impression d'une égratignure de chat. Guthrie mentionne (*Clinical Journal*, 7 juin 1899) qu'étant enfant il avait coutume de rêver qu'il était torturé par des sauvages qui lui chatouillaient lentement le dessous des bras, tandis qu'il était incapable de bouger; il suait beaucoup pendant la nuit, et pense que le chatouillement causé par la sueur provoquait le rêve.



tration se rapportant aux rêves de cette classe. Je rêvai que j'étais dans un hôtel, montant des tas d'escaliers, jusqu'à ce que j'entraï dans une chambre où la bonne était en train de faire le lit. Les draps blancs étaient jetés un peu partout dans la chambre et ressemblaient à de la neige. Je pris conscience que j'avais très froid, et j'eus véritablement l'impression d'être entouré de neige, car la femme de chambre remarqua que j'étais très courageux d'être monté si haut dans l'hôtel, très peu de gens s'aventurant à monter à cette hauteur à cause du grand froid qui y régnait. Je m'éveillai pour constater qu'en effet la nuit était froide, et que je m'étais embarrassé dans les couvertures de manière à me découvrir partiellement. Il n'y avait pas eu d'autre élément pour suggérer ce rêve que la conscience endormie avait élaboré en partant des deux idées d'altitude et de neige associées pour expliquer les sensations éprouvées à ce moment. On peut remarquer que, comme dans le rêve précédemment noté, il y avait ici également un lien avec la réalité, les couvertures dérangées (1).

Les impressions auditives dans les rêves, dans une plus grande extension peut-être que celles se rapportant au sens du toucher, peuvent être basées sur des troubles spontanés dans le mécanisme

(1) La sensation correspondante de chaleur peut aussi, naturellement, s'expérimenter dans le sommeil, que le stimulus, d'ailleurs, vienne du cerveau ou de la peau. Ainsi je rêvai que, ne sachant pas si de l'eau était chaude ou froide, j'y trempais mon doigt et sentais nettement qu'elle était chaude.



sensoriel. C'est aussi remarquablement le cas pour les impressions visuelles, et, sous bien des rapports, les conditions pour l'oreille sont analogues. Sans parler de l'accroissement de résonance de l'oreille, ou hyperesthésie du nerf auditif, produisant une spéciale sensibilité aux sons, un afflux de sang à l'oreille, aussi bien que des contractions musculaires ou la formation de tampons de mucus dans l'oreille externe, fournissent les faibles bruits rudimentaires qui, dans le sommeil, peuvent constituer le noyau autour duquel se cristalliseront les hallucinations. Une maladie de l'oreille peut, naturellement, avoir la même influence, mais même sans parler de maladie actuelle, les divers troubles nerveux favorisent la production d'hallucinations auditives pendant le sommeil, et même, dans des cas spéciaux, à l'état de veille.

Nous pouvons rêver que nous entendons de la musique, en l'absence de tout son externe ayant un caractère musical. Dans de tels cas, sûrement, les conditions actuelles du mécanisme auditif interne suggèrent au cerveau l'idée de musique, mais la musique résultant de ce processus semble d'ordinaire moins définie, moins aisée au souvenir que celle qui se forme autour du noyau d'une série externe de sons. Dans maints de ces cas, il est même probable que nous n'entendons pas de musique, dans notre rêve; nous sommes simplement dans les conditions où nous croyons en entendre. Ainsi, allant me coucher, un soir, peu de temps après le



souper, sans aucune impression nette d'indigestion, je rêvai que j'assistais à une réunion publique combinée avec un concert orchestral. Il y avait un discours qui devait être prononcé par un homme qui ressemblait à un vieux matelot ou soldat, l'orchestre jouant pendant ce temps. L'orateur, inaccoutumé, supposai-je, à l'étiquette d'une telle réunion, interrompit soudain l'orchestre par une remarque; le chef d'orchestre, surpris, arrêta la musique un moment, puis continua, des remarques subséquentes de l'orateur ne réussissant pas à affecter les musiciens, qui continuèrent jusqu'à la fin, avec une ardeur et un mouvement croissants. Mais ce qu'était cette musique, je ne le sus pas à ce moment-là, et je ne pus m'en rappeler le moindre fragment. Il est fort possible même qu'un tel rêve soit essentiellement visuel et qu'on n'y entende qu'une musique hallucinatoire, l'idée de musique étant simplement déduite de la nature de la vision.

Si les rêves évoqués par des sons internes sont usuellement difficiles à observer chez des personnes normales dans les circonstances ordinaires, ce n'est pas le cas pour les rêves suggérés par des sons venant du dehors. Ils constituent un des plus intéressants groupes de rêves, aussi bien qu'un des plus aisés à expliquer, et ils sont très fréquents (1).

(1) La facilité avec laquelle des sons musicaux peuvent être appliqués pendant le sommeil, et l'influence bienfaisante sur l'état émotionnel ont suggéré l'idée de leur emploi thérapeutique. Léonard Corning (« The use of musical vibrations before and during sleep »,



Leur mécanisme peut, d'ailleurs, s'observer, dans certaines circonstances, même à l'état de veille. Chez quelques personnes, la musique, une voix, un chant d'oiseau, même un mot, une réflexion, suscitent des fantômes de couleur et de forme, de lumière et d'ombre, de nuages colorés, de flots, de vagues, etc... Les phénomènes sont spécialement riches quand ils sont produits par un orchestre. De tels « fantômes-musicaux », comme on les appelle, sont un développement spécial et plus libre des phénomènes étroits et rigides de l'« audition colorée ». Ils ont été étudiés par le Docteur Ruths (1). Nous devons nous rappeler que la musique possède une base motrice fondamentale. Comme le remarque Dauriac, on peut définir la musique « un mouvement revêtu de son » (2). Elle tend à produire du mouvement, ou du moins, en son absence, des images motrices (3).

Les rêves suscités par des stimuli externes bien

Medical Record, 21 janvier 1899) est regardé comme le précurseur dans cette voie.

(1) Ch. Ruths, *Experimental-Untersuchungen über Musikphantome*, 1898.

(2) Dauriac, « Des images suggérées par l'audition musicale » *Revue philosophique*, novembre 1902.

(3) De Rochas a décrit et reproduit les gestes et danses de son sujet hypnotisé, Lina, sous l'influence de la musique. Ribot (*l'Imagination créatrice*, pp. 177 et suiv., 291 et suiv.) a discuté l'imagerie suggérée par la musique, et note qu'elle est le plus prononcée chez les sujets non musicaux. La fatigue et la surexcitation sont des conditions prédisposantes à la production de ces images, comme le montre Mac Dougall (*Psychological Review*, septembre 1898), d'après ses propres expériences.



définis peuvent être de caractère varié. Une source fréquente, — spécialement pour les gens qui vivent sur une côte exposée aux vents, — c'est la production des orages. Une dame rêve, par exemple, que son petit chien est tombé du haut d'une falaise élevée, et qu'elle entend ses gémissements; c'était par une nuit où il faisait beaucoup de vent, et sa fenêtre était ouverte. Ce rêve a quelque ressemblance avec celui dont parle Burdach, et qu'il fit, en même temps qu'un de ses compagnons, dans un hôtel, pendant une tempête : tous deux rêvèrent que, de nuit, ils étaient en train d'errer parmi de profonds précipices.

Je m'éveillai, une fois, au milieu d'une nuit où le vent soufflait avec violence, m'imaginant que j'avais entendu un opéra de Gluck (que je ne connaissais pas, en réalité), et ressentant encore toute l'impression des flots délicieux de mélodie qui charment les auditeurs d'opéras tels qu'*Alceste*. Un fragment d'une mélodie que j'avais entendue dans mon rêve persistait encore dans ma mémoire au réveil, de sorte que je pus me la répéter mentalement; elle me parut aussi agréable que dans le rêve, quoique moins familière.

Le rêve suivant avait aussi une origine semblable. Je m'imaginai que j'étais en train d'assister à un spectacle d'un caractère d'érotisme un peu douteux, en compagnie d'autres personnes qui, par modestie, se couvraient la face de leurs mains, avec le geste décent qui rappelait (comme la cons-



cience de rêve évidemment s'en rendait compte) celui des assistants à l'église pendant la prière. Puis une belle voix se faisait entendre dans un recul, chantant largement un verset du *Te Deum*. Cela m'éveilla, et il me sembla me rendre compte, tandis que j'étais en train de m'éveiller, que la voix que j'avais entendue dans mon rêve était réelle. Bien entendu, il n'y avait pas eu de voix, en réalité, mais seulement le sourd grondement du vent, et le bruit de la pluie battant les volets des fenêtres.

Une autre fois, par une nuit très venteuse, souffrant, peut-être, d'un léger malaise, — au matin j'éprouvai un peu de douleur pleurétique, — je rêvai que j'étais tranquillement à la maison avec des amis, quand soudainement le ciel s'illumina. Nous nous rendîmes compte que cela était dû à une série d'éclairs, durable et continue, état de choses qui persista pendant tout le rêve, le ciel présentant l'apparence d'une surface de glace fondante, crevassée et froissée (1). Puis, peu à peu, des fragments de moellons et de débris de bâtisse passèrent en tourbillonnant dans l'air, et j'aperçus une femme qui passait près de moi, enlevée par ses jupes. Nous appréhendâmes alors l'approche imminente d'un terrible cyclone qui, à tout moment, pouvait

(1) On serait tenté de penser que ces éclairs pouvaient être une transformation symbolique de douleurs névralgiques fulgurantes, magnifiées, comme cela est fréquent pour les sensations, dans le sommeil.



emporter la maison et nous-mêmes. Je ne me rappelai pas davantage.

Je puis citer encore un rêve comme dû vraisemblablement de manière directe à une tempête violente, et au battement d'une fenêtre près de mon lit. Ce dernier son évidemment rappelait à la conscience endormie le son d'un vasistas battant dans un wagon de chemin de fer, et je rêvai que j'allais par le train à Berlin avec un ami médecin. Il y avait l'accompagnement, assez familier en rêve, de courses le long d'interminables plates-formes, puis du haut en bas et du bas en haut d'escaliers sans fin; je me trouvais dans un compartiment qui n'était pas le bon, avec, en conséquence, de nouvelles courses à travers les corridors, et, finalement, je m'apercevais que mon ami avait été laissé derrière. Le caractère de ce rêve a pu être influencé par une légère indigestion. Mais, dans ce rêve, à la différence de ceux que j'ai déjà cités comme dus à des stimuli externes, les éléments composants n'étaient pas la pure invention de l'imagination rêvant; ils étaient formés entièrement d'idées récemment familières.

Le rêve suivant fut dû à un stimulus auditif de caractère différent. Je rêvai que j'assistais à une représentation de *la Création* d'Haydn; la partie orchestrale du spectacle semblait consister principalement en une reproduction très réaliste de chants d'oiseaux, quoiqu'il me fût impossible d'identifier le chant d'aucun oiseau en particulier. Puis suivi-



rent des solos de chanteurs, que je vis, et l'un d'eux attira spécialement mon attention, en chantant, à la fin, d'une voix à peine audible. A mon réveil, je ne reconnus pas immédiatement l'origine de mon rêve, mais je me rendis bientôt compte que c'était le chant d'un canari dans une pièce voisine. Je n'avais jamais entendu *la Création* de Haydn, excepté par fragments, et je n'y avais nullement pensé récemment. La réputation de cet ouvrage en ce qui concerne la reproduction réaliste des sons de la nature avait évidemment été la cause pour laquelle ma conscience de rêve l'avait choisi pour expliquer plausiblement les sons entendus, et les centres visuels avaient accepté cette théorie.

Si loin que nous allions chercher le sujet de nos rêves, et si improbables qu'ils puissent paraître à notre esprit à l'état de veille; ils paraissent, au contraire, au point de vue de notre conscience de sommeil, des essais sérieux et soigneux pour construire une théorie adéquate des phénomènes. Si l'on va chercher des images très loin, c'est uniquement pour expliquer les faits plus exactement. Ainsi une dame rêve que son chien avait été écrasé et aplati sous une calandre à repasser, ample et de vieux modèle. A son réveil, elle s'aperçut qu'un tuyau d'eau avait crevé et que l'eau tombait du plafond sur le sol du palier devant sa porte, près de l'endroit où le chien avait sa niche. Elle n'avait jamais vu de calandre de cette forme depuis son enfance, et n'avait jamais eu l'occasion d'y penser, mais le



rythme et le bruit de cet instrument en marche ressemblait en quelque sorte à celui de l'eau qui tombait.

Encore un exemple de rêve auditif. Je rêvais que je me retrouvais dans la classe d'une école où j'avais été enfant, avec deux ou trois des maîtres du temps. La salle était entièrement changée. Elle renfermait tout une nouvelle installation scolaire, et, en particulier, sur une table, diverses machines en miniature, de caractère différent, et en marche. Je dis aux maîtres présents que j'aurais bien voulu que toute cette installation eût existé vingt ans avant (estimation bien au-dessous de l'intervalle qui s'était écoulé depuis que j'avais quitté l'école) pour pouvoir en profiter. « Toute la vie n'est que machines » me trouvais-je en train de répéter au moment où je m'éveillai, « et si vous ne comprenez pas les machines, vous ne pouvez pas comprendre la vie. » Ce ne fut que quelque temps après que je me rendis compte d'un léger bruit ronflant qui m'intrigua jusqu'au moment où je reconnus le bruit d'une machine à quelque distance que l'on entendait à travers la fenêtre ouverte. C'était sûrement ce qui m'avait suggéré l'idée de machines en marche dans mon rêve, bien que dans le rêve je n'eusse entendu aucun bruit; la petite dimension des machines vues en rêve correspondait à la faiblesse du bruit entendu.

Les rêves suscités par des odeurs ne semblent pas se produire usuellement, excepté dans le cas



de l'application expérimentale d'odeurs sur les narines du dormeur; et les expériences de cette nature ne réussissent pas aisément (1). Occasionnellement, cependant, des rêves olfactifs se produisent sans aucune source sensorielle notable; Grace Andrews, par exemple, rapporte un rêve de la mer, accompagné de l'odeur du bord de la mer, « une pure et riche sensation d'odeur ». En ce qui me concerne, les rêves olfactifs ont toujours été rares et insignifiants.

Le sens du goût, comme nous le comprenons, implique en réalité, ce qui est bien connu, un élément d'odeur; les rêves de goût de cette nature semblent se produire de temps en temps sous l'influence de quelque léger trouble de la muqueuse de la bouche, ou de quelque légère indigestion. Il est

(1) Dans certaines expériences du prof. W.-S. Monroë, sur vingt étudiantes à l'école normale de Westfield, on mit sur la langue des jeunes filles, pendant dix nuits successives, au moment d'aller au lit, un clou de girofle écrasé. Sur 254 rêves notés par suite, il y eut dix-sept rêves gustatifs, et huit rêves d'odeur; trois de ces rêves comportaient l'idée de clous de girofle. Le clou de girofle influença aussi des rêves d'autre nature. Ainsi, comme résultat de la sensation de brûlure dans la bouche, un dormeur imagina que la maison était en feu. (W. S. Monroë, « A Study of Taste Dream ». *American Journal of Psychology*, janvier 1899). Le docteur Meunier a trouvé particulièrement aisé d'appliquer des stimuli olfactifs durant le sommeil et d'accentuer ainsi le ton émotionnel. (R. Meunier. « A propos d'onisothérapie », *Archives de Neurologie*, mars 1910). Meunier a trouvé qu'en ce qui le concerne la tubéreuse lui procurait toujours des rêves agréables, pleins de détails, quoique, chez un autre sujet, les rêves fussent toujours désagréables. Chez les sujets hystériques, l'essence de géranium provoquait divers rêves agréables, suivis d'un état émotionnel agréable durant le jour suivant.



possible que le dernier élément ait été présent dans le rêve suivant. J'imaginai que, suivant l'exemple d'un ami, je donnais quelques cigarettes à un cheminéau que nous avions rencontré par hasard, et que, en retour, nous étions obligés d'accepter du gin grossier qu'il avait. J'acceptai, avec quelque appréhension quant à ce qui pouvait résulter du fait d'avoir bu à la bouteille d'un cheminéau ; mais quoique, dans la vie réelle, je n'eusse pas bu de gin depuis des années, je distinguai, très nettement, le goût chaud et brûlant de l'alcool.

Au réveil, mes lèvres me semblèrent chaudes et sèches, et, sans doute, ç'avait été cette sensation labiale qui avait conduit ma conscience, dans le rêve, à chercher une explication plausible dans les cigarettes et l'alcool. D'ailleurs, bien que l'alcool eut la saveur spécifique du gin, il est toujours difficile, sinon impossible, dans les sensations de rêve, de distinguer entre ce qu'on sent et ce qu'on est simplement amené à conclure que l'on sent (1). C'est-à-dire que, dans un cas semblable, il demeure douteux si la sensation labiale évoque l'hallucination spécifique du gin ou si elle suggère simplement à la conscience endormie que le gin a été goûté, à peu près comme il est possible de suggérer à une personne hypnotisée que la substance qu'elle

(1) Titchener (« Taste Dreams », *American Journal of Psychology*, janvier 1895), rapporte des exemples de rêves gustatifs par auto-suggestion, et Ribot (*Psychologie des émotions*, p. 142) pense que, sans aucun doute, des rêves à la fois gustatifs et olfactifs peuvent se présenter en dehors de toute source objective.



goûte en est une autre, que le sel est du sucre; ou l'eau, du vin.

Comme pour les rêves de l'odorat, il n'est pas toujours possible de retrouver une stimulation externe comme cause du rêve gustatif, ou pseudo-gustatif. Cette assertion peut être illustrée par un rêve qui appartient strictement à la classe tactile. Je rêvai que j'allais voir un médecin de mes amis; je trouvai son assistant dans un laboratoire obscur. Je pris distraitemment une fiole de médecine, qui était brisée, et j'étais en train de la porter à ma bouche, quand mon ami revint. Je lui parlai de quelque question technique, mais il remonta dans sa voiture, et fut entraîné avant d'avoir eu le temps de me répondre. Je trouvai alors que ma bouche était pleine de fragments de verre brisé, sans couleur, et je les enlevai soigneusement. Ce rêve avait été construit, suivant la manière dont on a donné de nombreux exemples dans les pages précédentes, de menus incidents séparés qui s'étaient produits pendant les jours immédiatement précédents. Un de ces incidents était le fait que moi-même j'avais brisé dans ma bouche un petit verre coloré (au lieu d'incolore) et que j'en avais soigneusement ôté les morceaux de ma bouche. Mais la partie la plus vivante du rêve était la sensation de verre brisé dans la bouche, et, au réveil, je ne pus distinguer aucune sensation dans la bouche. De telle sorte que, quoique l'explication la plus plausible d'un tel rêve fût la théorie que l'expérience récente avec



le verre brisé avait suggéré à la conscience endormie l'explication d'une sensation déplaisante actuellement éprouvée dans la bouche, il n'y avait rien, en fait, qui pût étayer cette théorie.

La lumière qui tombe sur les yeux fermés, ou le fait d'entr'ouvrir les yeux ont été parfois considérés comme pouvant être un stimulus visuel de rêves, mais je n'ai moi-même aucune expérience décisive sur ce point (1). Dans le cas d'une dame qui rêvait qu'un amoureux était dans sa chambre, et que soudainement la porte s'ouvrait, et qu'elle voyait sa mère debout devant elle, tenant une lumière brillante, dont la clarté l'éveillait, — il n'y avait dans la chambre, au réveil, ni la lumière, ni rien autre, qui pût justifier le rêve. Il n'est naturellement pas nécessaire, dans un rêve de lumière brillante, que le rêve soit produit par un stimulus visuel externe actuel accompagnant le rêve, car l'activité spontanée rétino-cérébrale produit elle-même des sensations de lumière. Ainsi, dans la nuit suivant une promenade agréable dans un sentier de campagne à travers lequel brillait le soleil couchant, je rêvai que je marchais dans un sentier, où je vis une lumière brillante, et mon

(1) Hammond (*Treatise on Insanity*, p. 229) cite le cas d'un gentleman rêvant qu'il était au ciel, et entouré d'une lumière éblouissante, et qui s'éveillait pour constater que son feu, qu'il avait couvert, s'était rallumé. Weygandt rêva qu'il était en train de regarder des « tableaux vivants » illuminés au magnésium, et s'éveilla pour constater que le soleil levant venait justement, de sortir de derrière les nuages, inondant la chambre de clarté. Voir aussi Parish : *Hallucinations and Illusions*, p. 52.



ombre, vaste, devant moi. Il semblerait que, dans l'ensemble, le rideau des paupières empêche effectivement la lumière d'atteindre l'œil durant le sommeil, et que le sens qui est le plus actif pendant la veille soit le plus soigneusement gardé de toute fatigue pendant la nuit. La nature particulièrement délicate et instable de la base chimique de la vision explique cette protection contre la stimulation extérieure, et son activité spontanée nous montre aussi que, même en rêve, la vue est le sens prédominant.

Nos constatations au sujet de la part jouée dans les rêves par des excitations venues des sens externes spécifiques sont justes également pour les excitations venues de sensations organiques internes. La principale différence est que les stimuli qui atteignent la conscience endormie, venant des organes internes, — estomac, cœur, poumons, organes sexuels, vessie, etc., sont d'habitude plus vagues et confus, plus difficiles à reconnaître et à identifier que le sont les stimuli sensoriels plus spécifiques qui nous viennent de dehors. Ces excitations viscérales peuvent être transformées dans le cerveau en images si éloignées d'elles que nous pouvons nous refuser à les reconnaître et devons fréquemment éprouver quelque hésitation. L'évidence de ce fait viendra devant nous, en temps dû, un peu plus tard. Je désire seulement faire allusion, ici, à la part la plus évidente jouée dans les rêves par les sensations venues de l'intérieur du corps.



Nous pourrions nous attendre à ce que les processus viscéraux transmis le plus clairement et le plus directement à la conscience endormie fussent non pas ceux qui se produisent régulièrement et d'une façon continue, mais ceux qui se manifestent, plus ou moins impérieusement, par intervalles. C'est, en effet, le cas. Le cœur, par exemple, ne joue probablement un rôle dans les rêves que lorsqu'il est troublé dans son action et même alors, presque toujours un rôle très modifié. D'autre part, lorsque les impulsions du système génésique viennent en rêve se manifester sous la forme de rêves érotiques, l'imagerie résultante est d'ordinaire très claire, avec des associations sexuelles très nettes et reconnaissables. Les rêves érotiques sont vraiment, chez les hommes comme chez les femmes, parmi les plus vivaces de tous les rêves, et les plus puissants émotivement (1).

La vessie, elle, est un organe dont les besoins fonctionnels ne se font sentir que par intervalle, et ainsi quand ces besoins se présentent pendant le sommeil, ils deviennent conscients, en images qui rappellent aisément la source du stimulus. On peut vraiment dire que les rêves vésicaux sont pleins d'enseignements par la lumière qu'ils jettent sur la psychologie du rêve. C'est un fait connu depuis longtemps de ceux qui ont écrit sur les rêves.

(1) J'ai parlé des rêves érotiques dans mon étude sur l'« Auto-érotisme », au premier volume de mes *Studies in the psychology of Sex*, 3^e édition, revue et augmentée, 1910.



Ainsi Scherner, il y a des années, insistait sur l'importance et l'intérêt des rêves vésicaux. Chez les femmes, spécialement, il les regardait comme très fréquents et développés, beaucoup de récits de rêves faits par des femmes contenant, d'après lui, des représentations symboliques de cette irritation organique. L'eau, sous une forme ou une autre, est naturellement le symbole le plus commun. Dans l'opinion de Scherner, également, tous les rêves de poissons jouant dans l'eau sont des rêves vésicaux (1).

Sous sa forme la plus simple, le rêve vésical est ce que Freud appellerait un rêve de désir du type infantile, se présentant fréquemment sous la forme magnifiée commune dans les rêves, et parfois transférée du dormeur lui-même pour être objectivée dans une autre personne, ou même un objet inanimé (2). Il y a, d'ailleurs, une très importante différence, suivant que le rêve a lieu chez un adulte ou un jeune enfant. Chez l'adulte, il arrive presque invariablement que l'acte du rêve demeure pure-

(1) K.-A. Scherner (*Das Leben des Traums*, 1861, pp. 187 et suiv.) Volkelt, quelques années plus tard (*Die Traum-Phantasie*, 1875, p. 74) a noté la rencontre de symbolismes vésicaux analogues (en particulier, dans le cas des femmes, la vision d'un sac à ouvrage rempli) dans la vie du rêve, quoique il regardât les visions d'eau comme l'indication la plus usuelle dans de tels rêves. Les rêves vésicaux peuvent, naturellement, contenir des éléments autres : voir l'exemple cité par C. J. Jung « l'Analyse des Rêves », *l'Année Psychologique*, 15^e année, 1909, p. 165.

(2) Un rêve typique de cette nature, d'une assez grande importance pour avoir été admis dans l'histoire, arriva, il y a des milliers d'années, à Astyge, roi des Mèdes, et Hérodote en fait le récit (I. I, chap. 107).



ment un acte de rêve et qu'aucune impulsion motrice correspondante n'est transmise à la vessie. Mais lorsque de tels rêves arrivent à de très jeunes enfants, dans le cerveau desquels le mécanisme moteur inhibitoire n'est pas encore pleinement établi, il arrive fréquemment que l'impulsion motrice est transmise, et que l'action expulsive de la vessie se produit, en relation avec l'image du rêve. C'est ainsi que s'établit la condition connue sous le nom d'énurésis nocturne. A mesure que le jeune cerveau se développe, et que l'inhibition devient plus parfaite, ces rêves vésicaux cessent d'exercer aucune influence actuelle sur la vessie, même quand, comme il arrive quelquefois, ils continuent à se produire, par intervalles, dans la vie adulte (1). Occasionnellement, chez ceux qui ont souffert d'énurésis nocturne dans leur enfance, comme chez ceux qui en furent indemnes (spécialement chez les femmes), des rêves vésicaux de cette nature peuvent se produire sans qu'il y ait même aucune distension réelle de la vessie. Dans certains de ces cas, on peut montrer que le rêve est dû à une réminiscence ou suggestion de la vie éveillée du jour précédent. Des rêves suggérés par des sensations organiques internes sont alors trouvés res-

(1) Dans l'étude sur l'auto-érotisme mentionnée dans une note précédente, j'ai cité les rêves illustrant certains points du texte ; j'ai aussi discuté les analogies et les contrastes entre les rêves vésicaux et les érotiques. Le fait que l'énurésis nocturne est associée avec les rêves vésicaux, quoique Buchan y fasse allusion dans sa *Venus sine concubitu*, il y a plus de cent ans, est encore peu connu. C'est pourtant, évidemment, un fait clinique important



sembler à ceux procédant de sensations sensorielles venant du dehors, en ce que les deux sont exactement représentées par des rêves qui sont essentiellement d'origine centrale.

Si nous nous tournons vers ces organes internes du corps qui fonctionnent, à l'état normal, d'une manière constante et égale, pénétrant rarement ou jamais dans la sphère de la conscience, tout trouble fonctionnel semble beaucoup moins apte à être transmis dans la conscience de rêve sous une forme simple et directe. Il suffit de prendre l'exemple du cœur. Quand le cœur fonctionne normalement, toute conscience de son action est aussi rare dans le sommeil qu'à l'état de veille. Même quand l'action cardiaque est troublée, soit par un malaise, soit par une excitation temporaire, la conscience du rêve se représente rarement la cause physique du trouble. Occasionnellement, il est vrai, le trouble cardiaque peut atteindre la conscience de rêve sans transformation trop éloignée; ainsi une dame rêve qu'elle s'évanouit, alors qu'en réalité elle ne fait que respirer avec un léger effort spasmodique. Mais, à une autre période, la même dame, comme elle souffrait à un certain degré d'insuffisance cardiaque, rêva, une nuit, que le trouble était particulièrement marqué, qu'elle était en train de conduire un attelage de chevaux en sueur en haut d'une colline escarpée, les pressant à coups de fouet pour éviter un train express qu'elle s'imaginait derrière elle. Ce rêve de chevaux suants et essoufflés



gravissant une colline a été noté par divers observateurs comme se présentant en connexion avec les troubles du cœur (1). Le malaise réel du cœur haletant péniblement trouve instinctivement son explication apparente dans un spectacle familier de la vie quotidienne.

Dans un autre cas, un dormeur s'éveille d'un rêve troublé consécutif à une mauvaise digestion, avec l'impression que des voleurs sont en train de monter son escalier, mais il se rend compte aussitôt que ce qu'il avait pris pour le bruit des pas des voleurs n'était que le battement de son propre cœur. A peu près de même, ayant mal à la tête, j'ai rêvé que j'enfonçais des clous dans le plancher, théorie évidemment inventée par ma conscience de rêve pour expliquer le choc de mes artères battantes.

Un groupe intéressant de phénomènes en connexion avec les influences sensorielles étudiées dans ce chapitre est fourni par les prémonitions, de désordres physiques et de malaises, observées parfois dans les rêves. Un trouble physique peut atteindre la conscience endormie, des heures, ou même des jours avant d'être perçu par la conscience éveillée, et se manifester par quelque rêve plus ou moins fantastique. Ce fait a été signalé dès longtemps; Aristote, par exemple, observe que les

(1) Ainsi, par exemple, l'asthmatique de Max Simon (*Le Monde des rêves*, p. 40), qui, durant une attaque, rêvait de chevaux suants essayant de tirer un lourd wagon au haut d'une colline.



rêves amplifient les excitations sensorielles; il a noté l'utilité qu'ils présentent ainsi pour le médecin, pour diagnostiquer d'après des symptômes pas encore perceptibles à l'état de veille. Ainsi Hammond cite le cas d'un monsieur, qui, avant une attaque de paralysie hémiplegique, rêvait, à plusieurs reprises, qu'il avait été coupé en deux par le milieu du corps, suivant une ligne médiane, et ne pouvait plus mouvoir qu'un côté; tandis qu'une jeune dame qui rêvait qu'elle avait avalé du plomb fondu, quoique tout à fait bien au réveil, était prise, vers le milieu du jour, d'une attaque sérieuse de tonsillitis. Les conditions érythémateuses de la peau, comme me l'a indiqué le docteur Kiernan, qui a rencontré de nombreux cas de cette sorte, jouent un rôle spécial dans la production de ces rêves. Jewell, aussi, mentionne une jeune fille qui rêvait, trois jours avant d'être prise de la fièvre typhoïde, qu'on jetait de l'huile sur elle, et qu'on l'allumait. Macario, qui fut, peut-être, le premier à relater et à étudier scientifiquement les rêves de cette nature leur donne le nom de « prodromiques » (1).

Les rêves « prophétiques », dans lesquels le rê-

(1) Forbes Winslow a aussi cité des cas (*Obscure Diseases*, pp. 611 et suiv.). Hammond a réuni de nombreux exemples (*Treatise on Insanity*, pp. 234 et suiv.). Vaschide et Piéron discutent la question, et citent treize cas (*la Psychologie du Rêve*, pp. 34 et suiv.). Féré a rapporté deux cas dans lesquels ces rêves furent les symptômes précurseurs d'attaques de migraine (*Revue de Médecine*, 10 fév. 1903). Des cas variés, empruntés surtout à la littérature de la question, ont été réunis par Paul Meunier et Masselon (*les Rêves et leur interprétation*, 1910.)



veur prévoit, non pas une condition physique déjà latente, mais une occurrence externe, appartiennent à une classe entièrement différente, et n'ont pas à être discutés ici en détail, étant donné qu'ils sont, d'ordinaire, trompeurs. Une expérience très commune de cette nature, c'est le rêve où l'on voit une personne inconnue, que l'on rencontre ensuite dans la vie réelle. Ces rêves peuvent se ranger en deux groupes : dans le premier cas, la « prophétie » est basée sur un manque de mémoire, le dormeur ayant réellement vu la personne auparavant ; dans le second cas, la « reconnaissance » subséquente de la personne est due à la préparation émotionnelle du rêve, et à l'attente concentrée. Sante de Sanctis, qui note cela, cite une expérience de cette nature, qui arriva à un nouvelliste distingué, Capuana ; Capuana rêva qu'il voyait, très vivement, une dame en noir, aux yeux expressifs, et, trois jours après, il rencontra la dame dans la rue (1). Les femmes, dans un état d'attention émotive, ont souvent pris à tort des personnes mortes (ou même vivantes) pour leurs maris ou leurs enfants disparus. Et quiconque a observé comment, lors que un criminel connu se dérobe à la justice, il est bientôt « reconnu », d'après son portrait, dans les parties les plus diverses du monde, n'aura pas de difficulté à admettre qu'il est aisément possible de « reconnaître » des gens, d'après des images vues

(1) Sante de Sanctis : *I Sogni*, p. 380.



en rêve, qui sont beaucoup plus vagues que des photographies. Qu'il y ait d'autres rêves prophétiques, moins aisés à expliquer, je suis prêt à l'admettre, bien que jamais un de ces rêves ne soit tombé sous ma propre observation immédiate.



CHAPITRE V

L'ÉMOTION DANS LES RÊVES

L'émotion et l'imagination.— Comment les stimuli se transforment en émotion. — Somnambulisme. — Difficulté de se mouvoir dans les rêves. — Cauchemar. — Influence de l'approche du réveil sur les mouvements imaginaires du rêve. — Magnification des images. — Conditions périphérales et cérébrales combinées pour produire cette amplification imaginative. — Emotion également accrue dans le sommeil. — Rêves formés pour expliquer des amplifications émotives d'origine inconnue. — Place fondamentale de l'émotion dans les rêves. — Troubles viscéraux et spécialement gastriques considérés comme source de l'émotion. — Symbolisme dans les rêves. — Attitude morale du rêveur. — Pourquoi le meurtre intervient si souvent dans les rêves. — Le sentiment moral est parfois modifié, mais n'est pas aboli dans le rêve.

Soit que les influences qui stimulent nos rêves viennent du dehors, ou de notre organisme interne, elles sont toujours filtrées et diffusées à travers les canaux obscurs de la perception. Elles atteignent le cerveau, à la fin, sous une apparence vague et massive, qui peut trahir, ou non, à l'analyse éveillée, la source d'où elles émanent, mais qui aura certainement été si modifiée dans ces canaux organiques que le ton affectif, chez elles, sera prédominant. Elles sont, en d'autres termes, dans une



large mesure, transformées en *émotion*. Et, ainsi transformées, elles deviennent l'origine de ce que nous regardons comme l'élément imaginaire des rêves (1).

Le sommeil est spécialement favorable à la production de l'émotion, parce que, tout en accordant une somme considérable d'activité aux activités sensorielles, et une liberté très large à l'imagerie fondée sur les activités sensorielles, il paralyse largement, et dans maintes directions, l'activité motrice. Les actes suggérés par l'excitation sensorielle ne peuvent, par conséquent, être exécutés. Aussitôt que l'impulsion entre dans les canaux moteurs, elle est empêchée, brisée, et s'éparpille en vains efforts. Ce processus est transmis au cerveau comme une vague d'émotion.

Parfois, il est vrai, comme nous le savons, les coordinations motrices, usuellement empêchées dans le sommeil, ne le sont pas à ce point. Le dormeur est capable d'exécuter, parfaitement ou imparfaitement, quelque action que, réellement ou en imagination, il désire exécuter. On dit alors qu'il est en état de somnambulisme. Le somnambule, dans le sens large du mot, n'est pas nécessairement une personne qui marche dans le sommeil, mais toute personne chez laquelle un groupe de muscles coordonnés est assez éveillé pour répondre, plus ou

(1) La dépendance entre l'imagination de rêve et l'émotion d'origine organique a été, il y a longtemps, notée et exposée clairement par le subtil psychologue introspectif, Maine de Biran (*Œuvres inédites*. Fondement de la psychologie, p. 102).



moins adéquatement, à l'impulsion motrice du cerveau dormant. Parler en rêve est une forme de somnambulisme. Quand les canaux moteurs sont ainsi dégagés, il n'y a pas, d'ordinaire, de souvenir du rêve, au réveil. Les impulsions qui atteignent la conscience peuvent être, pour ainsi dire, promptement et facilement drainées jusqu'à la surface du système nerveux, et tendent à ne pas laisser une impression profonde sur la conscience.

— « Je travaillai tard, hier soir, écrit une dame, une romancière, — puis j'allai au lit, et tombai dans un sommeil profond, mortel. En m'éveillant, ce matin, vers sept heures, une chose bizarre était arrivée. Deux bougies brûlaient dans ma chambre. Quand j'étais allée au lit, il n'y en avait pourtant qu'une, et je me rappelais d'ailleurs l'avoir soufflée. Maintenant, il y en avait deux, brûlant l'une à côté de l'autre, comme si j'eusse été en train d'écrire, et on pouvait se rendre compte qu'elles ne brûlaient que depuis une heure ou environ. Je m'étais levée, évidemment, et je les avais allumées pendant mon sommeil (1). « Les actions exécutées dans les conditions de somnambulisme ne sont pas usuellement coordonnées avec l'action d'émotions plus hautes. Ainsi, une jeune femme, poussée par la distension de sa vessie, tout endormie, sort du lit et procède à l'exécution de l'action suggérée, mais sans autres précautions, — sur le

(1) Jastrow (*The Subconscious*, p. 206) relate un cas semblable observé chez une jeune étudiante.



plancher. Elle ne fut éveillée que par une exclamation de sa sœur, que le bruit avait éveillée. Il semble que, sous l'influence d'un stimulus énergétique, — un travail inachevé, dans le premier cas, la tension vésicale, dans le second, — les centres moteurs se soient éveillés à l'activité, de très bonne heure, tandis que les centres plus élevés sont encore profondément endormis. Si la seconde personne ne s'était pas éveillée, aucune mémoire de l'événement ne serait restée (1). Il n'y a pas eu de lutte et, par conséquent, pas d'émotions résultantes suscitées pouvant impressionner la conscience. Il est évident que le manque d'adaptation entre les activités sensorielle et motrice est un facteur important dans les rêves, et contribue à leur donner leur caractère émotionnel.

Dans le somnambulisme, nous avons un état, à certains points de vue l'inverse de l'état usuel dans les rêves. Les centres plus élevés sont, vraiment, séparés des centres inférieurs, mais ce sont les premiers qui sont endormis, et les derniers éveillés, tandis que, dans le rêve ordinaire, les centres supérieurs agissent, en accord avec leurs moyens, tandis que les centres inférieurs sont au repos. Le

(1) Herbert Wright, qui pense que chez les enfants les terreurs nocturnes peuvent être associées au somnambulisme, note que lorsque le somnambulisme vient à la suite des terreurs nocturnes, il ne laisse aucun souvenir derrière lui (*British Medical Journal*, 19 août 1899, p. 465). Une étude intéressante sur le mouvement dans le sommeil normal et morbide a été fournie par Segre (*Contributo alla Conoscenza dei movimenti del Sonno*, *Archivio di Psichiatria*, 1907, fasc. I.)



somnambulisme se rapproche, approximativement, d'un état qui se produit dans certaines maladies cérébrales, alors que, comme résultat d'une lésion dans les couches des centres nerveux plus élevés, nous avons un état mental, — l'apraxie mentale de Liepmann, — dans lequel le système musculaire exécute des plans, mais l'exécution est défectueuse parce que manque le contrôle des centres supérieurs. Dans les rêves ordinaires, d'autre part, nous avons un état comparable à celui produit par des lésions cérébrales, dans ce que Pick appelle l'apraxie motrice, où les centres supérieurs ont toute leur liberté d'action, mais leurs plans n'aboutissent pas à l'exécution, à cause du défaut des centres moteurs.

Cette caractéristique du rêve a semblé bizarre à certains auteurs. Ils demandent pourquoi, dans nos rêves, nous serions parfois si conscients de l'échec du mouvement, et pourquoi, lorsque nous essayons de nous mouvoir en rêve, nous ne nous mouvons pas toujours actuellement (1).

(1) C'est la question que pose, par exemple, F.-H. Braddley (On the failure of Movement in Dreams. *Mind*, 1894, p. 373). L'explication qu'il préfère est que la vision du rêve est hors de relation avec la conscience très obscure de la position actuelle du corps, de telle sorte que manque l'information nécessaire pour compléter l'idée du mouvement. Ce n'est qu'en ce qui concerne les mouvements moins compliqués des lèvres, de la langue ou des doigts, quand l'idée motrice est en harmonie avec la position actuelle du corps, et ses mouvements, que ce mouvement a lieu. Nous n'avons aucun moyen de distinguer le monde réel du monde de notre vision. « Nos représentations, ainsi, se meuvent naturellement pour se réaliser dans le monde de nos membres réels. Mais le monde extérieur et ses dispositions sont pour le moment hors de connexion avec nos



Il me semble difficile de voir là une sérieuse difficulté. La question n'en est pas moins d'un intérêt et d'une importance considérables. Il est nécessaire d'indiquer d'abord que, quelque complète que soit l'absence réelle de mouvements, nous n'en avons, d'ordinaire, aucune conscience dans les rêves. Nous rêvons, nous parlons, que nous nous mouvons de place en place, que nous accomplissons des actions variées. Nous ne sommes conscients d'aucune difficulté, parfois même nous éprouvons une facilité spéciale à exécuter ces mouvements. Et chez les personnes normales, dans les conditions normales, il semblerait que les mouvements du rêve s'exécutent sans même le moindre degré de commencement de mouvement réel correspondant perceptible à un observateur. Les canaux moteurs afférents, et même, dans une large extension, les canaux sensoriels afférents, sont assoupis, et l'ensemble du circuit représentatif se complète dans le cerveau ou, comme nous nous disons, dans l'imagination (1). Ainsi, un de mes amis, qui n'a absolu-

idées, d'où il suit que nos efforts de mouvement, pour la plus grande part, doivent échouer.» Il est très vrai que ce conflit est un facteur important du rêve, mais cette théorie n'explique pas le grand nombre de mouvements que nous rêvons d'exécuter actuellement.

(1) L'action de certaines drogues produit un état ressemblant à ce point de vue à celui qui prévaut dans le rêve. « Sous l'influence d'une forte dose de haschich, remarque le professeur Stout (*Analytic Psychology*, vol. I., p. 14), « je me trouvai tout à fait incapable de distinguer entre mes actions et mes visions réelles, et celles que simplement j'imaginai ». Non seulement les activités motrices et sensorielles sont relativement endormies, mais l'activité centrale est parfaitement apte et disposée à se dispenser de leurs



ment rien d'un athlète, rêve que, désirant attirer l'attention de quelqu'un, il se pose sur un genou, sur la petite table à ouvrage, de sa femme, et, tenant le pied de l'autre jambe dans sa main, se met à tourner rapidement et sans effort, en prenant pour pivot le genou qui est sur la table, le rêve continuant ensuite, sans éveil aucun. Également, une dame, qui, à l'état de veille, est incapable de nager, et n'a aucune raison de penser à nager, rêve, de façon très nette, qu'elle saute d'un bateau-maison dans la rivière, et se met à nager sur le côté avec grande facilité, sans que, également, l'impression l'éveille. Ces dormeurs étaient capables d'exécuter triomphalement les faits musculaires qu'ils imaginaient, parce que, précisément, ils n'avaient fait aucun effort réel pour les exécuter, et que, en outre, aucun message sensoriel suffisant ne parvenait à leur cerveau pour les informer que leurs membres n'obéissaient pas en ce moment aux ordres du dit cerveau. Ces rêveurs étaient probablement dans quelque état profond de sommeil (1).

services. « La pensée », comme le dit Jastrow (*Fact and fable in Psychology*, p. 386) « n'est que de l'action supprimée avec plus ou moins de succès. »

(1) Cela me semble la réponse à la question posée par Freud (*Die Traumdeutung*, p. 227) pourquoi nous ne rêvons pas toujours de mouvement empêché. Freud considère que l'idée de mouvement empêché, quand elle se présente en rêve, n'a pas de relation avec la condition actuelle du système nerveux du rêveur, mais qu'elle est simplement un symbole imaginaire d'un désir érotique qui n'est pas capable de satisfaction. Mais il est certain que le sommeil n'a pas toujours la même profondeur et que les divers groupes nerveux ne sont pas toujours également endormis. Dans un rêve surgi sur



Ainsi, on peut ranger dans une classe spéciale les rêves où nous avons l'impression de souffrir de quelque difficulté ou impossibilité de mouvement. Jewel voudrait qu'on réserve à ces rêves le terme de «*cauchemar*», le *cauchemar* étant caractérisé, d'après lui, par l'inaptitude à se mouvoir ou à parler. Lorsque, en rêve, nous devenons conscients de la difficulté du mouvement, il est arrivé souvent, et peut-être usuellement, que les canaux moteurs ne sont pas entièrement clos, tandis que les canaux sensoriels sont inusuellement ouverts, et très fréquemment, quoique pas nécessairement, cela est associé avec l'approche du réveil. Je rêvai une fois que je me promenais avec un ami, que nous nous querellions et que par suite je traversais la route et me mettais à marcher en avant de lui. Ces mouvements me paraissaient tout à fait sans effort. Graduellement, cependant, me vint la conscience d'un effort immense et inutile que je faisais pour garder la tête, et lentement, à mesure que je m'éveillais, je commençai à éprouver un sentiment de lassitude dans mes membres réels, quoique immobiles. Dans le processus du réveil, je suppose, l'efflux de sensation venant des jambes, s'accroissant graduellement, mais encore insuffisant, et qui m'apportait l'information de leur position réelle,

la base d'un sommeil partiel et imparfait, il est rare qu'il n'y ait pas un essai de mouvement actuel, en même temps qu'une difficulté plus ou moins complète à exécuter ce mouvement, dont le résultat est une lutte, souvent visible aux yeux d'un spectateur, et non pas seulement imaginaire.



entraîné en conflit avec l'image du rêve, ce qui produisait une lutte dans la conscience. Il n'est pas du tout nécessaire de supposer une absence complète d'impressions sensorielles des jambes pendant la première partie du rêve. Il est probable, au contraire, que le sentiment de lassitude était lui-même la cause du rêve, l'idée de marche n'étant qu'une théorie imaginée pour expliquer la lassitude. Cela semble plus probable que de supposer la lassitude actuelle causée par la fatigue du rêve.

Dans un rêve qu'un ami me dit avoir eu souvent, et qui l'impressionne chaque fois péniblement, il s' imagine qu'il gravit une montagne, et qu'il arrive enfin à un endroit où, malgré tous ses efforts, il lui est impossible d'aller plus haut. Il semble probable que ce rêve est aussi un exemple du conflit dû au processus du réveil. Dans ce cas, cependant, la solution se complique du fait que, dans la vie réelle antérieure, le dormeur s'était une fois trouvé, en réalité, dans cette situation que maintenant il n'éprouve plus qu'en rêve.

Il est parfois possible de prouver, grâce à la présence d'un témoin, que, dans nos rêves de mouvements exécutés avec difficulté, nous sommes en réalité suffisamment éveillés du côté moteur pour faire des mouvements actuels, quoique ces mouvements actuels ne correspondent que très grossièrement à ceux que nous nous imaginons essayer de faire. Très fréquemment, sans nul doute, des rêves de difficulté de mouvement coexistent avec,



ou sont causés par quelque degré de mouvement actuel. Dans certains cas semblables, il peut arriver que le faible et imparfait mouvement actuel corresponde, dans la conscience du rêve, à un mouvement adéquat et complet. Dans ces cas, les messages sensoriels, imparfaits, ne sont pas suffisamment précis pour révéler à la conscience endormie l'imperfection des impulsions motrices.

Exactement la même chose se produit dans les conditions analogues de l'anesthésie produite par des drogues. Ainsi dans une occasion, revenant à la conscience après l'administration d'acide azoteux, j'eus la sensation de crier à haute voix, mais, en réalité, comme j'en fus informé par un ami qui était à mon côté, je fis entendre simplement un léger son guttural. De même nous voyons des chiens, en dormant, faire de légers mouvements de toutes leurs pattes, successivement, ébauche faible et abortive du geste de courir, ce qui, pourtant, dans la conscience du chien, peut être accompagné de la notion qu'il bondit par les champs à la poursuite d'un lapin.

Dans ces rêves d'échec de mouvement, il me semble, le processus du rêve, comme résultat d'une approximation avec l'état éveillé, s'est trouvé mêlé aux impulsions sensorio-motrices actuelles, mais le seuil de la vie éveillée est encore trop éloigné pour que les mouvements actuels puissent être accomplis complètement et avec succès, et dans le cas des membres, on ne peut pas se servir de l'œil



pour guider les mouvements que les sensations musculaires et cutanées sont encore trop endormies pour guider. Il est important de se rappeler que dans la vie éveillée, dans des conditions pathologiques, nous pouvons avoir un état de choses exactement similaire. Dans quelques cas de dégénérescence cérébro-spinale, amenant une sensibilité défectueuse des muscles et des nerfs, le sujet perd son équilibre dès qu'il ferme les yeux, et quand il y a perte de sensibilité dans un bras, il est parfois impossible de tenir les objets en main, sinon avec l'aide et le guide de l'œil (1).

Dans un rêve, datant de quinze ans, et que je regarde maintenant comme ayant été conditionné par l'approche du réveil, j'imaginai que je faisais d'immenses efforts pour copier sur un cahier un H majuscule, dessiné d'une façon plutôt particulière, mais qui n'eût offert, en réalité, aucune difficulté sérieuse à un écolier éveillé. Il m'était impossible de reproduire correctement les proportions, si même, vraiment, je pouvais tracer la moindre ligne, et à la fin de mes pénibles et infructueux efforts, il me semblait que j'essayais d'écrire sur le sable, que ma main simplement déplaçait. Cette impres-

(1) Cette explication, basée sur la profondeur et la nature du sommeil, est entièrement distincte de la théorie d'Aliotta (*Il Pensiero e la Personalità nei sogni*, 1905), qui pense que les rêves des gens diffèrent selon le type nerveux, l'individu de type visuel assistant passivement au spectacle de ses rêves, tandis que celui de type moteur y prend une part active. Je n'ai aucune preuve qui confirme cette théorie, bien que je croie que les rêves diffèrent en accord avec le type du personnage qui rêve.



sion finale semble clairement être celle de quelqu'un qui est déjà suffisamment éveillé pour avoir conscience des draps et couvertures qui cèdent sous sa main.

Le précédent rêve suggère que l'échec du mouvement dans le rêve peut avoir une tendance à s'associer avec une accentuation de ces changements d'imagerie qui sont un des plus essentiels éléments du rêve, les deux phénomènes, échec du mouvement, et accentuation du changement d'images, étant peut-être également dus à l'approche du réveil. Ainsi, si dans un rêve on brosse un vêtement, on constate, sans surprise exagérée, que de nouvelles taches de poussière réapparaissent, à mesure, çà et là, même après qu'on a réussi à les enlever complètement. C'est que, même lorsque nous nous sentons aptes à exécuter des mouvements, dans nos rêves, il peut encore y avoir un échec de ce mouvement à effectuer son objet.

La question du mouvement dans les rêves, de la présence ou de l'absence d'effort et d'inhibition, semble ainsi devoir s'expliquer par le degré de profondeur du sommeil, et par les groupes particuliers de centres impliqués. Dans le plein sommeil normal, les mouvements sont purement imaginaires ; aucune difficulté ne s'élève pour leur exécution, par la raison qu'en réalité il n'y a pas du tout de mouvement ni même aucun essai de mouvement, tandis que, même si de légers mouvements se produisent, aucun message de leur actuelle défectuo-



sité ne peut atteindre le cerveau. Mouvement, ou essai de mouvement, avec plus ou moins d'empêchement, tendent à se produire quand les centres moteurs et sensoriels sont dans un état d'éveil partiel. C'est un phénomène qui appartient à la période précédant immédiatement le réveil (1).

C'est sans doute essentiellement à la diffusion des impulsions nerveuses empêchées, à travers maints canaux, et au caractère vague et massif qu'elles assument dès lors dans la conscience, que nous devons attribuer la magnification de l'image du rêve et l'exagération de nos sentiments dans les rêves. Ce n'est pas là, cependant, une tendance constante de nos rêves. Parfois, au contraire,

(1) Dugald Stewart a prétendu qu'il y a un manque de contrôle, durant le sommeil, sur le système musculaire, et que le corps, par suite, n'est pas soumis à notre commandement. La volition est présente, mais ne peut pas avoir d'influence sur les membres. Hammond soutient, au contraire, que Stewart est dans l'erreur complète. La raison pour laquelle les mouvements volontaires ne s'exécutent pas, dans le sommeil, c'est, dit-il, que la volition est suspendue. « Nous ne voulons pas nos actions, pendant le sommeil; nous imaginons que nous les voulons, et c'est tout » (*Treatise on Insanity*, p. 203). Dugald Stewart et Hammond, quoique leur phraséologie puisse être quelque peu métaphysique, pouvaient, d'après le point de vue que j'ai adopté, maintenir tous les deux une position tenable. Dans un des types de rêves, nous nous figurons exécuter aisément toutes sortes d'actions difficiles et compliquées, alors qu'en réalité nous ne faisons aucun mouvement. L'aise et la rapidité avec laquelle la machine mentale évolue est due à ce fait qu'elle est débarrassée de toute contrainte et n'effectue aucun travail en réalité. Dans l'autre type de rêve, nous faisons des efforts violents mais inadéquats pour nous mouvoir, et n'y réussissons qu'en partie. La machine est à moitié libre, dans un état intermédiaire entre le sommeil profond et la veille.



peut-être dans des stades spéciaux de la conscience de sommeil, il y a une diminution; les gens ne nous paraissent pas plus grands que des poupées, et les maisons, que des maisons de poupées, tandis que, du côté émotif, des événements qui, dans la vie réelle, nous bouleverseraient, peuvent être, en rêve, acceptés comme choses toutes naturelles. Mais le grandissement des images, l'exaltation des idées et des sentiments sont très communs. Il y a une sorte de mégalomanie normale, dans nos rêves. Nous en avons déjà, incidemment, rencontré maints exemples. Une dent paraît assez large pour qu'une souris puisse se jouer dans le creux, ou semble un grand rocher escarpé. L'irritation produite par un moustique évoque l'image d'un gros scarabée rouge. Dans les rêves vésicaux, on voit couler des fleuves sans fin. Le chant d'un canari suscite *la Création* de Haydn, et le murmure du vent devient le chant du *Te Deum*.

Un auteur français a écrit une description expressive et littéraire de ses propres rêves, purement visuels, avec leurs magnifiques exagérations et leur expansion joyeuse; il cherche à montrer que leur caractère principal est cette exagération. « Les fleurs sont presque des femmes (1). » Je ne puis pas, d'ailleurs, reconnaître ce caractère comme appartenant aux rêves normaux. Nous nous rapprochons plutôt ici des rêves d'opium de Quincey

(1) Jacques Le Lorrain, *Revue Philosophique*, juillet 1895.



ou des visions qu'avait Heine en écoutant la musique de Berlioz. Dans le rêve normal, l'imagerie peut, il est vrai, être vaste, étonnamment, ou fantastiquement absurde, ou d'une intensité poignante. Mais les rêves normaux ne sont pas bâtis sur une échelle colossale nécessairement. La mégalomanie dans le rêve n'est qu'accidentelle et occasionnelle, non systématique (1).

Cette amplification des expériences de rêve peut, d'ailleurs, être complète, dirait-on, dans tous les sens. Un botaniste de mes amis s'était joint à une nombreuse compagnie pour une excursion d'agrément dans la campagne. Au cours de cette excursion, comme il était assis dans un wagonnet, un meunier, qu'il connaissait, lui offrit une rose sauvage. Au cours d'un rêve d'une émotion agréable, la nuit suivante, cet incident se reproduisit, mais le meunier était devenu un ange, qui lui tendait, d'en haut cette fois, une rose mousseuse.

Ainsi, non seulement les stimuli actuels se produisant durant le sommeil suggèrent à la conscience de rêve des images d'une amplitude hors de toute proportion avec leur intensité réelle, mais même la répercussion des incidents du jour, dans les rêves, sous l'influence d'un ton émotionnel favorable, bénéficie de la même influence amplificatrice.

(1) La mégalomanie systématique de la folie peut d'ailleurs avoir son origine dans les rêves; Regis et Lalanne (*International Medical Congress, 1900; Proceedings, Section de Psychiatrie, p. 227*), dans une courte période, en ont relevé quatre cas exemples.



Nous pouvons dire, par conséquent, que, tandis que l'excessivité de l'imagerie de rêve est due surtout aux conditions des canaux nerveux sensoriels ou moteurs, il y a aussi probablement un accroissement de l'affectabilité des centres cérébraux eux-mêmes, — peut-être dû à leur état de dissociation ou absence d'aperception (1) — qui nous conduit, dans nos rêves, à réagir de façon extravagante aux stimuli qui atteignent le cerveau. Une dame me dit que souvent, en rêve, elle se met en fureur pour des choses qui, au réveil, lui paraissent insignifiantes, et qui, éveillée, n'auraient nullement excité chez elle de telles impressions (2). C'est une expérience commune que les choses qui, dans nos rêves, nous impressionnent par leur beauté, leur éloquence, leur esprit, leur profondeur, leur amusement, ne paraissent plus du tout telles, ou du moins le paraissent à un degré bien moindre, quand nous pouvons nous les rappeler au réveil.

(1) C'est la constatation, semble-t-il, faite par Wundt qui considère « un reste fonctionnel des centres sensoriels et du centre d'aperception » produisant un accroissement d'énergie latente qui donne une force inhabituelle aux excitations, comme une condition secondaire de l'état de rêve. Külpe (*Outline of Psychology*, p. 212), arguë que l'existence de rêves vivaces montre que la fatigue, avec sa résultante de diminution de la faculté d'association, n'affecte pas les sensations centrales elles-mêmes. Cet accroissement d'excitabilité résultant de la dissociation peut lui-même, d'ailleurs, être regardé comme un symptôme de fatigue. L'hyperesthésie et l'anesthésie sont également des signes d'épuisement.

(2) L'épuisement que l'on ressent quelquefois au réveil d'un rêve est peut-être une preuve de sa puissance émotionnelle. Delboëuf rapporte qu'un de ses amis eut un rêve si terrible dans son développement émotionnel qu'au réveil ses cheveux de noirs, étaient devenus complètement blancs.



Toutes ces considérations variées nous conduisent à un fait central dans la psychologie du rêve, le pouvoir contrôleur de l'émotion sur les idées du rêve. De notre présent point de vue nous pouvons maintenant dire que la fonction principale des rêves c'est de nous fournir des théories adéquates pour justifier les impulsions émotionnelles magnifiées qui naissent dans la conscience de rêve. C'est la clef de l'imagination des rêves. Dès le début, nous avons vu que, dans la vie du rêve, l'âme raisonne toujours librement et activement. Nous voyons maintenant quel est usuellement le réel motif et le pivot de ce raisonnement. La conscience endormie est assaillie par des vagues d'émotion affluant de diverses parts de l'organisme, mais elle est entièrement incapable de découvrir leur origine, et donc elle invente une explication de leur provenance. De telle sorte que dans le rêve nous avons à construire des théories concernant l'origine inconnaisable de nos émotions, juste comme, à l'état de veille, nous construisons des théories concernant l'origine ultime de la totalité de nos expériences. Et c'est ainsi que l'on peut dire que la source fondamentale de la vie du rêve, c'est l'émotion (1).

(1) Le caractère fondamental de l'émotion dans les rêves a été plus ou moins clairement reconnu par divers investigateurs. Ainsi, C.-L. Herriek, qui a étudié ses propres rêves pendant plusieurs mois, a trouvé que l'élément essentiel est l'élément émotionnel, et non pas l'imaginatif, et que, vraiment, lorsqu'on essaye de les rappeler *tout de suite*, les yeux clos, et avant tout mouvement, les rêves sont presque dénués de contenu intellectuel (*Journal of comparative Neurology*, vol. III, p. 17, 1893). R. Mac Dougall considère que le



Il n'y a certainement pas d'excitation émotionnelle plus profonde pendant le sommeil que celle qui résulte d'un trouble ou d'une dilatation de l'estomac, et qui se reflète, par le pneumogastrique, sur l'accélération du cœur et l'excitation de la respiration (1). Nous sommes, par suite, jetés dans un état d'agitation émotionnelle, dans un état d'agonie et de terreur tel que rarement ou jamais nous n'en

rêve est « une succession d'intenses états d'émotion supportée par un minimum de contenu représentatif » ou, comme il dit encore, plus précisément : « le sentiment est primitif; le contenu idéal est ajouté ». *Psychological Review*, vol. 5, p. 2). Grace Andrew, qui a tenu un registre de ses rêves (*American Journal of Psychology*, octobre 1900) a trouvé que les émotions du rêve sont souvent plus fortes et plus vives que celles de la vie réelle: « l'émotion me semble le plus réel élément de la vie du rêve ». P. Meunier, encore (Des rêves stéréotypés. *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, septembre-octobre 1905), déclare que « le substratum du rêve consiste dans une coenesthésie, ou un état émotionnel. L'opération intellectuelle qui porte à la conscience du dormeur, tandis qu'il dort, cette coenesthésie ou état émotionnel, est ce que nous appelons un rêve ».

(1) Les terreurs nocturnes des enfants ont été souvent reconnues avoir leur origine dans des troubles gastriques ou intestinaux. Graham Little a réuni les opinions sur ce point d'autorité diverses, bien que lui-même soit plutôt disposé à donner la plus grande importance aux affections du cœur produisant de légers troubles respiratoires, ayant trouvé que, dans presque les deux tiers des cas qu'il a observés (17 sur 30), les terreurs nocturnes étaient associées avec des maladies de cœur primitives (Graham Little, *The causation of night-terrors*. *British Medical Journal*, 19 août 1899). On pourrait ajouter que les terreurs nocturnes sont plus usuellement divisées en deux classes: 1° idiopathiques (d'origine purement cérébrale) et 2° symptomatiques (dues à des troubles réflexes causés par des désordres locaux variés). Voir aussi Guthrie « On night-terrors, *Clinical Journal*, 7 janvier 1899). J.-A. Symonds a bien décrit ses propres terreurs nocturnes d'enfant (Horatio Brown, *J.-A. Symonds*, vol. I). Lafcadio Hearn (dans un article; *Nightmare-Touch*, dans *Shadowings*, donne aussi une relation vivante de ses propres terreurs d'enfant.



éprouvons dans la vie éveillée. La conscience du sommeil, aveugle et hésitante, devient une proie pour les lourdes vagues venues d'en bas, et, cherchant désespérément quelque explication, s'aceroche à cette idée que seul l'effort d'échapper à quelque terrible danger, ou au remords de quelque crime abominable peut expliquer cet immense désarroi d'émotion. Ainsi le rêve découle d'une conviction que l'émotion continuant favorise. Nous n'éprouvons pas de terreur parce que nous avons commis un crime, — c'est la conclusion, semble-t-il, la plus juste et la plus raisonnable — mais nous supposons que nous avons commis un crime parce que nous éprouvons de la terreur. Et le fait que, dans de tels rêves, nous sommes beaucoup plus préoccupés d'échapper aux conséquences du crime que torturés par le remords n'est pas, comme certains l'ont pensé, dû à une indifférence innée pour le crime, mais il est dû simplement au fait que notre état émotif nous suggère plutôt l'idée active de fuir le danger que l'impression plus passive du remords. Ainsi nos rêves rendent témoignage de ce fait que notre intelligence n'est souvent qu'un jouet entre les mains de nos émotions (1).

Dans cette tendance, on peut le noter, nous voyons la base du symbolisme qui joue un rôle

(1) Je ne crois pas qu'on ait remarqué que de tels rêves pourraient être invoqués à l'appui de la théorie de James-Lange, ou théorie physiologique de l'émotion d'après laquelle l'élément de modification corporelle dans l'émotion est la cause, et non le résultat de cette émotion.



si réel dans les rêves. Ce symbolisme repose sur le fait que nous associons deux choses, — même si l'une est physique et l'autre spirituelle, — qui toutes deux se trouvent impliquer le même état d'impression (1). Cette sorte de symbolisme est vraiment caractéristique de l'âme humaine dans tous les temps, et à tous les stades de son développement. Ainsi, l'idée physique de hauteur semble exprimer aussi une idée morale, que nous sentons être correspondante, tandis que telle plante amère nous donne une sensation de goût qui a suggéré aux hommes la comparaison avec *l'amertume* correspondante de la mort. Dans le rêve, cette tendance naturelle de l'esprit peut s'exercer avec une liberté extravagante. Elle obéit, avec la plus grande facilité, à toute impulsion s'élevant de la région gastrique, parce que cette région est le siège de sensations et d'émotions diverses, à la fois physiques et morales, qui peuvent ainsi agir symboliquement les unes sur les autres (2).

(1) Hobbes, il y a longtemps, a clairement saisi ce symbolisme physiologique. « De même que la colère cause de la chaleur dans certaines parties du corps quand nous sommes éveillés, ainsi, dans le rêve, un excès de chaleur de certaines parties du corps amène l'impression de colère, et suggère au cerveau l'idée de la présence d'un ennemi. Ainsi, à l'état de veille, l'affection naturelle cause le désir, et ce désir chauffe certaines autres parties du corps; par correspondance, dans le sommeil, un peu plus de chaleur dans ces parties fait surgir dans le cerveau l'image de quelque objet qui nous est cher. En somme, nos rêves sont le contraire de nos imaginations éveillées. Le point de départ, dans le rêve, et à l'état éveillé, est à l'inverse » (*Leviathan*, part. I, chap. 2).

(2) « L'impression pénible de désappointement, d'anxiété, d'insuccès, de toute émotion déplaisante, remarque Mercier (art. « Cons-



Même quand nous nous rendons compte du processus d'irradiation et de transformation, par lequel seulement nos sensations organiques peuvent atteindre le cerveau dans les rêves, et des inévitables « erreurs de jugement » ainsi produites, il peut encore sembler étrange et bizarre d'observer comment un stimulus ayant son origine dans l'estomac pourra, en affectant les viscères voisins, dans son circuit le long des nerfs et jusqu'au cerveau, être transformé, comme le cas se présente en une scène tragique à laquelle on n'a jamais assisté, ni même qu'on ait imaginée délibérément, comme, par exemple, — pour citer un de mes rêves, en la vision de suivre un homme, dans la vie réelle pacifique et inoffensif, qui, revolver au poing, bondit parmi des ennemis, tirant des coups de feu et en essuyant, à chaque moment en danger de mort et toujours échappant miraculeusement.

Je puis illustrer cette transformation par l'exemple suivant :

Une dame rêve que son mari l'appelle auprès d'elle et lui dit : « Ecoutez-moi. Ne faites pas de

science », *Dictionary of Psychological Medicine*, de Tuke), correspond à une sensation pénible bien définie, que l'on rapporte toujours à l'épigastre. » Il ajoute que les impressions agréables de succès, de bonne réputation, de joie esthétique, etc., correspondent aussi à un état sensationnel bien défini de la même région. Ce fait indique le vague extrême de la sensation organique. Il y a, en fait, beaucoup d'incertitude et une grande différence d'opinions quant à la nature, et même à l'existence de la sensation organique. Voir, sur ce sujet, un résumé très soigné des principales vues par le Dr Elsie Murray, « Organic Sensation », *American Journal of Psychology*, juillet 1909.



bruit, ne vous exclamez pas. J'ai à vous dire quelque chose. Il faut que je tue un homme. C'est nécessaire. Il faut terminer son agonie. »

Et alors il l'amène dans son cabinet, et lui montre un jeune homme étendu sur le plancher, la poitrine transpercée et couvert de sang. « Mais comment ferez-vous ? » demanda la femme. « Ne vous tourmentez pas. Rapportez-vous-en à moi. » Il prit un objet et se pencha sur l'homme. Elle se tourna de côté, puis entendit un son affreux et gargouillant. Puis plus rien. « Maintenant, dit-il, il faut nous débarrasser du corps. Je voudrais que vous alliez demander la voiture d'Un tel, et lui dire que j'en ai besoin. » La voiture arriva. Il faut que vous m'aidiez à emballer le corps », dit-il à sa femme. « Donnez-moi du papier brun, en quantité. » Ils firent un paquet, et, avec des difficultés et des efforts terribles, la femme aida son mari à descendre le corps dans l'escalier et à le hisser dans la voiture. A chaque étage, elle lui représentait les difficultés de la situation. Mais il répondait insouciamment à toutes les objections, disant qu'il allait porter le corps jusqu'aux landes de bruyères, au milieu des rochers, enlever le papier, et que les gens croiraient que l'homme s'était suicidé. Il partit, et bientôt revint avec la voiture vide. « Quel est ce sang, dans ma voiture ? » demanda le voisin qui l'avait prêté, en l'examinant. « Oh ! ce n'est que de la peinture », répondit le mari. Mais le dormeur avait eu longtemps l'appré-



hension que le crime fût découvert, et la dernière chose dont il pouvait se souvenir, avant de s'éveiller plein de terreur, c'était d'avoir regardé par la fenêtre et d'avoir vu une grande foule qui entourait la maison, avec des cris de « A mort ! » et des menaces.

Cette tragédie, qui a des airs d'un drame de l'époque d'Elisabeth, fut construite avec un certain nombre d'impressions banales reçues le jour précédent, impressions dont aucune, d'ailleurs, ne renfermait l'idée de meurtre. L'élément tragique paraît avoir été dû aux influences psychiques causées par une indigestion de faisan au souper (1). Pour expliquer notre oppression durant le sommeil, la conscience de rêve suppose des causes morales, qui seules paraissent assez graves pour correspondre adéquatement aux émotions immenses que nous éprouvons. Même à l'état de veille, et en pleine conscience, nous avons une tendance à donner la préférence aux causes morales sur les physiques, sans nous rendre compte, d'ailleurs, de la justesse de cette préférence. Dans le sommeil, cette tendance s'exagère, et le règne des causes purement morales n'est plus troublé, même par une suggestion de causes physiques.

(1) Plus de dix ans après, la même personne, qui avait complètement oublié la première vision, et ses circonstances, eut, de nouveau, un rêve très vivace de meurtre après avoir également mangé du faisan, le soir. Mais cette fois, c'était elle qui devait être tuée, et elle s'éveilla en train de se débattre contre celui qui voulait la tuer.



Dans un rêve émotionnel d'origine similairement viscérale, je rêvais que j'allais mourir, — comment ou pourquoi, je n'aurais pu le dire au réveil. Dans le but de mettre un terme à mes souffrances, j'imaginai que ma femme m'administrait une mixture quelconque, dans de la confiture. Je trouvai le goût particulier, non pas amer, comme je me rappelai au réveil, mais chaud et épicé, et je demandai ce qu'elle avait mis dans la confiture. Elle répondit que c'était de la strychnine. Je fis la remarque que ce poison devait donner une mort pénible, et je refusai d'en prendre davantage. Je me demandai en moi-même si j'avais pris une dose suffisante, et s'il ne valait pas mieux absorber un antidote. Le seul dont j'eusse l'idée était des pilules d'opium. Cependant l'horreur de la mort menaçante devenait à chaque instant plus aiguë, jusqu'à ce qu'à la fin je m'éveillai. Je constatai alors que j'avais mal à la tête, un goût fade dans la bouche, et quelque malaise général évidemment associé à un désordre de l'estomac. Les images définies présentées par le rêve m'avaient été pleinement familières durant le jour précédent, mais l'idée de la mort menaçante qui dominait tout le rêve, d'une façon si vague et incohérente, bien que si aiguë, était uniquement une théorie pour expliquer les sensations massives de malaise qui, irradiant, avaient atteint le cerveau endormi.

Bien des gens répugnent à admettre que des phénomènes psychiques si tragiques, si poignants



et pathétiques que ceux que l'on constate dans de tels rêves, puissent trouver leur stimulus dans une source qu'ils considèrent comme aussi humble que celle de l'estomac. Ainsi Frédéric Greenwood, qui avait sur les fonctions du rêve des conceptions très exaltées, n'admettait qu'avec peine cette association, et avait soin de remarquer que « si un souper mal digéré produit de tels phénomènes, c'est seulement à la manière dont l'audition d'un oiseau chantant en l'air peut produire l' « Ode à une alouette » de Shelley. Cette analogie n'estime certes pas à sa valeur la distance entre le stimulus physique de tels rêves et les concomitants psychiques. Lorsque nous parlons de rêves, nous devons nous placer au point de vue du rêve. Le poète fut conscient que son inspiration était stimulée par le chant de l'oiseau, mais le dormeur n'a pas conscience que les tragiques expériences à travers lesquelles son imagination le conduit sont stimulées par l'activité de ses organes viscéraux. Il est d'ailleurs inconscient de tout trouble viscéral. S'il avait la conscience de quelqu'un de ces faits physiques qui occupent la conscience éveillée, il ne serait plus à l'état de rêve. Il vit dans un monde psychique que les faits physiques, venant du dehors ou du dedans, ne peuvent atteindre qu'en subissant une transformation. Sa position ressemble, par conséquent, non pas à celle d'un poète qui cherche délibérément à interpréter le chant qu'il a entendu, mais plutôt à celle de l'oiseau lui-même, poète « caché dans la lumière de



la pensée, sublimement inconscient du mécanisme que révèle sa propre structure ».

Les explications imaginées par la conscience endormie pour expliquer les malaises viscéraux d'origine gastrique ne sont pas nécessairement tragiques. Ainsi, je rêvai, après avoir absorbé un mets quelque peu indigeste, que j'étais en train de manger lentement et péniblement du pain, mêlé de cendres et d'excréments de souris, essayant en vain d'éviter ces impuretés, et, après le repas, je me trouvai la bouche pleine de cendres. Au réveil, il n'y avait aucune trace de goût ou de sensation d'aucune sorte dans la bouche, et le rêve n'était apparemment qu'une théorie pour expliquer quelque trouble gastrique. Cette théorie, d'ailleurs, était cherchée moins loin que celle d'un meurtre, et indiquait probablement un trouble viscéral beaucoup moins marqué, et plus diffus. Occasionnellement, les théories explicatives, de sensations actuelles, acceptées par la conscience endormie sont plausibles et ingénieuses, voire même entièrement adéquates et probables. Ainsi une dame rêve qu'elle est en train de boire verres après verres de champagne, en se disant, en même temps, qu'elle aurait à s'en repentir après. Au réveil, elle se trouva souffrant de la légère douleur rhumatismale et du malaise qu'elle était, dans la réalité, sujette à éprouver quand elle avait pris un verre ou deux de champagne. Il y avait quelque temps qu'elle n'avait pas bu de champagne ni n'avait pensé à en boire. Le



champagne du rêve était une théorie inventée pour rendre compte des sensations actuellement éprouvées, quoique ces sensations, elles-mêmes, demeuraient en dehors de la conscience du rêve.

La plupart des exemples que j'ai donnés de l'influence de l'émotion d'origine viscérale sur la suggestion des théories dans le rêve avaient pour source l'estomac. On ne peut douter que l'estomac ait une influence énorme à ce point de vue. Les variations aisées et constantes de son état de réplétion, sa position centrale, la facilité avec laquelle il comprime d'autres organes, ses importantes associations nerveuses, tout cela, et le fait que le sommeil parfois tend à empêcher son activité et à lui causer du trouble, se combine pour lui donner une influence diverse et extensive sur l'état émotionnel du sommeil, et, en même temps, pour rendre la source de cet état émotionnel particulièrement difficile à découvrir pour la conscience endormie.

Il est, d'ailleurs, aisé de montrer que toute sensation prononcée ou massive continuant ou se produisant pendant le sommeil peut de même produire un état émotionnel réclamant une explication à la conscience endormie. Ainsi, m'endormant avec un mal aux dents pendant une nuit singulièrement profonde, je rêvai que j'avais commis un meurtre, apparemment tué plusieurs personnes, et que j'étais occupé, après mon arrestation, à considérer si mon acte était susceptible d'être considéré comme un meurtre sans préméditation. Un mal de tête,



également, peut être une source de rêves. Ainsi, m'endormant avec un mal de tête, je rêve que j'attends l'express pour Londres. Un express arrive le long de la plate-forme, mais je ne suis pas sûr que ce soit celui que j'attends. L'explication paraît évidente. Le voyage en chemin de fer peut causer le mal de tête, et c'est l'image qui se produit, par conséquent, dans le rêve, pour expliquer les sensations éprouvées. La sensation actuelle, comme c'est toujours le cas dans les rêves, c'est-à-dire le mal de tête, demeure subconsciente, et, vraiment, tout à fait inconsciente. L'imagerie qu'elle suggère occupe seule le champ de la conscience (1). Un type de rêve entièrement différent peut, d'ailleurs, s'associer avec le mal de tête. Ainsi je rêvai une fois que j'étais dans une vaste et sombre cathédrale anglaise, et je remarquai sur le mur une notice annonçant qu'il y aurait, tel jour, une réunion du soir, avec chants, et qu'il n'y aurait pas d'éclairage, afin d'éviter les moustiques. Je m'é-

(1) Les rêves de voyage en chemin de fer, et spécialement de trains manqués, ne sont pas toujours associés avec un mal de tête ou quelque autre condition reconnaissable. Ils constituent un type de rêve très commun, assez malaisé à expliquer. Le D^r Savage mentionne, par exemple, que, personnellement, il passe rarement une semaine sans avoir un de ces rêves, quoique, dans la vie réelle, il lui arrive très rarement de manquer un train, et encore moins de s'en tourmenter. Wundt considère que les rêves dans lesquels nous cherchons quelque chose que nous ne pouvons pas trouver, ou nous avons oublié quelque chose, sont dus à des troubles cœnesthésiques indéfinis, suggérant des impressions de même tonalité émotionnelle, de même qu'une position inconfortable ou une légère irrégularité de la respiration. J'ai moi-même, indépendamment, observé la même connexion, quoiqu'on ne puisse pas la tracer invariablement.



veillai avec un léger mal de tête. Ici, la fraîche et silencieuse obscurité de la cathédrale est le symbole de ce que l'on désire pour calmer le mal de tête, et l'indication fantastique lue sur la notice n'est que la théorie de la conscience de rêve qui ignore la raison réelle de ce désir.

Les rêves de meurtre, de mort menaçante, ou d'autres tragiques situations semblent usuellement suscités par des stimuli viscéraux. Dans certains cas, cependant, comme dans le fameux rêve de guillotiné, de Maury, ils sont dûs à une sensation cutanée externe. Quand le stimulus provient ainsi de la périphérie, l'élément émotionnel, même quand la situation rêvée est tragique, semble, usuellement (quoique ce ne soit pas tout à fait certain) être moins prononcé que dans le cas de stimulus viscéral. Ainsi, dans un de mes rêves, qui semblait dû à une fausse position de la tête et du cou, je rêvai que j'étais mort (quoique, en quelque sorte, je ne fusse plus moi-même, mais plus ou moins identifié avec une vilaine vieille femme) et que l'on procédait à mon autopsie. Alors, graduellement, peu à peu, je devins légèrement et paisiblement conscient de ce qui se passait, quoique je restasse immobile, et continuasse à penser que j'étais mort, et que cette ombre de conscience était simplement une partie de la mort. Cependant, on faisait les préparatifs pour les funérailles, et on allait me clouer dans le cercueil. A ce moment, je devins horriblement conscient que cette opération



allait me suffoquer, et, à grand effort, je réussis à mouvoir mes bras et à prononcer des paroles incohérentes. On interrompit aussitôt les dispositions funéraires, et très lentement il me sembla recouvrer la faculté de me mouvoir et de parler. Mais je sentais que je devais être très prudent à me mouvoir, par crainte de blessures *post-mortem*. Je ressentais, en particulier, une douleur au cou, et me rendais compte qu'il fallait éviter de remuer la tête, sans quoi le résultat eût été infailliblement la mort. Dans un tel rêve, on peut le noter, et dans quelques autres que j'ai rapportés, nous voyons très instructivement la nature des changements produits dans le rêve et dans l'attitude du dormeur par l'approche de la conscience éveillée. Les relations du dormeur avec sa situation imaginaire deviennent de plus en plus ce qu'elles seraient si la situation se produisait dans la vie réelle; dès qu'il y a effort pénible, et mouvement musculaire, si imparfait soit-il, le réveil est imminent.

L'élément viscéral et émotionnel dans le rêve sert à expliquer l'attitude morale du dormeur, et la signification réelle des actes criminels dans le rêve qui ont été souvent mal interprétés. Maints écrivains du rêve ont fait allusion, en insistant, à la facilité et à la prédominance du meurtre dans les rêves, la considérant parfois comme une preuve de la perversité innée de la nature humaine, se manifestant sans contrainte dans la liberté du sommeil, d'autres fois comme la marque d'un retour atavi-



que aux modes de sentir de nos ancêtres, le léger vernis de la civilisation disparaissant pendant le sommeil. Mandsley et M^{me} de Manaceïne, par exemple, trouvent dans les rêves la marque évidente de ce retour. Clarke parle de « l'absence entière de sens moral », dans les rêves (1). Le professeur Näcke, qui a donné beaucoup d'attention aux phénomènes du rêve, écrit dans une lettre particulière : « Ce qui m'étonne, pour l'avoir éprouvé sur moi-même, c'est ce fait peu connu que le caractère d'une personne devient *pire* dans le rêve. Non seulement les plus secrètes pensées, les plus secrets désirs et aspirations deviennent clairs, mais aussi des caractéristiques qui n'ont jamais été observées auparavant ; par exemple, que l'on devient meurtrier, adultère, etc... Freud, spécialement, a voulu voir dans cet aspect du rêve l'accomplissement des plus secrets désirs du dormeur (2).

Il peut se faire qu'il y ait un élément de vérité dans cette opinion que les rêves nous ramènent à des conditions mentales se rapprochant en quelque sorte plus étroitement de celles des temps primitifs. C'est la variété multiple et la complexité de nos représentations mentales qui nous empêche de répondre immédiatement à nos impulsions, dans les conditions de la vie civilisée ; lorsque, par dis-

(1) E.-H. Clarke, *Visions*, p. 294.

(2) Une interprétation amusante, quoique solennelle, d'un rêve ordinaire de meurtre, voyage en chemin de fer et mort menaçante, éprouvé par Anna Kingsford, est relatée par son ami et biographe Edouard Maitland, *Anna Kingsford*, vol. I, p. 117.



sociation, un petit groupe seulement de représentations demeure présent à la conscience, l'empêchement à l'action violente tend à s'écarter. Si donc nous sommes plus violents, plus immoraux, plus criminels dans nos rêves que dans la vie éveillée, il n'est pas du tout nécessaire de regarder ce fait comme une révélation de notre nature réelle ; c'est simplement un résultat inévitable de la dissociation mentale, qui empêche maints groupes importants de représentations mentales de trouver leur voie vers la conscience, et qui, en même temps, met toutes nos possessions mentales sur le même plan, de telle sorte que les choses que nous avons simplement pensées ou entendues ont la même réalité visuelle que nos expériences actuelles. Le sommeil des vrais criminels, comme Sante de Sanctis l'a montré en se basant sur une large expérience (1), même des criminels coupables d'actes sérieux de violence, a une tendance à être calme et sansrêve ; leurs rêves, quand ils en ont, sont d'ordinaire d'une nature simple et innocente. Si les gens normaux rêvent souvent de crimes, c'est parce qu'ils sont plus sensitifs et imaginatifs, et parce que la conscience endormie est absolument sollicitée à inventer une tragédie fantômale pour expliquer les vagues d'émotion qui l'envahissent.

Il y a une autre raison pour laquelle, dans les rêves, nous pouvons nous trouver engagés dans des

(1) Les diverses opinions relatives à la moralité dans les rêves sont réunies par Freud, *Die Traumdeutung*, pp. 45 et s.



opérations criminelles. Ce processus purement automatique par lequel l'imagerie du rêve se modifie perpétuellement, à la poursuite d'associations de ressemblance ou de contiguïté, conduit à des confusions qui ne sont basées sur aucune impulsion personnelle ou primitive, comme dans l'exemple auquel j'ai fait allusion déjà, d'une dame qui avait découpé un canard au dîner, et qui, quelques heures après, s'éveilla, épuisée par l'effort imaginaire, fait en rêve, pour couper la tête de son mari. Un tel rêve provient simplement de la succession mécanique des images du kaléidoscope mental, réunissant deux images sans aucune relation.

La cause la plus puissante de la criminalité de rêve, et spécialement des crimes dont nous avons été coupables avant le commencement du rêve, semble clairement, cependant, être ce facteur émotionnel d'origine viscérale, dont nous avons trouvé de bons exemples dans les rêves déjà cités (1). Dans ces cas, d'ailleurs, nous ne sommes préoccupés par aucune primitive ou personnelle impulsion au crime, mais nous nous sentons tellement envahis par tous les symptômes physiques de la terreur, que la seule explication adéquate de notre état semble être la

(1) Head (« Mental Changes that Accompany Visceral Diseases » (Modifications mentales qui accompagnent les malaises viscéraux). *Brain*, 1902, p. 802) s'occupe de l'association entre les douleurs viscérales et les impulsions anti-sociales ; il pense que les viscères, faisant partie du plus ancien et du plus automatique système du corps, leur action apparaît à la conscience comme « une intrusion du dehors, une obsession inexplicable ».



théorie que nous avons commis un meurtre. Et si nous sommes, en même temps, plus préoccupés d'échapper à la justice que d'éprouver du remords, c'est clairement parce que l'agitation et l'inquiétude réelle de notre cœur suggèrent la fuite beaucoup plus que n'importe quelle émotion passive. (1). Il n'y a pas d'ailleurs d'émotion plus fondamentale et plus primitive que la peur.

Bien que ces considérations tendent à priver les rêves criminels, quand ils se produisent, d'aucune grande signification comme indices de la moralité latente du dormeur, je dois ajouter que je ne suis nullement disposé à accorder que les émotions morales soient si absentes du sommeil que maints écrivains l'ont dit. Il y a souvent une diminution du sens moral, plus de facilité à céder à la tentation qu'il n'y en aurait dans la vie réelle, une atténuation du remords, — toutes circonstances dues surtout aux conditions de la vie du rêve, — mais il y a fréquemment dans les rêves un fort sentiment de la moralité, aussi bien qu'une perception vivace des conventions sociales. Les personnes qui, à l'état de veille, ont un sens moral particulièrement fort montrent fréquemment, je pense, une tendance similaire dans le sommeil; mais dans les rêves de la plupart des gens, les considérations de

(1) « Dans mes rêves, remarque W. D. Howells, je suis toujours moins tourmenté par le remords de mes crimes que par la crainte de leur découverte possible. » (*La Vérité sur les rêves. Harpers Magazine*, mai 1895.)



morale et de dignité semblent, en règle générale, se manifester plus ou moins clairement, avec beaucoup de ressemblance avec ce qui se passe dans la vie réelle. Il peut être bon de citer quelques rêves qui, incidemment, peuvent donner des exemples de l'attitude morale du dormeur.

Une dame, dès son réveil, racontait le rêve suivant : « J'avais tué une femme, pour quelque motif moral ou politique — je ne me rappelle plus — et j'étais retournée vers mon mari, en grande détresse, avec les souliers et la chaîne de montre de ma victime. Il promet de m'aider. Tandis que je me demandais anxieusement ce que l'on pourrait faire pour la famille de la pauvre femme, quelqu'un entra et annonça qu'on allait faire une conférence sur la beauté de la nudité. J'allai donc, avec plusieurs dames respectables et bien attifées, de mes connaissances (les noms étaient donnés), dans une salle pleine d'assistants. Le conférencier, qui (d'après l'apparence) était un membre bien connu du Parlement, entra dans la salle et prononça un discours fort éloquent sur Whitman, la nudité, la laideur, etc. Il insista surtout sur ce fait que la raison pour laquelle les gens sont choqués de la nudité, c'est que, d'ordinaire, ils ne voient que des corps sans beauté qui choquent leur idéal.

A ce moment, l'orateur étendit la main et une femme nue entra dans la salle. Elle était extrêmement belle. Ses formes avaient des courbes parfaites, mais sans aucune suggestion de volupté, quoi-



que ce ne fût pas une statue animée, mais qu'elle présentât tous les caractères de l'humanité. Elle marchait avec des gestes onduleux, la tête légèrement penchée; sa chevelure tombante encadrait sa figure, qui exprimait une merveilleuse beauté spirituelle et chaste. Le conférencier la présenta à la ronde, et dit : « Voici la beauté; maintenant, si vous pouvez la regarder, et avoir honte... » Et il agita le bras. Elle s'en alla. Un beaujeune homme, un Apollon, gracieux, mais athlétique, entra dans la salle. Lui aussi était complètement nu. Il fit seul le tour de la salle, avec une allure de majestueuse virilité. J'applaudis, frappant des mains, mais un frisson courut parmi les dames présentes. Leur peau eut la chair de poule, et leurs lèvres tremblèrent d'horreur comme si on eût voulu les outrager. Le jeune homme se retira, et le conférencier reprit. Au moment le plus éloquent de son discours, le jeune Apollon rentra, vêtu en soldat, sans plus aucune apparence de beauté, et d'une voix rogue il dit : « Eh là! ça vaut un shilling! » (Je soupirai en moi-même : C'est toujours ainsi !) Personne n'avait un shilling, et le conférencier essaya d'expliquer au jeune homme que ce qu'il avait fait était pour l'amour de l'art et de la beauté, et pour le bien moral de l'humanité. « Qu'est-ce que cela peut me faire? » répondit-il. « Donnez-moi quelque chose pour boire. » Alors, une dame de l'assistance retira son col blanc, y écrivit quelques mots exprimant la reconnaissance de personnes présentes



pour le service que l'homme avait rendu dans cette occasion, et me le tendit pour le lui remettre. « Sâpristi, dit-il, ça ne vaut pas plus de cinq sous. Je veux mon shilling ! » A ce moment, je m'éveillai. »

L'idée de meurtre qui était audébut du rêve peut avoir eu son origine dans quelque léger trouble viscéral, dont le sujet était inconscient, mais rien ne pouvait suggérer les détails suivants de l'épisode. Le trait intéressant est la présence, dans le rêve, de notions et de sentiments moraux s'accordant en substance avec les idées de la personne à l'état de veille.

Dans un autre rêve de la même personne, le sentiment de la responsabilité est nettement présent. « Madame F... et Mademoiselle R... étaient venues me voir, et j'étais assise dans le salon, causant avec elles, lorsqu'on frappa à la porte ; j'allai voir, et je trouvai une pauvre femme du voisinage, qui se confondait, d'ailleurs dans mon rêve avec le petit domestique d'une maison où j'avais un vieil ami. La femme m'apportait une grande lettre, de cet ami, dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis quelque temps. Elle me tendit la lettre, après l'avoir ouverte en ma présence, en disant : « Il y est dit que le porteur doit l'ouvrir. » Elle en sortit une autre lettre, un large document de caractère officiel, écrit aussi de la main de cet ami. Quand la femme commença à ouvrir la seconde lettre, je lui fis une observation. J'étais sûre qu'il y avait quelque



erreur, que la lettre était personnelle, et que moi seule devais la lire. La femme, toutefois, insista avec fermeté sur les instructions qu'elle avait reçues. Nous eûmes une longue discussion. Au bout d'un moment, j'appelai Madame F... pour la faire juge. Elle fut d'accord avec moi que les instructions données signifiaient seulement que le porteur devait ouvrir l'enveloppe extérieure, et non pas l'autre. A la fin, je pris cinq shilling et les donnai à la femme, en lui disant que j'assumerais toute la responsabilité d'ouvrir la lettre moi-même. Elle s'en alla, tout à fait satisfaite, me disant comme elle aurait dit dans la vie réelle : « Très bien, Madame.., vous êtes une dame, et vous savez. Très bien. » Quand elle fut partie, je pus enfin ouvrir la lettre, et je lus ces mots : « *N'usez pas d'autre savon que le Sunlight.* » Je fus extrêmement vexée.

Dans une autre occasion, la même personne, en rêve, éprouva du remords. Elle se figurait être au restaurant, et la servante qui était derrière le comptoir lui montrait un baril de bière — un baril doré, dit-elle, avec une clef magnifique, et qui ne pouvait être ouvert que par son propriétaire. La dormeuse déclara, cependant, qu'elle pouvait l'ouvrir, et sortant une clef, se mit en mesure de le faire, offrant de la bière, à la ronde, aux assistants. Puis, elle se rendit compte que c'était un vol, et éprouva du remords. Elle demanda à une personne amie s'il fallait avouer sa faute, et l'autre répondit : « A aucun prix ! » Cette conclusion du rêve sem-



ble indiquer que le sens moral peut être présent dans le rêve, mais dénaturé.

Dans un autre rêve encore, la même personne montrait une combinaison curieuse de sensibilité et d'indifférence au crime. Elle s'imagina que, se promenant avec un homme, de ses amis, elle lui révélait un secret concernant l'ami d'une autre femme. Puis, se rendant compte qu'elle avait trahi une confiance, elle décida que le mieux à faire était de tuer l'homme. A la réflexion, cependant, elle pensa que ce serait fâcheux, puisque c'était un ami, et elle se contenta de lui dire que, s'il trahissait à son tour le secret, elle le déchirerait en morceaux. On peut voir que dans la circonstance la trahison d'un secret paraissait un acte beaucoup plus coupable que le meurtre d'un homme. La facilité avec laquelle, dans des rêves comme celui-ci, se présente la suggestion du meurtre, même à des personnes qui, à l'état de veille, n'ont aucune disposition au crime ou à la vengeance, est certainement remarquable.

On a dit souvent que, dans le rêve, les suggestions érotiques se présentent avec une extrême facilité et sont aisément acceptées. Jusqu'à un certain point, il y a de la vérité dans cette assertion, mais il s'en faut qu'elle soit toujours vraie. On peut citer à l'appui le rêve suivant, dont les sources peuvent être aisément déterminées. Deux jours avant, j'étais allé voir les exercices d'aérobic des « East-Enders », à Hampstead Heath, un jour de Bank Holi-



day, et, le jour précédent, j'avais visité une galerie de tableaux. Les deux séries d'images se combinèrent ingénieusement suivant la règle usuelle dans la confusion des rêves. Je m'imaginai que, me promenant dans un sentier de campagne, je me trouvais tout à coup, à un tournant sur une route plus large gazonnée, au milieu d'une foule de femmes. C'était des femmes grandes et bien proportionnées, la plupart dans un état de complète nudité, et en train de se livrer à des exercices de voltige spécialement de caractère militaire; quelques-unes étaient à cheval. Mon apparition les troubla légèrement; j'en entendis une crier mon nom et, dans une certaine mesure, elles reculèrent, abandonnant en partie leurs jeux, mais très peu, et sans marquer d'embarras excessif. J'étais moi-même plutôt embarrassé, et, les regardant de nouveau, je tournai le dos. Mais ma promenade me remit en leur présence, et je fis la réflexion que les mœurs des femmes sont en train de se modifier jusqu'à un certain point, et d'une façon très heureuse, me sembla-t-il. Je fis remarquer cependant à l'une ou deux d'entre elles qu'elles devaient rester en mouvement continu, pour éviter de prendre froid. Il n'y eut pour moi aucune suggestion érotique, bien qu'il semble que le rêve y prêtât.

L'idée de la récompense morale et de la punition éternelle peut aussi se présenter dans le rêve. Je citerai le rêve d'une dame, qui avait une compagne de lit, une jeune fille malade et remuante et qui



était troublée aussi par les gémissements et les aboiements d'un terrier qui se trouvait au dehors. Elle avait également entendu dire récemment qu'un ami avait apporté d'Afrique un serpent python. « Je rêvai la nuit dernière que j'avais à côté de moi une corbeille pleine de serpents froids et visqueux. Ils sortirent et me touchèrent par tout le corps, mais sans me blesser. J'étais malade d'horreur et de colère. Les bêtes s'obstinaient à ne pas attenter à ma vie. C'était, pensai-je, la punition éternelle de mes péchés. » A l'état de veille, la même personne n'avait aucune appréhension spéciale des châtiments éternels. C'est peut-être un de ces cas, comme le suggère Freud, ou une idée morale peu familière émerge dans le sommeil, à peu près comme peut ressurgir un fait peu familier ou « oublié ».

Dans l'ensemble, on peut dire que, tandis que l'attitude morale dans l'état de rêve n'est pas usuellement identique à celle de l'état de veille, il y a cependant encore presque toujours une attitude morale. Il ne pourrait guère en être autrement. Nos états émotionnels sont intimement liés à nos relations morales. Nous ne pourrions pas passer par les états si hautement émotionnels que nous expérimentons dans les rêves, avec tous leurs accompagnements tragiques, en l'absence de tout sentiment moral.



CHAPITRE VI

L'AVIATION DANS LES RÊVES

Rêves de vol et de chute. — Leur vivacité particulière. — Rêves de vol considérés comme une survivance d'expériences ancestrales. — Explication plus plausible par les sensations respiratoires combinées avec l'anesthésie évanouissante. — Explication des rêves de chute. — Sensation de lévitation éprouvée parfois par des saints, dans l'extase. — On l'éprouve également au moment de la mort.

Les rêves de vol, et ceux de chute avec lesquels ils sont parfois associés, peuvent être nettement considérés comme le type de rêve le plus connu et le plus fréquent. Ce sont les rêves qui le plus anciennement ont attiré l'attention. Ruth prétend que la conception grecque de l'Hermès volant, le dieu qui plus que tout autre présidait aux rêves, était basée sur de telles expériences. Lucrèce, dans son passage intéressant sur la psychologie du rêve, parle des rêves que l'on fait de tomber des hauteurs (1). Cicéron semble avoir fait allusion aux rêves de vol. Saint Jérôme conte qu'il y était sujet.

(1) Lucr., IV, 1014-1015

« de montibus altis
se quasi precipitent ad terram corpore toto »



Synésius remarque qu'il nous arrive de rêver que nous volons, portés sur des ailes, et considérons le monde du haut des airs. Cervantès a exactement décrit le rêve de chute (1). Depuis, les inventeurs de la légende d'Icare, et, à la suite, les hommes se sont attachés avec amour à cette croyance que dans certaines conditions ils pouvaient voler, et nous pouvons bien supposer que cette croyance doit en partie sa conviction, et le désir de la rendre pratique, aux expériences faites en rêve. Il n'y a pas, en effet, de rêve plus vivant et plus convaincant que celui de voler; aucun ne laisse après lui un sentiment si puissant de la réalité de l'expérience. Raffaelli, l'éminent peintre français, qui est sujet en rêve à l'impression de flotter en l'air, confesse que cette impression est si convaincante qu'il lui est arrivé, au réveil, de sauter à bas de son lit et d'essayer de tenter l'expérience. « Je n'ai pas besoin de vous dire, ajoute-t-il, que je n'ai jamais réussi (2). » Herbert Spencer déclare que, dans une société de douze personnes, trois assurèrent que dans leur vie elles avaient eu des rêves, de descendre un escalier en volant, si nets, et si impressionnants par la réalité de l'expérience qu'elles avaient voulu la recommencer, éveillées. Une d'elles souffrait encore des suites d'une entorse

(1) « Il m'est arrivé souvent », dit la fille de l'aubergiste dans « Don Quichotte » (part. I, ch. xvi), de rêver que je tombais du haut d'une tour, sans jamais pourtant toucher le sol; je me réveillais aussi faible et brisée que si je fusse tombée en réalité. »

(2) Chabaneix, *le Subconscient*, p. 43.



ainsi produite (1). On cite le cas d'une vieille dame française qui affirmait avec insistance qu'une fois elle avait réussi à se maintenir quelques instants en l'air (2). Personne de ceux qui sont familiers avec ces expériences de rêve ne songera à rire de la vieille dame. C'est pendant un de ces rêves de lévitation, dans lesquels on se trouve capable de sauter en l'air et de s'y maintenir, que j'eus l'idée d'écrire quelque chose sur ce sujet, car je pensais dans mon rêve que ce pouvoir dont je me trouvais investi était probablement plus répandu qu'on ne le supposait communément, et que, en tout cas, il devait être généralement connu.

Les gens qui donnent dans l'occultisme ont été si impressionnés par de semblables rêves qu'ils ont quelquefois pensé que ces vols représentaient une excursion réelle du corps astral. C'est ce que pense le colonel de Rochas (3). César de Vesnes, qui publie l'édition française des *Annals of Psychological Research*, a pensé que la question valait la

(1) Herbert Spencer, *Principles of Sociology*, 3^e édition, vol. I., p. 773.

(2) *L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 31 mai 1906.

(3) De Rochas décrit ce phénomène comme « une propriété de l'organisme humain, plus ou moins développée chez les différents individus, par suite de laquelle l'âme, dégagée des liens du corps, entre dans le domaine, encore si mystérieux, des rêves ». (*L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 10 mai 1906). Dans les numéros suivants de *L'Intermédiaire*, divers correspondants décrivent leurs propres expériences sur ce sujet. Dans *Luce e ombra* de juin 1906, et dans *l'Echo du Merveilleux* de la même date (je n'ai vu, d'ailleurs, ni l'un ni l'autre) il y a des récits d'expériences analogues.



peine d'être étudiée. Et après avoir résumé les résultats d'un *questionnaire* concernant ces rêves de vol, il arrive à la conclusion que « la sensation de vol aérien dans les rêves est simplement un phénomène hallucinatoire d'un caractère exclusivement physiologique (il veut dire « psychologique »); et qu'elle ne démontre en rien l'existence du corps astral (1) ». Le fait, néanmoins, que l'on trouve tant de gens pour croire que de tels rêves possèdent quelque sorte de réalité indique clairement l'impression puissante qu'ils produisent.

Toute ma vie, me semble-t-il, et certainement depuis mon jeune âge jusqu'à aujourd'hui, j'ai eu, à intervalle, des rêves, où je m'imaginai bondissant rythmiquement dans l'air, et supporté par l'air, y demeurant pendant un intervalle perceptible. A d'autres moments, je m'étais senti glissant dans l'escalier, sans toucher les marches. Dans mon cas, l'expérience est presque toujours agréable, impliquant un certain sens de pouvoir, et habituellement elle n'évoque aucune surprise marquée, se présentant comme un plaisir familier et accoutumé. Au réveil, d'ordinaire, je ne me rappelle pas ces rêves immédiatement, ce qui semble indiquer qu'ils ne sont pas dus à des causes agissant spécialement à la fin du sommeil, ou capables d'amener le réveil. Mais ils laissent derrière eux un vague quoique profond sentiment de croyance en leur réalité et leur possibilité logique.

(1) *Annals of Psychological Research.*, novembre 1906.



Le vol de rêve, il est nécessaire de le noter, n'est pas, usuellement, le vol soutenu d'un oiseau ou d'un insecte, et le dormeur a rarement, ou jamais même, l'impression qu'il est haut dans l'air. Hutchinson rapporte que de tous ceux qu'il a interrogés sur cette question, « il y en a à peine un qui se souvienne avoir exécuté en rêve des vols élevés. Presque toujours, on vole à une faible hauteur, avec une sorte de glissement au-dessus, mais juste au-dessus des têtes des passants.

Beaunis, d'après ses propres expériences, décrit ce que je pourrais dénommer une forme typique de rêve de vol comme une série de bonds légers, à un ou deux mètres du sol, chaque bond couvrant de dix à vingt mètres, le rêve étant accompagné d'une délicieuse sensation d'aisance dans les mouvements, aussi bien que d'une vive satisfaction d'avoir réussi à résoudre le problème de la locomotion aérienne, uniquement par la vertu d'une organisation supérieure (1). Lafcadio Hearn, de façon à peu près semblable, décrit, dans son *Shadowings*, un rêve typique et fréquent qu'il a fait, qui consiste en une série de bonds, en longues courbes paraboliques, s'élevant à une hauteur de quelque vingt-cinq pieds, et toujours accompagné par la sensation qu'une nouvelle faculté s'est révélée, qui, dans l'avenir, se conservera de façon durable.

(1) *American Journal of Psychology*, juillet-octobre 1903, p. 14.



Dans l'essai d'explication des rêves de vol on a hasardé quelques hardies hypothèses. Freud affirme de façon caractéristique que le rêve de vol est le pont qui nous mène à quelque désir caché (1). J'ai déjà mentionné la théorie que ces rêves sont des excursions du « corps astral ». Le professeur Stanley Hall, qui a, lui-même, depuis l'enfance, fait de tels rêves, arguë, avec une audace à peine moindre, qu'il faut voir là « quelque faible réminiscence atavique, du temps de la mer primitive » et que de tels rêves sont réellement des survivances, — des vestiges psychiques, témoins comparables aux rudiments de branchies que l'on trouve quelquefois chez l'homme et autres mammifères. Nous revenons au passé lointain où les ancêtres de l'homme n'avaient pas besoin de pieds, pour nager ou flotter (2). Une telle théorie peut s'accorder avec le sentiment profond et convaincant de réalité qui accompagne ces rêves, quoique ce sentiment puisse au contraire être le point de départ. Mais elle présente l'inconvénient sérieux qu'elle fournit une

(1) « Le désir d'être capable de voler », déclare-t-il (*Eine Kindheits-erinnerung des Leonardo da Vinci*, p. 59) ne signifie pas, dans le rêve, autre chose que le désir d'être capable d'activité sexuelle. C'est un souhait de la plus tendre enfance. »

(2) Stanley Hall (*American Journal of Psychology*, janvier 1879, p. 158) et aussi F.-E. Bolton (« Hydro-Psychoses », *ib.*, janvier 1899, p. 183); en ce qui regarde les rudiments de branchies, Bland-Sutton (*Evolution and disease*, pp. 48 et seq.), L'afeadio Hearn' va plus loin encore dans la recherche d'une explication des rêves de vol. Il évoque le « souvenir de planètes évanouies, aux pouvoirs de gravitation plus faibles », mais il omet de nous dire à quelle époque les ancêtres de l'homme ont habité ces planètes problématiques.



explication qui ne s'accorde pas avec les faits. Nous rêvons que nous volons, non que nous nageons. Et les ancêtres des mammifères vivaient probablement dans l'eau, non dans l'air. De préférence à une théorie si hasardeuse, il semble infiniment plus raisonnable de regarder ces rêves comme une interprétation, — une interprétation erronée, au point de vue de la vie éveillée, de sensations internes actuelles. Si nous pouvons trouver l'explication adéquate d'un état psychique, dans des conditions existant actuellement dans l'organisme lui-même tel qu'il est, il est inutile de chercher cette explication dans des conditions qui ont cessé d'exister depuis quel fabuleux millenium ?

Ma propre explication me fut immédiatement suggérée par le rêve suivant. Je rêvai que j'étais le manager d'une jeune acrobate, qui, dans un costume approprié, s'élevait rythmiquement à une grande hauteur dans l'air, puis redescendait, sans toucher le sol, quoique, à chaque fois, elle s'en approchât de très près. A la fin, elle s'arrêta, épuisée et transpirant, et je l'emmenai. Ses mouvements n'étaient dirigés par aucun mécanisme, et apparemment je ne regardais pas un mécanisme comme nécessaire. C'était un rêve bien vivant. Je m'éveillai avec la sensation distincte d'une oppression sur la poitrine. En essayant de m'expliquer ce rêve, qui ne se rapportait à aucun souvenir, j'eus l'idée que probablement il y avait là la clef d'un groupe important de rêves. Le mouvement ryth-



mique d'élévation et de descente de la jeune fille était simplement l'objectivation de l'élévèment et de l'abaissement rythmique de mes propres muscles respiratoires, — dans quelques rêves, peut-être, de la systole et de la diastole des muscles du cœur, sous l'influence de quelque oppression physique légère et inconnue ; cette oppression se transformait par la suite dans la condition de l'essoufflement de la jeune fille en transpiration, exactement comme les gens qui souffrent d'une maladie de cœur peuvent rêver de chevaux suants et soufflants à gravir une colline, en accord avec cette tendance à magnifier qui marque généralement les rêves (1). Nous pouvons aussi rappeler la curieuse sensation où le corps donne l'impression d'être transformé en vaste soufflet ou en machine à vapeur, sensation qui est souvent la dernière perçue avant l'inconscience produite par l'acide azoteux (2). Quand nous

(1) J'ai exprimé cette explication dans presque les mêmes termes, pour la première fois en 1895. J'ignorais à ce moment-là que plusieurs psychologues eussent présenté des explications très semblables. Scherner (*Das leben des traumes*, 1861) semble avoir été le premier à établir la connexion entre l'appareil respiratoire et les rêves de vol, quoiqu'il présente son explication sous une forme trop fantaisiste, et omette de rappeler que d'autres facteurs, notamment une modification de la pression cutanée, puissent y être impliqués. Strümpell, postérieurement, a reconnu cette explication ainsi que Wundt.

(2) C'est la même chose avec le chloroforme. « Il y a des sensations marquées dans le voisinage du cœur » dit Elmer Jones (*The Waning of Consciousness under Chloroform*. » *Psychological Review*, janvier 1909). « La musculature de cet organe semble profondément stimulée; les contractions deviennent violentes et accélérées. Les palpitations sont aussi fortes qu'on pourrait le constater à la fin de quelque violent exercice corporel. » Il est significatif, aussi



sommes allongés, il y a un rythme réel dans l'élévation et l'abaissement de l'abdomen et de la poitrine, ayant son centre dans le diaphragme, une série d'oscillations qui, aux deux extrêmes, sont seulement limitées par l'air. D'ailleurs, dans cette position, nous avons à reconnaître que les systèmes circulatoire, nerveux et autres, de l'ensemble de l'organisme interne, sont dans un équilibre différent de celui de la station droite, et que la chute, elle aussi, est toujours accompagnée d'un trouble de l'équilibre interne.

Il est aussi utile de noter (comme, d'ailleurs, Wundt l'a brièvement remarqué), que les modifications produites par le sommeil dans le processus respiratoire lui-même tendent à faciliter l'interprétation par le rêve de vol. Mosso a montré que la respiration, dans le sommeil, est plus thoracique qu'à l'état de veille, qu'elle est plus allongée, et que les pauses respiratoires sont moins marquées (1). C'est à dire qu'à la fois l'élément aérien et le mouvement rythmique actuel des côtes s'accroissent pendant le sommeil.

Que l'élément respiratoire soit le facteur essentiel dans les rêves de vol, cela est clairement indi-

de noter, à propos de l'interprétation des rêves de vol, que sous l'influence du chloroforme « tous les mouvements exécutés paraissent beaucoup plus longs qu'ils ne sont en réalité. Un léger mouvement de la langue semblait amplifié au moins dix fois. Le fait de fermer les doigts et de les rouvrir produisait la sensation d'un mouvement à travers une espace de plusieurs pieds ».

(1) Voir aussi Marie de Manacéine, *Sleep*, p. 7.



qué par le fait que maintes personnes sujettes à de tels rêves ont la conscience, au réveil, d'une sensation de trouble respiratoire ou cardiaque. Je connais un psychologue qui, quoique ne rêvant pas fréquemment, est sujet à des rêves de cette nature, qui ne l'affectent pas, d'ailleurs, désagréablement; mais, au réveil, il ressent toujours une légère agitation du cœur. De telles sensations ne sont nullement constantes chez moi, mais je les ai cependant occasionnellement notées exactement dans les mêmes termes après cette sorte de rêves (1). On peut aussi observer, dans le même ordre d'idées, combien de gens, spécialement de très jeunes gens, associent leurs rêves de vol avec l'idée d'escaliers. La plus fréquente cause de stimulation cardiaque et respiratoire, spécialement chez les enfants, est due aux escaliers qu'ils montent et redescendent sans cesse; quoique ce fait n'ait, en général, aucune influence sur leur santé, il n'est pas douteux que la mémoire l'enregistre inconsciemment, et qu'il puisse ainsi être utilisé par l'intelligence de rêve.

Il y a, d'ailleurs, un autre élément qui entre dans le problème de l'aviation nocturne : c'est l'état des sensations cutanées. L'activité respiratoire toute seule suffirait difficilement à produire l'imagerie

(1) Horace Hutchinson, dans son livre *Dreams and their meanings* (1901) « après avoir indiqué que ce rêve de voler est causé, par quelque action des organes respiratoires », mentionne ce fait significatif (p. 128) que l'idée de se gonfler d'air les poumons, pour voler plus aisément, se présente dans ces rêves à maintes personnes.



du vol, si les sensations de pression tactile demeuraient pour suggérer le contact avec la terre. Dans les rêves, le sens de mouvement suggéré par l'activité respiratoire n'est pas accompagné de la pression tactile produite par les chaussures ou le contact du sol avec la plante des pieds. En addition, aussi, il y a probablement, comme Bergson l'a suggéré, un engourdissement dû à la pression sur les parties supportant le poids du corps. Le sommeil n'est pas un état de conscience constant et uniforme. Une augmentation de conscience de la respiration peut aisément coexister avec une diminution de la conscience de pression tactile, due à l'anesthésie de la peau (1). Dans le sommeil normal, on peut, vraiment, dire que les conditions sont probablement souvent favorables à la production de cette combinaison; le moindre trouble thoracique, même chez les personnes en bonne santé, venant du cœur ou de l'estomac, et agissant sur la respiration, suffit à produire ces conditions dans la conscience endormie et à déterminer le rêve de vol.

Ce rêve est parfois associé avec celui de tomber, cette dernière sensation se produisant soit au début soit à la fin du rêve. On peut dire de ce rêve qu'il est

(1) Nous avons un état analogue d'anesthésie tactile dans les premiers stades de l'intoxication chloroformique. Ainsi Elmer Jones a trouvé que ce sens est, après l'ouïe, le premier à disparaître. « Avec la disparition du sens tactile et de l'ouïe », remarque-t-il, le corps a complètement perdu son orientation. Il semble qu'il ne soit nulle part, simplement flottant dans l'espace. C'est une sensation tout à fait extatique.



du type Icarien (1). Jewell considère que les deux sortes de rêves ont les mêmes conditions causales, la différence étant purement dans l'aperception. La connexion fréquente entre les deux rêves indique que ces conditions causales sont voisines, mais il serait exagéré de les dire identiques. Si elles étaient identiques, il serait difficile d'expliquer pourquoi, dans un des cas, l'impression est usuellement agréable, tandis que, dans l'autre cas, elle est usuellement pénible (2).

Je n'ai pas d'expérience personnelle de la sensation de chute dans le rêve normal, quoique Jewell et Hutchinson aient trouvé que cette sensation est plus commune que celle de vol; Hutchinson regarde même cette sorte de rêve comme la plus commune de toutes; le rêve de vol, venant en deuxième rang pour la fréquence. Un ami qui n'a

(1) Lafcadio Hearn décrit la chute comme se produisant au début du rêve. Le Dr Guthrie (*Clinical Journal*, 7 juin 1899), citant son exemple personnel, décrit les sensations de vol comme se produisant d'abord, et la chute comme postérieure, due apparemment à la suppression soudaine du pouvoir de voler. La première partie du rêve est agréable, mais, après la chute, on s'éveille, brisé, étourdi et haletant.

(2) La nature désagréable de la chute, dans les rêves, peut probablement être rapprochée de l'absence du rythme habituellement présent dans les rêves de vol. Un grand nombre de psychologues qui se sont occupés de ce rythme ont insisté sur sa nature émotionnelle agréable, comme conduisant à un état voisin de l'extase. (Voir J.-B. Miner « Motor, visual, and applied rhythms ». Supplément monographique à *la Psychological Review*, juin 1903.) Le plaisir est particulièrement marqué, comme l'observe Mac Dougall, quand il y a « une coïncidence de changement subjectif et objectif ». Dans les rêves de vol, nous avons cette coïncidence, le rythme réel subjectif étant transformé dans la conscience en un rythme objectif.



jamais de rêves de vol, mais qui a éprouvé des rêves de chute depuis ses plus jeunes ans, me dit qu'ils sont toujours associés avec des sentiments de terreur. Cela suppose une cause organique; et le fait que la sensation de chute peut se produire dans des accès épileptiques pendant le sommeil (1) semble suggérer en outre l'idée de la présence de quelque trouble circulatoire ou nerveux. Il semblerait probable que, tandis que les mêmes deux facteurs, — respiratoire et tactile, — agissent dans les deux types de rêves, ils ne sont pas d'égale force dans les deux. Dans le rêve de vol, l'activité respiratoire est excitée, et, pour répondre à cette excitation, elle travaille à un haut degré, adéquat aux besoins de l'organisme. Dans le rêve de chute, il se peut que l'activité respiratoire soit déprimée, tandis que, concomitalement, peut-être, l'état anesthésique de la peau s'accroît. Dans le premier cas, l'activité anormale de la respiration triomphe, dans la conscience, de l'engourdissement concomitant de la sensation tactile; dans le second cas, l'affaiblissement respiratoire laisse l'influence plus grande à cet engourdissement de la peau, inconsciente de toute pression extérieure. Cette différence est rendue possible par le fait que dans les rêves de vol, nous ne planons pas usuellement loin de la terre, et semblons aptes à la toucher légèrement, de temps en temps. C'est-à-dire que la sensibilité tactile est

(1) Féré, « Note sur les Rêves épileptiques ». *Revue de Médecine*, 10 sept. 1905.



modifiée, mais non pas entièrement absente, comme dans le rêve de chute (1).

Dans mes propres expériences, la sensation de chute ne se présente que dans le cas de maladie ou sous l'influence de drogues, quelquefois quand le sommeil semble incomplet, et c'est une sensation désagréable, quoique non terrifiante. Je l'expérimentai une fois de la façon la plus marquée et la plus persistante après avoir pris une forte dose de chlorodyne comme calmant. Dans de telles circonstances, la sensation est probablement due à ce fait que la morphine de la chlorodyne affaiblit en même temps l'action respiratoire et produit l'anesthésie des nerfs périphériques, de telle sorte que la peau devient anormalement insensible au contact et à la pression du lit, et que la sensation de descente se produit nécessairement (2). Il est possible que les personnes sujettes au rêve de chute soient prédisposées à un stage d'inconscience de sommeil dans lequel l'insensibilité cutanée est marquée. Il est aussi possible qu'il y ait là, comme élément

(1) Sir W.-R. Gowers, en différentes occasions (V. The Borderland of Epilepsy, *British Medical Journal*, 21 juillet 1906), a soutenu que les rêves de chute ont une origine aurale, et sont causées par la contraction du muscle stapedius, causant, dans les ampoules, un changement qui peut suggérer l'idée de chute. Il s'est lui-même éveillé soudain d'un tel rêve, et a pu saisir le son de la contraction musculaire. L'opinion d'un investigateur si subtil mérite de la considération.

(2) De telles sensations sont, d'ailleurs, un résultat connu de la morphine. Les morphinomanes, remarque Goron (*les Parias de l'Amour*, p. 125), sont aptes à éprouver l'impression qu'ils volent ou flottent au-dessus du monde.



contributif, un léger trouble cardiaque ou respiratoire (1).

Dans un rêve appartenant à ce groupe, je m'imaginai que j'étais balancé rythmiquement en l'air, de haut en bas, par une jeune femme, de manière que mes pieds ne touchassent jamais le sol ; puis je la balançais à mon tour de même façon. A un moment, il me sembla qu'elle me balançait trop brusquement et irrégulièrement, et je lui expliquai qu'il fallait procéder d'une façon plus douce et plus régulière, quoique je ne fusse pas conscient des mots précis dont j'usai. J'avais eu un peu de dyspepsie le jour précédent, et, au réveil, je sentis un léger malaise dans la région du cœur. Le symbolisme dans lequel se transforme une action respiratoire ou cardiaque légèrement troublée apparaît clairement ici, parce qu'il montre la transition actuelle de la sensation subjective en l'image objective du vol. Par le moyen de cette imagerie symbolique, nous trouvons la conscience endormie commandant au cœur perturbé de battre d'une façon plus normale.

Quoique, dans ma jeunesse, mes rêves de vol fussent du type qui peut être considéré comme normal, après l'âge d'environ trente-cinq ans, ils

(1) Jewell établit que « certains observateurs, particulièrement sujets aux rêves de chute et de vol, les attribuent nettement à un défaut de circulation, et disent que leurs médecins, pour régulariser l'action du cœur, leur ont donné des remèdes qui les soulagent toujours, et préviennent le retour de ces rêves » (*American Journal of Psychology*, janvier 1905, p. 8).



eurent une tendance, comme le montre l'exemple que j'ai donné, à prendre une forme en quelque sorte objective. Un pas de plus dans cette direction, le mouvement d'élan transmis à un objet inanimé, est illustré par un rêve de date comparativement récente, dans lequel je croyais voir un athlète de café-concert, un homme souple et musclé, qui maniait une grosse balle élastique, la faisant rebondir sur le sol. Au réveil, j'avais une sensation distincte de tremblement et nervosité cardiaque (1).

Il peut paraître étrange que ces rêves de vol, s'ils sont dus si souvent à des troubles organiques, puissent usuellement présenter un caractère agréable. Mais il n'est pas nécessaire de prétendre qu'ils soient toujours causés par une modification sérieuse des fonctions physiologiques. Souvent ils sont simplement dus à la présence d'un stade de la conscience dans lequel la respiration a augmenté indûment, comme il peut se produire dans le premier stade de l'anesthésie par l'acide azoteux, c'est-à-dire à une excitation relative des centres respiratoires. Il semblerait que, fréquemment, le trouble soit presque ou tout à fait imperceptible au réveil;

(1) Des arguments intéressants en faveur de l'origine respiratoire de telles visions sont fournis par les observations de Silberer sur ses propres visions symboliques hypnagogiques, qui se rapprochent certainement des visions de rêve. Il trouva (*Jahrbuch für Psychoanalytische Forschungen*, I, p. 523, 1909) qu'en faisant une aspiration profonde, et en élevant ainsi la cage thoracique, il lui vint la vision d'essayer, avec une autre personne, de soulever une table en l'air.



on ne peut le comparer nullement avec les troubles organiques plus aigus qui produisent les rêves de meurtres, quoique il puisse être d'origine nerveuse (1). Dans certains cas, cependant, il apparaît que les rêves de vol sont accompagnés de circonstances effrayantes. Ainsi, un correspondant médical, qui décrit d'ailleurs sa santé comme excellente, écrit à propos des rêves de vol : « J'ai souvent eu de tels rêves, et je me suis demandé si les autres en ont aussi. Les miens, d'ailleurs, ne sont pas tant des rêves de vol que des rêves d'être entièrement dénué de poids, et de m'élever ou de redescendre à volonté. Un trait singulier de ces rêves de lévitation, c'est qu'ils sont toujours accompagnés par la peur intense et angoissante d'une présence mauvaise, que je ne vois pas, mais que je sens, et ma très grande terreur est l'appréhension que je vais la voir. La présence est mal définie, mais très réelle ; elle semble impliquer la possibilité de tout le mal possible, moral, mental et physique. Dans ces rêves j'ai toujours l'impression que si cette présence mauvaise venait jamais à s'incarner en quelque chose que je pusse voir, la vue en serait si ineffablement horrible qu'elle me rendrait fou. Cette peur a été si vive que, en plusieurs occasions, je me suis réveillé avec des sueurs froides ou avec une frayeur sans nom qui persistait plusieurs mi-

(1) J. de Goncourt (*Journal des Goncourt*, vol. III, p. 3) mentionne qu'après avoir bu du vin de Porto, auquel il n'était pas accoutumé, il eut un rêve dans lequel il observa sur sa courte-pointe des images grotesques en relief qui s'élevaient et retombaient.



nutes après que je me fus rendu compte que je n'avais fait que rêver. » C'est là, semble-t-il, un type anormal du rêve de vol.

Il est un peu surprenant que, tandis que les rêves de flotter dans l'air sont si communs, et indiquent clairement la source respiratoire du rêve, les rêves de flotter dans l'eau semblent être rares. L'expérience réelle de flotter dans l'eau nous est des plus familières ; nous pourrions nous attendre à ce que la conscience de rêve trouve plutôt que dans une idée jamais expérimentée (celle du flottement de l'air), l'explication de ses sensations. Le rêve de flottement dans l'eau n'est pas, cependant, inconnu. Ainsi, Rachilde (Madame Vallette), la romancière et critique française, dont la vie de rêve est vivace et remarquable, constate que son rêve le plus agréable est de flotter à la surface de rivières ou lacs transparents et tièdes (1). Un des correspondants de *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (2) constate aussi qu'il a souvent rêvé qu'il marchait sur l'eau.

Ce n'est pas seulement dans le sommeil que s'éprouve la sensation de voler. Il peut se produire incidemment, dans l'hystérie (3), un sens de particulière légèreté du corps, et l'idée que l'âme a le pouvoir de voler. Ce fait peut être certainement rapproché à la fois du vigilambulisme, comme Sol-

(1) Chabaneix, *le Subconscient*, p. 43.

(2) 30 mai 1906.

(3) L. Binswanger, « Versuch einer Hysterie analyse ». *Jahrbuch für Psycho-analytische Forschungen*, V, I, 1909.



lier appelle les tendances somniformes de tels cas, et des conditions anesthésiques que l'on trouve dans l'hystérie. On doit noter que Janet a trouvé que chez une personne extatique, qui éprouvait la sensation de s'élever dans l'air, il y avait anesthésie de la plante des pieds. Dans cette extase hystérique, qui a toujours joué un si grand rôle dans les manifestations religieuses, il est bien connu que la sensation de s'élever et de flotter dans l'air s'est souvent manifestée avec insistance. Sainte Thérèse, occasionnellement, se sentait soulevée de terre, et avait grand'peur que cette preuve de la faveur divine attirât l'attention (bien que nous n'ayons aucune indication que ce fût le cas); saint Joseph de Cupertino, Christine l'Admirable, sainte Ida de Louvain, et beaucoup d'autres, inscrits dans les *Acta Sanctorum*, eurent le privilège d'éprouver cette sensation. Et comme sa réalité est aussi convaincante dans l'état d'extase que dans les rêves, les saints ont pu souvent déclarer, avec une parfaite bonne foi, que leur lévitation était réelle (1). Dans tous les grands mouvements religieux parmi les peuples primitifs, des phénomènes semblables se présentent, ensemble avec d'autres manifestations nerveuses et hallucinatoires. Ils se sont pré-

(1) Leur parole a été souvent acceptée. La lévitation religieuse a été étudiée par le Colonel A. de Rochas, *les Frontières de la Science*, 1904, et aussi dans les *Annales des Sciences psychiques*, janvier-février 1901. « La lévitation est un phénomène parfaitement réel, conclut-il, et beaucoup plus commun que nous pourrions tout d'abord être tentés de le croire. »



sentés, par exemple, dans le grand mouvement religieux russe qui eut lieu chez les paysans de la province de Kief, pendant l'hiver de 1891-92. Le leader du mouvement, un membre dévôt de la secte Stundiste, homme à hérédité alcoolique, qui avait reçu la révélation qu'il était le sauveur du monde, avait coutume de sentir des parfums si exquis que, comme il en était convaincu, ils pouvaient seulement émaner du Saint Esprit, mais, dans la prière, en même temps qu'un sentiment de joie, il avait aussi la sensation de légèreté du corps et de flottement dans l'air. Ses fidèles, en maints cas, eurent les mêmes expériences; ils se réjouissaient en sautant en l'air et en poussant des acclamations. Dans ces cas, la réalité de l'insensibilité sensorielle de la peau comme élément de ces manifestations fut démontrée. Ssikorski, qui eut l'occasion d'examiner ces gens, trouva qu'un certain nombre d'entre eux, dans la condition extatique, étaient complètement insensibles à la douleur.

La sensation de vol est une des premières à se produire dans les rêves des enfants (1). C'est parfois la dernière sensation au moment de la mort. S'élever, tomber, glisser, a été souvent la dernière sensation consciente que se rappelaient des gens qui avaient paru mourants, mais étaient ensuite revenus à la vie. Ceux que l'on sauve de la noyade,

(1) Elle semble devenir moins fréquente après l'âge moyen. Beau-nis déclare que, dans son cas, elle cessa à l'âge de cinquante ans. Je l'ai vue personnellement disparaître, ou devenir rare, un peu plus tôt.



par exemple, se sont parfois rappelés que leur dernière sensation consciente était une impression béatifique de soulèvement. Piéron a aussi noté cette sensation au moment de la mort par maladie dans un certain nombre de cas, usuellement accompagnée d'un sentiment de bien-être (1). Les cas qu'il décrit étaient surtout ceux de tuberculeux, et comprenaient des individus des deux sexes, tant athées que religieux. Chez tous, la dernière sensation possible à exprimer était celle du vol, du soulèvement. Dans certains cas, la mort était calme, dans d'autres, pénible. Dans un cas, une jeune fille mourut se cramponnant aux barreaux de son lit, dans l'horreur de se sentir enlevée. Piéron, sans doute avec justesse, associe cette sensation avec la sensation similaire de s'élever et de flotter, commune dans les rêves, et avec l'impression de se mouvoir verticalement et de reposer ensuite sur l'air, éprouvée par des personnes dans l'extase. Dans tous ces cas, la vie est semblablement concentrée dans le cerveau et les organes centraux, tandis que la périphérie du corps est déjà obtuse et morte.

Dans cette voie il est évident que c'est des rêves et des états éveillés similaires qu'est née et qu'a évolué une des plus durables parmi les conceptions spirituelles humaines. Flotter, s'élever dans l'air, monter au ciel, a toujours semblé à l'homme le but

(1) H. Piéron, « Contribution à la psychologie des mourants », *Revue Philosophique*, décembre 1902.



final de l'activité spirituelle. L'ange est la créature la plus éthérée que l'imagination humaine puisse concevoir. Le cri d'appel de Browning à son « amour lyrique, moitié ange et moitié oiseau » pathétiquement sincère, en poésie, a sa signification psychologique. Les prophètes et les héros divins de la race humaine ont toujours semblé à leurs fidèles disparaître à la fin en s'élevant au ciel, comme Elie, qui fut « enlevé par un tourbillon dans le ciel ». Saint Pierre crut un jour voir son Maître marchant sur les eaux, et la dernière vision de Jésus dans les Evangiles nous le montre s'élevant dans les airs. Car c'est dans le monde des rêves que l'âme humaine a sa demeure indestructible, et à l'effort de réaliser ces rêves nous consacrons une bonne part de notre labeur dans la vie.



CHAPITRE VII

LE SYMBOLISME DANS LES RÊVES

Dramatisation de sentiments subjectifs basée sur la dissociation. — Analogies dans la vie éveillée. — La synesthésie et les images de nombre. — Symbolisme du langage. — Dans la musique. — Base organique du symbolisme de rêve. — Omnipotence du symbolisme. — L'oneirpmanie. — Interprétation scientifique des rêves. — Pourquoi le symbolisme prévaut dans les rêves. — Théorie de Freud sur le rêve. — Les rêves considérés comme réalisation des souhaits. — Pourquoi cette théorie ne convient pas à tous les rêves. — Forme complète du symbolisme dans les rêves. — Dédoublement de la personnalité. — Objectivation du sujet en personnalités imaginaires. — L'élément dramatique dans les rêves. — Hallucination. — Personnalité multiple. — Insanité. — Objectivation personnelle, tendance primitive. — Sa survivance dans la civilisation.

En discutant les rêves de vol, j'ai fait allusion à un rêve dans lequel un léger trouble de l'action du cœur était transformé par la conscience endormie en l'image d'un athlète maniant une balle élastique. Cette objectivation de ce qui n'est, en réalité, que les sensations subjectives du dormeur, bien qu'il n'ait pas la conscience de cette subjectivité, est certainement, un phénomène que nous avons rencontré maintes fois. C'est, d'ailleurs, un trait si



important de la psychologie du rêve, et probablement d'une telle valeur significative par son influence sur la vie éveillée, qu'il vaut la peine de s'en occuper spécialement.

La dramatisation des éléments subjectifs de la personnalité, qui contribue si largement à rendre nos rêves vivants et intéressants, repose sur cette dissociation, ou séparation des groupes constitutifs des centres psychiques, qui est un fait si fondamental de la vie de rêve. C'est-à-dire que les éléments usuellement cohérents de notre vie mentale se séparent, et quelques-uns d'entre eux, — souvent, il est curieux de le noter, précisément ceux qui sont à ce moment précis les plus proéminents et les plus poignants, — sont reconstitués en ce qui nous semble un monde extérieur et objectif, en un spectacle dont nous sommes les témoins intéressés ou simplement curieux, mais sans nous rendre compte, dans aucun cas, que nous en sommes nous-mêmes l'origine.

On peut trouver une source élémentaire de cette tendance à l'objectivation, le cas est à noter, dans l'impulsion automatique vers le symbolisme par laquelle toutes sortes de sentiments éprouvés par le dormeur se transforment en images concrètes visibles. Lorsque l'objectivation est ainsi réalisée, la dissociation peut être dite secondaire. Aussi loin d'ailleurs que je sois capable de disséquer le processus du rêve, la tendance au symbolisme semble presque toujours précéder la dissociation dans



la conscience, quoique il se puisse aussi que la dissociation des éléments mentaux soit une condition subconsciente nécessaire du symbolisme.

Le symbolisme sensoriel repose sur une tendance psychique véritablement fondamentale. Du côté anormal nous la trouvons dans les synesthésies, bien connues depuis que Galton pour la première fois attira l'attention sur ces phénomènes, en 1883, dans ses *Inquiries into human faculty*; on les rencontre chez six à douze personnes sur cent. Galton a étudié surtout ces formes de synesthésies qu'il appelle « number-forms » (ou nombres objectivés) et « colour-associations » (associations colorées). La première est caractéristique des personnes qui, presque invariablement, se représentent les nombres sous quelque forme plus ou moins constante d'imagerie visuelle, le nombre appelant instantanément une image. Chez les personnes qui ont des associations colorées ou des auditions colorées, il y a, semblablement, une manifestation instantanée des couleurs particulières en connexion avec des sons particuliers; les divers sons des voyelles, par exemple, évoquant chacun constamment, et d'une façon persistante, une teinte définie; comme A, blanc; E, vermillon; I, jaune, etc... deux personnes, d'ailleurs, n'ayant pas exactement le même plan de couleurs ou de sons (1). Ces phénomènes

(1) Voir Galton, *Inquiries* (Everyman's Library Edition), pp. 79-112. Parmi les ouvrages plus récents sur ce sujet, on peut mentionner Bleuler, article : « *Secondary Sensations* » : *Dictionary of Psy-*



ne sont pas très rares, et quoiqu'on puisse les considérer comme anormaux, ils se présentent chez les personnes qui sont parfaitement saines moralement et physiquement.

Il semble qu'une synesthésie, qui peut comprendre le goût, l'odorat, et d'autres sens en dehors de l'ouïe et de la vue, cause une impression d'un ordre sensoriel qui se rattache, automatiquement et involontairement, à une impression d'un autre ordre totalement différent. En d'autres termes, nous pouvons dire qu'une impression devient le *symbole* d'une autre impression, car un symbole — littéralement : le fait de jeter ensemble, — signifie que deux choses d'ordre différent sont devenues si associées que l'une peut être regardée comme le signe et la représentation de l'autre.

Il y a, d'ailleurs, une autre forme encore plus naturelle et fondamentale du symbolisme, qui est entièrement normale, et vraiment presque physiologique. C'est la tendance par laquelle les qualités d'un ordre deviennent symbole des qualités d'un ordre totalement différent, parce que, instinctivement, elles semblent avoir un effet semblable sur nous. Ainsi, les choses de l'ordre physique devien-

chological Medicine, de Tuke; Suarez de Mendoza, *l'Audition colorée*; Jules Millet, *Audition colorée*, et spécialement un sommaire commode de Clavière : « l'Audition colorée » *l'Année Psychologique*, 5^e année, 1899. Un cas de gustation auditive est cité par A.-M. Pierre, *American Journal of Psychology*, 1907. On peut noter que Boris Sidis a soutenu (*Psychological Review*, janvier 1904) que toutes les hallucinations sont de la nature des sensations secondaires.



nent symbole de celles de l'ordre moral. Ce symbolisme pénètre d'ailleurs, tout le langage. Nous ne pouvons pas lui échapper. La mer est *profonde*, comme les pensées. La glace est *froide*, et nous disons la même chose de certains cœurs. Le sucre est *doux*, comme pour l'amoureux la présence de la bien-aimée. La quinine est *amère*, comme le remords. Non seulement nos adjectifs, mais nos substantifs et nos verbes sont également symboliques. Au regard de l'étymologiste, chaque phrase est pleine de métaphores, de symboles d'images qui, strictement et originairement, expriment des impressions sensorielles d'un certain ordre, mais, par l'usage, sont arrivées à exprimer des impressions d'un ordre totalement différent. Le langage est, dans le sens large, l'utilisation des symboles. C'est là un fait bien reconnu qu'il est inutile de développer (1).

Un exemple intéressant de la tendance naturelle au symbolisme, qui peut être comparée à la tendance voisine dans le rêve, est fourni par un langage, celui de la musique. La musique est une représentation du monde, — externe et interne, qui, excepté dans le cas où elle cherche à reproduire les sons matériels et actuels, ne peut être expressive que par son symbolisme. Et ce symbolisme est si net qu'il se retrouve même dans la mesure et la

(1) Ferrero, dans ses *Lois Psychologiques du Symbolisme* (1895), développe largement la question du symbolisme dans la pensée et la vie humaine.



notation musicale. Nos esprits sont ainsi construits que les notes basses nous semblent toujours *profondes*, et les notes aiguës, *hautes*. Nous trouverions ridicule de parler d'une basse *haute*, ou d'un soprano *profond*. Il est difficile d'éviter cette conclusion que cette association et d'autres semblables ont des bases fondamentales, qu'elles sont, comme l'a dit un observateur subtil des choses musicales, un philosophe français, Dauriac, dans son essai : *Des images suggérées par l'audition musicale* (1) » des « correspondances sensorielles », comme Baudelaire l'avait, il y a longtemps, deviné (2) ; que l'image motrice est celle qui demande, pour être saisie, le minimum d'effort ; et que la musique, presque constamment, évoque des images motrices (3).

(1) *Revue Philosophique*, novembre 1902.

(2) « Richard Wagner et Tannhauser », dans « l'Art Romantique ».

(3) L'imagerie motrice suggérée par la musique est, chez quelques personnes, vague et en apparence capricieuse, et peut être regardée comme une anomalie comparable à une synesthésie. On peut citer comme exemple Heine ; il a décrit, dans *les Nuits Florentines*, les visions suggérées par la musique de Paganini, et ailleurs celles évoquées par celle de Berlioz. Bien que n'ayant pas moi-même expérimenté ce phénomène, j'ai trouvé qu'il y a parfois dans la musique une tendance à éveiller des idées d'imagerie motrice. Ainsi certaines mélodies de Haendel suggèrent l'image d'un géant peignant des fresques sur un vaste mur. La relation motrice la plus élémentaire de la musique se manifeste dans la tendance de maintes personnes à balancer des parties de leurs corps, — à « battre la mesure » en accord avec la musique. (Ce phénomène a été étudié expérimentalement par J.-B. Miner, « Motor, Visual and applied Rhythms ». Supplément monographique à la *Psychological Review*, vol. V. n° 4, juin 1903.) La musique est, fondamentalement, une danse auditive, et la musique la plus primitive est la musique de danse.



L'association entre les notes hautes et la montée physique, entre les notes basses et la descente physique, est certainement, en tout cas, bien nette (1). Dans le *Lohengrin* de Wagner, c'est ainsi qu'est indiquée la montée et la descente du chœur angélique. Même en remontant jusqu'aux anciens compositeurs, nous trouvons la même correspondance. Elle est très nette chez Purcell. Chez Bach, — pour si pure et si abstraite que l'on considère généralement sa musique, — on trouve non seulement cette association élémentaire, mais une immense quantité d'imagerie motrice. Bach montre vraiment une préoccupation curieuse de traduire le sens défini des mots qu'il illustre musicalement en termes musicaux correspondants. L'habileté et la subtilité avec laquelle il s'en acquitte ne peut, souvent, comme Pirro et Schweitzer l'ont montré, être appréciée que des musiciens (2). On dit

(1) La nature instinctive de cette tendance se montre par le fait qu'elle persiste même dans le sommeil. Ainsi Weygandt raconte qu'une fois il s'endormit au théâtre pendant une des dernières scènes de Cavalleria Rusticana au moment où le ténor lançait des notes de plus en plus hautes; et il rêva que pour atteindre les notes le chanteur gravissait des échelles et des marches d'escaliers sur la scène.

(2) Voir spécialement le livre intéressant d'André Pirro, *l'Esthétique de J.-S. Bach* (1907), et aussi Albert Schweitzer. : *J.-S. Bach* (1908), spécialement les chapitres XIX-XXIII.

« Les choses concrètes, dit Ernest Newman, résumant quelques-uns de ces résultats (*Nation*, 25 décembre 1909), suggéraient incessamment des idées abstraites ou des modes internes à Bach, et *vice-versa*. Il usait régulièrement des mêmes formules musicales pour exprimer les mêmes mots ou idées. Il suggérait d'abord les concepts externes de « haut » et « bas », comme d'autres compositeurs l'ont fait, par des notes basses ou hautes, et le mouvement en



quelquefois qu'il y a un « réalisme » dans la musique. C'est une erreur. Quand les impressions dérivées d'un sens peuvent être transférées en celles d'un autre sens, il ne peut être question de réalisme. Un compositeur peut essayer une représentation réalisée du tonnerre, mais sa représentation de l'éclair ne peut être que symbolique. Il ne peut faire entendre l'éclair réalistement.

Non seulement il y a une association instinctive et directe entre les sons et l'imagerie motrice ; il

haut ou en bas par des thèmes ascendants ou descendants. Mais Bach met en corrélation avec les choses extérieures et objectives des séries entières de choses qui sont purement subjectives. Ainsi les modes d'extension ou de dépression sont pour lui les équivalents mentaux des actes physiques de monter ou de descendre. Il associe des séries entières de thèmes ascendants à des mots qui expriment l'idée de « monter » au point de vue moral, par exemple des mots exprimant l'idée d'orgueil, courage, force, résolution ; — et des thèmes descendants aux mots qui expriment des états d'âme « d'affaissement », comme : prostration, adoration, dépression, découragement, remords, humilité, pauvreté, fatigue, maladie. Pour les deux séries de concepts, internes et externes, il usera des mêmes symboles musicaux. Pour représenter le concept physique d'« entourer » il adopte le dessin d'un thème circulaire ou ondulatoire. Une couronne ou une guirlande lui suggère la même idée, et aussi, pour représenter cela, use-t-il de la même forme de thème. Mais la correspondance va plus loin encore. Car lorsqu'il arrive au mot « considérant », il use du symbole musical circulaire une fois de plus, sa notion de « considérant » étant celle de regarder circulairement de tous côtés. De même, un mot de sens purement externe qui « suggère quelque chose de tordu sera représenté par un thème également entrelacé. Alors viennent les applications subjectives du thème. Le même dessin mélodique désordonné servira à exprimer un état d'âme comme l'anxiété ou la confusion, ou à dépeindre les ruses de Satan. Une étude attentive des ouvrages vocaux de Bach, spécialement de ses cantates, a révélé une foule de ces curieux symboles. » On peut ajouter que l'ensemble du sujet a été brièvement et suggestivement discuté par Goblot : « la Musique descriptive ». *Revue philosophique*, juillet 1901.

y a encore une association indirecte, mais également instinctive entre les sons et l'imagerie visuelle qui, quoique non motrice elle-même, a des associations motrices. Ainsi Bleuler considère comme bien établi que parmi les gens sujets à l'audition colorée il y a une tendance à ce que les « photismes clairs » représentations lumineuses colorées (appartenant, pouvons-nous dire, à la partie « haute » du spectre) soient produits par des sons aigus et que les photismes sombres soient produits par des sons graves; de même les douleurs ou sensations tactiles fines, aussi bien que les formes aiguës, produisent des photismes clairs. Semblablement des lumières brillantes et des formes pointues produisent des photismes clairs, tandis que des photismes sombres résultent de conditions opposées. Urbantschitsch, en examinant un grand nombre de personnes qui n'étaient pas sujettes à l'audition colorée, trouva qu'une note élevée du diapason semble plus haute quand on regarde du rouge, du jaune, du vert ou du bleu; plus basse, si l'on regarde du violet. Ainsi, deux qualités sensorielles qui sont symboliques toutes deux d'une troisième qualité sont aussi symboliques l'une de l'autre.

Ce symbolisme, nous avons des raisons de le croire, est basé sur des tendances organiques fondamentales. Piderit, il y a près de cinquante ans, a argué avec vraisemblance qu'il y a une relation réelle de nos idées et de nos sentiments les plus spirituels avec des mouvements particuliers des



corps et des expressions faciales. Suivant le même raisonnement, il a noté que les goûts amers et les pensées amères tendent à produire la même expression physique (1). Il a aussi argué que le caractère des regards d'un homme, — ses yeux *fixes* ou *rêveurs*, ses mouvements *vifs* ou *raides*, — correspondent à de réels caractères psychiques. S'il en est ainsi, nous avons, pour le symbolisme, une base physiologique, presque anatomique. Cleland (2), de son côté, dans un essai, « Sur l'élément de corrélation symbolique dans l'Expression », prétend que la clef d'une grande partie de l'expression est la corrélation des mouvements et des positions avec les idées, de telle sorte qu'il y a, par exemple, dans l'âme humaine, un groupe d'associations par suite desquelles l'idée de « en haut » représente ce qui est bon, grand, vivant, tandis que l'idée d'« en bas » représente le mal et la mort. De telles associations sont si fondamentales qu'elles se trouvent même chez les animaux, dont les gestes, comme Féré l'a remarqué (3), sont souvent métaphoriques, de telle sorte qu'un chat, par exemple, secouera sa patte, comme s'il venait de toucher de l'eau, après toute impression désagréable quelconque.

Le symbolisme qui, aujourd'hui, pénètre notre

(1) T. Piderit, *Mimik und Physiognomik*, 1867, p. 73.

(2) J. Cleland, *Evolution, Expression and Sensation*, 1881.

(3) Féré, « la Physiologie dans les Métaphores ». *Revue philosophique*, octobre 1895.



langage, et même notre vie en général, nous vient surtout par héritage, avec les traditions de la civilisation, d'une antiquité si lointaine que, d'ordinaire, nous sommes incapables de l'apprécier. Les rares notions que nous y ajoutons, au cours de notre vie normale ordinaire, sont, pour la plupart, délibérément conscientes. Mais aussitôt que nous nous élevons au-dessus, ou descendons au-dessous, — de ce niveau normal ordinaire, — par la folie, l'hallucination, l'enfance, la sauvagerie, le folk-lore ou la légende, la poésie ou la religion, nous nous retrouvons tout à coup plongés dans un océan de symbolisme (1). Il y a même une sphère normale dans laquelle le symbolisme a toute sa liberté, et c'est le monde des rêves.

L'oneiromancie ou l'interprétation symbolique des rêves, considérée plus spécialement comme une méthode pour deviner l'avenir, est un art qui s'est développé aux premiers âges de la civilisation. L'interprétation des songes est représentée dans l'Ancien Testament comme une question très sérieuse et perplexe (qu'on se rappelle le songe du Pharaon, les vaches grasses et les vaches maigres). Plus près de nous, les rêves des grands héros, en particulier Charlemagne, sont représentés comme des événements de haute importance dans les poèmes

(1) Mæer discute le symbolisme, sur quelques-uns de ces champs, dans son ouvrage « Die Symbolik in den Legenden, Marchen, Gebräuchen, und Traumen » *Psychiatrisch-Neurologische Wochenschrift*, n° 6 et 7, mai 1908.



de l'Europe du Moyen-Age. De petits manuels sur l'interprétation des songes ont toujours été très en faveur chez les gens sans culture, et parmi nos dictons populaires courants, il y en a maints qui concernent la signification, les présages favorables ou défavorables, que l'on peut tirer de sortes particulières de rêves.

L'oneiromancie a ainsi lentement dégénéré en folk-lore et superstition. Mais, au début, elle possédait un prestige évoquant à la fois celui de la religion et de la science. Non seulement les anciens interprètes de songes se préoccupaient de la signification et des résultats des rêves individuels avec lesquels ils construisaient un corps de doctrine, mais ils faisaient la distinction entre les rêves qui contenaient et ceux qui ne contenaient pas un message divin. Ainsi, ils ne condescendaient pas à interpréter les rêves qui suivaient l'abus du vin, car ce n'est qu'aux gens tempérants, disaient-ils, que les dieux révèlent leurs secrets (1).

La manière sérieuse et soigneuse dont ils conduisaient l'interprétation des songes se montre bien dans le traité sur ce sujet par Artémidore de Daldis, originaire d'Ephèse, et contemporain de Marc Aurèle (2). Il divisait les rêves en deux classes : les rêves *théorématiques*, qui se réalisent

(1) Philostrate et Pline (*Histoire naturelle*, liv. X, ch. ccxi) posent le même principe, sur des bases un peu plus naturelles.

(2) Il a été traduit par F. S. Krauss, *Symbolik der Traume*, 1881.



littéralement, et les rêves allégoriques. Le premier groupe peut être dit correspondre aux groupes modernes des rêves prophétiques et proleptiques ou prodromiques, tandis que le second comprend les rêves symboliques qui ont, ces dernières années, attiré de nouveau l'attention. Synesius, qui vivait au quatrième siècle, et qui devint occasionnellement évêque chrétien sans cesser d'ailleurs d'être un grec païen, a écrit un important traité sur les rêves. Dans ce traité, avec l'ingéniosité alerte d'un grec, il s'emploie à rationaliser et presque à moderniser l'ancienne doctrine du symbolisme des rêves. Il admet que c'est dans leur obscurité que réside la vérité des rêves et que nous ne devons pas nous attendre à trouver des règles générales en ce qui les concerne. Il n'y a pas deux personnes semblables, de telle sorte que le même rêve ne peut pas avoir la même signification pour chacun, et c'est à nous à découvrir les règles de nos propres rêves. Il avait lui-même, comme Galien, été souvent aidé dans ses écrits par ses rêves, mettant en rêve ses idées en ordre, améliorant son style, et obtenant des critiques de phrases extravagantes. Une fois même, dans le temps où il chassait, il inventa un piège dont l'idée lui était venue en rêve. Synesius déclare que l'attention à la divination par les rêves est bonne sur le terrain moral seulement. Celui qui fait de son lit un trépied prophétique sera soûcieux de mener une vie pure et noble. Il obtiendra ainsi un résul-



tat plus haut que celui qu'il s'était efforcé d'atteindre (1).

Il ne semble pas du tout improbable aujourd'hui que parmi les absurdités de cette oneiromancie populaire il y ait quelques points d'une signification réelle. Jusqu'à ces dernières années, cependant, les absurdités ont écarté l'investigateur scientifique. Le seul investigateur, presque, de la psychologie du rêve qui se soit aventuré à admettre un symbolisme réel du monde des rêves fut Scherner (2) et ses arguments ne furent pas acceptés usuellement; ils n'étaient pas non plus aisés à accepter. Quand nous nous trouvons en face de la question de sym-

(1) Une traduction du « *Traité des Rêves* » de Synésius est comprise dans les *Ceuvres de Synésius de Druon*, pp. 347 et suiv., Synésius est probablement mieux connu des lecteurs anglais modernes par le roman de Charles Kingsley : *Hypathia*. Son traité sur les rêves a été à fort négligé, quoiqu'il se soit hautement recommandé à l'esprit chercheur de Lord Monboddoo qui dit même (*Ancient Metaphysics*, vol. II, 1782, p. 217) en parlant de ce traité. « Il m'apparaît vraiment que depuis Platon et Aristote il n'y a pas eu de philosophe plus profond que Synésius. »

(2) K. A. Scherner, *Das Leben des Traumes*, 1861. En France, Hervey de Saint-Denis, dans un ouvrage anonyme remarquable, que je n'ai pas vu (*les Rêves et les moyens de les diriger*, p. 356, cité par Vaschide et Piéron, *Psychologie du Rêve*, p. 26) a tenté, une théorie symbolique des rêves, en rivalité possible avec la théorie que les associations permanentes s'établissent comme le résultat d'une première coïncidence fortuite. « Existe-t-il, demande-t-il, des analogies bizarres de sensations internes en vertu desquelles certaines vibrations des nerfs, certains mouvements instinctifs de nos viscères correspondent à des sensations en apparence tout à fait différentes? En accord avec cette hypothèse, l'expérience mettrait en lumière des affinités mystérieuses, dont la connaissance pourrait fournir à une science neuve..... Une véritable clef des songes ne serait pas une chose impossible à réaliser si nous pouvions réunir et comparer un nombre suffisant d'observations. »

boles définis et constants, il reste encore vrai que souvent le scepticisme intervient. Mais ce dont on ne peut douter, c'est que nos rêves soient pleins de symbolisme (1).

Les conditions de la vie du rêve, d'ailleurs, nous conduisent avec une facilité toute particulière à la formation du symbolisme, c'est-à-dire d'images qui, bien qu'évoquées par un stimulus défini, sont, elles-mêmes, d'un ordre totalement différent de celui de ce stimulus. Le fait seul que nous *dormons*, c'est-à-dire que les avenues d'un sens qui devrait normalement fournir l'image réelle d'ordre correspondant au stimulus, sont plus ou moins closes, rend le symbolisme inévitable (2). Les canaux directs étant ainsi largement obstrués, d'autres associations voisines et parallèles entrent en jeu, et puisque le contrôle de l'attention et de l'aperception est diminué, ce jeu est souvent sans empêchement. Le symbolisme est le résultat naturel et inévitable de ces conditions (3).

(1) Il est intéressant de noter que les hallucinations peuvent aussi être symboliques. Ainsi, le Comité des Hallucinations de la Société des Recherches Psychiques a reconnu un groupe symbolique, citant, par exemple, le cas de l'homme qui, au moment où son fils meurt, voit une flamme bleue dans l'air et entend une voix qui dit : « C'est son âme. » (*Proceedings Society for Psychical Research*, août 1894, p. 125).

(2) Maeder déclare que la tendance au symbolisme dans les rêves et autres états d'activité psychique similaires est due à « une pensée vague dans un état d'attention diminuée ». C'est là, d'ailleurs, une affirmation inadéquate, et qui laisse de côté le point central.

(3) Dans les autres sphères dans lesquelles le symbolisme a le plus de tendance à apparaître, des conditions semblables ou voisines



On pourrait encore demander pourquoi nous ne reconnaissons pas plus souvent dans les rêves la source actuelle des stimuli qui nous sollicitent. Si les pieds d'un dormeur sont en contact avec quelque chose de chaud, il semblerait plus naturel qu'il rêve à la boule d'eau chaude actuelle, plutôt qu'à un imaginaire Etna, et que si un chant vient à ses oreilles, il conclut à la présence d'un oiseau réel qu'il a souvent entendu, plutôt qu'à l'exécution de la *Création* de Haydn, qu'il n'a jamais entendue. Mais nous avons à nous rappeler la tendance à la magnification dans l'imagerie de rêve, tendance qui repose sur l'émotivité des rêves. L'émotion est normalement amplifiée dans les rêves. Chaque impression atteint la conscience de rêve à travers cette atmosphère émotionnelle, dans une forme élargie, plus vague, peut-être, mais plus massive. Ainsi, le cerveau endormi n'a pas affaire à des impressions actuelles — si nous avons le droit de parler des impressions de la vie éveillée comme « actuelles » — même au moment où il reçoit des impressions actuelles, mais à des impressions transformées. Le

se produisent. Dans les hallucinations qui (comme Parish et d'autres l'ont montré) tendent à se produire dans les états hypnagogiques ou analogues au sommeil, les conditions sont clairement les mêmes. Le symbolisme d'un art, notamment de la musique, est dû aux conditions mêmes de cet art qui exclut tout appel aux autres sens. L'âme primitive atteint le symbolisme à travers une condition similaire des choses qui n'est que le résultat de l'ignorance et du manque de développement des pouvoirs d'aperception. Dans la folie, ces pouvoirs sont morbidelement troublés ou détruits, avec le même résultat.



problème qui se pose devant lui est de trouver une cause adéquate, non pas pour l'impression actuelle, mais pour l'impression transformée et amplifiée. Dans ces circonstances, le symbolisme est tout à fait inévitable. Même quand la nature de l'excitation est exactement perçue, il ne peut en être de même de sa qualité. Le dormeur peut être apte à percevoir qu'il est en train d'être mordu, mais l'impression massive et profonde d'une morsure qui atteint sa conscience endormie ne trouverait pas une explication adéquate dans la supposition d'un moustique considéré comme cause. L'explication adéquate de l'impression transformée reçue ne peut se trouver (comme dans le rêve déjà cité) que dans la supposition d'un animal aussi gros qu'une écrevisse ou même qu'un homard. Cette créature est le symbole du moustique de la réalité (1). Le même phénomène se produit dans les conditions assez semblables de l'intoxication causée par le chloroforme ou l'acide azoteux.

(1) La magnification que nous éprouvons dans les rêves se manifeste dans leurs aspects émotionnels et dans la transformation émotionnelle des stimuli sensoriels actuels venant de l'extérieur ou de l'intérieur de l'organisme. La dimension des objets, dont l'image se représente à la conscience du rêve, d'ordinaire n'est pas modifiée ; si elle change, il semblerait plutôt que ce soit en diminution. Les « Hallucinations Lilliputiennes », comme les appelle Leroy, qui les a étudiées (*Revue de Psychiatrie*, 1909, n° 8) dans lesquelles on observe des gens de taille minime, et souvent colorés, peuvent aussi occasionnellement se présenter dans les intoxications de l'alcool et du chloral, dans la folie circulatoire, et dans diverses autres conditions morbides mentales. Elles sont habituellement de caractère agréable.



L'oblitération, pendant le sommeil, des canaux sensoriels externes, avec les erreurs ou fausses conclusions qui en résultent, ne suffit pas, à elle seule, pour expliquer le symbolisme des rêves. La dissociation de la pensée pendant le sommeil, avec la diminution de l'attention et de l'aperception qui en résulte, est aussi un facteur. La magnification des impressions spéciales sensorielles isolées, dans la conscience du rêve, s'associe avec une obtusité générale, même au repos absolu, du mécanisme sensoriel externe. Une partie de l'organisme, usuellement, semble-t-il, une partie viscérale, est ainsi apte à amplifier sa place dans la conscience aux dépens des autres. Comme le disent Vaschide et Piéron, pendant le sommeil, « les sensations internes se développent au dépens des sensations périphériques. » C'est là, semble-t-il, le secret de l'immense trouble émotionnel de nos rêves. Cependant, il est très rare que ces sensations internes atteignent telles quelles le cerveau endormi. Elles parviennent à la conscience non comme des messages précis, mais, en transformations symboliques. Le cœur, excité ou d'action pénible, ne se rappelle pas directement à la mémoire ; mais il suscite quelque représentation symbolique d'excitation ou de fatigue. Il y a une association certainement, mais l'association ne se produit pas suivant les lignes usuelles de la vie ordinaire civilisée éveillée, mais par des canaux beaucoup plus fondamentaux et primitifs, que dans la vie éveillée actuelle, nous avons main-



tenant abandonnés, ou n'avons jamais connus.

Il y a une autre considération que l'on peut mettre en avant pour l'explication d'un des groupes de rêves symboliques. On a trouvé que certains sujets hystériques de longue date, lorsqu'ils se trouvent dans l'état hypnotique, sont aptes à recevoir des visions mentales de leurs propres viscères, même étant tout à fait ignorants de toute notion de la forme de ces viscères. Cette *autoscopie*, comme on l'a appelée, a été particulièrement étudiée par Féré, Comar et Sollier (1). L'hystérie est un état par bien des côtés étroitement lié au sommeil, et si l'on doit accepter comme un fait réel que l'autoscopie se présente occasionnellement dans l'état psychique anormal de sommeil hypnotique chez les personnes hystériques, il est permis de se demander si elle ne peut pas quelquefois se présenter normalement dans un état voisin du sommeil. On sait que, dans l'état hypnotique, des parties de l'organisme échappant à l'état normal à l'influence de la volonté peuvent exceptionnellement lui devenir soumises. Il n'est pas invraisemblable que, de même, des parties dénuées à l'ordinaire de sensibilité puissent, en certains cas, devenir suffisamment sensibles pour révéler leur forme et leur condition. Nous pouvons ainsi vraiment expliquer plus aisément ces rêves prémonitoires dans lesquels le dormeur

(1) Sollier, « l'Autoscopie interne ». *Revue philosophique*, janvier 1903. Sollier discute les objections faites à la réalité de ce phénomène.



devient conscient de conditions morbides qui ne deviennent perceptibles à la conscience éveillée que lorsqu'elles ont atteint un plus grand degré d'intensité (1).

Il y a longtemps qu'on a reconnu la transformation dans la vie du rêve, de sensations internes en images motrices symboliques. Hippocrate dit, par exemple, que rêver de puits ou de fontaines indique quelque trouble de la vessie. Dans un cas semblable, la vessie affectée envoie au cerveau non pas le message nu de ce qui l'affecte, mais un message symbolique en imagerie motrice, comme, dans un cas connu de moi, l'image d'une grande citerne avec un cours d'eau qui en sort (2). Parfois le symbolisme éveillé par le processus viscéral

(1) « Maintes personnes, écrit le Dr Marie de Manacéine (*Sleep*, 1897, p. 294) lorsqu'elles sont menacées d'une attaque gastrique ou intestinale, rêvent qu'elles voient des poissons. Feu le professeur Sergius Botkine m'a conté avoir constaté sur lui-même cette coïncidence, et je l'ai moi-même observée maintes fois dans le cas d'une jeune fille que je connais bien. Certains ont supposé que la conscience endormie reçoit une impression de l'allongement de l'estomac ou de l'intestin ; mais une telle supposition est plus aisée à émettre qu'à prouver. » Scherner associe les rêves de poisson avec des sensations venant de la vessie, et ici, aussi, on peut dire que nous nous trouvons en présence d'un viscère pisciforme. Greenwood (*Imagination in Dreams*, p. 195) dit qu'il a été toujours sujet, à des intervalles de mois ou d'années, à un rêve persistant, où il voyait une rivière débordante de poissons qui finalement s'entassaient en une horrible masse grouillante. Ce rêve lui laissait toujours une impression de « pâle horreur », mais il ne put jamais trouver les causes et la signification.

(2) Freud cite un cas (*Die Traumdeutung*, p. 233) dans lequel (comme dans le *Cantique des Cantiques*) des colonnes et des piliers apparaissent en rêve comme symbole des jambes, et des portes comme symbole de l'ouverture du corps.



demeure physiologique. Ainsi, fréquemment, l'indigestion suggère des rêves de manger, parfois le rêve de mâcher toutes sortes de substances incombustibles et dégoûtantes, et quelquefois, — plus anormalement, semble-t-il, — des rêves agréables de même nature.

C'est au génie du professeur Sigmund Freud, de Vienne, — à l'heure actuelle le plus audacieux et le plus original des psychologues dans le champ des phénomènes psychiques morbides, — que nous devons la reconnaissance de la place importante, longtemps négligée, qu'occupe le symbolisme dans les rêves. Scherner a argué en faveur de cet aspect des rêves, mais c'était un psychologue peu distingué et sans autorité, et ses arguments ont eu peu d'influence. Freud s'avoue lui-même un partisan de la théorie de Scherner sur le rêve, et un adversaire de toutes les autres théories (1), mais la ma-

(1) Freud, *Die Traumdeutung*, p. 66. Cet ouvrage, publié en 1900, est l'exposé le plus important et le plus détaillé des vues de Freud. On trouve un exposé plus court dans un petit volume des séries « Grenzfragen » *Ueber den Traum*, 1901. Un résumé de la théorie de Freud est donné par le Dr A. Maeder, de Zurich, dans son « Essai d'interprétation de Quelques Rêves » *Archives de Psychologie*, avril 1907; et aussi par Ernest Jones « (Freud's Theory of Dreams » *Review of Neurology and Psychiatry*, mars 1910, et *American Journal of Psychology*, avril 1910). Pour l'ensemble de la doctrine psychologique de Freud, voir la traduction de Brill des « Freud's Selected Papers on Hysteria », 1909. Il y a eu maintes sérieuses critiques des méthodes de Freud. Comme exemple d'une telle critique, accompagnant un exposé de ses méthodes, on peut citer l'ouvrage de Max Isserlin, « Die Psychoanalytische Methode Freud's » *Zeitschrift für die Gesante Neurologie und Psychiatrie*, 1, 1, 1910. Une critique judicieuse et qualifiée des méthodes psycho-



nière dont il traite le sujet est incomparablement plus sagace et plus profonde. Freud, cependant, va bien au delà de la proposition fondamentale, — et, à mon avis, indéniable, — que l'imagerie des rêves est largement symbolique. Il soutient que, derrière le symbolisme des rêves, il y a, en terme ultime, *un désir*. Il pense, en outre, que ce désir a une tendance à être, en réalité, de caractère sexuel plus ou moins, et, en outre, qu'il est imprégné d'éléments qui remontent aux jours de l'enfance du dormeur. D'après les vues de Freud sur le mécanisme des rêves, ce n'est point du tout le développement d'une activité mentale désordonnée, mais c'est (comme il l'a soutenu également pour l'hystérie) (1) l'expression d'un désir, retenue par une sorte d'empêchement ou censure (c'est-à-dire cette sorte de restriction morale qui est encore plus alerte à l'état de veille) et qui cherche de nouvelles formes d'expression. Il y a d'abord dans le rêve le processus de ce que Freud appelle condensation (*Verdichtung*), processus qui consiste dans cette fusion d'éléments séparés qui peuvent être reconnus à l'issue de chaque discussion de rêve; mais Freud soutient que dans cette fusion tous les éléments ont un point commun et se juxtaposent comme les tableaux dans

thérapeutiques de Freud est fourni par Lowenfeld (*Zum gegenwärtigen Stande der Psychotherapie*): « *Münchener Medizinische Wochenschrift*, n^{os} 3 et 4, 1910.

(1) J'ai exposé les vues de Freud sur l'hystérie, que l'on regarde à l'heure actuelle comme faisant presque époque par leur caractère, dans mes *Studies of the Psychology of Sex*. Vol. I., 3^e éd., pp. 219 et suiv.



une photographie composite de Galton. Alors vient le processus de déplacement ou transposition (*Verschiebung*), processus par lequel la base réellement centrale et émotionnelle du rêve se cache sous des futilités. Puis survient le procédé de dramatisation ou de transformation en situation concrète dont les éléments ont une valeur symbolique. Ainsi, comme l'expose Maeder, résumant les vues de Freud, derrière les événements apparemment insignifiants du jour, utilisés dans le rêve, il y a toujours une idée ou un fait important caché. Nous ne rêvons que de choses qui en valent la peine. Ce qui à première vue semble une chose insignifiante est un mur gris qui cache un grand palais. La signification du rêve n'est pas tant dans le rêve lui-même que dans son substratum, qui n'a pas passé le seuil, et que l'analyse seule peut la mener à lumière.

« Nous ne rêvons que de choses qui en valent la peine. » Voilà le point sur lequel maints d'entre nous ne sont plus disposés à suivre Freud. Que des rêves du type étudié par Freud se présentent en réalité, cela peut être accepté. On peut même le considérer comme prouvé. Mais affirmer que tous les rêves doivent entrer dans cette seule formule, c'est demander beaucoup trop. En ce qui concerne l'élément présentatif des rêves, — l'élément basé sur la stimulation sensorielle actuelle, il est, dans bien des cas, déraisonnable d'invoquer la formule de Freud. Si, quand je suis endormi, le chant actuel d'un oiseau me fait rêver que je suis à un



concert, cette impression peut être regardée comme un symbole naturel de la sensation actuelle, et il n'est pas raisonnable de s'attendre à ce que l'analyse psychologique révèle aucune raison personnelle cachée pour que le symbole se présente sous la forme d'un concert. S'il en est ainsi, la formule de Freud perd sa valeur pour l'explication de phénomènes englobés dans une des deux principales divisions des rêves, même suivant une classification superficielle, et qui peut-être entrent dans tous les rêves.

Mais même si nous prenons les rêves de la classe représentative, — celle qui comprend les rêves faits d'images ne dépendant pas directement de la sensation actuelle, — nous avons encore à garder une attitude précautionneuse. Une très grande proportion des rêves de cette classe ne semble, en tant qu'il s'agit des relations avec la vie personnelle nullement « n'en valoir la peine ». Il serait d'ailleurs surprenant qu'il en fût autrement. Il paraît très clair que, dans le sommeil, comme certainement aussi dans l'état hypnagogique, l'attention se trouve diminuée, et le pouvoir d'aperception affaibli. Cela seul semble impliquer un relâchement de la tension par laquelle nous voulons et poursuivons nos fins personnelles. En même temps, comme nous ne concentrons plus nos activités psychiques au foyer du désir, cela permet à des images indifférentes d'entrer plus facilement dans le champ de la conscience endormie. On pourrait



même arguer que l'activité désir, quand elle se manifeste dans le sommeil, et suit la marche indiquée par Freud, correspond à une forme spéciale de sommeil, dans laquelle l'attention et l'aperception, quoique sous des formes modifiées, sont plus actives que dans le sommeil ordinaire (1). De tels rêves semblent se produire avec une fréquence spéciale, ou sous des formes plus nettement définies, chez les malades nerveux et spécialement les hystériques. Et s'il est vrai que les hystériques sont, dans une certaine mesure, endormis à l'état de veille, on peut aussi dire que, dans une certaine mesure, ils sont éveillés à l'état de sommeil. Freud assure, probablement à juste titre, qu'il n'y a pas de distinction fondamentale entre les gens normaux [et les psychoneurotiques, et qu'il y a, par exemple, comme le dit Ferenczi, en insistant sur ce point, « une touche de disposition hystérique chez toute personne ». Freud a vraiment fait d'intéressantes études analytiques sur ses propres rêves, mais le grand corps de matériaux accumulé par lui et son école dérive des rêves de névropathes. Ainsi Stekel établit qu'il a analysé des milliers de rêves, mais

(1) On peut citer à l'appui le fait que, dans la rêverie éveillée, ou rêve diurne, les désirs sont nettement la force motrice qui construit les apparences visionnaires. Freud attache une grande importance à la rêverie, car il considère qu'elle fournit la clef de la compréhension des rêves (*Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre*, 2^e série, pp. 138 et s.). Mais on doit se rappeler que le rêve diurne n'est pas véritablement le rêve, qui se produit dans des conditions physiologiques tout à fait différentes, bien qu'on puisse soutenir de façon plausible que le rêve diurne représente un état intermédiaire entre la conscience éveillée ordinaire et la conscience de sommeil.



sa patiente étude sur l'interprétation des rêves repose exclusivement sur des rêves névropathes (1). Stekel pense, d'ailleurs que de la structure du rêve on peut tirer des conclusions se rapportant à la vie réelle, non seulement quant à la vie et au caractère du sujet, mais aussi quant à son état nerveux, les personnes hystériques ayant des rêves différents de celles en proie à une obsession, et ainsi de suite. S'il en est ainsi, nous avons certainement le droit de douter si des conclusions tirées de l'étude des névropathes peuvent vraiment être autorisées à représenter la vie du rêve normal, même en admettant qu'il n'y ait pas de frontière définie entre les deux. Quel que puisse être le cas pour les névropathes, dans le sommeil normal ordinaire, les images qui traversent le champ de la conscience, bien qu'ayant leur logique propre, semblent, dans une large proportion de cas, tout à fait explicables sans qu'il soit besoin de recourir à la théorie qu'elles sont en relation vitale, quoique cachée, avec notre moi le plus intime.

Même dans la vie éveillée, et à des moments normaux, en dehors de toute rêverie, il semble possible de noter l'apparition, dans le champ de la conscience, d'images qui ne sont évoquées ni par une circonstance physique ou mentale du moment

(1) Les caractéristiques spéciales des rêves chez les hystériques ont été étudiées, avant que Freud eût tourné son attention vers cette question, par Sante de Sanctis (*I sogni e il sonno nell' Isterismo*, 1896). Voir aussi Havelock Ellis, *Studies in the psychology of sex*, vol. I, 3^e éd., 1910, « Auto-Erotisme ».



connue, ni par un désir caché, images qui sont aussi peu en connexion avec les indications immédiates du désir ou même de l'association d'idées que celles du rêve semblent l'être largement. Il m'arrive quelquefois, — comme sûrement il arrive à d'autres, — qu'à un moment où mes pensées sont normalement occupées du travail qui est immédiatement devant moi, soudain apparaît à la surface de la conscience une image sans aucune espèce de rapport. Une scène surgit, vague, mais d'ordinaire reconnaissable ; c'est une ville, ou un paysage, — australien, russe, espagnol, — peu importe, — peut-être entrevus de longues années avant, et auxquels on n'a peut-être jamais pensé depuis, et dont l'image n'a aucune espèce de rapport d'association connue avec le sujet qui m'occupe ou même avec ma vie personnelle en général. Cette image surgit dans la conscience aussi doucement, d'une façon aussi inattendue, aussi imprévue, qu'une bulle soudaine de gaz monte à la surface d'un cours d'eau actuel, venant d'anciens débris organiques qui se décomposent silencieusement dans les profondeurs du dessous (1).

(1) Le romancier Gissing, observateur aigu des états psychiques, dans le plus personnel de ses livres : *The private papers of Henry Ryecroft*, a décrit ce phénomène : « Tout le monde, je suppose, est sujet à cette impression qui souvent me bouleverse. Je suis en train de lire ou de réfléchir, et, à un moment, sans aucune association ou suggestion possible à découvrir, s'élève devant moi la vision d'un endroit que je connais. Impossible d'expliquer pourquoi cet endroit particulier se présente ainsi à la vue de mon âme. L'impulsion cérébrale est si subtile qu'aucune recherche ne peut en découvrir



Tout homme qui a beaucoup voyagé ne peut manquer de posséder, cachés dans les profondeurs psychiques, un nombre pratiquement infini de telles images oubliées, dénuées de toute émotion personnelle. Il est possible de soutenir, en théorie, que lorsqu'elles viennent à la conscience elles sont évoquées par quelque ressemblance réelle, quoique impossible à retrouver, qu'elles ont avec l'état psychique ou physique existant au moment où elles réapparaissent. Mais cette théorie ne peut pas être démontrée. Pas plus que la théorie, simple mais également indémontrable, que de telles images qui se présentent à la surface de la conscience sont le résultat de quelque légère désintégration spontanée dans un obscur centre cérébral, et n'ont pas de cause psychique plus immédiatement précédente que la conscience psychique de l'apparition du soleil hors d'un nuage n'a de précédent psychique.

De même, dans la folie, Liepmann, dans son étude *Ueber Ideenflucht*, a argué avec vraisemblance que la logorrhée ordinaire, — l'incontinence d'idées reliées par des associations superficielles de ressemblance ou de contiguïté, — est une association *sans direction*, c'est-à-dire ne correspondant à aucun intérêt, pratique ou théorique, de l'individu. Ou, comme dit Claparède, la logorrhée est un trouble dans la réaction de *l'intérêt* de

l'origine. » Gissing dit ensuite que, peut-être, une pensée, une phrase, une odeur, un contact, une position du corps ont fourni le lien d'association, mais il ne peut démontrer cette théorie.



la vie. Il semble plus raisonnable de penser que, dans le sommeil ordinaire, le flux d'images suit, la plupart du temps, la même course facile. Cette course peut, parfois, à la conscience éveillée, paraître particulière, mais à la conscience éveillée toutes les circonstances du rêve paraissent particulières. Dans ces conditions, d'ailleurs, nous pouvons bien penser que prévaudra la tendance au mouvement dans le sens de la moindre résistance. Comme l'attention et la volonté sont affaiblies et relâchées dans le sommeil, la concentration tendue sur des buts personnels doit aussi être relâchée. Nous devenons plus désintéressés. Le désir personnel tend pour la plus grande part plutôt à passer à l'arrière-plan qu'à devenir plus proéminent. Si, d'ailleurs, ce n'était pas une période dans laquelle le désir est ordinairement relâché, le sommeil cesserait d'être une période de repos et de récupération.

La conscience du sommeil est un vaste monde, à peine moins vaste que celui de la conscience éveillée. Il serait vain de s'imaginer qu'une simple formule peut embrasser toutes ses variétés multiples et tous ses degrés de profondeur. Ceux qui s'imaginent que tout le rêve est un symbolisme qu'un simple chiffre doit interpréter ne doivent pas s'étonner, si, même injustement, on les compare à ces gens qui veulent trouver à chaque page de Shakespeare une indication précise démontrant que c'est Bacon qui en est l'auteur. Dans le cas de



la théorie de Freud sur l'interprétation du rêve, je tiens le chiffre pour réel, mais je pense qu'il est impossible de considérer une interprétation si étroite et exclusive comme adéquate à expliquer le monde tout entier des rêves. Il serait, *a priori*, incompréhensible que la conscience endormie exerce un pouvoir si extraordinaire de sélection parmi les éléments variés de la vie éveillée, et expérimentalement, il ne semble pas y avoir aucune preuve adéquate pour supposer qu'elle exerce cette action de sélection. Au contraire, elle paraît, en général, suprêmement impartiale en réunissant et combinant toutes les manifestations, les plus triviales aussi bien que les plus intimes, de notre vie éveillée. Il y a un symptôme de désordre mental, nommé *extrospection*, dans lequel le patient attache son attention si minutieusement aux événements qu'il en arrive à interpréter les signes et les incidents les plus futiles, comme pleins de sens caché, et à construire tout un système illusoire (1). L'investigateur des rêves doit toujours avoir dans l'esprit la crainte de tomber dans cette extrospection morbide.

De telles considérations semblent indiquer qu'il n'est pas vrai que chaque rêve, chaque image mentale « vaille la peine » ; et, en même temps, elles ne diminuent nullement la validité des méthodes spéciales et logiques d'investigation de la conscience du rêve. Freud et ses partisans ont montré, en

(1) L'Extrospection a été spécialement étudiée par Vaschide et Vurpas, dans *la Logique morbide*.



dépensant beaucoup de patience et d'habileté, que la méthode d'interprétation des rêves peut dans bien des cas fournir des résultats cohérents que le hasard seul peut difficilement expliquer. Il est permis, cependant, en reconnaissant la justesse avec laquelle Freud revendique la large place du symbolisme dans les rêves, et accueillant favorablement l'application de sa méthode psycho-analytique à l'étude des rêves, de nier que sa méthode d'interprétation soit la seule. Freud prétend que tout rêve a une cause et une signification précise, et que nous devons rejeter l'idée que les rêves soient uniquement le résultat trivial de l'activité dissociée des centres cérébraux. Il demeure vrai, cependant, que, tandis que la raison joue un rôle plus important dans les rêves que beaucoup de gens ne se l'imaginent, l'activité des centres cérébraux dissociés fournit une des meilleures clefs pour l'explication des phénomènes psychiques durant le sommeil. Il serait difficile de croire, dans tous les cas, que, dans le relâchement du sommeil, nos pensées suivent encore une direction délibérément intentionnelle sous le contrôle des impulsions de l'état de veille. Mains faits indiquent, — bien que l'école de Freud puisse certainement objecter que ces faits n'ont pas été profondément interprétés, — que, en réalité, ce contrôle manque souvent visiblement. Il y a, par exemple, le fait bien connu que nos expériences émotionnelles les plus récentes et les plus vives, — précisément celles qui pourraient se formuler



le plus fortement dans un désir, — retrouvent rarement un reflet dans nos rêves, tandis que des circonstances de nature plus banale, comme des événements plus anciens et plus importants, y prennent place facilement. Cela s'explique aisément par cette supposition, — qui n'est pas tout à fait d'accord avec la théorie généralisée du désir, — que les émotions épuisées pendant le jour nous laissent en repos la nuit.

On doit dire aussi que, même en admettant qu'une émotion forte puisse symboliquement suggérer la construction d'un édifice de rêve élaboré qui demande l'analyse pour être interprété, nous rétrécissons le processus indûment si nous affirmons que l'émotion est nécessairement un désir. Le désir est certainement très fondamental dans la vie, et très primitif. Mais il y a une autre émotion également fondamentale et primitive, qui est la peur (1). Nous pouvons très bien nous attendre à trouver cette émotion, aussi bien que le désir, subjacente aux phénomènes de rêve (2).

(1) Sur l'importance psychique des peurs, voir G. Stanley Hall, « A Study of fears », *American Journal of Psychology*, 1897, p. 183. Metchnikoff (*Essais optimistes*, pp. 244 et s.) insiste sur le mélange de force et de peur que l'on trouve chez les singes anthropoïdes.

(2) Foucault l'a noté, ainsi que Morton Prince, et Giessler (qui regarde le rêve de désir comme fréquent chez les enfants) et Flournoy (qui remarque que non seulement une peur mais toute émotion peut être également effective), aussi bien que Claparède. Ce dernier remarque que Freud pourrait regarder une peur comme un désir supprimé, mais on pourrait dire aussi qu'un désir implique, à son inverse, une peur. Freud a lui-même noté (*Jahrbuch für Psychoanalytische*



La forme infantile du rêve de désir, chez les adultes comme chez les enfants, est ainsi, sans aucun doute, extrêmement commune, et même sous sa forme symbolique c'est un phénomène réel et fréquent. Mais il est impossible de suivre Freud quand il déclare que tous les rêves rentrent dans le groupe des rêves-désirs. Le monde de la vie psychique pendant le sommeil est, comme celui de la vie éveillée, riche et varié. On ne peut l'embrasser d'une simple formule. Le génie analytique subtil et chercheur de Freud a grandement contribué à accroître notre connaissance de ce monde du sommeil. Nous pouvons reconnaître la valeur de sa contribution à la psychologie des rêves, tout en refusant d'admettre une généralisation étroite et prématurée.

Le rêve-désir, de l'espèce profondément étudiée par Freud peut être accepté comme un type de rêve, type intéressant, mais il semble évident que ce n'est pas le type unique. Il y a même d'autres types qui semblent lui être étroitement liés, et qui, cependant, en sont tout à fait distincts. C'est, par exemple, le cas, dans le rêve de contraste. Le rêve de contraste, du type de Næke, représente la manifestation de caractéristiques qui

Forschungen, I, 1909, p. 362) que des peurs peuvent être instinctivement combinées avec des désirs. Il regarde l'association d'un désir et d'une peur opposée comme un des éléments de certains états psychiques morbides. Mais il soutient que le désir est l'élément positif et fondamental. « L'inconscient ne peut que désirer » (Das Unbewusste kann nichts als wünschen), affirmation qui paraît un peu trop métaphysique au psychologue.



sont distinctement opposées au caractère et aux habitudes du dormeur. Ainsi, au cours de quatre nuits consécutives, j'ai rêvé avec tous les détails que (1) j'étais le maire d'une grande cité du nord, et que j'allais présider un meeting local d'une société biblique (2) ; que j'étais un soldat dans le feu de la bataille ; et (3) que j'étais en train de me préparer à paraître sur la scène comme comédien ; le seul rôle des trois qui semblait me causer quelque nervosité et répulsion. Dans les rêves de contraste de cette nature nous ne sommes pas en présence de l'apparition d'un désir caché ou réprimé. Ils sont basés purement sur des possibilités et des vestiges, entièrement opposés à notre tempérament tel qu'il s'est développé dans la vie. Ils ne font partie de notre personnalité complexe que dans le sens dont parle Schopenhauer quand il dit que, quelque chemin que nous ayons suivi dans l'existence, il y a chez nous des germes latents qui auraient pu se développer dans un sens exactement opposé. Même un rêve tout à fait semblable peut être dû à des causes tout à fait différentes. Prenons un rêve très simple, car nous raisonnerons mieux sur les faits les plus simples ; le rêve de manger. Nous rêvons que nous mangeons lorsque nous avons faim, mais quelquefois nous faisons le même rêve quand notre estomac souffre de réplétion. Le rêve est le même, mais le mécanisme psychologique est entièrement différent. Il est émotionnel dans un cas, et, dans l'autre, intellectuel. Dans le premier cas, l'image de



la nourriture se construit en réponse à une sensation viscérale organique de besoin, et nous avons un rêve-désir élémentaire, de l'espèce que Freud appellerait le type infantile. Dans le second cas, le même rêve est une théorie, réalisée en peinture concrète, pour expliquer l'existence de la réplétion éprouvée.

Il ne peut pas y avoir le moindre doute que le rêve-désir, sous sa forme simple, ou infantile, comme l'appelle Freud, représente un type de rêve extrêmement commun (1). Un grand nombre de rêves d'enfants sont constitués par des désirs et leurs accomplissements. Les rêves de cette nature, chez les adultes, qui sont provoqués par des sensations organiques actuelles, tendent aussi à tomber, quoique non invariablement, sous la même forme. Nous nous trouvons désirer une chose à l'état de veille; endormis, nous rêvons que nous l'avons obtenue. On peut dire aussi, presque avec certitude, que, dans certains cas, nos rêves sont l'accomplissement de désirs de la vie éveillée, inexprimés ou inconscients. Même les gens les meilleurs, il est probable, peuvent occasionnellement rêver d'événements qui représentent l'accomplissement de souhaits qu'ils n'ont jamais formulés consciemment.

L'archevêque Laud avait l'habitude de noter ses rêves dans son journal. Nous y trouvons la men-

(1) Ainsi A. Wiggam, « A contribution to the Data of Dream Psychology », *Pedagogical Seminary*, juin 1909, rapporte un grand nombre de rêves-désirs, spécialement chez les enfants.



tion d'un rêve troublant, dans lequel il vit le Lord Chancelier, mort, et « déjà décomposé ». Un peu plus loin, nous trouvons que Laud est « très préoccupé par l'envie et la haine imméritée que me porte le Lord Chancelier ». Il n'est pas difficile de trouver l'explication du rêve dans les relations des deux personnages.

Si, d'ailleurs, les rêves sont souvent l'accomplissement de nos désirs, conscients ou inconscients, et si, comme nous avons vu des raisons de le conclure, le symbolisme est une tendance fondamentale de l'activité de rêve, il est inévitable que les rêves-désirs prennent parfois une forme symbolique. C'est ainsi, par exemple, que j'interprète le rêve que j'ai eu de me trouver dans une cathédrale anglaise et de lire sur le mur une notice d'après laquelle, pour la prière du soir, tel jour, l'édifice ne serait pas éclairé afin d'éviter d'attirer les moustiques. Je m'éveille avec un léger mal de tête ; la cathédrale non éclairée était le symbole de la fraîcheur et de l'obscurité que l'on désire toujours quand on a mal de tête.

Il ne peut pas, non plus, y avoir le moindre doute que les désirs érotiques se répercutent souvent dans les rêves, sous la forme infantile comme sous la forme symbolique. Un exemple suffira. Il nous est fourni par une jeune dame aux tendances un peu névropathiques par hérédité, âgée de vingt-trois ans, musicale et intelligente, qui aimait son maître de musique, l'organiste de l'église. Elle nota son



rêve à l'époque même. « Je me trouvais à l'école où j'avais passé mon enfance, et l'on m'annonça que j'étais sainte Agnès, vierge et martyre, et que dans cinq minutes on allait me trancher la tête avec un grand couteau. L'éclat de la lame m'effraya tellement que je demandai si, à la place, je ne pourrais par être étranglée par l'homme que j'aimais. On me donna la permission, si je pouvais lui persuader de venir à temps. Je courus jusqu'à l'église (tout en me disant que je savais que c'était un rêve, mais que je *devais* voir ce qu'il dirait), marchant sur de larges pierres qui coupaient mes pieds nus, et me demandant avec étonnement à quelle époque je vivais, désireuse de rencontrer quelques femmes pour le savoir d'après leur toilette. Quand j'en vis, elles portaient toutes des erinolines. J'arrivai à l'église, courus dans l'aile centrale, qui était pleine de monde, me disant que peu importait, puisque je devais être tuée. M. T. (l'organiste) dirigeait une répétition des choristes dans le vestiaire. Je courus à lui, et je lui dis : « Venez tout de suite, je vais être tuée. » Il se mit très en colère et me dit : « Allez-vous-en ! Vous venez toujours m'interrompre pendant mes répétitions. » « Ne comprenez-vous donc pas ? » ajoutai-je. « On va me tuer tout de suite. Il y a un glaive suspendu sur ma tête ; mais j'aimerais mieux être étranglée par vous, et ils m'ont dit que c'était permis si je pouvais vous trouver à temps. » Aussitôt qu'il eut compris, il vint tout de suite. Puis il me sembla, dans mon rêve,



que nous étions mariés et que nous avions un enfant, qui se destinait à être compositeur de musique. Je dis que je devais d'abord dire adieu à mon fils, et je demandai à sa boune de l'amener. Quand il fut là, je lui dis : « Adieu, mon fils ! On va me tuer. » Il répondit : « Ma mère, suis-je un garçon, ou une fille ? Quand je suis avec les garçons, il me semble que je ne suis pas comme eux, et ils m'appellent une fille, et pourtant je ne ressemble pas à une fille. » Je répondis : « Vous êtes les deux en un, parce que vous devez être un jour un génie musical parfait. »

Dans ce rêve, qui représente la réalisation dans le sommeil d'une affection contrariée dans la vie, nous voyons côte à côte l'accomplissement infantile et symbolique d'un désir érotique, qui se personnifie dans un enfant musicalement doué. Le désir d'être étranglé est, sans nul doute, un symbole érotique (1); il est significatif que, dans le rêve, l'acceptation de la mort par strangulation se confonde avec l'idée de mariage, bien que l'idée de mort subsiste encore bizarrement, sans doute parce que la conscience de rêve ne s'est pas rendu compte que la forme de mort acceptée était un symbole, subconsciemment fourni, de la consommation du mariage.

Le rêve-désir du type de Freud s'est présenté ici en considération parce qu'il est un exemple spécia-

(1) Havelock Ellis, *Studies in the psychology of sex*, vol. III, « Love and pain ».



et développé du symbolisme des rêves. La place importante des symboles dans le rêve ne dépend d'ailleurs nullement de la valeur de ce type particulier de rêve, et nous pouvons maintenant continuer la discussion de la signification de la tendance symbolique dans le sommeil sous sa forme la plus importante.

Les symboles dont nous avons eu tant à nous préoccuper sont le résultat d'une tendance de la conscience de rêve à objectiver les sentiments et les émotions de notre organisme interne en objets concrets, ou en processus extérieurs à l'organisme. Sous sa forme complète, cette tendance symbolique devient l'objectivation d'une partie des sentiments ou de la personnalité du dormeur en une personnalité imaginaire distincte. Il se produit un processus de dramatisation et le rêveur se trouve à la fois en action et en réaction ; amical, hostile ou indifférent, en présence de personnalités apparemment extérieures, qui, à la lumière d'une analyse possible au réveil paraissent, comme il est aisé de le démontrer, formées de portions séparées de sa personnalité (1). Une forme commune et simple d'une telle objectivation, étroitement alliée à quelques-uns des symbolismes déjà cités, se présente lorsque le dormeur voit l'image d'une personne souffrant de quelque affection d'une partie du corps, et trouve

(1) L'élément dramatique du rêve a été dégagé par Carl du Prel (*Philosophy of Mysticism*, vol. I, chap. III), mais il a jeté peu de lumière sur la question.



au réveil que c'est lui qui souffre d'une douleur ou d'une gêne dans cet endroit. Ainsi, un médecin rêve qu'il examine une tumeur à l'aîne d'un patient et, en s'éveillant, il trouve une légère irritation dans la même partie de son propre corps. Semblablement, comme nos besoins physiques, quand nous les éprouvons dans le sommeil, peuvent être symbolisés par des processus ou des objets naturels inanimés, ainsi peuvent-ils aussi s'objectiver dans l'image d'une autre personne, occupée à satisfaire le besoin que nous éprouvons nous-mêmes inconsciemment.

Un groupe de cas intéressants et significatifs est fourni par ces rêves dans lesquels — comme résultat de quelque compression ou effort, les sensations tactiles et musculaires de nos propres membres s'extériorisent de la conscience endormie, et sont érigées en quelque imaginaire personnalité. Ainsi, un médecin de mes amis, peu de temps après une attaque d'influenza, rêva que, dans une conversation avec une de ses patientes, il lui posait la main sur le genou. Elle lui demandait de l'enlever, mais tous les efforts qu'il faisait dans ce sens étaient vains, et il s'éveilla dans l'horreur d'une situation si peu en rapport avec sa dignité professionnelle, pour trouver sa main solidement maintenue entre ses deux genoux. Son corps s'était ainsi divisé, par la conscience de rêve, entre lui-même et une personne imaginaire. Le genou avait été attribué à l'autre personne, tandis que la main demeurait la sienne, la main demeurant à lui de



préférence au genou, à cause, sans nul doute, de sa sensibilité tactile plus grande, et de son association plus intime et plus complexe avec le cerveau. Dans l'état hypnagogique (ou hypnopompique), de telles sensations de rêve peuvent presque atteindre l'intensité de l'hallucination. Ainsi, après un repas mal digéré, je m'éveille avec le sentiment vif que quelqu'un est couché sur moi, essayant d'arracher les couvertures, et je me surprends en train d'essayer énergiquement, mais apparemment en vain, d'articuler « Qui est là » ? Dans un autre rêve de type semblable, comme j'étais couché sur le dos (peut-être avec une légère indigestion due à un repas plus tardif que d'habitude) je m'éveillai en train de pousser une sorte d'exclamation inarticulée qui éveilla aussi ma femme. J'avais rêvé que j'étais couché dans mon lit et que quelque créature, que je ne voyais pas, — plus surnaturelle qu'humaine, me sembla-t-il, — arrachait violemment mes draps, tandis que je lui criais, très distinctement, me sembla-t-il : Arrière ! Arrière !

Il est évident que ma propre sensation d'oppression, mes propres mouvements inconscients et involontaires qui dérangeaient les couvertures étaient reconstruits par la conscience de rêve comme les actions d'une personne extérieure, dans le second cas une personne surnaturelle ; il est intéressant de noter que, dans ce deuxième cas, j'acceptais le personnage pour tel et m'adressais à lui dans le style conventionnel approprié des vieilles légendes. L'illu-



sion peut persister quelques moments après le réveil. Une dame, après avoir respiré fortement et convulsivement pendant quelques secondes, s'éveille en disant : « Il doit y avoir dans le lit un rat ou une souris, qui le secoue dans tous les sens. » — « Vous dormiez, lui répond son mari, je l'ai su par votre respiration. » — « Oh ! répond-elle, si je respirais si fort, c'était pour le faire partir. » Ici nous voyons que, en ressemblance avec les cas précédents, la propre activité musculaire du dormeur se reconstruit, dans le sommeil, en une image de force extérieure. Mais revenue à l'état hypnagogique de demi-réveil, la dame reconnaît que cette activité était la sienne, bien qu'elle soit encore incapable de secouer complètement l'illusion basée sur la théorie formée pendant le sommeil.

Ici nous atteignons le seuil de l'hallucination. On peut dire du cas que je vais citer qu'il se trouve sur ce seuil même; puisqu'il s'agit d'une impression reçue à l'état hypnagogique, acceptée sous sa forme illusionnelle, même alors que le rêveur est complètement éveillé. La fille d'un fermier, — une belle fille de vingt et un ans, avec de promptes réactions nerveuses, mais un esprit sans culture, rêva qu'elle voyait son frère (mort quelques années auparavant) avec du sang lui coulant des doigts. Elle se réveilla effrayée, mais elle était en train de se rassurer en se disant que ce n'était là qu'un rêve, quand elle sentit une main lui saisir l'épaule par trois fois. Il n'y avait personne dans la cham-



bre; la porte était fermée, et aucune explication n'était possible. Elle fut donc encore plus effrayée sauta du lit immédiatement, s'habilla, et descendit passer le reste de la nuit à travailler. Elle était si convaincue que c'était une main réelle qui l'avait touchée, bien que ce parût impossible, qu'elle demanda à ses frères s'ils n'avaient pas voulu lui faire une plaisanterie. Le choc nerveux fut considérable; elle ne put reposer tranquille pendant plusieurs semaines. Elle ne connaissait naturellement rien des phénomènes psychiques anormaux, et avait la plus grande perplexité à expliquer le phénomène, sinon par la supposition que c'était un fantôme. L'explication, en réalité, est très simple. Il est bien reconnu que des contractions musculaires involontaires peuvent se produire dans l'épaule, spécialement après qu'elle a été soumise à une pression, et que, dans certains cas, de telles contractions peuvent donner l'impression d'un attouchement (1). Le rêve d'une main ensanglantée indique, — si nous nous rappelons la tendance à objectiver les sensations symboliquement, tendance qui nous est maintenant familière, — que le bras de la jeune fille était probablement serré sous

(1) Ainsi, dans le Rapport de la « *Psychical Research Society* » sur le *Census of Hallucinations*, on cite le cas d'un homme surmené et fatigué qui, quelques moments après avoir quitté un tramway, eut la sensation très nette que quelqu'un l'avait touché à l'épaule, bien qu'en se retournant aussitôt il ne vit personne. Il se rappela alors que, dans le tramway, il était resté appuyé contre un verrou de fer, et que, sûrement ce qu'il venait d'éprouver n'était



elle dans une position de crampe (1). Cette pression expliquerait non seulement le rêve, mais aussi les sensations d'attouchement au réveil. La nature du rêve, l'état d'émotion terrifiée produit par lui, et l'obscurité mentale de l'état hypnagogique se combinaient naturellement, chez un sujet peu accoutumé à s'analyser, pour créer une illusion que la réflexion est impuissante à dissiper, bien que, à l'état de veille, la personne en question n'eût probablement prêté aucune attention à de telles contractions musculaires. Parlant strictement, cette expérience est une illusion, — c'est-à-dire une mauvaise interprétation d'une sensation réelle, — et non pas une hallucination, — ou une perception sans cause objective connue, — mais il n'y a pas de ligne nette de démarcation. Dans tous les cas, il peut être maintenant considéré comme prouvé que les hallucinations tendent à se produire dans le voisinage du sommeil, — et par conséquent qu'elles participent de la nature des rêves (2).

qu'une contraction musculaire spontanée suscitée par la pression. (*Proceedings Society for Psychological Research*, août 1894, p. 3.) Des sensations de toucher éprouvées au réveil, en correspondance avec un rêve, sont assez fréquentes. Ainsi Wagner, du temps qu'il aimait Mathilde Wesendonk, écrivait, dans le journal privé qu'il tenait pour elle, comment, après un rêve, « en m'éveillant je sentis distinctement un baiser sur mon front ».

(1) Des pressions variées donnent des rêves de sang. Ainsi un de mes amis, qui a le cœur faible, me dit qu'il rêve de sang quand il dort sur le côté gauche. Dans certains de ces cas, il est possible qu'il y ait des sensations rétinales de rouge.

(2) Dans le *Census of Hallucinations* (ch. IX), le Comité de la Psychological Research Society a noté que les hallucinations sont prin-



Nous nous sommes occupés de la tendance, dans le rêve, à objectiver des parties de notre corps en construisant grâce à elles de nouvelles personnalités extérieures. Mais le même processus précisément se manifeste dans le sommeil en ce qui concerne nos pensées et nos sentiments. Nous en détachons des portions aussi, et nous en construisons d'autres personnalités, et parfois même nous douons les personnes ainsi formées de pensées et de sentiments plus proches de notre personnalité normale que ceux que nous réservons pour nous-mêmes. Ainsi une dame rêvait que, se promenant avec un ami, elle découvrait une espèce d'animal-fruit, une sorte de prune contenant un eseargot, et qu'elle manifestait son admiration en trouvant une combinaison si merveilleusement adaptée à l'utilisation culinaire. C'était son ami qui, manifestant les sentiments qu'elle aurait eus sans doute à l'état de veille, poussait une exclamation de dégoût. Beaucoup de rêves dans lesquels intervient quelque élément dramatique sont dus à ce dédoublement de la personnalité. Dans le rêve nous pouvons éprouver de la honte ou de la confusion, des rebuffades ou des raisonnements des autres personnes, mais ces personnes qui s'opposent à nous, c'est toujours nous-mêmes (1).

cipalement aptes à se produire au réveil, ou dans l'état intermédiaire entre le sommeil et la veille ; Parish, dans son étude très approfondie, *Hallucinations and Illusions* (Contemporary Science Series), a développé ce fait et a insisté sur sa signification.

(1) La remarque du D^r Johnson sur ce point a été souvent rappo-



Quelques théoriciens du rêve se sont étonnés grandement de cette tendance de l'esprit endormi à objectiver des portions de lui-même, à créer ainsi des personnages imaginaires et à développer des situations dramatiques. Cela ne leur a semblé explicable que comme la manifestation d'une sorte de don de l'imagination propre au sommeil. Pourtant, si remarquable qu'il soit, ce processus est simplement l'inévitable résultat des conditions dans lesquelles existe la vie psychique pendant le sommeil. Si nous nous rendons compte qu'il se produit, pendant le sommeil, un degré plus ou moins prononcé de dissociation des éléments contenus dans la pensée, si nous nous rendons compte, aussi, que dans le sommeil profond comme à l'état de veille, l'âme est une chose qui raisonne instinctivement, et qui ne peut s'empêcher de construire des hypothèses, nous pouvons aisément comprendre comment se développent les personnages et les situations des rêves. Un procédé très semblable pourrait se produire, sous certaines circonstances, dans la vie réelle. Si, par exemple, nous entendions une voix inconnue parler derrière un rideau, nous ne manquerions pas de construire une personne imaginaire en connexion avec la voix, les caractéristi-

léc. Il rêva qu'il avait été humilié dans une discussion, et qu'il en était fort mortifié. « Si mon jugement ne m'avait pas fait défaut, dit-il, j'aurais vu que l'esprit ingénieux de ce prétendu antagoniste, dont la supériorité m'avait abattu, était autant fourni par moi que les arguments que j'avais cru présenter en mon propre nom. » (Boswell, *Johnson*, éd. par Hill. vol. IV, p. 5.)



ques de cette personne imaginaire étant largement déterminées par la nature de la voix et le sens des mots prononcés; il serait, en outre, tout à fait aisé d'entrer en conversation avec la personne ainsi construite. C'est là ce qui semble se produire dans les rêves. Nous entendons une voix derrière un rideau d'obscurité, et pour faire accorder cette voix et les choses qu'elle dit, nous créons instinctivement une représentation qui, en vertu de l'aptitude hallucinatoire du sommeil, se projette sur le rideau. Il est facile, dès lors, d'entrer en conversation avec la personne que nous avons ainsi construite. Il ne nous arrive pas plus, dans le sommeil, de nous figurer que la voix que nous entendons est seulement une voix, et rien de plus, qu'il ne nous arriverait, à l'état de veille, de supposer que la voix derrière le rideau est une voix, et rien de plus. Le processus est le même. La différence est que, dans le rêve, nous vivons, sans le savoir, au milieu de ce qu'au point de vue de la vie éveillée nous appellerions des hallucinations.

Le processus par lequel des rêves se forment dans la conscience endormie au moyen de la dissociation des éléments de la personnalité du dormeur pour la construction d'autres personnalités a été signalé dès le moment où les rêves ont commencé à être sérieusement étudiés. Maury parle de la scission de la personnalité dans les rêves (1).

(1) Maury, *le Sommeil et les Rêves*, 1861, pp. 118.



Delbœuf discute ce qu'il appelle l'altruisation par le dormeur d'une partie de ces représentations (1). Foucault désigne le même procédé sous le nom de personnalisation (2). Giessler s'essaye soigneusement à expliquer l'énigme de cette scission, — la formation d'un second moi, dans les rêves. Si, dit-il, une sensation de toucher ou autre excède la capacité d'adaptation du corps en rêve, c'est-à-dire si l'état du stimulus est au delà du seuil d'aperception, une partie seulement de la perception est rapportée au corps réel, l'autre est attribuée à un moi secondaire (3). Cette explication, qui embrasse justement la classe représentative des rêves, en connexion directe avec les stimuli sensoriels, ne s'applique pas aussi aisément à la dramatisation de nos rêves représentatifs que l'on ne peut pas rattacher si directement à une stimulation corporelle.

Cette dissociation de la personnalité est vraiment une tendance de l'esprit très prononcée et d'une large extension. Elle a été, ces dernières années, soigneusement étudiée. Nous avons ainsi la base de ce phénomène psychique que l'on appelle, de noms divers, personnalité secondaire, double personnalité, dédoublement de la personnalité, personnalité multiple, alternance de la personnalité, etc. (4) ; et qui, jadis, était regardé comme

(1) Delbœuf, *le Sommeil et les Rêves*, pp. 24 et s.

(2) Foucault, *le Rêve*, p. 137.

(3) Giessler, « Das Ich im Traume ». *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 1905, IV et V, pp. 300 et s.

(4) Voir spécialement les ouvrages de Pierre Janet, et aussi ceux



dû à la possession du démon. De telles conditions semblent être, usuellement, associées avec l'hystérie. Le fait essentiel de l'hystérie est, d'après Janet, l'absence de la faculté de synthèse qui est en même temps un manque d'attention et d'aperception, et qui a comme résultat une désintégration du champ de la conscience, en parties mutuellement exclusives. C'est-à-dire qu'il y a un processus de dissociation. Mais c'est là une condition qui ressemble, comme nous l'avons vu, à celle qu'on trouve dans les rêves. Il n'est pas, d'ailleurs, difficile d'accepter le point de vue de Sollier et des autres, que l'hystérie est un état voisin du sommeil, un état de vigilambulisme dans lequel les patients sont souvent incapables d'obtenir le sommeil normal, simplement parce qu'ils sont tout le temps dans un état de sommeil anormal. Un d'eux disait à Sollier. « Je ne puis pas dormir, parce que je suis endormi tout le temps. » On peut admettre ainsi que les personnalités multiples de l'hystérie (1) fournissent une analogie pathologique de cette tendance à l'objectivation dramatique de portions de notre personnalité, qui

de Morton Prince, Albert Wilson, etc. L'étude très soignée de Flournoy sur M^{lle} Hélène Smith (*Des Indes à la Planète Mars*, 1900) est digne d'attention. Un sommaire de quelques cas importants de personnalité multiple se trouvera dans *Sleep*, de Marie de Manacéine, pp. 127 et suiv., ainsi que quelques références bibliographiques, ib., p. 151.

(1) J. Milne Bramwell soutient (*Personnalités Secondaires et Multiples*, *Brain*, 1900) que de tels cas ne sont pas invariablement hystériques.



est normale et n'a rien de pathologique dans le rêve.

De même, dans la folie, nous avons une tendance même plus constante et prolongée, de la part du sujet, à attribuer ses propres sensations à des individus imaginaires et à créer des personnalités au détriment de sa personnalité réelle. Toutes les illusions, désillusions, et hallucinations des fous sont purement les manifestations multiples de cette tendance. Sans elle, il n'y aurait pas de folie. Ce n'est pas parce qu'il est sujet à des sensations inusuelles, — visuelles, auditives, tactiles, olfactives, viscérales, etc., — qu'un homme est fou. C'est parce qu'il crée des personnalités imaginaires pour expliquer ces sensations. Si sa nourriture a un goût étrange, quelqu'un lui a donné du poison ; s'il entend une voix étrange, c'est quelqu'un qui communique avec lui par téléphone, ou microphone, ou hypnotisme ; s'il éprouve une sensation interne étrange, c'est peut-être qu'il y a une autre personne au dedans de lui. On a souvent cité le cas de cet homme qui attribuait toutes les impressions qu'il ressentait, même les plus normales, sensations de la faim et de la soif, à des gens autour de lui. C'est exactement le même processus que celui de nos rêves. L'homme sain, l'homme normal, éveillé, peut éprouver toutes ces étranges sensations, mais il reconnaît qu'elles naissent spontanément de sa propre organisation.

Nous pouvons, d'ailleurs, faire un pas de plus.



Cette objectivation du moi, cette dramatisation de nos expériences, ne se confine pas dans le sommeil et dans les conditions pathologiques qui ressemblent au sommeil. Elle est naturelle et primitive dans un sens bien plus large. L'enfant regarde curieusement ses propres pieds, épie leurs mouvements, joue avec eux, les « punit ». Sa conscience ne les a pas encore assimilés comme partie de son moi (1), l'enfant agit réellement et sent, à l'égard des parties éloignées de son propre corps, comme l'adulte agit et sent en dormant. Rappelons-nous la généralisation de Giessler; que la conscience de rêve correspond à l'état psychique normal dans la période de l'enfance, tandis que la subconscience du sommeil correspond à l'état psychique de l'embryon; de telle sorte que l'état de rêve représente la renaissance du « moi » au moment où il se dégageait des sensations impersonnelles et des images indistinctes de la vie embryonnaire. Que la conscience endormie soit la même que la conscience embryonnaire primitive, cela est indiqué vraiment, à ce qu'il m'a souvent semblé, par ce fait que, chez maints animaux, la position embryonnaire est celle du repos et du sommeil. Les petits canards et les petits poulets dans l'œuf ont la tête sous leur aile.

(1) Voir G. Santley Hall, « The Early sense of Self », *American Journal of Psychology*, avril 1898). Cooley (« The early Use of Self-Words by a Child », *Psychological Review*, 1909, p.94) trouve que l'enfant distingue entre lui-même considéré (1) comme corps, et (2) comme affirmation personnelle unie à l'action. Il dit « bébé » en parlant du premier, et « Je » en parlant du second.



Le chien dort les pieds réunis, la tête penchée, et l'arrière-train élevé. L'homme, dans le sein de sa mère, aussi bien que dans le sommeil, tend à prendre une forme circulaire, avec les muscles fléchisseurs prédominant sur les extenseurs.

Les sauvages sont allés plus loin que les enfants dans l'aptitude à assimiler les impressions de leurs propres membres, mais, au point de vue psychique, ils ont encore la tendance constante à objectiver leurs propres sentiments ou idées, leur donnant une existence externe. L'homme primitif a fait cela dès le commencement, et cette impulsion a poussé ses racines dans toutes les plus fondamentales traditions humaines, même sous la forme où elles survivent dans la civilisation d'aujourd'hui. L'homme du monde primitif se meut, comme le dormeur, dans un océan d'émotions et d'idées dont il ne peut reconnaître l'origine, et, comme le dormeur, instinctivement, il les dramatise. Mais, différemment du dormeur, il donne une stabilité aux images ainsi créées, et qu'il prend de bonne foi pour des êtres indépendants. Ainsi nous avons les stages animiques de la civilisation ; l'homme primitif peuple son univers de dieux, d'esprits, de démons, de fées, de spectres, qui entrent dans la tradition de sa race, et sont plus ou moins acceptés même par les générations suivantes et récentes qui depuis longtemps ont renoncé à cette création.

Même dans nos civilisations plus avancées, nous continuons à lutter avec des formes récentes de



cette tendance protéeenne à objectiver le « moi », et à prêter notre âme aux choses et même aux personnes qui nous entourent. L'enfant impatient, et d'éducation imparfaite, l'homme même, frappe vicieusement les objets contre lesquels il se heurte, animés ou inanimés, pour venger un tort qui n'existe que dans lui-même. Sur un plan légèrement plus haut, les hommes du moyen-âge intentaient des actions en justice contre des animaux coupables, et les condamnaient solennellement comme « criminels (1) ». Et aujourd'hui, encore, la société « punit » le criminel humain, parce qu'elle a fait de lui une nouvelle création imaginaire, à l'image d'une personne normale ordinaire, et qu'elle n'a pas l'intelligence de comprendre qu'il a été formé par les lois de sa nature et de son entourage en une créature contre laquelle nous avons le droit de nous protéger, mais que nous n'avons pas le droit de « punir » (2). Nous voyons partout autour de nous

(1) Voir Havelock Ellis, *The Criminal*, 4^e éd. 1900, p. 367.

(2) Dans les traditions existantes de la loi et de la police, il est encore possible de trouver maintes survivances de cette tendance à objectiver les impressions subjectives. Ainsi, M. Théodore Schroeder a montré (*Free Press Antholog.*, 1909, pp. 171 et s.) que les persécutions auxquelles ont été soumis, dans divers pays dits civilisés, maints estimables ou même nobles ouvrages de littérature, de science ou d'art, sont basées sur la notion primitive que « l'indécence » réside dans l'objet et non dans la personne qui éprouve le sentiment, et qui devrait seule, par conséquent, être supprimée, s'il y a matière à suppression. Cette erreur psychologique continue à subsister, bien qu'elle ait été démasquée de la manière la plus nette même par saint Paul (v. épître aux Romains, XIV, 14) ; elle est en quelque sorte analogue à la conception médiévale de la ériminalité des animaux.



les vestiges survivants de cette tendance primitive des hommes à projeter leur personnalité dans des objets extérieurs. La véritable civilisation repose en grande partie sur la subordination convenable de cette tendance, sur l'idée nette que nous nous faisons de nos possibilités émotionnelles, et le contrôle auquel nous les soumettons, et sur l'accroissement, qui en résulte, de notre responsabilité personnelle.

Ainsi, on ne saurait regarder comme trop grande l'immense importance de la tendance symbolique primitive à objectiver le subjectif. Les hommes ont pris dans leur cœur leurs sentiments les meilleurs et les pires, les ont personnalisés et dramatisés, puis les ont méprisés ou adorés, incapables d'entendre la voix de chacune de ces images leur disant : « Je suis toi-même. » Nos conceptions de la religion, de la morale, et d'un grand nombre des plus nobles phénomènes de la vie, spécialement des phénomènes les plus exceptionnels, se sont ainsi développées sous cette influence qui sert encore à susciter certains mouvements d'aujourd'hui que l'on s'imagine être modernes.

Le rêve, nous l'avons vu, n'est pas la seule source de telles conceptions. Mais elles eussent difficilement paru convaincantes, et peut-être n'eussent-elles jamais pris naissance, chez des peuples qui eussent été complètement privés d'expériences de rêves. Une grande part de l'ensemble du progrès dans la connaissance psychologique, une grande part de la



civilisation même consiste dans cette réalisation qui nous fait nous rendre compte que ce qui paraît objectif est en réalité subjectif, que les anges, les démons, les génies de toutes sortes qui semblaient jadis être des forces externes prenant possession des individualités faibles et vacantes, ne sont eux-mêmes que des modes d'action de personnalités merveilleusement riches et variées. Dans nos rêves, nous sommes ramenés au cercle magique de la culture primitive ; nous frissonnons et nous tremblons en présence de fantômes imaginaires qui ne sont faits que de nos pensées et de nos émotions, et qui sont, en réalité, notre propre chair.



CHAPITRE VIII

RÊVES DE MORTS

Dissociation mentale pendant le sommeil. — Exemple du rêve de retour à la vie d'école. — Le rêve type de l'ami mort. — Exemples. — Premiers rêves de ce type notés. — Formes atypiques. — Consolation apportée parfois par des rêves de personnes mortes. — Anciennes légendes au sujet de ce type de rêve. — Influence des rêves sur la croyance de l'homme primitif à la survivance après la mort.

Nos souvenirs tendent à se répartir en groupes ou systèmes. Nous possédons tous un grand nombre de groupes d'impressions ainsi systématisés. Chaque période de notre vie, chaque sujet dont nous nous sommes occupés, chaque ami intime que nous avons eu, représente un ensemble plus ou moins distinct d'idées et de sentiments. Dans chacun de ces systèmes, une idée ou un sentiment rappelle aisément telle autre idée ou tel autre sentiment appartenant au même système. De même, dans la vie éveillée, vie pleine et alerte, chaque système est en relation avec tous les autres. Si les souvenirs se rattachant à une période de notre vie,



à un pays où nous avons vécu, arrivent dans le champ de la conscience, nous pouvons contrôler et critiquer ces souvenirs, en les rapprochant de souvenirs qui se rattachent à d'autres périodes de notre vie ou à d'autres pays. Si nous sommes submergés par les idées et les sentiments associés au souvenir d'un ami, nous pouvons rétablir notre équilibre mental en évoquant les idées et les émotions liées au souvenir d'un autre ami. Les divers systèmes sont ainsi coordonnés dans l'aperception (1).

Mais, dans le sommeil, ces groupes ne sont pas d'ordinaire si solidement rattachés ensemble par ces liens qui nous permettent, à l'état de veille, de passer de l'un à l'autre. Ils sont comme relâchés de leurs points d'attache ; chaque groupe semble voguer librement sur la mer de la conscience ; ils se rencontrent dans des associations qui semblent neuves et tout à fait de hasard. C'est ce processus de dissociations que nous trouvons si marqué dans le rêve, et dans tous les phénomènes psychiques.

Un exemple simple et probant de choc et de confusion de deux systèmes opposés de souvenirs

(1) Je puis citer la très intéressante discussion du professeur G. F. Stout (*Analytic Psychology*, vol. II, p. 145) sur le conflit des systèmes dans l'aperception, et sur la suspension et le choc qui se produisent quand deux ou plusieurs systèmes entrent en conflit de telle sorte que le succès de l'un soit la défaite de l'autre. La discussion est pleine d'intérêt et de points de vue neufs sur les phénomènes des rêves.



dans le rêve, en l'absence de tout contrôle aperceptif, nous est fourni par un type commun et bien connu de rêve, celui où l'on se voit retourné à l'école de l'enfance (1). Maintes personnes sont sujettes à ce rêve, qui est souvent très vif et très troublant. Trente ans, parfois, et plus, se sont écoulés, depuis que nous avons quitté l'école, et nous n'y sommes jamais revenus depuis. Cette école a peut-être disparu complètement de nos souvenirs éveillés. Cependant, de temps en temps, nous nous y retrouvons en rêve, on nous fait asseoir sur notre banc d'autrefois ; nous éprouvons toujours une impression de conflit, un vague malaise, le sentiment de quelque chose de répugnant et d'humiliant, car nous nous rendons compte que nous sommes devenus trop vieux. Voici un exemple : Je me trouve reporté dans mon ancienne école, mais mon maître d'autrefois n'est pas là. Il est malade, me dit son remplaçant, dont le visage me paraît familier, bien que je ne puisse discerner où je l'ai vu. Je ne connais aucun des élèves. Je reviens, me semblerait-il, après une absence de quelques mois. Je me rends compte que je dois reprendre mon ancienne place, et cependant, j'éprouve un vif sentiment de répulsion à le faire, comme si c'était inconvénient. Ce dernier sentiment semble

(1) Foucault, par exemple (le Rêve, p. 25), discute des rêves de ce type et en donne des exemples. Je ne pourrai établir ici les causes de ce type de rêve. Peut-être, comme le croit Wundt, est-il dû à quelque malaise physique du dormeur, une position de crampe, par exemple, qui s'exprime symboliquement.



peu à peu prévaloir, et je cesse d'être un élève pour devenir un visiteur, faisant remarquer au maître d'école, sans aucune sincérité, qu'il est agréable de voir la place où l'on a été tout petit.

Dans un cas comme celui-ci, il semble que le tableau d'un ancien système de souvenirs flotte sur le champ de la conscience de sommeil, et que le rêveur soit naturellement attiré dans ce système, et commence à s'adapter à ses exigences. Mais à mesure qu'il le fait, l'influence des systèmes postérieurs en date, et incompatibles, tend à l'affecter inconsciemment (1); les liens de connexion, d'ailleurs, qui à l'état d'éveil lui permettraient d'ajuster de façon critique les systèmes opposés, n'agissent plus; l'aperception est défectueuse. Pourtant les systèmes opposés sont présents en dehors du champ immédiat de la conscience et luttent contre le système ancien qui se trouvait au foyer central. Finalement, l'intervention de systèmes récents entraîne une modification dans la conscience suivant une tendance à l'harmonie, et le rêveur cesse d'être un enfant à l'école pour devenir un visiteur âgé.

Les rêves relatifs à des amis qu'on a perdus depuis peu fournissent un type de rêves formés exactement de la même manière que les rêves de retour à la vie d'école. La seule différence est qu'ils

(1) On peut ajouter que ces rêves de retour à l'école ne sont pas nécessairement toujours du type décrit ici, comme on peut le voir par le rêve décrit au milieu du chapitre IV, qui, il est bon de le noter, se produisit après un jour où j'avais pensé aux rêves de cette nature.



se présentent souvent sous une forme plus vive, plus prononcée et plus poignante. Cela tient, en partie, au sujet même de ces rêves, et en partie au fait que la mort divise définitivement nos impressions relatives à nos amis morts en deux groupes intimement liés l'un à l'autre par le sujet, mais absolument opposés par le fait que, dans l'un de ces groupes, l'ami est vivant, et que, dans l'autre, il est mort.

Voici la description de deux de ces rêves, l'un d'un homme, l'autre d'une femme, et également typiques (1).

Observation I.— M. C..., âgé d'environ vingt-huit ans, a reçu une instruction et a des aptitudes scientifiques. Peu après la mort de sa mère, il rêva à plusieurs reprises qu'elle était revenue à la vie. Elle avait été enterrée, mais on avait découvert, d'une manière ou d'une autre, qu'elle n'était pas morte réellement. M. C... décrit les luttes intellectuelles pénibles dont il fut assailli dans ces rêves, les arguments qu'il tirait de l'impossibilité qu'il y a à vivre dans une tombe, et comment ses doutes furent finalement annihilés par un sentiment de joie et d'émerveillement parce que sa mère était là, bien vivante, dans son rêve.

Ces rêves diminuèrent de fréquence peu à peu,

(1) Je reproduis ces deux rêves dans la même forme où je les ai publiés d'abord (Havelock Ellis : « On dreaming of the Dead » (*Psychological Review*, septembre, 1895), attendu qu'ils ont été le point de départ de mes recherches personnelles et de celles d'autrui sur ce type de rêve.



mais quelques années après eut lieu un rêve isolé qui montre clairement une étape ultérieure du processus. M. C... rêva que son père venait de retourner à la maison, et que lui-même se demandait anxieusement où se trouvait sa mère. Après avoir longtemps cherché, il le demanda à sa sœur. Mais au moment même où il posait la question, l'idée lui vient brusquement, — plutôt, pense-t-il, avec un sentiment de soulagement à la solution d'une difficulté pénible, qu'avec douleur, — que sa mère était vraiment morte.

Observation II. — M^{me} F..., âgée d'environ trente ans, très intelligente, mais d'un tempérament très sensible. Une semaine après la mort d'une amie d'enfance, à laquelle elle était très attachée, M^{me} F... rêva d'elle pour la première fois, et qu'elle était vivante, puis, dans le cours de son rêve, qu'elle avait été enterrée vivante. Un second rêve eut lieu la nuit suivante. M^{me} F... allait voir son amie et la trouvait au lit, et elle lui racontait les choses étranges qu'elle avait vues, à savoir qu'elle la croyait enterrée vivante. L'amie donnait alors à M^{me} F... plusieurs petits objets comme souvenirs. Mais quand elle avait quitté la chambre on apprenait à M^{me} F... que son amie était vraiment morte, et qu'elle lui avait parlé après sa mort.

Dans un troisième rêve, qui eut lieu plus tard, M^{me} F... imagina que son amie venait à elle, lui disant qu'elle était retournée sur la terre pour quelques minutes, lui donner de ses nouvelles, et



lui assurer qu'elle était heureuse dans l'autre monde et jouissait de la plénitude de la vie. L'amie expliqua qu'elle avait été absente, mais ne dit pas pourquoi et comment on l'avait crue morte. M^{me} F... ne posa pas de questions, et n'éprouva aucune curiosité, toute à la joie de savoir son amie en vie, et elles se mirent à parler de ce qui s'était passé dans l'intervalle. Ce fut un rêve très vif, naturel et détaillé. A son réveil, M^{me} F... se sentit assez fatiguée. Bien que nullement superstitieuse, ce rêve lui procura un sentiment de consolation.

La série suivante a été observée plus récemment. Je reproduis les différents rêves, avec les intervalles qui les séparèrent. Je reçus la nouvelle assez inattendue de la mort d'un vieil et excellent ami, à un moment où j'étais moi-même convalescent d'une attaque d'influenza. Aucun rêve en relation avec cet événement n'eut lieu avant une quinzaine (16 janvier) (1). Je rêvais alors que j'étais avec mon ami, et que je lui demandais (c'était un pas-

(1) On sait, et le fait a été relevé à plusieurs reprises, par Weygandt, Sante de Sanctis, Jewell, etc., et peut-être par T. Beddoes dans son *Hygeia*, 1803, vol. III, p. 88, que si, dans l'enfance, toutes les émotions du jour précédent se reproduisent immédiatement dans le rêve, après l'adolescence il n'en est plus de même en cas d'émotions intenses, lesquelles n'émergent plus dans les rêves qu'après un intervalle plus ou moins considérable. Marie de Manacéine et Santi de Sanctis attribuent ce fait à l'épuisement de l'émotion qui a besoin d'une période de réparation et de synthèse organique avant de pouvoir se répéter. Vaschide croyait que nous rêvons d'événements récents dans le sommeil léger et d'événements anciens dans le sommeil profond ; cette opinion est assez plausible, mais rend difficilement compte de tous les phénomènes.



teur versé dans les études bibliques) si, dans son opinion, Jésus avait pu parler grec. Je me réveillai avant d'avoir entendu sa réponse, mais je n'avais éprouvé ni doute, ni hésitation, ni surprise en le voyant vivant.

Dix-neuf jours plus tard (4 février), eut lieu le rêve suivant. Cette fois, je rêvai que mon ami venait de mourir, et que je regardais une carte postale m'apportant de bons souhaits de sa part, carte écrite partiellement en latin, et qu'il m'avait envoyée quelques jours plus tôt (le jour même de l'anniversaire de ma naissance); et je regrettais de ne pas lui avoir répondu. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit sur la mort de mon ami. Il faut remarquer que la dernière lettre que je lui avais écrite était pour son anniversaire, et qu'il n'avait pas pu me répondre, de sorte qu'il y avait dans mon rêve une de ces interversions dont Freud et d'autres ont noté la fréquence.

Le rêve suivant eut lieu trente-quatre jours plus tard (10 mars). Je rencontrais mon ami, et me rendais compte subitement que c'était non pas lui qui était mort, mais sa femme, et je lui serrais la main fortement en témoignage de sympathie.

Quelques mois plus tard (le 27 juillet), je rêvai de nouveau que je me promenais avec mon ancien ami, en causant avec lui de choses qui nous intéressaient tous deux. Mais, en même temps, je savais, et il savait que je savais, qu'il mourrait le lendemain.



Quinze jours plus tard, dix août, je rêvai que nous avions rendez-vous en un certain endroit d'une route, mais qu'il ne venait pas ; je m'étonnais, et je me demandais s'il avait oublié le rendez-vous, ou si je m'étais trompé, et j'étais en train de chercher la lettre où il m'en parlait, quand je m'éveillai.

Il semblerait que les rêves de cette sorte sont d'autant moins accusés que l'intensité des sentiments d'amitié qui lient les hommes le sont moins. Le rêve suivant se rapporte à un homme pour qui j'avais la plus haute estime et le plus grand respect, mais avec qui je n'avais jamais été intimement lié. Je rêvai que je voyais cet ami, qui était le directeur d'une revue de psychologie, bien vivant et assis dans sa chambre en compagnie de deux psychologues étrangers que je connaissais aussi, et qui lui avaient sans doute succédé à la direction de la revue, car je voyais leur nom sur la couverture d'un numéro qu'on m'avait mis dans la main. J'étais surpris que, vivant et bien portant, il eût cessé de diriger son périodique, et je construisis une hypothèse qui me satisfit de tous points, à savoir qu'il avait été malade au point qu'on désespérait de le sauver, mais qu'il n'était pas mort réellement, et que la nouvelle de sa mort avait été prématurée. Il surgit alors brusquement dans ma conscience de rêve que j'avais lu des nécrologies sur mon ami dans les journaux ; mais ce souvenir me suggéra simplement la réflexion



que quelqu'un avait commis une grave et triste indiscretion (1).

Bien qu'on n'ait fait aucun essai pour analyser cette catégorie de rêves avant 1895, le rêve lui-même a été souvent noté, comme il était naturel, à cause de son caractère d'impression poignante. Un des premiers exemples est fourni par le philosophe Gassendi, qui raconte qu'il rêva qu'il rencontrait un ami, qu'il le félicita comme on félicite quelqu'un qui est revenu de la mort, puis que, se disant à lui-même dans son rêve que la chose était impos-

(1) Depuis la publication de mon article, *On dreaming of the dead* plusieurs psychologues se sont intéressés à cette question. Ainsi Binet, *l'Année psychologique*, tome II, 1896, p. 848, décrit un de ces rêves, semblable à celui que j'ai cité ci-dessus, où un médecin, mort un mois auparavant, lui parlait dans sa chambre. Binet lui, ayant exprimé sa surprise de le voir vivant, le médecin lui expliqua qu'il n'avait répandu le bruit de sa mort que pour voir combien de personnes viendraient à ses funérailles. Binet reproduit également deux autres rêves semblables au mien, où il se promenait en compagnie d'un ami décédé qui semblait en bonne santé, alors que le rêveur savait fort bien qu'il allait mourir bientôt. Foucault (*Le Rêve*, p. 128) qui, conformément à sa théorie, regarde mon rêve de directeur de revue comme appartenant à la période du réveil, publie un rêve qu'il a fait où il vit son père, mort six mois auparavant, assis sur une chaise; il crut d'abord à une hallucination, mais admit ensuite que la vision était réelle. J'ai toute une collection de lettres à moi adressées dérivant des rêves de ce genre. Un de mes correspondants, ethnographe et folkloriste distingué, me dit que ses rêves concernant les morts sont du même type que celui de M^{me} F... Le professeur Næke écrit qu'il a eu des rêves de ce genre. (Voir aussi ses articles dans les *Archiv. für Kriminal Anthropologie*, 1903, p. 307, et le *Neurologisches Central Blatt*, 1910, n^o 13.) Une jeune dame raconte, que, treize ans après la mort de sa mère, elle rêvait encore d'elle comme ressuscitée ou n'étant jamais morte en réalité. Je puis ajouter que ce type de rêve est admirablement mis en lumière dans une série de rêves concernant un ami mort, publiés dans une lettre d'une dame au *Borderlund*, janvier 1896, p. 51.



sible, il conclut qu'il devait rêver (1). Pépys, également, dans son *Diary*, le 29 juin 1667, quelques mois après la mort de sa mère, rêva que « ma mère me dit qu'elle avait besoin d'une paire de gants, et je me rappelai qu'il y en avait une paire à ma femme dans ma chambre; je résolus de les lui donner, mais je réfléchis ensuite, et me demandai comment ma mère pouvait être là, puisque je portais son deuil, et je me dis alors que nous avions commis une erreur depuis que nous la croyions morte. Je décidai qu'il faudrait dire à tous ceux qui s'informerait que c'était ma belle-mère, la mère de ma femme, qui était morte, et dont nous portions le deuil ». « Ce rêve, ajoute Pepys, me troubla fortement. » Edmond de Goncourt, dans son « Journal » (27 juillet 1870), montre bien comment, dans le premier rêve qu'il eut de son frère mort, auquel il était si tendrement attaché, apparurent les deux courants de souvenirs. Il rêva qu'il se promenait avec son frère, et qu'en même temps il savait qu'il était en deuil de lui, et que des amis venaient lui présenter leurs condoléances. L'émotion causée par le conflit de ces deux certitudes, — la vie de son frère affirmée par sa présence, et sa mort affirmée par toutes les autres circonstances du rêve, — le jeta dans une détresse profonde. Quelques années auparavant, Renan, lorsque sa sœur chérie Henriette mourut à ses côtés dans le

(1) Gassendi, *Syntagma Philosophicum*, 1658, 71 part., liv. VIII (*Opera omnia*, vol. I.)



Liban, eut aussi des rêves de ce type qui affectèrent profondément sa nature pourtant réservée et sceptique. Elle était morte de la fièvre syrienne, dont il avait aussi des atteintes, et, quelque temps après, il écrivait dans une lettre : « Dans mes rêves de fièvre, un terrible doute s'élève devant moi. Je me suis imaginé parfois que j'entendais sa voix qui m'appelait du tombeau où on l'avait déposée. « Il se rassurait, cependant, par la pensée que cette horrible supposition était injustifiée, puisque des médecins français avaient constaté la mort. Maury (1), également, mentionne qu'il a souvent eu des rêves de ce type, dans lesquels les morts apparaissent comme vivants, quoique cette vision lui produisit toujours un étonnement et un doute que son cerveau endormi essayait de dissiper par quelque espèce d'explication. Beaunis décrit aussi comment il rêva avec surprise qu'il rencontrait un ami, que, même en rêvel il reconnaissait comme mort (2).

Il n'est pas difficile, à la lumière de tout ce que nous avons été capables d'apprendre concernant la psychologie du monde des rêves, d'expliquer le processus ici décrit, sa fréquence, et ses poignants effets émotionnels. Ce type n'est qu'une variété de l'espèce la plus commune de rêves, celle dans laquelle deux ou plusieurs groupes de réminiscences se mêlent pour former un ensemble uni-

(1) Maury, *le Sommeil et les Rêves*, p. 145.

(2) *American Journal of Psgehology*, juillet-octobre 1903, p.18.



que et bizarre, une *confusion*, dans le sens strict du mot. La mort d'un ami élève une barrière qui coupe en deux le flot des impressions concernant cet ami. Ainsi, les deux séries d'images arrivent dans la conscience, la première représentant l'ami comme vivant, l'autre comme mort. La première série vient de sources plus anciennes et plus riches. La seconde est plus poignante, mais aussi plus récente et plus facilement épuisée. Les deux flots se heurtent l'un contre l'autre en conflit perpétuel, tous les deux, d'après les conditions inévitables de la vie de rêve, étant acceptés comme vrais, et ils se mélangent souvent pour former une harmonie absurde, dans laquelle les images les plus anciennes et les plus fortes (en accord avec cette tendance reconnue, que les anciennes impressions psychiques sont généralement plus stables), prédominent sur celles qui sont plus récentes. Ainsi, dans la première observation, le rêveur semble avoir commencé son rêve en imaginant que sa mère était vivante comme jadis; puis ses expériences plus récentes intervenaient pour affirmer la mort. Il en résultait un conflit entre les images d'établissement ancien, la représentant comme vivante, et les dernières, la représentant comme morte. L'idée qu'elle était revenue à la vie était évidemment une théorie qui avait surgi dans le cerveau pour harmoniser ces deux courants opposés. La théorie ne pouvait, d'ailleurs, être acceptée aisément; toutes sortes d'objections scientifiques s'éle-



vaient contre elle ; mais il ne pouvait pas y avoir de doute sur le fait, puisque sa mère était là. Le rêveur est dans la même situation qu'un paranoïque qui croit entendre constamment des voix menaçantes. Il passe dès lors son temps à inventer une théorie (électricité, hypnotisme ou autre) pour expliquer ses hallucinations, et l'ensemble de sa vision de la vie se modifie dans ce sens. Dans les cas dont je m'occupe en ce moment-ci, le rêveur voit une image de la personne morte comme vivante ; il est donc poussé à inventer une théorie pour expliquer cette image ; les théories qui se suggèrent le plus aisément sont ou bien que la personne en question n'est jamais morte réellement, ou, qu'elle est revenue à la vie pour quelques instants. Le conflit mental et émotionnel que de tels rêves impliquent les rend très vivants. Ils font une impression profonde qui survit même au réveil, et, pour quelques personnes sensibles, ils sont presque trop sacrés pour en parler.

Quand se présente une série de ces rêves concernant le même ami mort, la tendance semble être, dans l'ensemble, — quoiqu'il y ait certainement maintes exceptions, — pour que la réalité vivante de la vision de l'ami mort s'affirme de plus en plus positivement. Eveillés ou endormis, il nous est très difficile de résister à l'évidence de nos sens. Cela est encore plus difficile dans le rêve qu'à l'état de veille, car, comme nous avons vu qu'il y avait raison de le croire, l'aperception, avec le contrôle



critique qu'elle implique, est affaiblie. Comme le sauvage ou l'enfant accepte pour réalité l'illusion du soleil traversant le ciel, comme le paranoïque accepte la réalité des hallucinations auxquelles il est soumis, et graduellement les englobe dans une théorie plus ou moins plausible, ainsi le rêveur semble consacrer les facultés les plus aiguës de sa raison endormie à construire une théorie justifiant la réalité des visions qu'il a de son ami mort.

Quelquefois se présentent des rêves de personnes mortes, rêves atypiques, où, même dès le début, il y a peu d'hésitation ou de doute. Quand la vision peut ainsi être acceptée aisément, elle peut devenir une source de consolation, de joie, et même de foi religieuse, qui peut persister à l'état de veille. Chabaneix a, par exemple, cité les expériences de rêve d'un poète philosophe qui avait été profondément attaché à une femme avec laquelle il avait des relations à la fois passionnées et intellectuelles. A partir de la nuit qui suivit sa mort, il eut à intervalles des rêves où lui apparaissait la femme aimée, d'abord comme une vision flottante, plus tard comme une personne nettement visible et tangible. Ces rêves lui apportaient une consolation et un accroissement de vigueur mentale, lui paraissaient le remettre véritablement en communication avec son amie disparue (1).

(1) Chabaneix, *le Subconscient chez les Artistes, les Savants et les Ecrivains*, 1897, pp. 45-8. Chabaneix était en relations avec diverses personnalités distinguées; on est fort tenté d'identifier le dit



Je suis redevable à un clergyman du récit d'un cas à peu près semblable: « J'étais lié d'amitié avec une dame un peu plus âgée que moi, et de tempérament religieux. Nous discussions souvent de la vie future, et nous convînmes que si elle mourait la première, ce qui était probable parce qu'elle était atteinte d'une maladie mortelle, elle m'apparaîtrait. J'ajoute qu'elle était assez nerveuse, et, bien que d'origine nettement anglaise, présentait plusieurs caractères de la psychologie celtique. Après sa mort, j'attendis qu'elle se manifestât à moi, et trois jours plus tard je rêvai qu'elle était revenue, et que nous discussions une question que j'aurais bien voulu lui soumettre avant sa mort, ce que je n'avais pas pu faire à cause de sa faiblesse et de la présence d'étrangers. Dans mon rêve, il était évident que c'était une morte qui revenait d'une autre sphère d'existence. Pendant plusieurs semaines de suite, j'eus des rêves analogues; jamais il ne s'y présenta de ressouvenirs de notre vie commune avant sa mort, mais seulement des retours de l'autre monde. Naturellement on peut dire de ce rêve qu'il n'était que le résultat de l'attente. J'ai cependant constaté que les choses que j'ai le plus présentes à l'esprit sont rarement l'objet de mes rêves. D'ailleurs, ces

poète-philosophe avec Sully-Prudhomme, à cette époque encore vivant. On peut aussi rappeler, à cette occasion, le remarquable roman de Du Maurier, *Peter Ibbetson*, où se trouvent rapportés des exemples analogues de rêves en séries dans lesquels on retrouve après la mort une femme aimée, et qui semble faire allusion à des expériences réelles.



rêves formèrent une série, qui dura des semaines. Ils avaient tous le même caractère, bien que les conversations différassent. »

Quand un rêveur s'éveille dans un état d'émotion qui correspond au rêve qu'il vient de faire, on peut, en général, admettre à coup sûr que le rêve est le résultat, et non la cause, de cet état. On ne peut pourtant nullement dire que ce soit toujours le cas, surtout dans le type de rêve qui nous occupe en ce moment. C'est plutôt le rêve qui évoque un état émotionnel défini. Le rêve où l'on voit un visiteur céleste, surtout si ce visiteur est un ami intime, ne peut que produire un effet intense de cet ordre, et l'on remarquera que l'influence émotionnelle peut être présente même quand on ne se rappelle pas qu'on a rêvé. C'est ainsi qu'une dame qui, en se réveillant au matin, ne se rappelait pas avoir rêvé, constata, pendant le jour suivant, qu'elle éprouvait exactement les mêmes impressions que quand elle avait rêvé à une de ses amies, et elle réussit, ensuite, à ramener dans sa mémoire quelques éléments de ce rêve (1) qui semblait oublié. Le grand Goethe, lui-même, a témoigné de l'action réconfortante des rêves : « Il y a eu des moments dans ma vie », dit-il dans sa vieillesse à Eckermann, où je me suis endormi en pleurant ; mais les figures les plus aimables venaient dans mes rêves m'apporter con-

(1) Des suggestions de rêve inconscientes, de cette sorte, ressemblent, comme R. Mac Dougall l'a remarqué [*Psychological Review*, mars 1898, p. 167], aux suggestions post-hypnotiques.



fiance et bonheur, et je me réveillais le lendemain consolé et plein d'une activité rénovée (1). »

D'ailleurs, on rencontre partout dans le monde une masse de récits et de légendes se rapportant à la parenté des vivants avec les morts, et qui ressemblent aux rêves typiques décrits et analysés ci-dessus. Au Japon, par exemple, il paraît que les histoires de revenants sont très communes. Lafcadio Hearn en reproduit une qui lui a été racontée par un Japonais, et qui ressemble étroitement à quelques-uns des rêves que nous avons passés en revue. « Un amant résolu de se tuer sur la tombe de sa bien-aimée. Il se rendit sur cette tombe, s'agenouilla, pria, pleura, en murmurant quel était son dessein. Et tout à coup il entendit la voix de

(1) Ce type de rêve, dans lequel l'émotion du jour est inversée pendant le sommeil, les émotions déprimantes faisant place à des émotions d'exaltation, et ainsi de suite, est appelé par certains (Griesinger, Lombroso, Sante de Sanctis) le rêve-contraste. Le rêve, dans ce cas, comme le remarque Sante de Sanctis, est complémentaire, ayant la même signification qu'une après-image complémentaire. Ainsi A. Wiggam (*Pedagogical Seminary*, juin 1909) cite le cas d'une jeune fille de vingt ans, qui, lorsqu'elle est fatiguée et soucieuse, a toujours de beaux rêves, tandis que ses rêves sont fâcheux quand elle est en bonne santé et libre de souci. On pourrait ajouter que, comme l'a compris Nâcke (*Ueber Kontrast-Traume. Arch. für Kriminal anthropologie*, 1907) un rêve-contraste est celui qui est en opposition frappante avec le caractère diurne du rêveur. Dans ce dernier type de rêve-contraste, il n'est pas tout à fait clair que le mécanisme soit le même; le contraste peut parfois n'être qu'accidentel. Ainsi un rêve dans lequel j'étais un soldat, sur le champ de bataille, entouré d'éclats d'obus, me fut simplement suggéré par un passage de Nietzsche lu dans la soirée, et qui contenaient ces mots : « les éclats de tonnerre de la bataille de Worth ». La question de contraste ou de ressemblance avec mon caractère et mes habitudes ne se posait pas.



l'ainée qui lui cri ait : *Anata!* et sentit qu'elle mettait sa main sur la sienne ; il se retourna, et la vit agenouillée à côté de lui, souriante, aussi belle que quand elle était en vie, mais seulement un peu plus pâle. Le cœur du jeune homme se mit à battre, de sorte qu'il ne pouvait plus parler, d'émerveillement, de doute, et de bonheur. Mais elle dit : « Ne doute pas. C'est bien moi : je ne suis pas morte. C'était une erreur. J'ai été enterrée parce que mes parents me croyaient morte, enterrée trop tôt. Et pourtant tu vois que je ne suis pas morte et que je ne suis pas un esprit. C'est bien moi. N'en doute pas. » Peut-être convient-il de rappeler ici que l'incident, raconté dans le quatrième Evangile (ch. x, v. 11-18), de Madeleine au tombeau de Jésus, répond au processus du rêve de la fusion des images. Elle se retourne et voit celui qu'elle croit être le jardinier, mais au cours de la conversation elle a tout à coup l'idée que c'est Jésus sorti du tombeau. Dans une toute autre région du globe, les Indiens Salish de la Colombie Britannique content l'histoire d'un homme qui s'en va dans le pays d'outre-tombe chercher sa femme. Il ne l'aura que sous certaines conditions ; celle, entre autres, de ne pas la toucher pendant quelque temps. S'il n'observe pas les conditions, elle s'évanouira dans ses bras et il demeurera seul (1). Cette histoire ne peut manquer de nous rappeler la légende presque identique

(1) *Journal of the Anthropological Institute*, juillet-décembre 1904, p. 339.



d'Orphée descendant aux enfers pour réclamer sa femme Eurydice. Si ces mythes et légendes ne sont pas basés directement sur des processus de rêves, ce ne saurait être que parce que, comme l'affirme avec quelque autorité l'école de Freud, les mythes et légendes eux-mêmes se développent suivant le même mécanisme que les rêves.

La théorie que les rêves ont été la cause de la croyance au monde des esprits, ou ont contribué à confirmer cette croyance primitive, a été souvent soutenue. Herbert Spencer attachait une grande importance à ce facteur dans la constitution de la croyance à l'autre monde, aux esprits et aux dieux (1). Wundt considère même que de tels rêves donnent l'origine entière de l'animisme. D'autres écrivains, moins étroitement associés avec la psychologie anthropologique, ont conclu dans le même sens (2).

(1) Voir Herbert Spencer, *Principles of Sociology*, 3^e éd., 1885, vol. I, ch. X, spécialement les pages 140, 18, 201, 772. Spencer pensait que Lubbock avait été le premier à indiquer ce facteur des croyances primitives, qui a été principalement développé par Tylor. Ce n'est pas, d'ailleurs, évidemment, le facteur unique: Voir les premières pages du dernier chapitre.

(2) Ainsi le professeur Beaunis (*loc. cit.*) considère que les rêves fournissent la seule explication rationnelle de la croyance à la survivance après la mort. Jewell, lui aussi (*American Journal of Psychology*, janvier 1905), considère que les rêves expliquent l'impossibilité primitive où se trouvait l'homme de considérer la mort comme la fin de ses relations avec ses amis. Il cite à ce propos des faits très significatifs, et qui prouvent que les enfants, en rêvant de morts qu'ils considèrent comme vivants, en sont, dans leur vie diurne, influencés au point de douter de la réalité de la mort. Ruths, lui aussi, écrivant après la publication de mon premier article sur ce



Bien que ces savants aient, dans quelques cas, fait une allusion précise aux rêves où apparaissent des morts, et non pas uniquement à la croyance, générale chez les demi-civilisés, que l'âme quitte le corps pendant le sommeil, ils n'ont jamais mis en lumière ce fait que, dans le rêve typique de l'ami défunt, il y a un mécanisme particulier qui consiste dans une dissociation mentale spéciale au sommeil, laquelle nous suggère avec force que la mort n'oppose pas au retour des êtres un obstacle insurmontable. Dans les rêves, les morts sont indestructibles ; on ne peut pas les tuer définitivement, mais ils tendent à réapparaître avec une vitalité qui peut même s'affirmer plus clairement. Les rêves de cette sorte doivent s'être présentés à l'homme dès le début de son existence. Si leurs effets émotionnels sont puissants de nos jours, nous pouvons croire qu'ils l'ont été bien davantage autrefois, alors qu'on distinguait moins facilement entre les états de veille et de sommeil. La répercussion de cette catégorie de rêves sur la vie à l'état de veille au cours de siècles innombrables a certainement eu une influence profonde sur la mentalité de l'humanité.

sujet (*Experimental-Untersuchungen über Musik phantome* 1898, pp. 438 et suiv.), considère que la conception d'un autre monde est fondée sur des rêves où des morts apparaissent comme vivants.



CHAPITRE IX

LA MÉMOIRE DANS LES RÊVES

Rapidité apparente de la pensée dans les Rêves. — Ce phénomène est dû surtout à ce que le rêve est la description d'un tableau. — Expérience des gens qui se noient. — La notion du temps dans les rêves. — Le repliement de la conscience dans les rêves. — Retour de souvenirs oubliés, dû au relâchement de l'attention. — Emergence dans les rêves de souvenirs inconnus à la vie éveillée. — Ressouvenir, dans le sommeil, de langages oubliés. — Perversions de la mémoire dans les rêves. — Faux ressouvenir paramnésiques. — Paramnésie hypnagogique. — Rêves interprétés à tort comme des événements actuels. — Le phénomène de la pseudo-réminiscence. — Ses relations avec l'épilepsie. — Sa prédominance spécialement chez les personnes imaginatives et au système nerveux épuisé. — Théories mises en avant pour l'expliquer. — C'est un produit de fatigue. — Il est conditionné par la défaillance de l'attention et de l'aperception. — La pseudo-réminiscence, considérée comme une hallucination à rebours.

Les particularités de la mémoire dans les rêves, — ses défauts, ses aberrations, ses excès, — ont attiré l'attention depuis le moment même où l'on a commencé à étudier les rêves. Ce n'est pas assez de nous assurer que, lorsque nous nous réveillons d'un rêve, notre mémoire de ce rêve peut être regardée comme fidèle, dans la mesure où elle nous le rapporte. Les caractéristiques de la mémoire,



telle qu'elle se révèle dans la reproduction du rêve, ont parfois semblé si extraordinaires qu'elles ne paraissaient explicables qu'au moyen de la théorie d'une intervention surnaturelle.

Un problème qui, à un moment, a grandement préoccupé les savants qui ont étudié le rêve se présente à nous dès le début. Il s'agit de la rapidité apparemment anormale du processus du rêve, de l'entassement dans un bref espace de temps d'un grand nombre de souvenirs combinés. On a raconté des histoires de gens qui, éveillés par des sons ou des contacts qui devaient les éveiller presque immédiatement, avaient pourtant perçu en rêve des visions compliquées qui ne pouvaient être produites que par le stimulus du réveil. Le rêve de Maury est devenu célèbre. Éveillé en sursaut par une partie du ciel de lit qui lui tomba sur le cou, il eût le temps, entre le choc et l'éveil, de s'imaginer qu'il vivait à l'époque de la Terreur, et qu'après maintes pérépéties il était guillotiné (1).

Il est évidemment vrai que les rêves sont parfois évoqués par des stimuli sensoriels qui éveillent presque immédiatement le dormeur. Mais la supposition que l'on admet que ce fait très commun implique une extraordinaire accélération de la rapidité avec laquelle se forment les images mentales

(1) Il faut se dire pourtant que ce rêve se produisit alors que Maury était étudiant, longtemps avant qu'il commençât ses études sur les rêves et que celui-là (comme l'a dit Egger) ne fut probablement noté que douze ou treize ans après qu'il se fût produit. Cela seul suffit pour qu'on lui refuse toute sérieuse considération.



est due à l'incapacité de comprendre les conditions qui président à l'activité psychique dans les rêves. Si le dormeur était éveillé, et qu'il entendît soudain une voix mystérieuse à la fenêtre ou à la porte, il se ferait aussitôt une théorie de ce son, même formerait un plan d'action, avec au moins autant de rapidité que lorsque le stimulus se produit pendant le sommeil. La différence est que, dans le sommeil, les associations mentales ordinaires sont plus ou moins en suspens, et que la voie est ainsi aisément ouverte à de nouvelles associations. Ces nouvelles associations, lorsque nous les regardons ensuite du point de vue de la vie éveillée, nous semblent si bizarres, si loin cherchées, que nous pensons qu'il a fallu beaucoup de temps pour les imaginer. Nous oublions de nous rendre compte que, sous les conditions de la pensée dans le rêve, elles se sont produites aussi automatiquement et aussi instantanément que les concomitants psychiques ordinaires de la stimulation externe dans la vie éveillée. Il faut aussi se rappeler que, dans tous les cas où la rapidité du processus de rêve a semblé si extraordinaire, ce fut simplement une question d'imagerie visuelle, et qu'il est, en réalité, fort aisé de voir en quelques secondes toute une série d'images dont la description demanderait un long temps (1). Tout au plus, le rêveur a vu sim-

(1) Comme Sir Samuel Wilks l'a une fois remarqué (« On the nature of dreams », *Medical Magazine*, février 1894), « le rêveur se représente simplement une image mentale, et la *description* qu'il en fait ensuite, il l'appelle son rêve. »



plement une sorte de drame cinématographique dont les détails ont été condensés de manière à se succéder tout à fait à la manière dont les faits se succèdent l'artiste cinématographe, de telle sorte que quoique tout le développement semble présenté en mouvement constant, en réalité la suite des heures est condensée en moments. D'ailleurs, il a toujours été entendu que, aussi bien à l'état de veille que dans le rêve, une émotion intense implique la perte de la notion du temps. Dans une crise terrible, nous disons que les minutes semblent des années, et, lorsque la conscience de rêve magnifie une excitation triviale en occasion de grande crise, le même effet se produit nécessairement.

C'est exactement la même illusion où tombent les personnes qu'on sauve de la noyade ou d'autres dangereuses situations. Il leur semble parfois que leur vie entière a passé devant leurs yeux dans ces courts moments. Mais une investigation soignée de quelques-uns de ces cas, notamment par Piéron, a montré que ce qui se produit en réalité, c'est l'évocation de quelque scène d'enfance, peut-être quelque accident analogue, évocation suivie de cinq, six, peut-être dix ou douze images rapides empruntées à la vie postérieure. Quand on a exactement calculé le temps employé par ces scènes pour se dérouler devant les yeux, on n'a trouvé aucune rapidité mentale exceptionnellement remarquable.

De telles considérations ont conduit à l'heure



actuelle la plupart des savants qui se sont occupés des rêves à regarder ces problèmes de la mémoire dans le rêve comme résolus. Les observations de Woodworth sur l'état hypnagogique ou de demi-sommeil n'ont révélé aucune rapidité remarquable de processus mental. Clavière a montré, par des expériences avec une cloche d'alarme qui tintait deux fois avec un intervalle de vingt-deux secondes, que les rêves parlés, tout au moins, se développent avec une rapidité normale, ou même avec une lenteur légèrement plus marquée que dans la vie éveillée. L'imagerie du sommeil, conclut-il, n'est pas plus rapide que celle de la vie éveillée, quoiqu'au rêveur des secondes semblent durer des heures et des jours. Le développement en est même plutôt ralenti qu'accélééré, dit Piéron, faisant allusion à l'illusion correspondante qu'on éprouve sous l'influence de drogues comme le haschich; cependant, il admet que, dans certains cas, il y a une légère accélération. L'illusion, pense Foucault, est due simplement à la croyance où est le rêveur que les événements de son rêve occupèrent le même temps que des événements réels. Cette illusion de temps, conclut la doctoresse Justine Tobolowska, dans sa thèse à la Faculté de Paris sur ce sujet, est simplement le résultat nécessaire et constant de la forme assumée par la vie psychique durant le sommeil (1).

(1) Egger, « la Durée Apparente des Rêves », *Revue Philosophique*, janvier 1895, pp. 41-59 ; — Clavière, « la Rapidité de la pen-



Si cette particularité de la mémoire dans le rêve n'est pas difficile à expliquer comme illusion naturelle, il y a d'autres caractéristiques plus rares de la mémoire du rêve qui sont beaucoup plus embarrassantes.

En essayant de résoudre ces problèmes, il est probable que, comme dans l'explication de l'illusion de rapidité, nous devons toujours nous rappeler la tendance des groupes de souvenirs dans le rêve à se dégager de leurs liens d'association de l'état de veille, aussi bien que la tendance complémentaire à former des associations qui, dans la vie éveillée, ne pourraient être obtenues que par un effort sérieux. L'aperception, avec le pouvoir qu'elle implique de combiner et de réunir en un foyer tous les divers groupes de souvenirs se rapportant au point en question, l'aperception fait défaut. Le foyer de l'attention consciente se resserre; il se produit ce phénomène curieux, et significatif, que la conscience de sommeil devient occasionnellement inconsciente des éléments psychiques qui sont encore présents juste en dehors d'elle, et projettent leurs images dans son foyer. L'imagerie devient consciente, mais sa relation avec le foyer existant de conscience n'est pas consciemment perçue. Un tel mécanisme psychique, comme Freud et ses dis-

sée dans le Rêve », *ibid.*, mai 1897, p. 509; — Piéron, « la Rapidité des Processus Psychiques », *ibid.*, janvier 1903, pp. 89-95; — Foucault, « le Rêve », pp. 158 et suiv.; — Tobolowska, *Etudes sur les Illusions du Temps dans les Rêves du Sommeil normal*. Thèse de Paris, 1900.



ciples l'ont montré, apparaît tout à fait communément dans l'hystérie, et les névroses d'obsession, lorsque la conscience normale et saine descend à un niveau pathologique ressemblant à celui qui est normal dans les rêves (1). Dans ce cas, la surface de la conscience de rêve est, pour ainsi dire, repliée et la partie cachée apparaît seulement à la fin du rêve, ou pas du tout. Un simple exemple éclairera la théorie. Dans un rêve, je demande à une dame si elle connaît les œuvres du poète Bau; elle me répond que non. Alors, je vois devant moi un papier où est écrit le nom de Baudelaire, évidemment le nom que signifiait ma question (2). Dans ce rêve, le repliement et la séparation de la conscience se montre de la façon la moins douteuse (3). Mais bien des plus remarquables rêves de rêveurs dramatiques sont dus au même phénomène qui, sous une forme intellectuelle, est exactement le

(1) Ainsi Freud (*Jahrbuch für Psychoanalytische Forschungen*, vol. I, 2^e part., p. 387) parle d'un homme qui était obsédé par l'idée de ne jamais donner de monnaie avant de l'avoir soigneusement nettoyée, par la peur qu'il avait d'infecter les gens; mais il ne se rendait pas du tout compte que cette obsession venait du remords qu'il éprouvait de ses péchés d'impureté sexuelle. Dans un tel cas, il y a, naturellement, non seulement un repliement de la conscience, mais une dislocation et une transférence nette de ses parties.

(2) Nous voyons aussi ici une intéressante dissociation du centre moteur (la parole) et du centre visuel; c'est le dernier qui, dans le cas actuel, est plus étroitement en relation avec les faits.

(3) Le rêve de « selvdrolla » rapporté dans un chapitre précédent (ch. II) peut servir d'exemple du même point, avec la différence que la partie « repliée » de la conscience ne réapparut à aucun moment dans le rêve.



phénomène qui toujours crée une situation dramatique à effet. Robert Louis Stevenson avait des rêves d'une vivacité anormale, et c'est dans ses rêves qu'il trouva le germe de quelques-unes des intrigues de ses histoires. Il a décrit un de ces rêves dans lequel le dormeur s'imagine qu'il a commis un meurtre. Le crime arrive à la connaissance d'une femme qui, cependant, ne le dénonce point. Le meurtrier vit dans la terreur, et ne peut pas concevoir pourquoi cette femme prolonge son supplice en différant de le livrer à la justice. Ce n'est qu'à la fin du rêve qu'il trouve la clef du mystère, et l'explication de l'attitude de la femme, lorsqu'elle tombe à ses pieds en s'écriant : « Ne comprenez-vous pas ? Je vous aime (1) ! »

Il y a une autre classe de rêves, très intéressante, dans laquelle nous trouvons que non seulement certains groupes de souvenirs disparaissent de la conscience ou deviennent simplement latents, mais aussi que d'autres groupes, latents, ou même perdus pour la conscience éveillée, flottent dans le foyer de la conscience endormie. En d'autres termes, nous pouvons nous rappeler endormis ce que nous avons oublié éveillés. Nous avons alors ce que l'on appelle *hypermnésie*, la mémoire excessive ou anormale qui se produit dans le sommeil.

Il est peu douteux que les deux processus, — l'évanouissement de certains groupes de souvenirs

(1) R. L. Stevenson : « Un chapitre sur les Rêves », dans *Across the plains*, 1892.



et la réapparition à la surface d'autres qui semblaient, au point de vue de la vie éveillée, être tombés dans les profondeurs et s'y être perdus, soient complémentaires l'un de l'autre. Nous nous rappelons ce que nous avons oublié, parce que nous oublions ce que nous nous rappelions. L'ordre de nos impressions éveillées implique une certaine tension, c'est-à-dire une certaine attention, qui les retient dans notre conscience, et empêche toute autre disposition qui pourrait ramener à la mémoire des groupes de souvenirs disparus. Parfois nous sommes conscients d'un souvenir perdu qui flotte juste aux portes de la conscience, mais que nous ne pouvons amener à sa lumière, avec l'ordre actuel de nos groupes de souvenirs. Nous avons, comme on dit, le nom sur le bout de la langue, mais ne pouvons le retrouver (1). Dans les rêves, l'aperception est défectueuse, le lien de l'attention consciente est relâché, et des conditions se présentent sous lesquelles de nouveaux rapports et liens

(1) Dans beaucoup de cas, le souvenir disparu, après s'être fait sentir en dehors du champ conscient, semble l'atteindre, non pas tant par suite de son mouvement propre, spontané, inconscient, que par l'effet de nos efforts d'explication. Ainsi je lus un jour ces mots « un gobelet brisé par un petit démon noir », et immédiatement j'eus conscience que je me rappelais quelque chose d'analogue et d'expérience récente, mais je ne pouvais dire ce que c'était. Je me demandais si c'était un souvenir de rêve. Mais au bout de quelques moments, je me rappelai que, deux heures auparavant, j'avais remarqué un vase brisé, et m'étais demandé comment il avait pu se briser. Dans de telles circonstances, nous pensons un certain temps à quelque chose, sans avoir une connaissance consciente de ce à quoi nous pensons.



peuvent entrer en action, de telle sorte que le nom oublié puisse se glisser spontanément dans la conscience. La seule approche du sommeil, avec le relâchement d'attention qui l'accompagne, peut produire cet effet. Ainsi, j'essayais un jour de me rappeler le nom du « patchouli », ce parfum chinois désagréable. Le nom, qui m'était pourtant familier, m'échappait. Le soir, pourtant, juste au moment de m'endormir, le nom me revint spontanément. Le matin, pleinement éveillé, il me fut de nouveau impossible de le retrouver.

Dans un cas semblable, nous voyons comment la conscience éveillée est dirigée dans un certain sens qui n'est pas celui dans lequel on peut trouver la chose cherchée. L'attention, dans ces circonstances, empêche plutôt qu'elle n'aide le souvenir. Dans le cas particulier actuel, j'étais convaincu que le nom que je cherchais commençait par un *h*, et ainsi, mes recherches étaient dirigées forcément dans un mauvais sens. Mais, à l'approche du sommeil, l'attention se relâche automatiquement. Il est alors possible au mot oublié de sortir de sa retraite inattendue. Dans ce cas, c'est par le manque de direction que la direction est trouvée (1).

(1) Jastrow remarque, dans le même ordre d'idées (*The Subconscious*, p. 93) qu'un « relâchement de l'effort, une fixation de l'esprit sur un point plus ou moins éloigné du point fixé, aide distinctement la vision mentale ». Le processus semble, d'ailleurs, être plus efficace quand il est automatique, car l'attention ne peut pas aisément relâcher sa propre tension. Un grand nombre des découvertes et solutions de difficultés qui se sont produites en rêve sont dues à ce dispersement de l'attention sur un champ plus vaste.



Il est intéressant d'observer que ce même processus de découverte dû au champ plus vaste sur lequel s'étend l'attention relâchée peut se produire non seulement dans le sommeil et dans l'état hypnagogique, mais aussi, subconsciemment, dans l'état d'éveil complet, lorsque la pensée est occupée de quelque autre sujet. Ainsi, en lisant un manuscrit, je tombai un jour sur un mot illisible que je fus incapable d'identifier, malgré maintes suppositions et un examen attentif à la loupe. Je passai et laissai cela de côté. Un quart d'heure après, me promenant, et pensant à un sujet tout à fait différent, je devins conscient que le mot « cérémonial » avait flotté dans le champ de ma vision mentale, et je me rendis compte aussitôt que c'était le mot en question. L'exemple peut être vulgaire, mais aucun exemple ne pourrait mieux faire voir comment l'esprit peut continuer à travailler subconsciemment dans une direction, tandis que, consciemment, il travaille dans une direction entièrement différente.

Dans les rêves, cependant, nous pouvons réaliser mieux qu'un simple rappel de souvenirs temporairement disparus, ou la découverte de relations qui nous avaient échappé. La dissociation de groupes familiers de souvenirs devient si complète,

qui permet à la relation manquante d'être découverte. Voir, par exemple, certains cas cités par Newbold (*Psychological Review*, mars 1896, p. 132) comme celui concernant le Dr Hilprecht, l'assyriologue, qui découvrit dans un rêve que deux fragments de tablettes qu'il avait essayé vainement de déchiffrer étaient en réalité des parties de la même tablette.



l'apparition de groupes non familiers si soudaine que nous pouvons nous rappeler des choses qui ont disparu entièrement et d'une façon permanente au-dessous du niveau de la conscience éveillée, ou même des choses qui sont si insignifiantes qu'elles n'ont jamais fait aucune impression sur la conscience éveillée. Dans ce sens, nous pouvons dire, jusqu'à un certain point, que nous nous rappelons des choses que nous n'avons jamais connues. Le premier rêve qui me permit, il y a quelque vingt ans, de me rendre compte de cette hypermnésie de l'âme dans les rêves (1) fut le suivant, peu important en lui-même, mais instructif. Je m'éveillai en me rappelant les points principaux d'un rêve plutôt net. Je m'étais figuré être dans une vaste et vieille maison, où le mobilier, quoique de bonne qualité, était ancien, et les chaises prêtes à s'écrouler si on s'asseyait dessus. La maison appartenait à un certain Sir Peter Bryan, un robuste vieux gentleman,

(1) L'hypermnésie, ou mémoire excessive, se retrouve à l'état de veille, dans diverses conditions anormales. Elle n'est pas rare chez les hommes de génie. Macaulay en est un exemple bien connu. Il ne semble pas, cependant, que ce soit une condition favorable à l'exercice de pouvoirs intellectuels subtils. La machine mentale qui est encombrée de faits futiles et sans valeur doit être gênée dans son travail réel. « L'hypermnésie », remarque Stoddart (Early Symptoms of Mental Disease », *British Medical Journal*, 11 mai 1907) se produit le plus fréquemment dans certains cas d'idiotie, et dans certains cas de manie chronique. Tel patient pourrait énumérer tous les cas où tel employé de la maison de santé a joué au tennis depuis son entrée. « L'hypermnésie dans les rêves a été étudiée par Carl du Prel », *Philosophy of mysticism*. Vol. II, ch. I.

qui était accompagné de son fils et de son petit-fils. Il était question que je la lui achetasse, et je faisais des amabilités au vieillard sur son apparence de jeunesse, affectant absurdement de ne pas savoir quel était le grand-père et quel le petit-fils. En me réveillant, je me dis que c'était un rêve purement imaginaire, sans relation aucune avec des impressions définies. Mais quand je commençai à me rappeler les menus incidents du jour précédent, ce que j'avais vu et lu, je me rendis compte du contraire. Bien loin que mon rêve eût été un pur effet d'imagination, je trouvai que chaque menu détail pouvait être rattaché à un point de départ séparé, quoique rien ne rappelât, dans l'origine, le rêve dans son ensemble. Seul, le nom de Sir Peter Bryan me déroutait complètement. Je ne pouvais même pas me rappeler avoir jamais entendu parler de personne qui s'appelât Bryan. J'abandonnai la recherche, et pris les notes concernant le rêve et ses sources. Je venais à peine de terminer, lorsque je tombai sur un volume de biographies de personnages excentriques, où j'avais jeté un coup d'œil distrait le jour précédent. Je trouvai qu'il contenait, entre autres, les vies de Lord *Peterborough* et *Georges Bryan Brummel*. J'avais certainement vu ces noms, la veille. Mais avant de reprendre le livre, il m'eût été impossible de me rappeler le nom exact du Beau Brummel. Le souvenir oublié qui, dans ce cas, revint à la surface de la conscience endormie n'avait aucune



importance ni pour moi ni pour personne autre. Mais il fournit la clef de maints rêves qui ont pu avoir pour les rêveurs une signification plus sérieuse.

Depuis, il m'a été donné d'observer chez mes amis plusieurs exemples de rêves contenant des circonstances véridiques quoique souvent banales, inconnues du rêveur à l'état de veille, bien qu'à la réflexion on put trouver qu'il était au plus haut degré probable qu'elles avaient été à sa connaissance, puis avaient été oubliées ou pas observées par la conscience. Ainsi un correspondant musical me dit qu'il rêva une fois qu'il jouait une pièce de Rubinstein en présence d'un ami qui lui dit qu'il avait commis une erreur en répétant une croche. Le matin il se rendit compte que l'observation était juste. Mais, jusqu'alors, il avait toujours fait la même faute. D'ordinaire, quand la circonstance oubliée ou pas observée est banale, elle est tout à fait de date récente. Il n'en est pas cependant toujours ainsi, comme le montre un de mes rêves. Je rêvai que j'étais en Espagne, et que j'avais à rejoindre quelques amis, à un endroit qui s'appelait, croyais-je, Daraus ; mais en arrivant au guichet, je ne pus plus me rappeler si c'était Daraus, Varaus ou Zaraus, toutes localités qui, d'ailleurs, croyais-je, existaient. Au réveil, je notai mon rêve, exactement comme je viens de le dire, mais fus incapable de me rappeler aucune localité, en Espagne ou ailleurs, correspondant à un de ces noms.



Le rêve semblait simplement un exemple de la manière dont une image de rêve se modifie insensiblement et perpétuellement au foyer de la conscience endormie. Je mis la note de côté, et la repris quelques mois après (1). Il me fut encore également impossible de me rappeler aucun nom réel correspondant aux noms du rêve. Mais en consultant les guides et les indicateurs des chemins de fer espagnols, je trouvai que, sur la ligne entre Saint-Sébastien et Bilbao, il y avait réellement une petite station balnéaire, bien située, appelée Zaraus, et je me rendis compte, en outre, que j'avais passé à cette station, en chemin de fer, deux cent cinq jours avant la date de mon rêve (2). Je n'avais aucune association d'idées avec cette localité, bien que je l'eusse admirée dans le temps. Dans tous les cas, son souvenir disparut d'une façon permanente de ma mémoire consciente, peut-être à cause de la fatigue d'un long voyage de nuit avant d'entrer en Espagne. Même la mémoire de rêve, je puis le remarquer, ne retrouva ce souvenir qu'avec un effort,

(1) Il est bon de noter ce délai, car il est admissible que, dans le cas d'un ressouvenir faible, le passage à la sphère subconsciente du sommeil pourrait impliquer une disparition temporaire de la sphère de la conscience éveillée.

(2) La longueur exacte de l'intervalle peut présenter un intérêt. Swoboda (*Die Perioden des Menschlichen Organismus in ihrer psychologischen und biologischen Bedeutung*, 1904) pense que le retour des souvenirs tend à obéir à une loi de périodicité, de telle sorte que, par exemple, une mélodie entendue à un concert peut revenir à intervalles réguliers. Je ne puis pas dire que j'aie d'expérience personnelle de cette nature, bien que j'aie fait maintes observations sur le retour de tels souvenirs.



car il est intéressant d'observer que je m'approchai du nom par trois efforts successifs (1).

Une forme spéciale de souvenirs oubliés ou inconscients revenant dans le sommeil est constituée par les cas dans lesquels des gens endormis, ou dans l'état de somnambulisme, peuvent parler des langues qu'ils ont oubliées, ou n'ont jamais connues consciemment à l'état de veille. Un simple exemple connu de moi m'est fourni par une servante, que l'on avait amenée à Paris pendant quelques semaines six mois avant, mais qui n'avait jamais pu parler un mot de français. Sa maîtresse l'entendit

(1) De même, Foucault (le Rêve, p. 79) rapporte le rêve d'une dame, concernant un endroit appelé Brétigny, près de Dijon; la dame, une fois éveillée ne se rappelant pas d'ailleurs qu'il y eût là une localité de ce nom. Ailleurs (p. 214) Foucault, donne aussi des exemples de sensations non consciemment perçues à l'état de veille mais revivant dans le rêve. Beaunis, dans son intéressante « Contribution à la Psychologie du Rêve » (*American Journal of Psychology*, juillet-octobre 1903), raconte un rêve qu'il fit, où revivait un souvenir oublié ou inconscient. On pourrait citer maints autres exemples. Un rêve souvent noté, et apparemment de même nature (voir *British Medical Journal*, 7 avril 1900, p. 850), est celui de l'Archevêque Benson, qui, comme son prédécesseur, Laud, s'intéressait à ses rêves. Il rêva qu'il éprouvait une forte douleur à la poitrine, et que son médecin, appelé, lui dit que c'était une « *angina pectoris* ». L'archevêque, dans son rêve, s'écriait avec indignation : « *Angina! Angina!* Le rêve lui fit une telle impression, qu'il voulut vérifier, au réveil. Mais il ne trouva mentionnée que la prononciation ordinaire : « *Angina*. » Une semaine plus tard, il était à Cambridge, dînant dans la salle à manger de la Trinité, et assis près de Munro, le professeur de latin, qui se trouva l'interroger sur la mort de Thomas Arnold. « Il est mort d'une angine de poitrine », répondit Benson. Munro sourit malicieusement et dit doucement : Nous disons maintenant : « *Angina* » Il n'y a pas de doute que Benson, qui était en relations étroites avec les milieux académiques, eût connu cette correction, acceptée maintenant par tous les latinistes modernes, et l'eût « oubliée ».



parlant dans son sommeil, et répétant diverses phrases françaises, comme « je ne sais pas, Monsieur ». Elle avait évidemment entendu ces phrases, quoiqu'elle soutînt les ignorer, une fois éveillée. Le fait de s'exprimer dans un langage dont on n'a pas une connaissance consciente, ou « xenoglossie », comme on l'appelle aujourd'hui, se présente dans diverses conditions anormales, aussi bien que dans le sommeil ; on le rapproche parfois de la tendance qui se rencontre, spécialement sous l'influence d'une grande excitation religieuse, à avoir le « don des langues » ou prononcer des suites de mots dénués de sens (1). Mais dans les divers états hypnotiques, ce phénomène apparaît comme une véritable reviviscence de souvenirs oubliés, parfois de souvenirs appartenant à l'enfance et qui, dans la conscience normale, ont été depuis longtemps abandonnés et perdus. Dans une occasion, au chevet d'une dame qui demeura un temps considérable dans un état de légère anesthésie chloroformique, la patiente commença à parler une langue nouvelle que quelqu'un dans l'assistance reconnut être du gallique. Enfant, elle le reconnut par la suite, elle avait connu cette langue, mais l'avait depuis longtemps oubliée (2).

(1) La « xenoglossie » aussi bien que le « don des langues » sont classés sous le nom général de « glossolalie ». Voir E. Lombard, « Phénomènes de glossolalie », *Archives de Psychologie*, juillet 1907.

(2) Au dix-huitième siècle, Lord Monboddo (Ancient Metaphysics, vol. III, 1782, p. 217) parle d'une comtesse de Laval, qui, dans le délire de la maladie, parlait le breton, qu'elle avait su, étant enfant, mais avait depuis longtemps oublié.



Un retour semblable de souvenirs oubliés se produit dans l'état hypnotique.

Ce processus psychique, par lequel des souvenirs inconscients redeviennent conscients dans le rêve, est d'un intérêt et d'une importance considérables parce qu'il produit de nombreuses illusions. Non seulement les ignorants et les gens sans culture, mais même les gens instruits et sagaces, sont souvent si peu entraînés à l'analyse mentale qu'ils sont tout à fait incapables de découvrir sous le phénomène d'ignorance consciente le fait plus profond de la mémoire inconsciente. Ils sont tout à fait déconcertés, ou alors recourent aux hypothèses les plus bizarres. En voici comme exemple le récit suivant que j'ai reçu, il y a douze ans, d'un correspondant médical de Baltimore. « Il y a quelques années, m'écrivit-il, un ami vint me rendre visite, et dans le courant de la conversation parla avec beaucoup d'enthousiasme de la *Cavalleria Rusticana* de Mascagni, ayant assisté quelques soirs avant à la première représentation donnée aux Etats-Unis. Je n'avais même jamais entendu parler de cet opéra jusqu'alors. Mais la nuit suivante je rêvai que j'y assistais. Le rêve fut très vivace, tellement que plusieurs fois pendant le jour suivant je me surpris fredonnant des airs de l'opéra de mon rêve. Plusieurs soirs après j'allai au théâtre pour voir une comédie, et avant que le rideau se levât, l'orchestre joua une fantaisie où je reconnus immédiatement une partie de mon opéra. Je



m'exclamai vers une dame qui était à côté de moi : « Mais c'est une fantaisie sur la *Cavalleria Rusticana* ! » On s'informa auprès du chef d'orchestre, et il se trouva que j'avais raison. » — Il faut dire que, dès cette époque, peu de temps après l'apparition de la *Cavalleria Rusticana*, certains passages en étaient devenus extrêmement populaires ; on les entendait partout et non pas uniquement au théâtre. Il était difficile de ne pas en avoir ouï quelque chose. Il n'est pas douteux que mon correspondant avait entendu non seulement le nom, mais la musique, quoique, écrivant à un intervalle de plusieurs années, il exagérât probablement l'étendue de ses souvenirs inconscients. Voilà, ce me semble, l'explication toute naturelle de ce qu'il regardait comme un mystère inexplicable. D'autres personnes, comme feu Frederick Greenwood, non contents d'être stupéfaits, vont plus loin et regardent ces rêves comme des « révélations », ainsi que les rêves dans lesquels on trouve la solution d'une difficulté vainement cherchée à l'état de veille.

C'est une sorte de rêve qui s'est produit dans tous les temps, et qui a été parfois attribué à l'intervention divine. Il y a seize siècles, l'évêque Synésius de Ptolemaïs écrivit qu'au temps où il s'adonnait à la chasse un rêve lui révéla l'idée d'une trappe à prendre les animaux, qu'il employa ensuite avec succès ; et, de nos jours, des inventions faites en rêve ont été expérimentées avec fruit. Le Révérend Nehemiah Curnock, qui réussit dernièrement à



déchiffrer le *journal* de Wesley, a indiqué qu'une précieuse indication qui lui manquait lui vint en rêve... Un de mes amis, expert chimiste, était, il y a peu de temps, en relations fréquentes avec un manufacturier qu'il assistait, dans ses inventions, de conseils scientifiques. Un jour le manufacturier lui écrivit pour lui demander s'il n'avait pas pensé à lui pendant la nuit, car il avait été fort embarrassé par une difficulté, et pendant la nuit il avait eu une vision de mon ami lui expliquant la difficulté. Au matin la solution proposée en rêve se trouva exacte. Il n'y eut, d'ailleurs, dans la circonstance, aucun élément télépathique. La solution du rêveur venait de lui.

Un groupe intéressant de cas de cette classe nous est fourni par les rêves dans lesquels le rêveur, en opposition avec son jugement éveillé, voit quelqu'un en qui il a confiance agir d'une manière indigne de cette confiance, des événements subséquents montrant que l'opinion formée dans le sommeil était plus exacte que celle de la vie éveillée. Hawthorne (dans *American Notebooks*), Greenwood, Jewell, et d'autres ont rapporté des cas semblables.

Si variés que soient ces phénomènes, ils tombent sous le même schéma. Ils servent tous à illustrer le fait que, quoique d'un côté la vie mentale dans le sommeil soit faible et incomplète, d'un autre côté elle montre une tendance à un excès vigoureux. Le sommeil, nous le savons, implique un relâchement de



tension, à la fois physique et psychique. L'attention n'est plus concentrée sur un point particulier, délibérément choisi (1). Le champ volontaire se rétrécit, mais le champ involontaire s'élargit. Ainsi, il arrive que les éléments contenus dans notre pensée tombent dans un ordre nouveau, un ordre qui est souvent fantastique, mais qui, d'autre part, est parfois plus naturel et même plus rationnel que celui de la vie réelle. Nos yeux se ferment, nos

(1) D'une façon un peu similaire, les contractions musculaires des hystériques peuvent disparaître pendant le sommeil, aussi bien que leurs paralysies et leurs anesthésies, aussi bien que leurs manques de mémoire. (Ces phénomènes ont été spécialement observés et étudiés par Raymond et Janet (*Névroses et Idées Fixes*, vol. II). De telles caractéristiques du sommeil de l'hystérique peuvent bien être une manifestation de la même tendance qui, dans le sommeil des gens normaux, conduit à l'hypermnésic. Dans ce sens, on peut rappeler l'intéressante opposition entre l'attention et la mémoire développée par le Dr Marie de Manacéne (« De l'antagonisme qui existe entre chaque effort de l'attention et les innervations motrices » *Atti dell XI. Congresso Internazionale Medico*, 1894, Rome, vol. II » *Fisiologia*, p. 48). « L'attention concentrée, dit l'auteur, paralyse la mémoire ; il y a un antagonisme absolu entre l'innervation motrice, ou mouvement réel, qui favorise la mémoire, et l'effort concentré qui favorise l'attention. » Dans les recherches psychologiques, nous devons toujours séparer les phénomènes de mémoire des phénomènes d'attention, car la mémoire est seulement possible par un mouvement musculaire, et l'attention, au contraire n'est active que par la suppression du mouvement. » Dans le sommeil, il est vrai, il peut ne pas y avoir de mouvement actuel, mais il y a un relâchement de la tension musculaire, et une liberté des idées motrices. On pourrait ajouter que tous les chercheurs ne confirment pas la conclusion de Manacéne en ce qui concerne l'antagonisme entre les conditions de la mémoire et celles de l'attention. Ainsi R. Mac Dougall (« The Physical Characteristics of Attention », *Psychological Review*, mars 1895), tout en trouvant que le relâchement musculaire accompagne le rappel de souvenirs, trouve aussi, quoique d'une façon moins marquée et moins constante, un relâchement semblable accompagnant à la fois l'attention volontaire et l'attention spontanée.



muscles se relâchent, les rênes tombent de nos mains. Mais il arrive parfois que le cheval connaît la route qui ramène à la maison mieux que nous la connaissons nous-mêmes.

L'hypermnésie, ou l'élargissement anormal du souvenir, n'est pas la seule et la plus commune manifestation de la mémoire dans le sommeil. Nous trouvons beaucoup plus souvent, et même c'est une des principales caractéristiques du sommeil, une disposition anormalement étroite du souvenir. Nous trouvons, aussi, et peut-être est-ce une conséquence de cette disposition étroite, de la paramnésie ou perversion de mémoire. La forme de paramnésie la plus connue est celle dans laquelle nous avons l'illusion qu'un événement actuel nous est déjà arrivé auparavant (1).

Cette forme de paramnésie est commune dans les rêves, quoique, souvent, elle soit si légèrement prononcée que, ou bien nous n'en gardons aucun souvenir au réveil, ou bien nous n'y attachons aucune signification. Je rêve, par exemple, que je marche le long d'une allée, où, me semble-t-il, j'ai souvent passé déjà, et que l'allée longe la pelouse

(1) Le terme « paramnésie » fut créé par Kraepelin, qui écrivit la première étude étendue sur le sujet, bien qu'il n'en proposât pas de théorie explicative. (« Ueber Erinnerungsfälschungen », *Archiv für Psychiatrie*, fasc. XVII et XVIII.) Une exposition très claire et très compréhensive du sujet a été donnée par W. H. Burnham (« Paramnesia », *American Journal of Psychology*, mai 1889). Dans les pages suivantes, à côté de matériaux nouveaux, et nombreux, j'ai usé de mon article « A note on Hypnagogic Paramnesia », publié dans le *Mind*, vol. VI, n° 22, en 1896.



d'une maison près de laquelle se tient un policeman que, aussi, me semble-t-il, j'ai souvent vu là déjà. Le policeman s'approche de moi et me dit : « Vous êtes venu voir M. Un Tel, Monsieur ? Et alors je me rappelle soudain, avec quelque confusion, que je suis en effet venu voir M. Un Tel, et je m'avance vers la porte. Ou encore, un auteur rêve qu'il voit une liste de ses propres ouvrages, avec, en tête, un volume intitulé « le Livre de la gloire ». Il ne pouvait pas se rappeler avoir écrit un ouvrage semblable (à sa conscience éveillée le nom était complètement inconnu). Mais la seule réflexion qu'il fit dans son rêve fut celle-ci : « Comme c'est stupide d'avoir oublié ! » Dans ce cas, il y avait évidemment quelque résistance à la suggestion, qui pourtant fut promptement acceptée (1). Dans tous les rêves semblables, il semble que nous soyons dans un état de faiblesse mentale associée avec un contrôle d'aperception défectueuse, et de suggestibilité induite, très semblable à l'état qui se retrouve dans certaines formes d'insanité confuse ou de démente précoce (2). La conscience descend doucement le sen-

(1) Il a été depuis longtemps reconnu par les psychologues que la paramnésie se produit dans les rêves. Ainsi Burham parle de ce phénomène comme fréquent, et Krepelin mentionne qu'une fois il rêva qu'il fumait un cigare pour la quatrième ou cinquième fois, bien qu'il n'eût jamais fumé de sa vie.

(2) Dans la folie alcoolique, par exemple, spécialement quand elle conduit à l'occurrence du syndrome de Korsakoff, il y a un degré notable de faiblesse mentale, avec une tendance à créer de faux souvenirs, à la fois sous la forme de confabulation (ou remplissage par l'imagination de lacunes de la mémoire), et de pseudo-réminiscence. (Voir John Turner, « Alcoholic Insanity », *Journal of Mental Science*, janv. 1910, p. 41.)



tier de la moindre résistance ; elle accepte toute suggestion. Les objets qui lui sont présentés lui semblent des choses déjà connues ; les actes qui lui sont suggérés lui semblent des actes qu'elle a déjà désiré accomplir. La paramnésie, ainsi considérée, semble simplement une manifestation naturelle d'un état de conscience temporairement déprimé au-dessous de son niveau normal de vigueur.

On doit se rappeler que la suggestibilité de la conscience de sommeil varie en degré, et qu'en face d'improbabilités sérieuses il y a souvent une dose considérable de résistance, juste comme une personne hypnotisée résiste aux suggestions qui offensent fondamentalement sa nature. Mais un certain degré de suggestibilité, une certaine tendance à regarder les choses qui viennent à nous dans nos rêves comme familières, — en d'autres termes comme des choses qui nous sont arrivées déjà, — n'est pas seulement un résultat naturel d'une aperception défective, mais une des conditions mêmes du rêve. Ces conditions nous permettent de développer nos rêves. Sans elles leur développement serait fatalement paralysé par le doute, l'incertitude, la lutte. C'est ainsi, peut-être, que, dans tout rêve, ou, du moins, dans certains stages de la conscience de rêve, nous sommes susceptibles de tomber dans un état de pseudo-réminiscence.

C'est un fait intéressant, et hautement significatif, que cette illusion paramnésique de nos rêves — l'impression que ce qui nous arrive nous est arrivé



ou aurait pu nous arriver déjà, — tend à persister dans le stade hypnagogique (ou hypnopompique) qui suit immédiatement le sommeil. Quand nous sommes à moitié réveillés d'un rêve, et sommes juste capables de nous rendre compte que c'était un rêve, ce rêve a une tendance constante à nous apparaître dans une lumière plus plausible et plus probable que cela n'est possible quelques moments plus tard, quand nous sommes pleinement éveillés (1).

La première expérience qui me permit de me rendre compte clairement de ce phénomène et de son explication probable remonte à quelques années. Vers le milieu de la nuit, j'eus un rêve très vif, dans lequel je m'imaginai que deux de mes amis, — un monsieur et sa fille, — avec un certain Lord Chesterfield (j'avais lu récemment les

(1) Le docteur Marie de Manacéine, qui a étudié expérimentalement les phénomènes de l'état hypnagogique en détail (*Sleep*, pp. 195-220), trouve que, dans leur stade le plus profond, ils sont marqués par de l'écholalie, ou tendance à répéter automatiquement ce qui est dit, et, dans un stade moins profond, par une suggestibilité anormale, ou tendance à accepter des idées et spécialement des émotions. Elle considère que l'état hypnagogique devient anormal quand il dure plus de quinze secondes. Il peut durer plus de six minutes, et alors a une sérieuse importance. Elle montre les raisons qu'il y a de croire que l'état hypnagogique est, en substance, identique à l'état hypnotique, et elle le regarde comme dû probablement à l'anémie cérébrale. Elle trouve qu'il est spécialement marqué chez les enfants au-dessous de quinze ans, plus accentué encore s'ils appartiennent à la classe ouvrière, et plus commun chez les jeunes filles et les jeunes femmes, spécialement si elles sont anémiques; mais chez les adultes, plus rare chez les femmes que chez les hommes, et devenant plus fréquent chez les deux sexes avec l'âge; les phlegmatiques y sont plus exposés que les sanguins et les nerveux.



lettres du fameux Lord Chesterfield), étaient ensemble, dans un hôtel, qu'ils jouaient avec des armes, que la dame tuait ou blessait accidentellement Lord Chesterfield, et qu'elle changeait alors de vêtements avec lui, dans le but de s'échapper et d'éviter une découverte qui pourrait être dangereuse. J'étais mis au courant de l'affaire, et fort embarrassé. Je m'éveillai. Ma première pensée fut que je venais d'avoir un rêve curieux que je ne devais pas oublier au matin. Mais alors il me sembla me rappeler que c'était un événement réel et familial. Cette seconde pensée abusa mon activité mentale, et je me rendormis. Le matin, je fus capable de me rappeler les éléments essentiels de mon rêve, et mes impressions du premier réveil.

Depuis, j'ai porté mon attention sur ce point, et j'ai trouvé, en me rappelant mon état de conscience à moitié éveillée après le rêve que, s'il est rare, sans doute de saisir l'affirmation : « Cela est réellement arrivé », il est moins rare de saisir l'affirmation plus vague : « Voilà les sortes de choses qui arrivent. » Je trouve que cette dernière affirmation apparaît, comme la première, après des rêves vifs qui ne contiennent aucune impossibilité physique, mais que la conscience pleinement éveillée refuse de reconnaître comme appartenant aux choses probables. Comme exemple tout à fait différent du précédent, je puis mentionner un rêve dans lequel j'imaginai que je pouvais la fréquence des mariages interlocaux en notant, dans les annuaires, la



fréquence de l'existence de gens du même nom dans les villes et les villages voisins. A moitié éveillé, jeme figurai encore que j'étais en train de m'élivrer à ce travail, — c'est-à-dire, ou bien que le rêve était réel, ou bien qu'il se rapportait à un fait réel et ce ne fut que lorsque je fus suffisamment éveillé pour connaître la fausseté d'une telle méthode d'investigation, que je me rendis compte que c'était purement un rêve.

Ce phénomène est connu depuis longtemps, quoique l'on n'eût pas reconnu sa signification. Brierre de Boismont a noté que certains rêves très vivaces ne sont pas reconnus comme rêves, mais sont pris par erreur pour une réalité après le réveil, quoiqu'il reconnaisse difficilement la limitation normale entre cette erreur et l'état hypnagogique. Moll a comparé ces rêves, qui se prolongent à l'état de veille, à des suggestions post-hypnotiques durables. Sully a mentionné le réveil de rêves qui « présentent encore l'aspect de vieilles connaissances, de sorte que, un moment, je me figure qu'ils sont des réalités de l'état de veille (1) ». Colegrave, dans son étude de la mémoire, a rapporté maints cas de jeunes enfants prenant leurs rêves pour des événements actuels (2).

(1) Sully. *The Human Mind*, vol. II, p. 317. Foucault (*le Rêve*, p. 300.) note brièvement qu'il a souvent eu l'illusion de croire se rappeler un fait qui n'existait pas, ou de reconnaître une personne qu'il n'avait jamais vue.

(2) F. W. Colegrove, « Individual Memories », *American Journal of Psychology*, janv. 1899.



Cette persistance de l'illusion de mémoire du sommeil dans l'état hypnagogique subséquent est évidemment en relation avec la persistance semblable, plus fréquente, des hallucinations de sommeil, de la vue, de l'ouïe, ou des autres sens, dans l'état hypnagogique (1). Des visions de rêve que l'on voit ainsi persister pendant quelques instants dans la vie éveillée sont souvent très troublantes et déconcertantes, comme on l'a noté, pour les gens ignorants et peu instruits. De telles visions peuvent se produire dans l'état hypnagogique, même quand il n'y a pas eu de rêve précédent, et il est vraiment probable, suivant le raisonnement de Parish, que c'est précisément dans l'état hypnagogique, vestibule du temple des rêves, pourrait-on dire, que les hallucinations ont le plus de chance de se produire. Que des illusions puissent momentanément se produire dans cet état, le fait est évident. Ainsi, m'assoupissant quelques minutes devant un feu couvert et creux, au fond duquel sont des cendres rouges, je m'éveille avec l'illusion que je vois un rideau en feu, et je me suis déjà penché pour l'arracher, avant de m'être rendu compte de mon illusion.

(1) Voir pour des cas semblables chez les personnes saines, Hack Tuke, « Hallucinations », *Brain*, vol. XI, 1889. Un homme sujet à des illusions systématiques chroniques écrit : La nuit, je suis obsédé ; c'est à-dire que je deviens le récipient de pensées projetées qui se transforment en rêves ; en plusieurs occasions, j'ai éprouvé, juste après le réveil, et étant encore dans un état très passif, que quelqu'un me parlait à l'oreille.



Dans les conditions normales, la possibilité de prendre par erreur un souvenir de rêve pour un événement actuel semble grande quand un intervalle s'est écoulé avant qu'on se rappelle le rêve, cet intervalle rendant difficile de distinguer un groupe de souvenirs d'un autre, pourvu que le rêve ait été d'un caractère plausible. Ainsi, le professeur Nücke raconte que sa femme rêve qu'une de ses connaissances, une vieille dame, était venue la voir. Ce rêve fut apparemment oublié jusqu'à ce que, quarante ou cinquante heures après, il revint au souvenir de sa femme, comme elle passait devant la maison de la vieille dame. Elle eut beaucoup de peine à se figurer que son rêve n'avait pas été une réalité actuelle. Lorsqu'il s'agit de souvenirs d'enfance, il arrive assez fréquemment qu'il nous soit impossible de distinguer entre ce qui est arrivé réellement et ce qui peut-être n'a été que rêve.

Dans la santé normale, physique et mentale, cependant, il semble rare que l'influence hallucinatoire des rêves s'étende au-delà des limites de l'état hypnagogique, mais toute modification de la santé générale du corps et du cerveau en particulier peut favoriser cette confusion. Ainsi, dans un cas de maladie de cœur qui eut une issue fatale, le patient, nullement visionnaire ou impressionnable quand il était en bonne santé, devint capable, dormant en plein jour, d'avoir des rêves d'un caractère entièrement raisonnable, qu'il avait beaucoup



de mal à distinguer des faits de la vie réelle, ne se sentant jamais sûr de ce qui arrivait réellement et de ce qui n'était que rêve. Dans des conditions cérébrales désordonnées et nerveuses, la même illusion devient encore plus marquée. C'est le cas, en particulier, dans l'hystérie. Dans certaines formes de folie, comme maints aliénistes l'ont marqué, cette erreur est parfois permanente, le rêve peut devenir une partie intégrale et constante de la vie éveillée. A ce point-là, d'ailleurs, nous laissons le monde normal des rêves pour entrer dans le domaine pathologique.

Dans la persistance normale de l'illusion de rêve dans l'état hypnagogique, dont nous nous occupons ici, le rêve présente usuellement un événement comme possible, quoique, probablement, en réalité, hautement impossible. L'intelligence à moitié éveillée, ou hypnagogique, semble abusée par cet élément de vie possible. Par conséquent, il se produit une erreur de perception comparable, strictement, à la perception fautive que, dans le cas de la sensation externe, nous appelons une illusion. Dans l'illusion ordinaire, une sensation d'excitation externe d'une sorte est prise pour une sensation d'excitation externe d'autre sorte. Dans le cas qui nous occupe, une sensation d'excitation centrale d'un ordre (image de rêve) est prise par erreur pour une sensation d'excitation centrale d'un autre ordre (mémoire). Le phénomène est donc une illusion mentale appartenant au groupe des faux souvenirs ;



on peut lui donner le nom de paramnésie hypnagogique.

Son processus semble présenter un certain intérêt; il peut jeter une lumière sur quelques phénomènes plutôt obscurs. Quand nous sommes capables de nous rappeler un rêve net, d'ordinaire un rêve présentant un caractère de grande probabilité, sans avoir l'idée précise du moment où il se produisit, nous nous trouvons ainsi en présence d'impressions dont nous ne pouvons pas dire avec certitude qu'elles nous viennent de la vie de rêve ou de la vie éveillée, il semble probable que cette paramnésie hypnagogique est entrée en action; la conscience à moitié éveillée prend ce rêve net, et, semblable aux impressions réelles de la vie pour une expérience ancienne et familière, le laisse de côté pour un certain temps dans l'oubli, et lorsque, plus tard, elle le reprend, c'est avec cette sorte d'écriteau erroné qu'elle lui avait accroché en le mettant de côté. Ainsi un processus paramnésique peut-il aider à l'explication du rôle important que les rêves, comme tant de penseurs depuis Lucrèce l'ont constaté, ont joué dans la formation de l'activité humaine, et les croyances de l'humanité. C'est par là que la vie éveillée et la vie de rêve se retrouvent à un niveau en apparence commun.

Par paramnésie hypnagogique j'entends un faux souvenir se présentant dans l'antichambre du sommeil, mais pas nécessairement avant le sommeil. L'invention de Myers, du mot « hypnopom-



pique », semble à peine nécessaire, même pour des raisons pédantesques. Je considère que la condition de la conscience est presque la même au moment où le sommeil arrive et au moment où il se dissipe. Dans le rêve de Chesterfield, il est vraiment impossible de dire si le phénomène est « hypnagogique » ou « hypnopompique ». Dans un tel cas, la conscience crépusculaire est aussi bien conditionnée par le sommeil qui arrive que par le sommeil qui s'en va.

Si cette illusion de la mémoire dans l'état de demi-sommeil peut être regardée comme une variété de paramnésie, un nouvel horizon s'ouvre devant nous. La variété hypnagogique ne peut-elle pas jeter une lumière sur le phénomène général de la paramnésie qui a conduit à de si nombreuses théories étranges et compliquées? Je le crois.

La paramnésie, comme nous l'avons vu, est le nom que les psychologues donnent à une hallucination de mémoire que l'on appelle aussi quelquefois « pseudo-réminiscence ». Les écrivains médicaux (qui l'associent spécialement avec l'épilepsie) la regardent comme un symptôme de « l'état de rêve » (1), tandis que les auteurs français

(1) Hughlings Jackson (*Practitioner*, mai 1874, et aussi *Brain*, juillet 1888, et *Brain*, 1899, p. 534) applique ce terme à l'aura intellectuelle précédant une attaque épileptique, et on considère que la « pseudo-réminiscence » elle-même pouvait indiquer un léger paroxysme épileptique chez les personnes qui montrent d'autres symptômes d'épilepsie. Gowers aussi (*Epilepsy*, 2^e éd., p. 133) considère « l'état de rêve » comme étroitement associé avec les attaques légères d'épilepsie. Et Crichton-Browne (*Dreamy Mental States*) soutient



l'appellent souvent « fausse reconnaissance » ou « sensation du déjà vu ».

Dickens, qui semble lui-même avoir expérimenté ce phénomène, le décrit ainsi dans *David Copperfield*. Nous avons tous quelque expérience d'un sentiment qui nous arrive occasionnellement, que ce que nous faisons ou disons a été dit ou fait auparavant, dans un temps éloigné ; d'avoir été entourés, il y a de longs temps obscurs, par les mêmes figures, objets, circonstances, de savoir parfaitement ce qui va être dit ensuite, comme si nous nous le rappelions soudain. Parfois il semble que cette occurrence préalable a pu seulement avoir lieu dans une existence antérieure (1). C'est de là que nous vient probablement, comme saint Augustin semble le premier l'avoir suggéré, l'origine de l'idée de métempsycose, de la transmigration des âmes. D'autres fois, il semble que cette occurrence s'est produite déjà dans un rêve. D'autres fois

le même point de vue. On pourrait ajouter que « l'état de rêve » n'implique pas du tout nécessairement la pseudo-réminiscence ; voir S. Taylor, « A case of Dreamy State » (*Lancet*, 9 août 1890, p. 276), et W.-A. Turner, « The Problems of (Epilepsy, *British Medical Journal*, 2 avril 1910, p. 805), Leroy a trouvé que la pseudo-réminiscence est usuellement rare dans l'association avec l'épilepsie.

(1) « Le sentiment de pré existence » écrit le Dr J.-G. Kiernan dans une lettre particulière, « se présente souvent comme une conséquence des illusions de la mémoire dans l'épilepsie. Le cas sur lequel George Sand a bâti son histoire de *Consuelo* était celui d'un épileptique qui, durant ses accès, avait l'illusion de vivre dans un passé historique lointain, qu'il se rappelait, autrement, à l'état normal. Je connais deux théosophes épileptiques qui basent leur croyance à la transmigration sur les souvenirs de leur période épileptique. A mon sens, une grande partie des visions de Swedenborg sont des exemples de cette illusion de mémoire. »



aussi le sujet de l'expérience est complètement dérouteré dans sa tentative d'explication de ce sentiment de familiarité qui l'envahit. Dans tous les cas, l'impression de détresse émue produite peut être difficilement attribuée à une coïncidence de ressemblance avec une expérience préalable réelle (1).

La paramnésie de cette nature, d'après les observations de Lalande, peut s'observer chez trente personnes sur cent (2). Heymans l'a trouvée en proportion considérable chez les étudiants des deux sexes. De telles estimations sont probablement trop élevées si nous considérons l'ensemble de la population. Cet état semble plutôt, comme Dugas et d'autres l'ont noté (3), affecter les gens qui ont reçu de l'éducation, en particulier les gens d'un niveau intellectuel supérieur à la moyenne, qui usent davantage leur cerveau, spécialement dans un effort artistique et émotionnel, — dans une proportion beaucoup plus grande que le travailleur manuel

(1) Le professeur Grasset (la Sensation du « Déjà Vu », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, nov.-fév. 1904) considère qu'un sentiment d'angoisse est l'accompagnement caractéristique d'une vraie manifestation paramnésique. Cette affirmation est trop absolue. Il y a usuellement quelque trouble émotif, mais son degré dépend du tempérament de la personne qui éprouve le phénomène. Parfois la sensation de pseudo-réminiscence peut être accompagnée (comme un médecin sujet à l'épilepsie, et dont Hughlings Jackson cite le cas, le constatait sur lui-même), d'un léger sentiment de satisfaction, comme celui qu'on éprouverait à trouver quelque chose qu'on a cherché.

(2) *Revue Philosophique*, novembre 1893.

(3) *Revue Philosophique*, janvier 1894.



ignorant et flegmatique (1). On a déjà parlé de Dickens. Maints autres écrivains notables ont fait allusion à cette impression ou à d'autres voisines, d'après leur propre expérience. Sir James Crichton-Browne cite un certain nombre de passages de poètes comme preuve de leur familiarité avec de tels phénomènes (2). Shelley (qui semble, dans deux occasions au moins, avoir eu des hallucinations) éprouva ce qui peut être regardé comme une expérience de paramnésie (il en fait la description dans ses *Spéculations on metaphysics*), qu'il est intéressant de rappeler dans le cas présent, parce qu'elle montre ce phénomène en relation avec les rêves. Il passait avec un ami dans les environs d'Oxford, quand il tourna soudain le coin d'un sentier et perçut un paysage usuel, avec moulin, etc..., qu'il lui sembla immédiatement avoir vu déjà dans un rêve très ancien. Cinq ans après, il était si agité en notant cela qu'il ne put en finir le récit. La réelle ressemblance d'une « scène familière » avec une scène semblable de rêve,

(1) Heymans a trouvé que les étudiants sujets à la paramnésie ont une tendance à posséder une aptitude pour les langues, et une inaptitude aux mathématiques.

(2) Le romancier Paul Bourget, dans une lettre intéressante publiée par Grasset (*loc. cit.*), déclare que cette expérience lui a été habituelle depuis aussi longtemps qu'il peut se rappeler, plutôt relativement à des choses entendues ou senties qu'à des choses vues, et avec l'accompagnement d'un trouble émotionnel similaire à celui qu'on éprouve dans les rêves d'amis morts qui apparaissent comme vivants, quoique, même dans le rêve, on sache qu'ils sont morts. Bourget ajoute qu'il est de tempérament émotif, et que les manifestations semblables étaient plus prononcées dans son enfance qu'aujourd'hui.



même en supposant la reconnaissance après un si long intervalle, pourrait difficilement être regardée comme une coïncidence susceptible de produire une émotion. Le fait de cette émotion semble indiquer que l'expérience appartient à la classe des illusions paramnésiques qui produisent si souvent une impression particulièrement vivace sur ceux qui les éprouvent.

Un grand nombre de théories ont été proposées par les psychologues et autres pour expliquer ce phénomène paramnésique. L'explication la plus ancienne, très antérieure aux débuts de la psychologie scientifique, fut la théorie que l'occurrence qui, quand elle se produit maintenant, nous frappe comme si extraordinairement familière, s'est déjà présentée à nous dans une existence antérieure et lointaine. Ainsi Pythagore, à ce que raconte l'histoire ancienne, quand il visita le temple de Junon à Argos, reconnut le bouclier qu'il avait porté dans une existence antérieure, quand il était Euphorbe, et combattait à côté de Ménélas à la guerre de Troie. Une théorie beaucoup plus récente va à l'extrême opposé et déclare que tous ou presque tous ces cas de reconnaissance indiquent une réminiscence réelle, quoique confuse, d'événements passés de notre vie actuelle, souvenirs vagues que le sujet est incapable de localiser de façon précise. C'est l'explication à laquelle se rallient en grande partie Ribot, Jessen, Sander, Sully, Burnham, et maints autres. Elle est peut-être due en grande



partie à l'ignorance du phénomène. Ribot, quand il écrivit son livre sur les maladies de la mémoire, considérait que l'on avait seulement trois ou quatre cas à citer, car un phénomène anormal semble toujours rare jusqu'à ce qu'il ait été nettement reconnu et étudié de façon précise. Sans doute, cette théorie expliquera un grand nombre de cas, mais non les cas réellement typiques, dans lesquels le sujet a l'impression impérieuse que même les menus détails de l'expérience présente ont été éprouvés jadis. Nous pouvons lire un poème nouveau avec un vague sentiment qu'il nous est familier, mais une telle expérience ne possède jamais un caractère réellement paramnésique, car nous nous rendons vite compte qu'elle est explicable par le fait que l'écrivain a pu subir l'influence de quelque grand maître, que nous connaissons. La seule expérience dont je puisse parler personnellement, comme se rapprochant tout à fait de la véritable paramnésie, est celle que j'éprouvai en visitant les ruines de Levensay Castle, il y a des années. En gravissant la pente qui conduisait aux ruines couvertes de lierre, baigné dans le clair soleil, je ressentis une impression étrange et persistante que cette scène m'était familière. Trois théories pourraient servir d'explication. (Je laisse de côté la théorie pythagoricienne, d'après laquelle c'eût été le souvenir de l'aventure d'un ancêtre possible venant à travers la Tamise combattre aux côtés d'Harold contre Guillaume le Conquérant à cet



endroit-là). 1° C'était un cas de vraie paramnésie ; 2° j'avais été amené là étant enfant ; 3° la vue était comprise dans une série d'images stéréo-typiques en couleur avec lesquelles j'étais familier dans mon enfance, et qui contenait certainement des scènes semblables. Je penche pour la dernière explication. Ici, comme ailleurs, il n'y a pas de clefs qui ouvre toutes les portes.

Grasset fournit une modification de la théorie d'après laquelle la pseudo-réminiscence serait une réminiscence réelle non reconnue comme telle : il considère que le phénomène est dû à une impression subconsciente précédemment reçue, mais n'atteignant la conscience que sous l'influence de la nouvelle impression similaire. Cette théorie impliquerait la réviviscence d'images de rêve, et se rapproche, par conséquent, de la théorie de Lopic et Méré, d'après laquelle l'impression de maintes personnes que ce qu'elles éprouvent actuellement est arrivé déjà dans un de leurs rêves serait la véritable explication du phénomène (1).

Nous entrons dans une classe différente d'explications avec la théorie de Wigan que de tels cas sont dus à la dualité du cerveau, les deux hémisphères n'agissant pas tout à fait simultanément.

(1) Paul Lopic, *Revue Philosophique*, mars 1894 ; Charles Méré, *Mercure de France*, juillet 1903 ; Sully, Tannery et Buccola considèrent aussi que c'est un des facteurs de l'explication du phénomène. Freud (*Zur Psychopathologie des Alltagsleben* 1907, p. 122) présente une modification de cette théorie, et pense que la fausse reconnaissance est une réminiscence de rêves diurnes inconscients.



C'est une conception un peu hardie, quoiqu'elle puisse paraître s'accorder approximativement avec des théories récentes. La théorie de la scission du cerveau, chaque hémisphère étant supposé capable d'agir indépendamment, fut invoquée, à un moment donné, pour expliquer certains phénomènes, mais elle n'est plus, à l'heure actuelle, considérée comme soutenable (1).

Nous pouvons laisser de côté ces théories, qui ont été convenablement critiquées par d'autres, et revenir à ce que nous disions de l'état de sommeil et de l'état hypnagogique. Ce dernier est une transition entre l'état de veille et le sommeil. Il réalise donc une condition de faiblesse mentale et de suggestibilité en corrélation avec une condition d'anémie cérébrale irrégulière. Dans de telles conditions, une suggestion plausible est acceptée trop facilement. La paramnésie ordinaire se présente-t-elle dans les mêmes conditions de faiblesse mentale et de suggestibilité? Il est rare de trouver des descriptions d'expériences paramnésiques par des observateurs scientifiques où il soit tenu un compte rigoureux de l'importance qu'il y a de noter exactement toutes les conditions, mais il y a quelques raisons de penser que la paramnésie se produit dans des états amenés par l'excitation, l'épuisement, ou des causes analogues. Le premier cas de

(1) Pour une étude critique, minutieuse et approfondie de la théorie du dédoublement cérébral, voir spécialement quatre articles de Bonne, dans les *Archives de Neurologie*, mars-juin 1907.



paramnésie rapporté en détail par un observateur méthodique est celui que décrit Wigan comme lui étant arrivé aux funérailles de la princesse Charlotte. Il avait passé, avant la cérémonie, plusieurs nuits troublées, avec une privation presque complète de sommeil la nuit immédiatement précédente. Il souffrait de son chagrin, aussi bien que de l'épuisement causé par le manque de nourriture et de sommeil. Il s'était tenu debout pendant quatre heures, et serait tombé évanoui en prenant place près du cercueil, s'il n'eût été soutenu par la fièvre de l'excitation. Quand la musique cessa, le cercueil lentement descendit dans le caveau, au milieu d'un silence absolu, rompu seulement par les explosions de chagrin du veuf. « En un instant », raconte Wigan, « je ressentis non seulement une *impression*, mais une *conviction*, que j'avais déjà vu toute cette scène dans une occasion antérieure. » On peut voir là, clairement, une reproduction artificielle, par l'émotion, l'excitation et l'épuisement, de la condition qui se produit simplement et naturellement, dans le sommeil, ou dans son voisinage hypnagogique.

La fréquence, — si l'on peut citer le fait, — de l'occurrence de pseudo-réminiscences chez les épileptiques, notée par divers observateurs médicaux, qu'elle se présente au début de l'accès, ou indépendamment de quelque naturelle convulsion musculaire, peut être significative à ce point de vue. Il n'y a pas de bonne raison de supposer que la



pseudo-réminiscence a une véritable relation avec l'épilepsie, et encore moins de supposer qu'elle constitue une manifestation mitigée de l'épilepsie. Mais la spéciale condition somniforme de la contraction de la circulation cérébrale dans l'épilepsie rend ce dernier état favorable à la paramnésie aussi bien qu'aux phénomènes hallucinatoires (1).

Indépendamment de l'épilepsie, toute condition d'épuisement nerveux temporaire ou peut-être chronique peut produire, ou à tout le moins prédisposer à l'illusion paramnésique de reconnaître comme familières des impressions présentes. Ainsi Rosenbach a rapporté le cas d'un homme sain et de bonne santé, qui, après un sérieux effort mental, suivi d'insomnie, avait l'impression de reconnaître tous les gens qu'il rencontrait dans la rue, bien

(1) « L'épilepsie », a écrit Binns, il y a longtemps (*Anatomy of Sleep*, 1845, p. 431), « est une maladie qui, par quelques-uns de ses symptômes, ressemble fortement au sommeil anormal. » Les conditions dans lesquelles une manifestation paramnésique peut réellement remplacer un accès épileptique sont bien décrites par un écrivain à hérédité épileptique dont le cas a été rapporté par Haskovec, de Prague (*XIII^e Congrès International de Médecine : Comptes-Rendus*, vol. VIII, « Psychiatrie » p. 125) : « Un jour, au théâtre, sous l'influence de la chaleur et peut-être de la musique, j'éprouvai une excitation et une fatigue extrême. Je pensai que j'allais avoir une attaque, et résistai de toutes mes forces, et l'attaque n'eut pas lieu. Mais je me trouvais dans un état psychique étrange. En quittant le théâtre, j'avais l'impression de rêver. Je voyais et j'entendais tout, et je parlais comme d'habitude. Mais tout me semblait étrange. Rien ne me paraissait m'atteindre directement, ou être une impression réelle, mais simplement la reproduction automatique de quelque chose d'appris ; j'avais l'impression que tout cela avait été vécu et senti auparavant. A ce moment-là, il me semblait n'être plus qu'un observateur ».



qu'après attentif examen il reconnut qu'il se trompait (1). Une telle disposition peut même être presque congénitale. Ainsi, on nous raconte d'Anna Kingsford, qui était d'un tempérament vigoureux et névropathique, que, lorsqu'elle était enfant, « tout ce qu'elle lisait la frappait comme lui étant déjà familier, de telle sorte qu'il lui semblait retrouver de vieux souvenirs plutôt qu'acquérir de nouvelles connaissances (2) ».

Il est digne d'être noté que l'anesthésie artificielle produite par des drogues qui procurent un sommeil anormal favorise aussi la paramnésie. Ainsi Sir William Ramsay (3) a remarqué que lorsque, sous l'influence d'un anesthésique, il entendait un léger bruit dans la rue, « non seulement il se rendait compte qu'il avait entendu déjà ce bruit, mais il aurait pu prédire qu'il se produirait à ce moment même ».

Dans toutes ces conditions, il semble que nous soyons en présence d'un état de conscience affaibli, excité, troublé qui se rapproche de la vraie confusion de la conscience de rêve. On dirait que des sensations venues du dehors soient reçues par les centres cérébraux épuisés dans une forme si vague

(1) *Centralblatt für Nervenheilkunde*, avril 1886. Dans certaines formes de folie, la fausse reconnaissance d'une personne peut devenir une illusion fixe. Cette question a été étudiée par Albès dans sa thèse de Paris : *De l'Illusion de Fausse Reconnaissance*, 1906.

(2) E. Maitland : *Anna Kingsford*, vol. I, p. 3. Lalande (*Revue Philosophique*, nov. 1893, p. 487) cite un cas exactement similaire chez un enfant.

(3) Noté par Jastrow, *The Subconscious*, p. 248.



qu'une illusion se produit, et que l'on prend ces sensations pour des sensations d'origine interne, pour des souvenirs.

Que la paramnésie soit un produit de fatigue, même souvent un produit d'hyperesthésie nerveuse, cela est indiqué par les conclusions de beaucoup de ceux qui l'ont décrite. Il y a longtemps qu'Anjel a développé cette idée, et Bonatelli, il y a longtemps aussi, a trouvé que les illusions de la mémoire sont particulièrement aptes à se produire dans les états d'irritabilité nerveuse inusitée. Ces dernières années, cette caractéristique de la paramnésie a été de plus en plus fréquemment reconnue. Bernard Leroy, qui a consacré une thèse considérable et importante, soutenue devant la Faculté de Paris, à la pseudo-réminiscence (1), a montré que, dans un certain nombre de cas, il y avait des indications de fatigue ou de distraction. Heymans a trouvé que c'était le soir, quand ses sujets étaient dans un état passif, fatigués, épuisés, ou engagés dans un travail pénible, qu'ils étaient le plus sensibles à l'expérience (2). Féré a rapporté un cas, dans lequel, comme il l'a noté, une pseudo-réminiscence chez un homme de bonne santé générale, conva-

(1) Leroy, *Etude sur l'Illusion de Fausse Reconnaissance*, 1898, avec quarante-cinq nouvelles observations. Leroy soutient d'ailleurs (en opposition très nette avec mes vues) que seulement une minorité de ses cas impliquent une fatigue actuelle.

(2) Heymans, « Eine Enquête über Depersonalisation und Fausse Reconnaissance »; *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, nov. 1903; et aussi un article postérieur, dans le même journal, confirmant ses conclusions, janvier 1906.



lesent de l'influenza, fut associée avec la fatigue, et disparut avec elle (1). Dromard et Albès déclarent que la pseudo-réminiscence est un « phénomène d'épuisement » et l'un deux fait cette déclaration significative : « Je deviens plus aisément la proie de l'illusion, lorsque, par hasard, et sans y penser, j'applique simultanément mon attention sur un objet externe et une pensée interne (2). Dugas, encore, considère que toutes les formes variées de paramnésie ont « un commun caractère qui est de se produire comme résultat d'une fatigue intense ou prolongée » (3). Il ajoute que la plupart des cas de paramnésie qu'il a notés chez des jeunes sujets durant quinze ans coïncidaient avec des périodes d'anémie et de faiblesse nerveuse.

Il n'est pas, cependant, nécessaire de croire que la fatigue, au sens ordinaire du mot, soit physique, soit mentale, soit l'accompagnement invariable de la paramnésie. Si c'est la présence d'une condition ressemblant à celle du sommeil ou de l'état hypnagogique qui prédispose à l'expérience, la condition peut être produite par d'autres circonstances. La distraction, l'hyperesthésie intense simulant un accroissement d'énergie, et les divers états psychiques chroniques dus à un système nerveux fortement frappé ou

(1) Féré, « Deuxième note sur la Fausse Reconnaissance », *Journal de Neurologie*, 1905.

(2) Dromard et Albès : « L'illusion dite de Fausse Reconnaissance », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, mai-juin 1905.

(3) Dugas, Observations sur des Erreurs « Formelles » de la Mémoire. *Revue Philosophique*, juillet 1908.



surmené, toutes ces conditions peuvent tendre dans la même direction, même si l'on ne ressent aucune impression d'épuisement (1). C'est sans doute pour cela que tant de poètes, de romanciers, et autres hommes d'aptitudes intellectuelles actives sont sujets à ces expériences.

Il a été soutenu par certains, qui admettent qu'il y a souvent un élément de fatigue dans la paramnésie, que la cause réelle de la fausse mémoire est une célérité anormale de la perception, due peut-être à l'hyperesthésie. La scène serait alors perçue si rapidement que le sujet en conclut qu'il a déjà dû avoir cette expérience auparavant. Que le sujet ait souvent le sentiment d'une rapidité inusuelle de perception, cela peut être parfaitement admis. Mais il n'y a aucune sorte de raison de supposer que la perception soit réellement reçue

(1) Un ami, sujet à cette forme de paramnésie, m'écrivait, après la publication de mon premier article sur cette question : « Je trouve, comme vous l'avez prévu, qu'il est difficile de se rappeler une expérience de cette nature dans tous ses détails. Je suis sûr pourtant qu'elle n'est pas nécessairement alliée avec un affaiblissement ou un épuisement du système nerveux. Cet état m'était très commun, dans ma jeunesse, à un moment où ma vie était plaisante et mon cerveau moins fatigué qu'aujourd'hui. Encore aujourd'hui (à 43 ans) je l'éprouve occasionnellement, mais pas aussi fréquemment qu'il y a vingt ans ». On peut ajouter que mon ami, de famille écossaise, était un homme de tempérament fin, émotif, nerveux, un travailleur intellectuel acharné — bien qu'à un moment sa santé eût été ébranlée, — et qu'il avait publié antérieurement deux volumes de vers. Cette plus grande aptitude à la paramnésie, que l'on constate généralement dans la jeunesse, est comparable à la prédisposition des enfants aux visions hypnagogiques, les deux phénomènes étant probablement dus à l'excitabilité plus grande, et à la plus grande facilité d'épuisement des jeunes cerveaux.



avec cette rapidité. Les probabilités sont dans une autre direction. Nous savons que certaines influences (telles que celle des drogues, alcool, etc.), qui donnent l'illusion d'une sensation de perceptions plus vivaces et plus rapides, ont, en réalité, un effet déprimant et ralentissant, de la même manière que les choses belles et profondes que nous disons en rêve nous apparaissent usuellement au réveil tout à fait banales, sinon dénuées de sens. Il n'y a aucune preuve que la paramnésie soit accompagnée d'une réelle exaltation de la perception, tandis que, comme nous l'avons vu, un examen étendu des faits nous incite plus raisonnablement à supposer que nous subissons, au contraire, un affaissement dans la direction de l'état de rêve, un état dans lequel, d'ailleurs, comme Tissié et d'autres (1) l'ont indiqué, il y a plusieurs degrés.

On doit se rappeler, dans cet ordre d'idées, que, dans l'état hypnagogique et d'autres se rapprochant de celui du sommeil, nous ne sommes pas aptes à apprécier consciemment la valeur du temps, quoique nous puissions le mesurer subconsciemment, comme l'indique l'aptitude, fréquente chez les gens, de se réveiller à heure fixe. Dans les états semblables au rêve, le temps est long, court, ou non-existant. Cela est toujours vrai au début de l'état hypnagogique. Quand je suis éveillé soudain la nuit par une voix, le son d'une cloche

(1) Par exemple : Allin, « Recognition », *American Journal of Psychology*, janvier 1896.



ou tout autre stimulus, je trouve souvent très difficile de dire si j'étais ou non éveillé déjà, et je me suis souvent figuré, dans ce cas, que j'étais déjà éveillé. C'est là une illusion, démontrée par la fréquence avec laquelle les vieilles gens qui s'endorment dans la journée déclarent qu'ils n'ont nullement dormi, bien qu'on les ait entendus ronfler. C'est par une illusion paramnésique en quelque sorte similaire que nous ne pouvons jamais fixer exactement le moment où nous nous éveillons. Au moment où nous prenons conscience que nous sommes éveillés, il nous semble toujours que nous le sommes déjà depuis un temps indéfini et non pas que nous venons tout juste de nous éveiller. Si j'avais à enregistrer le moment précis où je m'éveille dans la matinée, je constateraï usuellement que je suis considérablement en retard en faisant cette observation. Il semble que la conscience hypnagogique imparfaite se projette en arrière. Au début, la conscience n'est pas suffisamment éveillée pour se rendre compte que c'est le commencement, et quand elle est assez éveillée pour faire cette constatation, le moment où elle eût pu se faire correctement est déjà passé. La conscience est seulement capable d'affirmer qu'elle dure depuis un temps indéfini. Et cette assertion implique une illusion paramnésique qui consiste à rejeter dans le passé une expérience présente, illusion analogue à celle de la pseudo-réminiscence (1).

(1) L'explication ici fournie de la paramnésie a reçu à sa première



Si nous nous rendons compte de ces caractères de la paramnésie, il nous est difficile de ne pas conclure qu'il s'agit ici d'illusions qui, tandis qu'elles entrent dans la sphère de la mémoire, sont largement conditionnées par l'ensemble des conditions psychiques. Comme dans les rêves, c'est l'inattention, le défaut d'aperception, l'association défectueuse des contenus mentaux, qui rend possible la

apparition l'approbation de Léon Marillier, qui la considérait comme « ingénieuse et séduisante » et comme s'appliquant adéquatement aux phénomènes, pourvu que nous ayons toujours dans l'esprit que la perte de la notion nette du temps est caractéristique de l'état hypnagogique et des états voisins, la perception de chaque moment étant immédiatement transformée en souvenir ancien, et reconnue en conséquence. (*L'Année Biologique*, 3^e année, 1897, p. 772.) Cette nécessité de tenir compte de la coexistence de la perception et de l'illusion de souvenir a largement influé sur plusieurs des théories faites sur la paramnésie. Ainsi, Jean de Pury, *Archives de Psychologie*, décembre 1902), tout en affirmant que la pseudo-réminiscence est due à l'*antériorisation* de perceptions actuelles, la regarde comme étant de même nature qu'une double réfraction telle que celle que donne la même image produite simultanément sur les deux faces d'un prisme; sous l'influence de conditions qu'il ne peut définir, une image apparaît pour un moment sur le plan à la fois du passé et du présent, et nous voyons double psychiquement, exactement comme en physique nous voyons double quand le parallélisme de nos rayons visuels est troublé. Piéron, lui aussi, reprenant une théorie jadis préconisée par Dugas, et préalablement suggérée sous une forme ou une autre par Ribot et Fouillée, évoque la formation des deux images: l'une qui, grâce à la distraction et à la fatigue, atteint la conscience après avoir traversé la subconscience et prend ainsi un caractère de rêve, un caractère effacé, — et, presque simultanément avec cette image, une perception directe, au caractère non modifié. Le choc du conflit entre les deux produit la pseudo-réminiscence (« Sur l'Interprétation des Faits de Paramnésie », *Revue Philosophique*, août 1902 »). Abbès, dans sa thèse de Paris, critique cette explication, en faisant remarquer qu'il arrive souvent qu'une suite de même nature se produise, sans amener de pseudo-réminiscence.



paramnésie. La paramnésie est, comme l'a dit Fouillée, une sorte de diplopie ou de double vision dans le champ mental. « J'ai l'impression, dit un des écrivains qui se sont occupés de cette question, et qui a eu des expériences personnelles, que la réalité présente a un *double*. » La double vision actuelle est due au défaut de cette coordination musculaire qui, comme Ribot et d'autres ont insisté sur le point, fait partie de la véritable essence de l'attention. Cette base psychique plus large, sur laquelle repose la paramnésie, a été reconnue depuis longtemps par divers psychologues. Ainsi Léon-Kindberg établit que dans la paramnésie il y a une absence de l'attention mentale, de l'effort de synthèse nécessaire pour saisir une occurrence actuelle, laquelle est, par conséquent, perçue avec la même facilité qu'un souvenir ne nécessitant pas de synthèse, avec, comme résultats, l'illusion que c'est un souvenir (1). Ballet, lui aussi, regarde la paramnésie comme un état psychasthénique transitoire ou permanent, dû à la dissociation (2). Dugas, également, qui est souvent retourné à ce sujet durant maintes années, dans ses dernières contributions attache une importance de premier ordre à ce facteur plus large de la paramnésie. Dans l'analyse de la mémoire, dit-il, il y a un élément qui est capital, quoiqu'on l'ait souvent négligé : la reconnaissance d'un état de

(1) Michel Léon-Kindberg, « le Sentiment du Déjà-Vu », *Revue de Psychiatrie*, avril 1903, n° 4.

(2) G. Ballet, « Un cas de fausse reconnaissance », *Revue Neurologique*, 1904, p. 1221.



conscience non pas simplement comme passé, mais comme lié à notre passé personnel. Quant cette fonction synthétique cesse de s'exercer, ou seulement s'exerce défectueusement, alors la mémoire est en défaut, ou pervertie. La faiblesse nerveuse, continue-t-il, produit le manque d'attention ; le pouvoir inhibitoire de l'attention ne s'exerce plus, et les éléments psychiques tombent dans l'anarchie. Maints états psychiques, tels que les sensations, les recollections, les images, diffèrent les uns des autres moins par leur substance que par la manière dont l'esprit en prend connaissance et les perçoit. L'esprit saisit une sensation avec une emprise plus forte qu'une recollection, et cette dernière plus fortement qu'une image. Quand l'attention est relâchée, la ligne de démarcation entre ces divers états psychiques tend à s'effacer ; la sensation devient vague et flottante comme la recollection et l'image, tandis que ces deux dernières, au contraire, deviennent objectives et acquièrent quelque chose du brillant et du relief de la sensation. La même cause exactement, — affaiblissement de l'attention, — produit ainsi des effets opposés, élevant le ton d'un côté, et de l'autre l'abaissant, de telle sorte que des états d'âme qui sont d'ordinaire distincts tendent à se rapprocher et à se confondre, comme nous pouvons le constater dans l'état hypnagogique (1).

(1) Dugas, « Observations sur des Erreurs formelles de la Mémoire », *Revue Philosophique*, juillet 1908. *Ibid.*, juin 1910. Dugas ne fait pas de référence à Janet, ni à mon article sur la param-



Quoique Dugas ne fasse pas de référence à Janet, il n'est pas difficile de voir qu'il s'est assimilé quelques-unes des vues de cet investigateur distingué des mystères psychiques. Janet, nous le savons, en ce qui concerne les diverses conditions psychiques morbides, attache une grande force d'explication à la perte d'emprise de l'individu sur sa propre personnalité par suite de la faiblesse psychique, et à la diminution du sens de la réalité et même à la dépersonnalisation qui s'en suit. Il arrive ainsi que Janet lui-même a présenté une théorie de la pseudo-réminiscence qui est caractéristique de sa propre attitude et qui aussi s'harmonise avec le point de vue plus large qui marque maintenant les efforts d'explication de ces perversions de la mémoire. Janet déclare que la pseudo-réminiscence est un phénomène négatif, qui appartient à un groupe dont font partie divers autres sentiments impliquant une impression diminuée du réel. C'est l'expression habituelle : « Il me semble que ces choses ne sont pas réelles. Il me semble que ces événements ne sont pas actuels ou présents. » L'essence de cette forme de paramnésie est ainsi plutôt une négation du présent qu'une affirmation du passé. « La fonction d'adaptation au moment présent, remarque Janet, est la plus compliquée et la plus récente de toutes. La fonction du réel est la plus élevée et la

nésie hypnagogique. Mais sa position du sujet combine dans une certaine mesure et harmonise les données des deux écrivains antérieurs.



plus difficile de toutes les fonctions cérébrales. » Sous les diverses influences, il y a une diminution de la tension nerveuse et psychique, et cette suppression de la tension supérieure de l'âme laisse seulement subsister les fonctions inférieures. Quand cette chute de tension se produit rapidement, il peut se produire une crise dont la pseudo-réminiscence est un des symptômes (1). Janet placerait ainsi la pseudo-réminiscence parmi les manifestations de psychasthénie, quoiqu'il laisse intacte la difficile question du mécanisme précis du phénomène.

L'essai le plus compréhensif qui ait été fait pour expliquer le mystère de la paramnésie dans ces dernières années est certainement l'étude sérieuse et éclectique d'un des plus distingués parmi les penseurs français actuels, le professeur Bergson (2). Il jette d'abord un regard sur ce qu'il considère comme les deux groupes principaux d'explication de ce troublant phénomène : 1° ceux, invoqués par Ribot, Fouillée, Lalande, Arnaud, Piéron, Myers, etc., qui impliquent l'existence plus ou moins simultanée dans la conscience de deux images, dont l'une est la reproduction de l'autre ; 2° ceux invo-

(1) P. Janet : « A propos du Déjà Vu », *Journal de Psychologie normale et Pathologique*, juillet-août 1905.

(2) H. Bergson. « le Souvenir du Présent et la Fausse Reconnaissance », *Revue Philosophique*, décembre 1908. On pourrait remarquer que, excepté quand il essaie d'expliquer pourquoi la paramnésie n'est pas normalement habituelle, l'article de Bergson est basé sur les idées ou suggestions d'écrivains antérieurs.



qués par Janet, Heymans, Léon Kindberg, Dromard, Albès, etc., qui insistent sur l'abaissement du ton mental, la diminution de l'attention, le défaut de pouvoir synthétique, qui marquent la condition dans laquelle se produit la paramnésie. Bergson est tout à fait disposé à accepter les principes de ces deux groupes d'explications, en les combinant. Mais, ajoute-t-il, pour avoir une intelligence adéquate du phénomène, nous devons aller plus profondément; nous devons analyser le mécanisme normal de la mémoire. Et il trouve, si nous faisons ainsi, que non seulement le moment de l'illusion paramnésique, mais encore tout moment de notre existence présente deux aspects, l'un actuel, l'autre virtuel, la perception d'un côté, et la mémoire de l'autre. Le moment lui-même est fait de cette dualité, car il est toujours en mouvement; c'est une limite sans cesse changeante entre le passé immédiat et le futur immédiat; et il ne serait qu'une pure abstraction s'il n'était « précisément le mobile miroir qui reflète sans cesse la perception en recollection ». En se plaçant à ce point de vue, une recollection paraît, en réalité, non pas quelque chose qui a été, mais quelque chose qui est, procédant *pari passu* avec la perception qu'elle reproduit. C'est une recollection du moment prenant place à ce moment. Appartenant au passé en ce qui regarde sa forme, elle appartient au présent en ce qui regarde la matière. C'est la recollection du présent. Mais c'est exactement l'état dans lequel se trouve la personne paramnésique.



que, et le seul problème, dès lors, qui se pose devant nous est d'établir pourquoi chacun, à chaque moment, n'est pas conscient de la même expérience. Bergson répond que rien n'est plus inutile pour l'action présente que la recollection du présent. Elle n'a rien à nous dire. Nous tenons l'objet réel ; le laisser de côté pour sa recollection serait sacrifier la proie pour l'ombre. Nous nous détournons donc, obstinément et d'une façon persistante, de la recollection du présent. Elle émerge consciemment, seulement sous l'influence de quelque trouble anormal ou pathologique de l'attention. La paramnésie est une anomalie de même nature ; elle est due à un affaiblissement temporaire de l'attention générale à la vie, un arrêt momentané du mouvement en avant de la conscience. « La fausse reconnaissance, conclut Bergson, peut ainsi être regardée comme la forme la plus inoffensive de l'inattention à la vie. Elle semble résulter du jeu combiné de la perception et de la mémoire abandonnées à leur propre énergie. Elle se produirait à tout instant, si ce n'était que la volonté, sans cesse dirigée vers l'action, empêche le présent de se replier sur lui-même, en le poussant indéfiniment vers le futur. »

Dans la mesure où il s'agit de mon explication, on verra que je fais état de la condition générale de fatigue nerveuse temporaire ou chronique, comme du sol sur lequel s'élève la paramnésie, croyance maintenant acceptée par la plupart des psycholo-



gues (1) et que je pense que nous devons chercher la clef du mécanisme de l'illusion dans ces états de rêve ou hypnagogiques où elle se rencontre le plus souvent. En ce qui concerne une explication définitive du mécanisme, peut-être que nous devons, en face de si nombreuses théories ingénieuses et compliquées, attendre encore un accord plus général (2). Ce que j'ai suggéré et ce que je suis encore disposé à soutenir, c'est que l'affaiblissement psychique, temporaire ou chronique, qui est la condition générale préliminaire de la paramnésie, qu'il

(1) Avant l'apparition de mon étude, comme je l'ai déjà mentionné, Angel avait insisté sur le rôle de la fatigue dans la production de la paramnésie. (Arch. für Psychiatrie, v. VIII, pp. 57 et suiv.) Sa théorie, véritablement, (que je ne connais d'ailleurs que par de brefs résumés) théorie d'après laquelle la pseudo-réminiscence est due à la lenteur d'appréhension, par l'esprit fatigué, d'une sensation qui est ainsi rabaissée au niveau d'une impression reproduite, — semble pratiquement identique à celle à laquelle j'étais arrivé personnellement à la lumière des phénomènes hypnagogiques.

(2) Je n'accepte pas ces théories qui impliquent des explications histologiques, comme certaines dispositions particulières du système nerveux. De telles explications sont autant en dehors de la sphère psychologique que les vieilles théories invoquant l'intervention de Dieu ou du diable. Un processus physiologique ou pathologique connu peut, certes, être nettement invoqué par le psychologue ; ainsi par exemple, en ce qui concerne les troubles du cœur associés à certains rêves. Même de légers changements dans le cerveau, quand ils ont été proprement déterminés par l'histologiste, peuvent être invoqués effectivement par le psychologue, s'ils lui semblent présenter une corrélation physique exacte avec ses propres découvertes. Mais, pour le psychologue, sortir de son propre champ et inventer un schéma névrotique purement imaginaire et arbitraire pour l'accorder avec un processus psychique, — cela n'explique rien. C'est simplement un jeu d'enfant. Le psychologue ne peut travailler que sur des données psychologiques, exactement comme le physicien travaille sur des éléments physiques.



y ait ou non quelque sensation subjective de puissance accrue, peut expliquer la paramnésie, en portant une perception d'origine externe à un niveau plus bas et plus faible où elle se trouve au même plan qu'une perception d'origine interne, un souvenir. Juste comme dans la paramnésie hypnagogique le rêve vivace, à l'apparence de réalité, ou impression interne, s'élève à la classe des souvenirs, et devient l'ombre d'une expérience réelle ; ainsi, dans la paramnésie éveillée, l'impression externe est rabaisée au même niveau. La perception est également obscurcie dans un cas comme dans l'autre, et l'expérience immédiate suit la ligne de la moindre résistance — cette fois trop insouciamment ou trop prématurément, — pour se joindre au gros de nos expériences.

Et ainsi nous nous rendons compte de la manière dont se produit ce dédoublement de l'expérience. L'esprit est pour un moment devenu flasque et affaibli. Son tissu relâché a, pour ainsi dire, élargi anormalement les mailles où se prennent et se fixent les sensations ; elles passent trop aisément au travers. En d'autres termes, leur *aperception* est insuffisante et anormale. Pour user d'une comparaison familière, c'est comme si nous versions de l'eau dans un crible. Les impressions du monde extérieur qui sont des sensations actuelles, quand elles frappent la trame psychique relâchée, passent immédiatement au travers pour devenir des souvenirs ; nous les voyons sous les deux formes au



même moment, et nous sommes incapables de distinguer une forme de l'autre.

Dans le sommeil, et dans l'état hypnagogique, comme dans l'hypnose, nous acceptons une suggestion, avec ou sans lutte. Dans l'état paramnésique éveillé, il semble que nous trouvions, à un degré plus léger de la même condition, *le même processus sous la forme inverse*. Au lieu d'accepter une représentation comme un autre fait actuel présent, nous acceptons le fait présent actuel comme une simple représentation. Les centres de perception sont dans un tel état d'épuisement et de désordre qu'ils reçoivent une sensation externe actuelle sous la forme affaiblie de représentation. Le fait actuel simplement devient une suggestion de choses très lointaines. Il atteint la conscience sous l'aspect affaibli d'un vieux souvenir.

Comme un souvenir qui me vient
Du lointain, du long temps passé.

La paramnésie est ainsi une hallucination interne, une hallucination à l'envers, il est vrai, mais renversée de telle sorte que le flot de la conscience suive encore la ligne de la moindre résistance.

C'est dans ces conditions, me semble-t-il, que nous avons le plus de chances d'arriver à expliquer les phénomènes de paramnésie, phénomènes qui sont loin de présenter peu d'intérêt, puisque, dans les premiers âges de la civilisation, ils peuvent bien



avoir eu une réelle influence sur les croyances, suggérant à l'homme primitif qu'il y avait un champ d'expériences plus large que celui qu'il connaissait, et que, suivant l'expression de Wordsworth, il traînait des nuages de gloire derrière lui.



CHAPITRE X

CONCLUSION

La nature fondamentale du rêve. — La folie et le rêve. — Etat psychique de l'enfance, comparé à celui du rêve. — La pensée primitive et les rêves. — Le rêve et la formation des mythes. — Le génie et les rêves. — Le rêve, route vers l'infini.

Dans les chapitres précédents, nous avons tracé quelques-unes des tendances élémentaires qui prédominent dans la formation des rêves. Ces tendances sont, à certains points de vue, si dissemblables de celles qui régissent la vie éveillée, — si légère et subtile que paraisse parfois cette dissemblance, — que nous avons le droit de considérer les phénomènes psychiques de la vie du sommeil comme constituant un monde propre.

Cependant, quand nous examinons un peu plus profondément ces phénomènes, nous nous rendons compte, que, quelque différenciés qu'ils soient devenus, la vie du rêve est néanmoins strictement coordonnée avec les autres formes de la vie psychique. Si nous perçons la surface, il nous paraît que nous atteignons un niveau psychique primitif et



fondamental où le dormeur, le sauvage, l'enfant, ont également leur point de départ et possèdent un degré de communauté d'où est sorti l'homme éveillé, civilisé, sain, adulte de nos jours, de telle sorte qu'il ne peut plus comprendre cet état d'âme primitif que par un effort intellectuel (1). Il arrive ainsi que les manières de sentir et de penser d'un enfant, d'un sauvage ou d'un unatique fournissent chacune une route par laquelle nous pouvons atteindre le monde psychique qui est essentiellement celui du rêveur.

La ressemblance entre la folie et la vie du rêve a, par-dessus tout, impressionné les observateurs depuis le moment où la nature de la folie a été pour la première fois définitivement reconnue. Nous sortirions des limites du présent ouvrage en discutant les points sur lesquels le rêve s'éloigne ou se rapproche de la folie, mais il vaut pourtant la peine d'effleurer la question de leur affinité. La reconnaissance de cette affinité ou, en tout cas, de cette analogie, quoique Cabanis l'attribue à Cullen, est aussi vieille qu'Aristote, et a été constamment

(1) Certaines phases de la vie psychique éveillée sont, d'ailleurs, en relation étroite avec le rêve. C'est en particulier le cas en ce qui concerne le rêve diurne, ou rêverie. (Voir Janet, *Névroses et Idées fixes*, vol. I, pp. 390-396). On pourrait également dire que ce qu'on appelle « l'esprit » est le résultat d'un processus analogue à cette fusion d'éléments incompatibles que nous avons vu prédominer dans le rêve. Nos rêves sont parfois pleins d'un esprit innaccoutumé usuellement. On en pourrait aisément citer des exemples. Freud a, à ce point de vue, étudié l'analogie entre « l'esprit » et le rêve (*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*).



remise en avant depuis. Ainsi, au seizième siècle, Du Laurens (A. Laurentius), dans son traité sur la maladie de mélancolie, comme on appelait alors la folie, la compare au rêve (1). Le même point de vue est encore celui de médecins plus particulièrement philosophes. « Trouvez l'explication des rêves », a dit Hughlings Jackson, et vous aurez trouvé celle de la folie. » Au point de vue plus large du psychologue, Jastrow note que non seulement la folie, mais encore toutes les formes du délire, y compris les intoxications de poisons, sont « des variantes de la conscience du rêve ».

La réalité de l'affinité entre le rêve et la folie est bien montrée par un cas, tombé sous l'observation de Marro, dans lequel un rêve, formé suivant les règles ordinaires du rêve, produisit un accès temporaire de folie chez un sujet d'ailleurs parfaitement sain (2). C'était un jeune homme d'une haute intelligence, mais un peu névropathe, qui revenait en Italie après avoir fait ses études à l'étranger. Il atteignit Turin, en route pour arriver dans sa famille, dans un certain état de fatigue. Dans le train, il s'imagina qu'il avait découvert certains individus qui trichaient aux cartes, que ces gens-là soupçonnaient sa découverte, et, en conséquence,

(1) A une époque plus récente, Moreau, de Tours, en particulier (Du Haschich et de l'Aliénation mentale, 1845), a soutenu que l'intoxication par le haschich est une folie, et que la folie est un rêve éveillé.

(2) Chez les fous, il n'est pas rare qu'un rêve soit le point de départ d'une illusion ; on pourrait en citer de nombreux exemples.



lui voulaient du mal. Cela produisit chez lui un état d'appréhension nerveuse générale. A l'hôtel, sa chambre était au-dessus de la cuisine. Il y faisait donc très chaud, et jusqu'à une heure avancée il put entendre encore des voix et saisir des bribes de conversation, qui lui semblèrent dirigées contre lui. Ses suspicions s'accrurent ; il entendit des bruits en réalité dus aux ustensiles de cuisine, mais qui lui semblèrent des préparatifs de meurtre. Et il fut, en définitive, convaincu qu'il y avait un complot pour mettre le feu à sa chambre afin de le forcer à la quitter, pour être plus aisément pris et mis à mort. Il résolut de s'échapper, et sauta par la fenêtre avec son revolver à la main ; il trouva son chemin jusqu'à une autre partie de la maison, rencontra un homme que le bruit de sa fuite avait éveillé, et tira sur lui, croyant que c'était un des imaginaires conspirateurs. On s'empara de lui et on l'enferma dans un asile de fous. Là il reprit son calme, rapidement ; et se rendit compte de l'illusion où il était tombé. Interrogé par Marro, à son arrivée à l'asile, il ne put pas se rappeler avoir dormi durant la nuit. Il ne pouvait pas, cependant, donner un compte exact du temps écoulé depuis le moment où il avait quitté la chambre, et Marro concluait qu'il était probable qu'il s'était trouvé dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille, et que son illusion s'était construite dans un rêve. La fatigue, l'appréhension nerveuse, la chaleur inusitée de la chambre, la proximité des voix



des serviteurs, le bruit des ustensiles de cuisine, tout cela combiné, dans un état de sommeil incomplet, avait produit, chez une personne par ailleurs saine, une condition morbide tout à fait identique à celle que l'on constate chez les fous qui souffrent du délire systématique de la persécution (1).

La ressemblance entre l'état psychique des enfants et l'état de rêve a été observée à une date moins ancienne que l'analogie entre le rêve et la folie, mais la constatation en a été faite fréquemment par les psychologues modernes. « Dans les rêves », dit Freud, l'enfant revit avec ses instincts (2), et Giessler a consacré un chapitre à noter les points de ressemblance entre la vie de rêve et l'activité mentale des enfants (3).

Je serais plus spécialement porté à trouver le caractère de rêve de la pensée des enfants dans trois points : 1° la tendance anormale à la logique qui se trouve dans l'âme des enfants, ainsi que les audacieuses fusions mentales qu'ils effectuent en formant leurs théories ; 2° la prédominance plus grande des phénomènes hypnagogiques et des hallucinations, chez les enfants, aussi bien que le

(1) Marro, *la Pubertà*, pp. 286-292.

(2) Freud, *Traumdeutung*, p. 13. Ailleurs (p. 135), Freud remarque : « Plus nous allons profondément dans l'analyse des rêves, plus fréquemment nous trouvons des traces de l'expérience enfantine qui forme une source latente de rêves. » Le même point a été précédemment développé par Sully. « The Dream as a Revelation », *Fortnightly Review*, mars 1893.

(3) C. M. Giessler, *Die Physiologischen Beziehungen der Traumvorgänge*, ch. iv.



large élément de rêverie ou rêve diurne dans la vie infantine, et la facilité avec laquelle ils prennent ces rêves éveillés pour des réalités. Et enfin 3^o la tendance des enfants à prendre, aussi, les rêves de la nuit pour des événements réels (1). Cette dernière tendance est d'une importance pratique sérieuse puisqu'elle peut pousser un enfant, en toute innocence, à porter des accusations criminelles contre d'autres personnes (2). Cette tendance indique clairement la ressemblance étroite qu'il y a pour les enfants entre la vie de rêve et la vie éveillée. Elle montre aussi la grande vivacité que possèdent les rêves d'enfants. Chez les enfants imaginatifs, peut-on ajouter, il arrive assez fréquemment qu'une vie de rêve riche et puissante soit la source directe d'activités littéraires qui conduisent plus tard à une réputation distinguée (3).

(1) Jewell, qui donne des exemples comme preuves, conclut (*American Journal of Psychology*, janvier 1905, pp. 25-28) que « la confusion des rêves avec la vie réelle est presque universelle chez les enfants, et tout à fait commune parmi les adolescents et les adultes ».

(2) Hans Gross, le criminologue distingué, rapporte (*Kriminalpsychologie*, p. 672), deux cas où des enfants apportèrent des charges criminelles apparemment basées sur des rêves. Gross mentionne que l'on peut avoir souvent des soupçons, quand l'enfant ne dit rien tout de suite, et ne montre ni excitation ni dépression jusqu'à un jour ou deux après la date de l'événement prétendu. En ce qui concerne cette confusion du rêve et de la réalité, voir aussi Gross, *Gesammelte Kriminalistische Aufsätze*, vol. II, p. 174.

(3) Ainsi, Rachilde (M^{me} Vallette) écrit que, quand elle était jeune fille, ses rêves étaient si vivants que « je me demandais souvent si je n'avais pas une existence à forme double, et deux personnalités, l'une de rêve, l'autre de vie éveillée. Parfois je me trompais et m'imaginai que ma vie réelle était un rêve. » — Elle commença



L'enfant, nous dit-on souvent, est la représentation du sauvage moderne et de l'homme primitif. Cela n'est pas vrai au sens strict du mot. Nous ne pouvons pas non plus admettre, sans discussion, l'identité entre les sauvages actuels et l'homme primitif. Mais nous pouvons très peu douter que dans nos rêves nous soyons ramenés à des manières de penser et de sentir qui sont parfois plus proches de celles de l'homme primitif, aussi bien que de celles des derniers sauvages, que nos modes psychiques civilisés actuels (1). Si éloignés sommes-nous aujourd'hui du monde de nos rêves que très rarement nous en tirons l'inspiration de notre vie éveillée. Pour l'homme primitif, les lois du monde éveillé ne sont pas encore largement différenciées des lois du monde endormi, et il ne trouve pas déraisonnable de chercher l'éclaircissement des problèmes de l'un dans les lumières de l'autre. La doctrine de l'animisme, comme elle a été d'abord formulée par Tylor (plus spécialement dans sa *Pri-*

instinctivement à écrire à l'âge de douze ans, et devint une romancière d'abord en développant ses rêves. (Chabaneix. *le Subconscient*, p. 49). Les premiers rêves diurnes de George Sand, dont elle donne un si intéressant récit (*Histoire de ma Vie*, 3^e part., ch. VIII), se développèrent autour de la figure centrale de Corambé, vue d'abord dans un vrai rêve. Corambé était, dans le même temps, une personnalité divine, à laquelle elle élevait un autel. Ainsi on peut dire de l'enfant ce que Luerèce disait de l'homme primitif, que les dieux lui apparaissent d'abord en rêve.

(1) « Dans le sommeil », dit Sully (*Fortnightly Review*, mars 1893), « nous éprouvons un retour vers un type d'expérience plus primitif. » — « Le rêve », dit Jastrow (*The Subconscious*, p. 219) « peut être considéré comme un retour vers un type de pensée plus primitif. »



mitive Culture), trouve dans les rêves la source principale de la religion et de la philosophie. Il y a eu ces dernières années une tendance à rejeter la théorie de l'animisme (1). Certainement, il est possible de considérer trop exclusivement les rêves comme la source d'inspiration de l'homme primitif. Si l'évidence des rêves n'avait pas été sur la même ligne que celle qu'il tirait d'autres sources, il n'y aurait pas eu de raison pour que l'homme primitif eût attaché quelque valeur particulière aux rêves. Mais si la conception animique présente une vision trop extrême de l'importance primitive du rêve, nous devons nous garder de tomber par réaction dans l'extrême opposé. Durkheim prétend qu'il est peu vraisemblable que l'homme primitif ait attaché beaucoup d'importance aux rêves, car le paysan moderne, qui représente la même mentalité actuelle, semble rêver très peu, et n'attache pas grande importance à ses rêves. Mais il n'est nullement prouvé que le paysan de notre civilisation, avec sa vie agricole fixe, corresponde à l'homme primitif, surtout chasseur, et souvent nomade. Sous les conditions de la civilisation, le paysan mange régulièrement ; il mène une existence paisible, un peu lourde, laborieuse, égale, d'ailleurs tout à fait défavorable à l'activité psychique, quelle qu'elle soit, de rêve ou de veille. L'homme sauvage,

(1) Cette tendance est représentée notamment par Durkheim (*Origine de la pensée religieuse* » *Revue Philosophique*, janvier 1909) et Crawley (*The Idea of the Soul*, 1909).



maintenant comme jadis chasseur et guerrier, mène une vie de paresse relative, coupée par des accès de violente activité. A certains moments, il peut se gorger de nourriture, à d'autres moments il meurt de faim. Il vit dans des conditions qui sont plus favorables au côté psychique de la vie, éveillée ou endormie, que celles où vit le paysan moderne de nos pays.

D'ailleurs, il faut considérer que tous les peuples que nous pouvons vraiment regarder comme ressemblant en quelque degré à l'homme primitif possèdent une classe spéciale d'hommes exceptionnels qui cultivent artificiellement leurs activités psychiques, exerçant par là une grande influence sur leurs compagnons. Ils sont appelés, d'après leurs représentants les plus typiques, *shamans*, chez quelques tribus Sibériennes, et combinent les fonctions de prêtres avec celles de sorciers et de médecins. Presque partout, on constate que le shaman, — qui est souvent, semble-t-il, à d'autres points de vue, un individu d'ailleurs anormal, — cultive la solitude, le jeûne, et toutes les pratiques ascétiques, acquérant par là une aptitude spéciale au rêve, aux visions, aux hallucinations, et, — la chose est possible, — à des pouvoirs anormaux de clairvoyance. Les Andamans désignent les shamans d'un mot qui signifie « rêveurs », et, dans d'autres parties du monde, c'est dans un rêve que les gens semblables trouvent le premier signe de leur vocation. L'évocation des rêves est souvent le but principal de la



méthode anormale de vie des shamans. Ainsi, parmi les Indiens Salish de British Columbia, les rêvissent le mode propre de communication avec les esprits protecteurs. Les jeûnes prolongés, les bains, les vomitifs forcés, et d'autres exercices physiques épuisants sont les moyens employés pour produire les rêves mystiques et les visions (1).

En observant les phénomènes du Shamanisme dans toutes les parties du monde, il est difficile de discuter l'affirmation de Lucrèce, que les dieux apparaissent d'abord aux hommes en rêve. Cela peut être considéré comme littéralement vrai. Même aujourd'hui, il arrive souvent que le *totem* du sauvage, qui est pratiquement sa divinité tutélaire, lui apparaisse pour la première fois en rêve (2). Une influence qui semble avoir été capable de durer si longtemps peut bien avoir eu une large influence plastique sur la formation des mythes et des légendes qui revêtent partout les instincts religieux des hommes. Il y a longtemps que l'idée fut suggérée par Hobbes. « De cette ignorance où l'on était de distinguer entre les Rêves et les autres Imaginations puissantes, d'une part, et les impressions

(1) Hill Tout, *Journal*, Anthropological Institute, janvier-juin, 1905, p. 143 ; Sidney Hartland, dans son discours présidentiel à la Section Anthropologique de l'Association Britannique, en 1906, développe la signification des rêves dans le Shamanisme, et Sir Everard im Thurn, dans son volume *Among the Indians of Guiana*, montre comment, pour l'âme du sauvage, les rêves ont une réalité pratique.

(2) Voir, en ce qui concerne les Indiens d'Amérique, Thoratou Parkey (*Open Court*, mai 1901).



réelles des sens, d'autre part, écrit-il, est dérivée la plus grande partie de la religion païenne dans l'antiquité, celle qui vénérât les Satyres, les Faunes, les Nymphes, et autres personnages fabuleux (1). »

Ludwig Laitsner, cependant, semble avoir été le premier à discuter en détail le fait que les rêves, et en particulier les cauchemars, ont joué un rôle important dans l'évolution des idées mythologiques. « Si nous nous représentons, dit-il dans la préface de son grand ouvrage, combien la poésie et la religion sont intimement liées avec le mythe, nous nous trouvons en présence de ce fait surprenant que le premier germe de ces manifestations vitales hautement importantes ne se trouve dans aucune des actions de l'âme éveillée, mais dans le sommeil, et que le maître essentiel et le plus ancien de l'imagination créatrice se trouve non pas dans les expériences de la vie, mais dans les fantaisies du rêve (2). Les êtres supé-

(1) *Leviathan*, 1^{re} part., ch. II.

(2) Laitsner, *Das Rätsel der Sphinx*, 1889, vol. I, p. 13. Tandis que Laitsner s'occupait spécialement de l'étude des mythes religieux, il nota que les récits épiques et les contes de fées (Amour et Psyché, les Niebelungen, Baldur, etc.) peuvent s'expliquer de même façon. Il semble probable que ses investigations furent stimulées par les premières expériences de J. Boerner (*Das Alpdrücken*, 1855), sur la genèse du cauchemar. Laitsner a eu plusieurs disciples, en particulier C. Rutho (*Experimental-Untersuchungen über Musikphantome*, 1898) qui prétend (pp. 415-446) que les vieux mythes grecs avaient leur principale origine dans les phénomènes de rêve, dans le délire, dans les visions que la musique procure à certaines personnes; il considère également que tels montres fabuleux ou dragons sont nés de combinaisons vues en rêves. Nous savons que les Grecs, ces grands créateurs de mythes, avaient la pratique de



rieurs qui viennent du monde d'en haut comme du monde inférieur présentent les mêmes caractères que ceux des rêves et des visions hypnagogiques ; cela est vrai même des créations de l'imagerie chrétienne (1). L'invention de l'Enfer, d'après Mandsley, trouverait une explication adéquate, s'il était nécessaire, dans les souffrances de quelques malades délirants, tandis que la vision apocalyptique du ciel, qui termine notre Bible, n'est pas, d'après la remarque de Beaunis, autre chose qu'un long rêve (2). Et s'il est vrai, comme Baudelaire l'a dit, que « chaque cerveau bien conformé porte en lui deux infinis, le Ciel et l'Enfer, nous pouvons bien croire que l'idée du ciel, comme celle de l'enfer, trouve son symbolisme le plus vivant dans l'action spontanée des rêves.

Dans la migraine et dans l'aura épileptique se produisent parfois des visions de créatures dimi-

dormir pour attendre les rêves prophétiques, s'occupaient d'oneiromancie et de nécromancie. (Voir Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination dans l'Antiquité*, vol. I, l. II ; ch. I, pp. 277-329). C'est dans ce sens qu'il est vrai sans doute, comme dit Jewell, que « les rêves ont eu une grande influence sur l'histoire du monde. »

(1) En ce qui concerne la haute estime en laquelle maints des plus grands Pères des Eglises grecque et latine ont tenu les rêves au point de vue de la révélation divine, voir Sully, art : « Dreams », « *Encyclopædia Britannica* ».

(2) Il y a encore une tendance naturelle, chez les gens peu instruits, à identifier avec le Ciel des phénomènes visuels spontanés. « Lorsque je vais au lit, dit un très vieux boueux à Vanderkiste (*The dens of London*, p. 14), je dis mes prières, et je mets mes mains devant les yeux, comme ça (couvrant sa figure de ses mains). Eh bien, je vois des choses si belles, comme des étincelles, qui flotent partout, et j'ai envie de leur demander si elles ne sont pas quelque chose du ciel, Monsieur. »



nuées, et, occasionnellement, des visions microscopiques dans lesquelles les objets réels eux-mêmes paraissent diminués. Sir Lauder Brunton a suggéré que ce pouvait être là l'origine des fées, ou, du moins, de quelques sortes de fées. Car les fées, quoique de dimension au-dessous des hommes réels dans certains pays, comme en Angleterre, ont des dimensions normales dans d'autres, en Irlande, par exemple. Il y a, d'ailleurs, dans les rêves, un mode de rencontre plus normal et plus fréquent avec de telles créatures. En voici un exemple tiré d'un rêve fait par une dame : « Je vis un homme qui roulait dans une brouette un estropié. A un moment, l'estropié se trouva réduit à la dimension à peu près d'une noix. L'homme me dit qu'il avait le pouvoir de prendre la dimension qu'il voulait et d'aller où il voulait. A mon impression d'horreur, il le jeta alors dans l'eau. Comme je lui remontrai que le pauvre diable allait sûrement se noyer, l'homme dit que c'était très bien, et que le petit bonhomme serait chez lui dans quelques heures. Puis il cria : « A quel moment pensez-vous être de retour ? » Le petit bonhomme, qui était en train de barboter dans l'eau, prit alors une montre microscopique, et répondit : « Vers sept heures (1). » Dans un de mes rêves, je vis de petites créatures, de quelques pouces de haut, qui se mouvaient et gesticulaient sur

(1) Ce fut le seul élément reconnaissable du rêve. La dame en question avait l'habitude de regarder sa montre en se réveillant, le matin, et s'il était sept heures, ou plus, elle ne se rendormait pas.



un théâtre minuscule: Quoique je les regardasse comme des créatures réellement vivantes, et non pas comme des marionnettes, le spectacle ne me causa aucune surprise.

Le caractère de rêve des mythes, légendes et contes de fées, n'est pas cependant, il est probable, dû entièrement à des emprunts directs faits aux rêves actuels, ou même à des hallucinations en relation avec la folie, les drogues, la musique, quoique tous ces éléments puissent intervenir. Le rapprochement que l'on peut faire entre l'âme primitive et l'état de rêve implique plus qu'une tendance à incorporer à la vie réelle des conceptions obtenues par le rêve. Il signifie que la vie psychique de l'état de veille, elle-même, est capable d'agir d'une façon qui ressemble à la vie psychique de rêve, et de développer des conceptions semblables à celles des rêves.

Ce point de vue a été spécialement mis en lumière dans ces dernières années, par Freud et son école qui prétendent que les lois de la formation des mythes et des contes de fées sont identiques aux lois qui président à la formation des rêves (1). Il semble certainement vrai que les ressemblances entre les rêves et les légendes ne sont pas adéquatement expliquées par la supposition que les derniers

(1) Freud, « Der Dichter und das Phantasieren » (1908), seconde série de ses « *Sammlung Kleiner Schriften zur Neurosenlehre*; K. Abraham, *Traum und Mythos* (1909) et O Rank, *Der Mythos von der Geburt des Helden* (1909), les deux publiés dans les *Schriften zur angewandten Seelenkunde*, édités par Freud.

se modèlent sur les premiers. Nous avons à songer que sur le plan de formation des mythes nous sommes en réalité sur un plan qui est de beaucoup plus près parallèle avec celui du rêve que nos pensées civilisées actuelles. Nous sommes dans un monde de choses anormalement énormes ou délicates, et de vibrations émotionnelles largement étendues, un monde où les miracles se produisent à chaque instant sans nous causer de surprise. Le meurtre et la destruction prennent place sur cette échelle héroïque avec le minimum d'effort ; les hommes sont transformés en bêtes, les bêtes en homme, de manière à pouvoir aisément converser les uns avec les autres (1).

(1) Synésius parle de conversations avec des moutons, dans les rêves ; il est probablement le premier qui ait suggéré l'idée que de tels phénomènes de rêve peuvent être l'origine des fables dans lesquelles les animaux parlent. Comme on pourrait s'y attendre, dans les rêves des gens civilisés, c'est le chien et le chat qui paraissent parler le plus souvent. Ainsi, je rêvai une fois que j'avais une conversation avec un chat, qui parlait très clairement et très sensément, quoique l'ensemble de ses phrases ne fût pas intelligible. Je ne fus pas plus surpris de ce manque d'intelligibilité que je ne l'étais, après tout, d'entendre parler le chat. J'ai aussi rencontré un perroquet dont les discours me parurent plus relevés que ceux des autres perroquets parleurs. Cela me surprit un peu. Dans les légendes, il y a beaucoup d'animaux qui sont doués du sens de la parole, sans doute parce que les créateurs de légendes étaient plus familiers que nous avec la vie des animaux. Les expériences de Helen Keller, l'avengle sourde-muette, montrent bien comme il est naturel, pour les gens peu développés, de traiter les animaux comme des êtres humains. Elle écrit (*The world I live in*, p. 147) : « Au début de mon éducation, le monde que je pus atteindre me paraissait tout vivant. Il me fallut deux ans pour me rendre compte que mes chiens ne comprenaient pas ce que je disais, et je m'excusais toujours quand je venais à buter contre eux. »



Enfin on peut observer que l'atmosphère dans laquelle nous conduit le génie, et même celle de l'art tout entier est l'atmosphère du monde des rêves. L'homme de génie, on l'a souvent dit, a un enfant au dedans de lui. Le génie, suivant l'ancien dicton encore accepté, ne va pas sans un mélange de folie et il a certainement un rapport avec la pensée du primitif créateur de mythes. Toutes ces caractéristiques, nous le voyons, rapprochent l'homme de génie du monde des rêves. Nous pouvons dire qu'il est en liaison plus étroite avec les lois de ce monde que l'homme civilisé ordinaire. « Ce ne serait pas un grand paradoxe, remarque Mandstey, « de dire que l'œuvre créatrice du génie est un rêve excellent ; et le rêve dramatique, du génie distrait (1). Cette constatation a été faite souvent par les hommes de génie les plus typiques. Charles Lamb, parlant de Spencer, fait allusion à l'analogie entre le rêve et l'imagination. Coleridge, un des hommes le plus essentiellement imaginatifs, a prétendu que les lois du drame et celles du rêve sont les mêmes (2). Nietzsche, plus récemment, a développé l'affinité entre le rêve et l'art ; dans sa *Naissance de la Tragédie*, il soutient

(1) *Journal of Mental Science*, janvier 1909, p. 16.

(2) « Les pensées et les sentiments, dit-il, possèdent en eux-mêmes un pouvoir indépendant de cet acte du jugement ou de l'intelligence par lequel nous affirmons ou nions l'existence d'une réalité qui leur corresponde. Tel est l'état ordinaire de l'âme dans les rêves. Ajoutez à cela un acquiescement volontaire de la volonté à la suspension de l'une de ses opérations, et vous avez la vraie théorie de l'illusion théâtrale. »



que l'élément apollinien, ou de rêve, est un des deux constituants de la tragédie. Mallarmé, après lui, a pensé que le symbolisme, que nous avons vu être fondamental dans le rêve, est de l'essence de l'art. « Nommer un objet, dit-il, c'est supprimer les trois quarts du plaisir dans un poème qui est fait du bonheur de deviner graduellement; la suggestion c'est là notre rêve. L'usage parfait de cette faculté mystérieuse constitue le symbolisme : Evoquer un objet, peu à peu, dans le but de montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements (1). » On peut ajouter que les hommes imaginatifs et artistes ont toujours été portés au rêve diurne ou rêverie, laissant leurs fantaisies errer sans contrôle, et, ce faisant, ils ont trouvé du profit pour leur œuvre (2). Depuis Soerate, également des hommes de génie ont été sujets à tomber dans des états d'extase, ou rêve éveillé, dans lesquels leur mission ou leur vision se manifestait plus clairement (3). Les voix hallucinatoires qui ont

(1) Noté par Paul Delior, *Remy de Gourmont et son œuvre*, p. 14.

(2) Léonard de Vinci (Solmi, *Frammenti*, p. 285) reconnaît le bénéfice qu'il a eu à regarder des nuages ou des murs tachés de boue. Il recommandait cette pratique aux autres artistes. Par là, dit-il, ils peuvent recevoir des suggestions pour des paysages, des tableaux de batailles, et « une infinité de choses » qu'ils peuvent ensuite préciser à la perfection. Il comparait cela aux musiques que l'on peut entendre dans le son des cloches. D'autres artistes distingués ont adopté des pratiques analogues, ressemblant fondamentalement à la tendance qu'ont les enfants de voir des images dans le feu.

(3) Ainsi Tennyson (*Memoir*, par son fils, vol. 1, p. 320) était sujet depuis son enfance à une sorte d'extase éveillée. « Cela m'ar-



déterminé la vocation de maints grands conducteurs de l'humanité appartiennent à des états psychiques analogues.

Il est à peine nécessaire de faire allusion à l'activité créatrice occasionnelle des hommes de génie dans le sommeil actuel, ou aux éléments dont ils sont redevables aux suggestions reçues dans les rêves (1). Cette influence a peut-être, d'ailleurs, été plus souvent exagérée que négligée. Il ne peut pas y avoir de doute qu'un grand nombre d'écrivains et de penseurs, comprenant certains du plus haut degré, ont parfois été redevables à leurs rêves. Nous ne pouvons pas nous en étonner, puisque la plupart des gens, occasionnellement, ont dans leurs rêves de nouvelles idées plus ou moins vives ou suggestives (2). Il est naturel que cela soit plus fréquent, et que l'influence soit plus vive, chez les hommes d'une force et d'une activité intellectuelle spéciale. Mais il est plus douteux que l'activité créatrice des rêves normaux atteigne jamais une perfection suffisante pour prendre une place

rivait généralement, écrit-il, en me répétant mon nom à moi-même deux ou trois fois silencieusement ». (Il semble ainsi qu'il y ait eu là une sorte d'auto-hypnotisme). Dans cet état, l'individualité semble se dissoudre, dit-il ; et il trouvait là une preuve que l'extinction de la personnalité par la mort n'implique pas la perte de la vie, mais plutôt une vie plus pleine. Nous sommes si aisément convaincus en ces matières !

(1) Voir De Manaccine, *Sleep*, p. 314 ; Arturo Morselli « Dei Sogni nei Genii ; *la Cultura*, 1899.

(2) Ainsi, je fis une fois en rêve le plan d'un article sur le Progrès de la Psychologie, qui me parut au réveil présenter une idée tout à fait développable et un schéma particulièrement brillant.



très importante dans l'œuvre d'un maître. L'exception la plus remarquable qu'on pourrait citer est le « Kubla Khan » de Coleridge. Ce poème fut écrit en 1788, un peu après « Christabel », et à un moment où le poète, en proie à une grande dépression, prenait beaucoup de laudanum. Nous avons le droit de supposer, par conséquent, que le poème fut composé sous l'influence de l'opium, plutôt que dans le sommeil normal. On peut ajouter qu'il est difficile de croire que Coleridge ait pu se rappeler tout un poème composé dans un rêve, normal ou anormal. Règle générale, quand nous composons des vers en rêve, nous pouvons d'habitude nous rappeler seulement les deux derniers, ou tout au plus les quatre derniers (1). D'ailleurs, il y a des raisons de croire que la forme première de « Kubla Khan » n'est pas celle sous laquelle nous connaissons le poème (2).

Après le « Kubla Khan » de Coleridge la composition artistique la plus importante, attribuée usuellement à un rêve, est la *Sonate du Diable* de Tartini, le compositeur et violoniste du dix-huitième siècle, que l'on a appelé le prototype de Paganini. Tartini, doué d'un tempérament nerveux et émotif, semble avoir eu réellement du génie. Cette sonate est son œuvre principale. Mais il n'y a

(1) Sante de Sanctis, cependant (I Sogni, p. 369) reproduit un poème, composé en rêve, de douze vers.

(2) Voir la note dans l'édition de J.-D. Campbell : Coleridge's *Poetical Works*, p. 592.



aucune raison sérieuse de croire qu'elle ait été composée en rêve ; Tartini lui-même ne l'a jamais prétendu (1).

La réalité imaginative des rêves n'est peut-être appréciée par personne aussi bien que par ceux qui sont privés de l'usage de l'un de leurs sens externes. Ainsi, un sourd-muet, écrivain remarquable, qui a des rêves précis et d'une haute émotion, — rappelant parfois l'atmosphère des contes de Poe, et s'organisant occasionnellement en suites régulières de nuit en nuit, écrit ceci : « Le point remarquable de ces rêves est leur énorme vivacité et réalité. Ils laissent une trace dernière eux. Quand je viens à y réfléchir, je pense que beaucoup de mes écrits, et maintes choses que j'ai dites, pensées et crues, sont directement dues à ces expériences de

(1) Il composa la sonate, ouvrage noble et beau qui survit encore, — à l'âge de vingt et un an. Dans sa vieillesse, il dit à Lalande, l'astronome (comme ce dernier le raconte dans son *Voyage d'un Français en Italie*, 1765, vol. IX, p. 65), qu'il avait eu un rêve dans lequel il vendait son âme au Diable, et, dans ce rêve, il donna son violon au Diable pour voir ce qu'il en pourrait faire. « Mais, dit-il, quel ne fut pas mon étonnement quand je l'entendis jouer, avec une habileté consommée, une sonate d'une si exquise beauté qu'elle surpassait les rêves les plus audacieux de mon imagination. Je fus ravi, transporté, enchanté, la respiration me manqua et je m'éveillai. Saisissant mon violon, j'essayai de reproduire les sons que j'avais entendus. Mais ce fut en vain. Le morceau que je composai, « la Sonate du Diable » fut le meilleur que j'eusse jamais écrit, mais comme il était loin de celui que j'avais entendu en rêve, « Le rêve, on le voit, était d'un type très commun. Avec le tempérament excitable de Tartini, il servit de stimulant à ses plus belles énergies. Mais la vraie « Sonate du Diable » fut irrémédiablement perdue. (Voir les articles sur Tartini, dans Fétis, *Biographie Universelle des Musiciens*, et Grove : *Dictionary of Music and Musicians*.)



rêves, et aux réflexions que j'ai faites sur elles. Au dessous de la surface de notre âme consciente, frivole, pimpante, égoïste, contente d'elle-même, — s'étend le vaste golfe de la personnalité subconsciente, noir, obscur, à peine entrevu ou soupçonné. C'est lui, je pense, qui surgit dans mes rêves; il est toujours là, toujours nous affectant et nous modifiant, apportant à notre âme des choses étranges, nouvelles et jamais vues; dans mes rêves, je me penche au bord du monde conscient pour regarder dans la maison géante du subconscient, éclairée par un rayon de soleil couchant qui m'en révèle les profondeurs tourbillonnantes. Et le sentiment vivace que j'ai de ce monde explique bien des choses de ma vie réelle (1). »

Le rêve est ainsi une des routes qui conduisent dans l'infini. Et il est intéressant d'observer comment nous atteignons cet infini, — par limitation. Le cercle de notre vie consciente est rétréci pendant le sommeil. Il est même brisé et fragmenté par un processus de dissociation psychique. Mais il semble que de ce champ de conscience étroit et brisé la vision devienne plus vaste et plus mystérieuse, pleine d'une fascination étrange et inattendue, et de possibilités de nouvelles expériences. Ainsi,

(1) Hélène Keller, l'aveugle sourde-muette, a écrit quelques intéressants chapitres sur ses rêves dans son ouvrage *The world I live in* (le Monde où je vis). Il semblerait d'ailleurs qu'en général la vie de rêve des aveugles (qui a été étudiée, entre autres, par Jastrow, *Fact and Fable in Psychology*, pp. 337 et suiv.) ne soit pas usuellement riche et vivace.



une mite philosophe, habitant un univers consistant en un fromage, serait probablement disposée à regarder tout ce qui existe en dehors du fromage comme appartenant au royaume de l'infini. En réalité, si nous y réfléchissons, toutes nos visions de l'infini sont pareillement conditionnées. C'est seulement en développant notre petitesse finie que nous devenons conscients de l'infini. L'infini ne peut être que ce qui s'étend au delà des bornes de notre personnalité. C'est le charme des rêves de nous introduire dans un nouvel infini, où l'espace et le temps sont annihilés, le poids supprimé, où nous évoluons joyeusement dans l'air, comme si nous étions dans les bras des anges. Nous nous trouvons dans une communion plus profonde avec la nature; dans le rêve, un homme écoute les raisonnements de son chien sans plus de surprise que Balaam écoutait les reproches de son ânesse. Les limitations inattendues de notre monde de rêves, l'exclusion de tant d'éléments présents, même inconsciemment, dans la vie éveillée, donnent une liberté et une facilité splendide aux opérations intellectuelles de l'âme endormie, un romanesque extravagant, un tragique poignant, à nos émotions. « Il n'a jamais connu le bonheur, dit Lamb, parlant de ses propres expériences, celui qui n'a jamais été fou. » Beaucoup d'hommes goûtent dans les rêves un bonheur qu'ils n'ont jamais connu éveillés (1). Aux heures éveillées de notre vie moderne, civilisée et com-

(1) Voir Marie de Manacéine. *Sleep*, p. 313.



plexe, nous sommes toujours dans un état de suspens qui rend toutes les grandes conclusions impossibles. La multiplicité des faits de la vie, toujours présente à la conscience, réfrène le libre jeu de la logique (excepté pour cet heureux rêveur, le mathématicien) et entoure la plupart de nos peines et presque tous nos plaisirs de modifications infinies. Nous sommes enchaînés à un apprivoisement prudent. Mais, dans nos rêves, les entraves de la civilisation se relâchent, et nous connaissons l'effrayante joie de la liberté.

Dans ce sens, le paradis des rêves a été de tout temps une source où les hommes ont puisé la consolation, les souvenirs heureux, l'espoir même, la croyance, l'imagination et la réalisation de désirs que la vie extérieurement réfrénait, la promesse et la preuve des plus chères et des plus profondes aspirations.

Cependant, tandis qu'il est vrai que les rêves, dans un sens réel, produisent leur effet par la rétraction du champ de la conscience et la limitation des activités psychiques qui marquent la vie ordinaire, il demeure vrai aussi que si nous prenons en compte la complète vie psychique du rêve, subconsciente aussi bien que consciente, c'est l'état de veille, et non le sommeil, qui peut être dit avoir une vie limitée (1). C'est ainsi, comme nous l'avons vu, que les formes les plus fondamentales et les plus primitives de la vie psychique, aussi bien que les

(1) Cet aspect du rêve a été exposé par Bergson (*Revue Philosophique*, déc. 1908, p. 574). « L'état de rêve, remarque-t-il, est



plus rares et les plus anormales, semblent toutes avoir leur prototype dans le vaste monde des rêves. Le sommeil, a dit Vaschide, n'est pas le frère de la mort, comme le croyait Homère; mais le frère de la vie, et, pourrait-on ajouter, le frère aîné.

« Nous rêvons, nous avons des visions, nous conversons avec des chimères », dit Joseph Glanvill, le philosophe du dix-septième siècle. La moitié de notre existence est un roman, une fiction. » Et l'autre moitié? Pepys nous dit comment un autre homme distingué de son siècle, Sir William Petty, posait comme une question qui lui paraissait vraiment pouvoir être posée, s'il y a réellement une différence entre la veille et le sommeil (1). On prétend que nos rêvassons des illusions, constituées de la même façon que celles des insensés. Mais, répond Godfernaux, « toute la vie n'est qu'une série d'illusions systématisées, plus ou moins durables. » Les hommes fatigués de vivre ont parfois trouvé leur

substratum de notre état normal. Rien ne s'ajoute, dans la vie éveillée. Au contraire la vie éveillée est le résultat d'une limitation, d'une concentration, d'une tension de cette vie psychologique diffuse qui est la vie du rêve. La perception et la mémoire que nous trouvons dans le rêve sont, dans un sens, plus naturelles que celles de la vie éveillée. La conscience, dans le rêve, s'amuse à percevoir pour le simple plaisir de percevoir, à se rappeler pour le simple plaisir de se rappeler, sans se préoccuper de la vie, c'est-à-dire de l'accomplissement des actions. Etre éveillée, c'est éliminer, choisir, concentrer la totalité de la vie diffuse du rêve sur un point, sur un problème pratique. Etre éveillée, c'est vouloir. Cessez de vouloir, détachez-vous de la vie, devenez désintéressé; vous passerez du moi éveillée au « moi » de rêve, qui est moins *tendu*, mais plus *étendu* que l'autre ».

(1) Pepys, *Diary*, 2 avril 1664.



consolation dans cette ressemblance entre le monde des rêves et le monde dit réel. « Quand tu t'es éveillé du sommeil, tu as perçu que ce n'étaient que des rêves qui t'avaient troublé », écrit Marc Aurèle dans ses méditations. « Maintenant, à tes heures éveillées, regarde les mêmes choses comme n'étant que des rêves. » Les rêves sont vrais, le temps qu'ils durent. Pouvons-nous, au mieux, dire davantage de la vie ?

Nous avons essayé d'étudier, aussi soigneusement que possible, le petit champ de la conscience de rêve de quelques personnes, normales, peut-on dire, et dont il était possible de parler avec quelque assurance. Le grand naturaliste Linné a dit un jour qu'il pourrait passer toute sa vie à étudier l'espace de terre que sa main pouvait couvrir. Si étroit que soit le sentier de nos investigations, il nous mènera à la fin vers le soleil. Il n'y a rien de petit ni de vulgaire. Je me suis souvent rappelé, avec un sursaut au cœur, comment, il y a de longues années, je fis de la peine à ceux qui m'entouraient, en disant, avec l'arrogance de l'enfance, que c'était folie que de raconter ses rêves. Depuis, j'ai expié ce propos. « Il faut cultiver notre jardin », dit le sage philosophe du dix-huitième siècle. J'ai cultivé, aussi bien que je l'ai pu, le jardin de mes rêves, et je ne m'imagine pas que ce soit un vaste jardin. Mais quelquefois je me figure que chacun de ses sentiers peut conduire, en définitive, au cœur même de l'univers.



TABLE

PRÉFACE	5
I. — INTRODUCTION.....	II
La maison des rêves. — Causes d'erreurs dans l'étude des rêves. — Est-il possible d'étudier les rêves? — Comment éviter les erreurs. — Le rêve est-il continué durant le sommeil? — Les deux principales sources du rêve, et leurs subdivisions.	
II. — LES ÉLÉMENTS DE LA VIE DU RÊVE.....	34
Succession spontanée des images dans le rêve. — Son caractère kaleidoscopique. — L'attention dans les rêves. — Relations des visions procurées par les drogues, et des images hypnagogiques avec le rêve. — La couleur dans les rêves. — La fusion des images dans le rêve. — Comparaison avec des vues à transformation. — Source des images. — Divers types de fusion. — L'élément subconscient dans le rêve. — La transformation verbale, lien de connexion. — Redoublement des images visuelles en images motrices ou autres.	
III. — LA LOGIQUE DES RÊVES.....	76
Tout rêve est un processus de raisonnement. — Caractère fondamental de ce raisonnement. — Le raisonnement considéré comme une synthèse d'images. — Son caractère instinctif et automatique. — Il y a aussi une conscience dans son développement. — Résultat du conflit fondamental qui existe dans l'intelligence. — Dissociation. — Le rêve, trouble de l'aperception.	
IV. — LES SENS DANS LES RÊVES.....	94
Tous les rêves renferment probablement à la fois des éléments représentatifs et représentatifs. — Influence des sensations tactiles sur les rêves. — Rêves suscités par des stimuli auditifs. — Rêves suscités par des sensations d'odeur et de goût. — Influence des stimuli	



visuels. — Difficulté de distinguer entre les excitations sensorielles actuelles ou imaginées. — Influence sur le rêve des stimuli viscéraux internes. — Rêves érotiques. — Rêves vésicaux. — Rêves cardiaques et leur symbolisme. — Rêves prodromiques. — Rêves prophétiques.

V. — L'ÉMOTION DANS LES RÊVES..... 123

L'émotion et l'imagination. — Comment les stimuli se transforment en émotion. — Somnambulisme. — Difficulté de se mouvoir dans les rêves. — Cauchemar. — Influence de l'approche du réveil sur les mouvements imaginaires du rêve. — Magnification des images. — Conditions périphérales et cérébrales combinées pour produire cette amplification imaginative. — Émotion également accrue dans le sommeil. — Rêves formés pour expliquer des amplifications émotives d'origine inconnue. — Place fondamentale de l'émotion dans les rêves. — Troubles viscéraux et spécialement gastriques considérés comme source de l'émotion. — Symbolisme dans les rêves. — Attitude morale du rêveur. — Pourquoi le meurtre intervient si souvent dans les rêves. — Le sentiment moral est parfois modifié, mais n'est pas aboli dans le rêve.

VI. — L'AVIATION DANS LES RÊVES..... 164

Rêves de vol et de chute. — Leur vivacité particulière. — Rêves de vol considérés comme une survivance d'expériences ancestrales. — Explication plus plausible par les sensations respiratoires combinées avec l'anesthésie cutanée. — Explication des rêves de chute. — Sensation de lévitation éprouvée parfois par des saints, dans l'extase. — On l'éprouve également au moment de la mort.

VII. — LE SYMBOLISME DANS LES RÊVES..... 186

Dramatisation de sentiments subjectifs basé sur la dissociation. — Analogies dans la vie éveillée. — La synesthésie et les images de nombre. — Symbolisme du langage. — Dans la musique. — Base organique du symbolisme de rêve. — Omnipotence du symbolisme. — L'oneiromancie. — Interprétation scientifique des rêves. — Pourquoi le symbolisme prévaut dans les rêves. — Théorie de Freud sur le rêve. — Les rêves considérés comme réalisation des souhaits. — Pourquoi cette théorie ne convient pas à tous les rêves. — Forme complète du symbolisme dans les rêves. — Doublement de la personnalité. — Objectivation du sujet en personnalités imaginaires. — L'élément dramatique dans les rêves. — Hallucination. — Personnalité multiple. — Insanité. — Objectivation personnelle, tendance primitive. — Sa survivance dans la civilisation.

VIII. — RÊVES DE MORTS..... 241

Dissociation mentale pendant le sommeil. — Exemple du rêve de

retour à la vie d'école. — Le rêve type de l'ami mort. — Exemples. — Premiers rêves de ce type notés. — Formes atypiques. — Consolation apportée parfois par des rêves de personnes mortes. — Anciennes légendes au sujet de ce type de rêve. — Influence des rêves sur la croyance de l'homme primitif à la survivance après la mort.

IX. — LA MÉMOIRE DANS LES RÊVES..... 262

Rapidité apparente de la pensée dans les Rêves. — Ce phénomène est dû surtout à ce que le rêve est la description d'un tableau. — Expérience des gens qui se noient. — La notion du temps dans les rêves. — Le repliement de la conscience dans les rêves. — Retour de souvenirs oubliés, dû au relâchement de l'attention. — Emergence dans les rêves de souvenirs inconnus à la vie éveillée. — Ressouvenir, dans le sommeil, de langages oubliés. — Perversions de la mémoire dans les rêves. — Faux ressouvenirs paramnésiques. — Paramnésie hypnagogique. — Rêves interprétés à tort comme des événements actuels. — Le phénomène de la pseudo-réminiscence. — Ses relations avec l'épilepsie. — Sa prédominance spécialement chez les personnes imaginatives et au système nerveux épuisé. — Théories mises en avant pour l'expliquer. — C'est un produit de fatigue. — Il est conditionné par la défaillance de l'attention et de l'aperception. — La pseudo-réminiscence, considérée comme une hallucination à rebours.

X. — CONCLUSION..... 320

La nature fondamentale du rêve. — La folie et le rêve. — Etat psychique de l'enfance, comparé à celui du rêve. — La pensée primitive et les rêves. — Le rêve et la formation des mythes. — Le génie et les rêves. — Le rêve, route vers l'infini.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le vingt-deux juin mil neuf cent douze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE



**EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE**

Histoire — Critique — Littérature

Agathon L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.....	3.50	Georges Buisseret L'Évolution idéologique d'Emile Verhaeren.....	0.75	Eugène Demolder L'Espagne en auto.....	3.50
Hortense Allart de Mériten Lettres inédites à Sainte-Beuve.....	3.50	Mélanie Calvat Vie de Mélanie.....	3.50	Henry Detouche De Montmartre à Montser-rat (<i>illustré</i>).....	3.50
Pierre D'Alheim Moussorgski.....	3.50	Gaston Capon Les Vestris.....	3.50	Dostoïevski Correspondance et Voyage à l'étranger.....	7.50
Sur les points (mœurs russes).....	3.50	Louis Cario et Ch. Régismanset L'Extotisme.....	3.50	Pierre Dufoy Victor Hugo à vingt ans.....	3.50
Aurel Jean Dolent.....	1 »	Thomas Carlyle Lettres de Thomas Carlyle à sa mère.....	3.50	Edouard Dujardin La Source du Fleuve chrétien.....	3.50
Henri Bachelin Jules Renard et son Œuvre	0.75	Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol.	7 »	Georges Duviquet Héliogabale.....	3.50
J. Barbey d'Aurevilly L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly.....	3.50	Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, I.	3.50	Georges Eekhoud Les Libertins d'Anvers.....	3.50
Lettres à Léon Bloy.....	3.50	Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II.	3.50	Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh Anthologie de l'amour turc	3.50
Lettres à une Amie.....	3.50	Eugène Carrière Ecrits et Lettres choisies..	3.50	Gauthier Ferrières François Coppée et son œuvre.....	0.75
J.-M. Barrie Margaret Ogilvy.....	3.50	Félix Castigat et Victor Ridendo Petit Musée de la Conversation.....	3.50	André Fontainas Histoire de la Peinture française au XIX ^e siècle.....	3.50
Charles Baudelaire Lettres, 1841-1866.....	3.50	Fernand Caussey Laclos.....	3.50	Paul Fréneaux Dans la chambre de Napoléon mourant.....	3.50
Œuvres posthumes (in-8).....	7.50	F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge Les Derniers jours de Paul Verlaine.....	3.50	Ernest Ganbert et Jules Vèran Anthologie de l'Amour Provençal.....	3.50
Œuvres posthumes (in-18).....	3.50	Chamfort Les plus belles pages de Chamfort.....	3.50	André Gide Oscar Wilde.....	1 »
Léon Bazalgette Walt Whitman. L'Homme et son œuvre.....	7.50	Paul Claudel Connaissance de l'Est.....	3.50	A. Gilbert de Voisins Sentiments.....	3.50
André Beaunier La Poésie nouvelle.....	3.50	Charles Collé Journal historique inédit.....	7.50	Comte de Gobineau Pages choisies.....	3.50
Dimitri de Benckendorff La Favorite d'un Tsar.....	3.50	Vicomte de Colleville Un Cahier inédit du journal d'Éugénie de Guérin.....	2 »	Jean de Gourmont Henri de Régnier et son œuvre.....	0.75
Paternelle Berrichon La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50	J.-A. Coulangheon Lettres à deux femmes.....	3.50	Muses d'aujourd'hui	3.50
Ad. Van Bever et Paul Léautaud Poètes d'aujourd'hui, <i>Morceaux choisis</i> . 2 vol.....	7 »	Marcel Coulon Témoignages.....	3.50	Remy de Gourmont Le Chemin de Velours. <i>Nouvelles Dissociations d'idées</i>	3.50
Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland Œuvres galantes des Conteurs italiens.....	3.50	Cyrano de Bergerac Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac.....	3.50	Jean de Gourmont La Culture des Idées.....	3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, II ^e série.....	3.50	Eugène Delrance Catherine de Médicis.....	3.50	Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse.....	0.75
Léon Bloy La Chevalière de la Mort... Celle qui pleure..... Les Dernières Colonnes de l'Église.....	2 » 3.50 3.50 3.50	Charlotte Corday et la Mort de Marat.....	3.50	Dialogues des Amateurs (Épilogues, IV^e série)	3.50
Exégèse des Lieux Communs Le Fils de Louis XVI.....	3.50 3.50	La Maison de Madame Gourdan.....	3.50	Épilogues. Réflexions sur la vie (1895-1898)	3.50
L'Invendable.....	3.50	Paul Deffor Remy de Gourmont et son Œuvre.....	0.75	Épilogues. Réflexions sur la vie (1899-1904)	3.50
Le Mendiant ingrat.....	5 »			Épilogues. Réflexions sur la vie (1902-1904)	3.50
Mon Journal (pour faire suite au <i>Mendiant ingrat</i>).....	3.50			Esthétique de la langue française	3.50
Pages choisies.....	3.50				
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne.....	3.50				
Le Vieux de la Montagne.....	3.50				
Léon Bocquet Albert Samain.....	3.50				

Livre des Masques, <i>Portraits symbolistes</i>	3.50	Madame de la Suze.....	3.50	Léon Paschal	
Le II ^e Livre des Masques..	3.50	Madame de Villedeu.....	3.50	Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie	7.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, V ^e série).....	3.50	Le Plaisant Abbé de Boisrobert.....	3.50	Péladan	
Le Problème du Style.....	3.50	Scarron et son milieu.....	3.50	Les Idées et les Formes....	3.50
Promenades littéraires (I)...	3.50	Voiture et les origines de l'Hôtel de Ramhouillet...	3.50	Hubert Pernot	
Promenades littéraires (II)...	3.50	Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Ramhouillet.....	3.50	Anthologie populaire de la Grèce moderne.....	3.50
Promenades littéraires (III)	3.50	Henri Maïo		Edmond Pilon	
Ch.-M. Des Granges		Les Corsaires.....	3.50	Francis Jammes et le Sentiment de la Nature.....	0.75
La Presse littéraire sous la Restauration.....	7.50	René Martineau		Muses et Bourgeoises de jadis.....	3.50
Maurice de Guérin		Tristan Corbière.....	3 »	Portraits tendres et pathétiques.....	3.50
Les plus belles pages de Maurice de Guérin.....	3 »	Ferdinand de Martino		Camille Piton	
Frédéric Harrison		Anthologies de l'amour arabe	3.50	Paris sous Louis XV.....	3.50
John Ruskin.....	3.50	Henri Massis		Paris sous Louis XV (II)...	3.50
Henri Heine		La Pensée de Maurice Barrès	0.75	Paris sous Louis XV (III)...	3.50
Les plus belles pages de Henri Heine.....	3.50	Masson Forestier		Henri de Régnier	
A.-Ferdinand Herold		Autour d'un Racine ignoré.	7.50	Discours de Réception à l'Académie française.....	1 »
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.....	6 »	Camille Mauclair		Figures et Caractères.....	3.50
Robert d'Humières		Jules Laforgue.....	2.50	Sujets et Paysages.....	3.50
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne.....	3.50	Edouard Maynial		Rétif de la Bretonne	
Francis Jammes		Casanova et son temps....	3.50	Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne.....	3.50
Ma Fille Bernadette.....	3.50	La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.....	3.50	Cardinal de Retz	
Virgile Jozs		Henri Mazel		Les plus belles pages du Cardinal de Retz.....	3.50
Fragonard, <i>Mœurs du XVIII^e siècle</i>	3.50	Ce qu'il faut lire dans sa vie.	3.50	Arthur Rimbaud	
Watteau, <i>Mœurs du XVIII^e siècle</i>	3.50	Jean Mélla		Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50
Rudyard Kipling		Les Idées de Stendhal....	3.50	William Ritter	
Lettres du Japon.....	3.50	Stendhal et ses commentateurs.....	3.50	Etudes d'Art étranger....	3.50
Paul Lafond		La Vie amoureuse de Stendhal.....	3.50	Rivarol	
L'Aube Romantique.....	3.50	George Meredith		Les plus belles pages de Rivarol.....	3.50
Laclos		Essai sur la Comédie.....	2 »	E. de Rougemont	
Lettres inédites.....	3.50	Adrien Mithouard		Villiers de l'Isle-Adam.....	3.50
Jules Lalorgue		Le Tourment de l'Unité....	3.50	John Ruskin	
Mélanges posthumes. Portrait de l'auteur par Théovan Rysselherghé.....	3.50	Albert Mockel		La Bible d'Amiens.....	3.50
Wanda Landowska		Emile Verhaeren.....	2 »	Sésame et les Lys.....	3.50
Musique ancienne.....	3.50	Propos de Littérature.....	3 »	Jules Sageret	
Pierre Lasserre		Un Héros: Stéphane Mallarmé.....	1 »	Les Grands Convertis.....	3.50
Le Romantisme français (In-8)	7.50	Jean Moréas		Saint-Amant	
Le Romantisme français (in-18).....	3.50	Esquisses et Souvenirs... Variations sur la Vie et les Livres.....	3.50	Les plus belles pages de Saint-Amant.....	3 »
Marius-Ary Leblond		Eugène Morel		Saint-Evremond	
Leconte de Lisle.....	3.50	Bibliothèques, 2 vol. in-8 ^e .	15 »	Les plus belles pages de Saint-Evremond.....	3.50
G. Le Cardonnel et Ch. Vellay		Charles Morice		Saint-Simon	
La Littérature contemporaine (1905).....	3.50	Eugène Carrière.....	3.50	Les plus belles pages de Saint-Simon.....	3.50
Edmond Lepelletier		Jacques Morland		Sainte-Beuve	
Histoire de la Commune de 1871. I.....	7.50	Enquêtes sur l'influence allemande.....	3.50	Lettres inédites à M. et M ^{me} Juste Olivier.....	3.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.....	3.50	Gabriel Mourey		Marcel Schwob	
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.....	3.50	Le Village dans la Pinède.	3.50	Spicilège.....	3.50
Loyson-Bridet		Alfred de Musset			
Mœurs des Diurnales. <i>Traité de Journalisme</i>	3.50	Correspondance.....	3.50		
Émile Magne		Les plus belles pages d'Alfred de Musset.....	3.50		
L'Esthétique des Villes....	3.50	Lettres d'amour à Aimée d'Alton.....	3.50		
Madame de Chatillon.....	3.50	Œuvres complémentaires.	3.5		
		Gérard de Nerval			
		Correspondance.....	3.50		
		Les plus belles pages de Gérard de Nerval.....	3.50		

Léon Séché	Casimir Strylenski	Jules Troubat
Alfred de Musset, 1. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes, 2 vol. 7 »	Soirées du Stendhal-Club.. 3 50	Sainte-Beuve et Chamfleury La Salle à manger de Sainte-Beuve..... 3 50
Les Amitiés de Lamartine.. 3 50	Casimir Strylenski et Paul Arbelet	Octave Uzanne
Le Cénacle de la Muse Française..... 3 50	Soirées du Stendhal-Club (2 ^e série)..... 3 50	Parisiennes de ce temps... 3 50
Melphine Gay..... 3 50	Talleyrand des Réaux	A. Van Gennepe
Hortense Allart de Méritens 3 50	Les plus belles pages de Talleyrand des Réaux... 3 50	La Question d'Homère..... 0 75
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3 50	Archag Tchobanian	E. Vigié-Lecocq
La martine (1816-1830)..... 3 50	Les Trouvères arméniens.. 3 50	La Poésie contemporaine 1884-1896..... 3 50
Madame d'Arhoulville..... 3 50	Teï-San	Léonard de Vinci
Sainte-Beuve, 1. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol..... 3 50	Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3 50	Textes choisis..... 3 50
Alphonse Séché et Jules Bertaut	Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure... 3 50	Jean Violis
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3 50	Adolphe Thalasso	Charles Guérin..... 2 »
Nahum Slousch	Anthologie de l'Amour asiatique..... 3 50	Tancrède de Visan
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine..... 3 50	Le Théâtre Libre..... 3 50	L'Attitude du Lyrisme contemporain..... 3 50
Joseph de Smet	Théophile	Oscar Wilde
Lafcadio Hearn..... 3 50	Les plus belles pages de Théophile..... 3 »	De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... 3 50
Robert de Souza	Tolstoï	Stellan Zweig
La Poésie populaire et le Lyrisme vantimental.... 3 50	Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 4 05	Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre..... 3 50
Stendhal	Tristan L'Hermite	
Les plus belles pages de Stendhal..... 3 50	Les plus belles pages de Tristan L'Hermite..... 3 »	

Théâtre

Aurel	Les Hérétiques..... 1 »	Péladan
Pour en finir avec l'Amant. 3 50	Le Jeune Dieu..... 1 »	(Œdipe et le Sphinx..... 1 »
Henry Bataille	Maisonseule..... 2 »	Sémiramis..... 1 »
Ton sang, précédé de la Lépreuse..... 3 50	Sāvitrī..... 1 »	René Peter
Paul Claudel	Les Sept contre Thèbes... 1 »	La Tragédie de la Mort... 1 »
L'Arbre..... 3 50	Une jeune femme bien gardée 1 »	Georges Poitl
Théâtre I..... 3 50	Virgile Jozs et Louis Dunur	Les Cuir de Bouff..... 3 50
Théâtre II..... 3 50	Rembrandt..... 3 50	Rachilde
Théâtre III..... 3 50	Jean Lorrain et A. Ferdinand Herold	Théâtre..... 3 50
Marcel Collière	Prométhée..... 1 »	Paul Ranson
Les Syracusaines..... 1 »	Charles Van Lerberghe	L'Abhé Prout, Guignol pour les vieux enfants. Préface de Georges Ancy. Illustrations de Paul Ranson..... 3 50
Édouard Dujardin	Les Fleureurs..... 1 »	Henri de Régnier
Antonia..... 3 50	Pan..... 3 50	Les Scrupules de Sganarelle 3 50
Albert Erlande	Emerich Madach	Jules Romains
Le Titan..... 3 50	La Tragédie de l'Homme... 3 50	L'Armée dans la Ville... 3 50
André Gide	F.-T. Marinett	Saint-Pol-Roux
Saül, Le Roi Candaule... 3 50	Le Roi Bombance..... 3 50	La Dame à la Faulx... 3 50
Maxime Gorki	Jean Moréas	Albert Samain
Dans les Bas-Fonds... 3 50	Iphigénie, tragédie en 5 actes..... 3 50	Polyphème, 2 actes..... 1 »
Les Petits Bourgeois... 3 50	Alfred Mortier	Paul Souchon
Remy de Gourmont	La Logique du Doute..... 1 »	Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes..... 1 »
Blith, suivi de Théodat... 8 50	Marius vaincu..... 2 »	Phyllis, tragédie en 5 actes. 2 »
Fernand Gregh	Lucien Nepoty	Le Tasse..... 2 »
Prélude féerique..... 1 »	Le Premier Glaive..... 1 »	Emile Verhaeren
Gerhart Hauptmann	Louis Payen	Deux Drames..... 3 50
Cloche engloutie..... 3 50	Les Esclaves..... 1 »	Philippe II..... 3 50
A. Ferdinand Herold	Siséra..... 1 »	
Andromaque..... 1 »		
Nouveau de Çakuntalá... 3 »		



Rudyard Kipling		Marie et Jacques Nervat		Lucien Rolmer	
Actions et Réactions.....	3.50	Céline Landrot.....	3.50	Madame Fornoul et ses Héritiers.....	2 »
Les Bâtisseurs de Ponts...	3.50	Novails		Gabrielle Rosenthal	2 »
Le Chat Maltais.....	3.50	Henri d'Ofterdingen.....	3.50	L'Éveil.....	2 »
L'Histoire des Gadsby.....	3.50	Walter Pater		J.-H. Rosny	
L'Homme qui voulut éternel	3.50	Portraits Imaginaires.....	3.50	Les Xipéhuz.....	2 »
Kim.....	3.50	Péladan		Eugène Rouart	
Le Livre de la Jungle.....	3.50	La Licorne.....	3.50	La Villa sans Maitre.....	3.50
Le Second Livre de la Jungle.....	3.50	Modestie et Vanité.....	3.50	Saint-Pol-Roux	
La plus belle Histoire du monde.....	3.50	Le Nimbe noir.....	3.50	De la Colombe au Corbeau par le Paon.....	3.50
Le Retour d'Imray.....	3.50	Pérégrine et Pérégrin.....	3.50	Les Féeries Intérieures.....	3.50
Stalky et Cie.....	3.50	Louis Pergaud		La Rose et les Epines du Chemin.....	3.50
Sur le Mur de la Ville.....	3.50	De Goupil à Margot.....	3.50	Aibert Samain	
Hubert Krains		La Revanche du Corbeau.....	3.50	Contes.....	3.50
Amours rustiques.....	3.50	Pierre de Querion		Robert Scheller	
Le Pain noir.....	3.50	La Boule de Vermeil.....	3.50	Les Frissonnantes.....	3.50
Marie Kryszynska		Céline, fille des champs.....	3.50	Les Loisirs de Berthe Livroire.....	3.50
La Force du Désir.....	3.50	Les Jours d'Hélène.....	3.50	Le Pêché mutuel.....	3.50
Laclos		La Liaison fâcheuse.....	3.50	Marcel Schwob	
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit).....	3.50	La Maison de la Petite Livia.....	3.50	La Lampe de Psyché.....	3.50
A. Lacoin de Villemorlin et D^r Khalil-Khan		Pierre de Querion et Charles Verrier		Emile Sicard	
Le Jardin des Délices.....	3.50	Les Amours de Leucippe et de Clitophon.....	3.50	Les Marchands.....	3.50
Jules Laorgue		Pierre Quillard		R.-L. Stevenson	
Moralités légendaires, suivies des Deux Pigeons.....	3.50	Les Mimes d'Hérodas.....	2 »	La Flèche noire.....	3.50
Enrique Larreta		Thomas de Quincey		Ivan Strannik	
La Gloire de don Ramire ..	3.50	De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts.....	3.50	L'Appel de l'Eau.....	3.50
Pierre Lasserre		Rachilde		Auguste Strindberg	
Henri de Sauvelade.....	2 »	Contes et Nouvelles.....	3.50	Axel Borg.....	3.50
Paul Léautaud		Le Dessous.....	3.50	inferno.....	3.50
Le Petit Ami.....	3.50	L'Heure sexuelle.....	3.50	Jean de Tinan	
Georges Le Cardonnell		Les Illos nature.....	3.50	Aimienne ou le Détournement de mineure.....	3.50
Les Soutiens de l'Ordre.....	3.50	L'imitation de la Mort.....	3.50	L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.....	3.50
Camille Lemonnier		La Jongleuse.....	3.50	Penses-tu réussir?.....	3.50
La Petite Femme de la Mer	3.50	Le Meneur de Louves.....	3.50	P.-J. Toulet	
Jean Lorrain		La Sanglante Ironie.....	3.50	Mon amie Nane.....	3.50
Contes pour lire à la chandelle.....	2 »	La Tour d'Amour.....	3.50	Les Tendres Ménages.....	3.50
Henri Malo		Hugues Rebeli		Mark Twain	
Ces Messieurs du Cabinet.....	3.50	Le Diable est à table.....	3.50	Le Capitaine Tempête.....	3.50
Les Dauphins du jour.....	3.50	Henri de Régnier		Contes choisis.....	3.50
Les Surprises du Bachelier	3.50	Les Amants Singuliers.....	3.50	Exploits de Tom Sawyer	
Petrucio.....	3.50	Le Bon Plaisir.....	3.50	detective et autres nouvelles.....	3.50
Raymond Marival		La Canne de Jaspe.....	3.50	Le Legs de 30000 dollars.....	3.50
Chair d'Ambre.....	3.50	Couleur du Temps.....	3.50	Un Pari de Milliardaires.....	3.50
Le Çof, <i>Mœurs kabyles</i> ...	3.50	La Donzelle Maitresse.....	3.50	Les Peterkins.....	3.50
Max-Anély		La Flamhée.....	3.50	Plus fort que Sherlock Holmes.....	3.50
Les Immémoriaux.....	3.50	Le Mariage de Minuit.....	3.50	Le Prétendant américain.....	3.50
Charles Merki		Le Passé vivant.....	3.50	Arnold Van Gennep	
Margot d'Été.....	3.50	La Peur de l'Amour.....	3.50	Les Demi-Savants.....	3.50
Albert Mocket		Les Rencontres de M. de Bréot.....	3.50	Eugène Vernon	
Contes pour les Enfants d'hier	3.50	Les Vacances d'un Jeune Homme sage.....	3.50	Gisèle Chevreuss.....	3.50
Jean Moréas		Jules Renard		Villiers de l'Isle-Adam	
Contes de la Vieille France.....	3.50	Le Vigneron dans sa Vigne.....	3.50	Derniers Contes.....	3.50
Eugène Morel		Maurice Renard		Jean Violettis	
Les Boers.....	2 »	Le Docteur Lerne, sous-dieu	3.50	Petit Cœur.....	2 »
Alain Morsang et Jean Besière		Le Voyage Immobilable.....	3.50	H.-G. Wells	
La Mouette.....	3.50	William Ritter		L'Amour et M. Lewisham.....	3.50
		Fillette slovaque.....	3.50	Anne Véronique.....	3.50
		Leurs Lys et leurs Roses.....	3.50	An Temps de la Comète.....	3.50
		La Passante des Quatre Saisons.....	3.50		
		Jean Rodés			
		Adolescents.....	3.50		

Collection de Romans

Claire Albane		Eugène Demolder		Maxime Gorki	
L'Amour tout simple.....	3.50	L'Arche de M. Cheunus... 2 »		L'Angoisse.....	3.50
Anonyme		Le Jardinier de la Pompa-		L'Annonciateur de la Tem-	
Lettres d'amour d'une An-		dour.....	3.50	pète.....	3.50
glaise.....	3.50	Les Patins de la Reine de		Les Déchus.....	3.50
Aurel		Hollande.....	3.50	Les Vagabonds.....	3.50
Les Jeux de la Flamme....	3.50	La Route d'Émeraude.....	3.50	Varenka Olessova.....	3.50
Marcel Batilliat		Charles Derennes		Jean de Gourmont	
La Beauté.....	3.50	L'Amour fessé.....	3.50	La Toison d'Or.....	3.50
Chair mystique.....	3.50	Le Peuple du Pôle.....	3.50	Remy de Gourmont	
La Joie.....	3.50	Dostoievski		Les Chevaux de Diomède..	3.50
La Vendée-aux-Gaëts.....	3.50	Carnet d'un Inconnu.....	3.50	Un Cœur virginal.....	3.50
Versailles-aux-Fantômes...	3.50	Le Double.....	3.50	Gouleurs.....	3.50
Maurice Beaubourg		Édouard Ducoté		Histoires magiques.....	3.50
Dieu ou pas Dieu.....	3.50	Aventures.....	3.50	Une Nuit au Luxembourg..	3.50
La rue Amoureuse.....	3.50	Édouard Dujardin		D'un Pays lointain.....	3.50
Aloysius Bertrand		L'Initiation au Pêché et à		Le Pèlerin du Silence.....	3.50
Gaspard de la Nuit.....	3.50	L'Amour.....	3.50	Sixtine.....	3.50
Aïla Berzell		Les Lauriers sont coupés... 3.50		Le Songe d'une femme....	3.50
Tamara.....	3.50	Louis Dumur		Thomas Hardy	
J.-W. Bienstock et D^r A.		Le Centenaire de Jean-Jac-		Barbara.....	3.50
Skarvan		ques.....	3.50	Frank Harris	
Au Pied de l'Échafaud.....	3.50	Un Coco de génie.....	3.50	Montés le Matador.....	3.50
Léon Bloy		L'École du Dimanche.....	3.50	Lafcadio Hearn	
La Femme pauvre.....	3.50	Pauline ou la liberté de		Chita.....	3.50
R.-Gaston Charles		l'amour.....	3.50	Feuilles éparées.....	3.50
La Danseuse nue et la Dame		Les trois demoiselles du pé-		Kwaidan.....	3.50
à la Licorne.....	3.50	re Maire.....	3.50	La Lumière vient de PO-	
Judith Cladel		Georges Eekhoud		rient.....	3.50
Confessions d'une Amante..	3.50	L'Autre Vue.....	3.50	A.-Ferdinand Herold	
Mrs W.-K. Clifford		Le Cycle patibulaire.....	2.50	L'Ahayhe de Sainte-Aphro-	
Lettres d'amour d'une Fem-		Escal-Vigor.....	3.50	disse.....	2 »
me du monde.....	3.50	La Faneuse d'amour.....	3.50	Les Contes du Vampire... 3.50	
Joseph Conrad		Mes Communions.....	3.50	Maurice Hewlett	
Le Nègre du « Narcisse »..	3.50	Albert Erlande		Amours charmantes et cru-	
J.-A. Coulangheon		Jolie Personne.....	3.50	elles.....	3.50
Le Béguin de Gô.....	3.50	Le Paradis des Vierges sa-		Charles-Henry Hirsch	
L'Inversion sentimentale... 3.50		ges.....	3.50	La Possession.....	3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50		Laurent Evrard		La Vierge aux tulipes.... 3.50	
Stephen Crane		Le Danger.....	3.50	Edmond Jaloux	
La Conquête du Courage... 3.50		Une Leçon de Vie.....	3.50	L'Agonie de l'Amour.....	3.50
Gaston Danville		Gabriel Faure		L'École des Mariages.....	3.50
L'Amour Magicien.....	3.50	La Dernière Journée de		Le Jeune Homme au Masque	3.50
Contes d'Au-delà.....	6 »	Sapphô.....	3.50	Les Sangsues.....	3.50
Le Parfum de volupté.....	3.50	André Fontainas		Francis Jammes	
Les Reflets du Miroir.....	3.50	L'Indécis.....	3.50	Almaïde d'Étremont..... 2 »	
Jacques Daurelle		L'Ornement de la Solitude. 2 »		Pensée des Jardins..... 2 »	
La Troisième Héloïse.... 3.50		André Gide		Pomme d'Anis..... 2 »	
Albert Delacour		L'Immoraliste.....	3.50	Le Roman du Lièvre..... 3.50	
L'Évangile de Jacques Clé-		Les Nourritures Terrestres. 3.50		Alfred Jarry	
ment.....	3.50	La Porte étroite.....	3.50	Les Jours et les Nuits.... 3.50	
Le Pape rouge.....	3.50	Le Prométhée mal enchaîné 2 »		Lucien Jean	
Le Roy.....	3.50	Le Voyage d'Urien, suivi		Parmi les Hommes..... 3.50	
Louis Delattre		de Paludes.....	3.50	Albert Juhellé	
La Loi de Pêché.....	3.50	A. Gilbert de Voisins		La Crise virile.....	3.50
Grazia Deledda		La Petite Angoisse.....	3.50	Gustave Kahn	
Les Tentations.....	3.50	Ginko et Blioba		Le Conte de l'Or et du Si-	
Charles Demadge		Le Voluptueux Voyage ou		lence.....	3.50
Le Livre de Péché..... 2 »		les Pèlerines de Venise. 3.50			

La Burlesque Equipée du Cycliste.....	3.50	L'île du Docteur Moreau..	3.50	Quand les dormeurs s'éveillera	3.50
Douze Histoires et un Rêve.	3.50	La Machine à explorer le Temps.....	3.50	Willy et Colette Willy	
Effrois et Fantasmagories..	3.50	La Merveilleuse Visite.....	3.50	Claudine en ménage.....	3.50
La Guerre dans les airs....	3.50	Mis Waters.....	3.50	Colette Willy	
La Guerre des Mondes.....	3.50	Les Pirates de la Mer.....	3.50	La Retraite sentimentale...	3.50
L'Histoire de M. Polly.....	3.50	Place aux Géants.....	3.50	Sept Dialogues de Bêtes...	3.50
Une Histoire des Temps à venir.....	3.50	Les Premiers Hommes dans la Lune.....	3.50		

Poésie

Fernand Benoit		Les Géorgiques chrétiennes, III et IV.....	5 »	Pierre Quillard	
La Foire aux Paysages....	3.50	Le Triomphe de la Vie.....	3.50	La Lyre héroïque et dolente.	3.50
Léon Bocquet		Gustave Kahn		Ernest Raynaud	
Les Cygnes noirs.....	3.50	Le Livre d'Images.....	3.50	Apothéose de Jean Moréas	1 »
Paul Castiaux		Premiers Poèmes.....	3.50	La Couronne des Jours....	3.50
La Joie Vagabonde.....	3.50	John Keats		Hugues Rebelle	
Jean Cocteau		Poèmes et Poésies.....	3.50	Chants de la Pluie et du Soleil.....	3.50
Le Prince Frivole.....	3.50	Klingsor		Henri de Régnier	
Antoine Coulet		Schéhérazade.....	3.50	La Cité des Baux.....	3.50
L'Envolée.....	3.50	Le Valet de cœur	3.50	Les Jeux rustiques et divins.	3.50
Marie Dauguet		Marc Lafargue		Les Médailles d'Argile....	3.50
Par l'Amour.....	3.50	L'Age d'Or.....	3.50	Le Miroir des Heures.....	3.50
Jean Dominique		Jules Laforgue		Poèmes, 1887-1892.....	3.50
L'Aïle mouillée.....	2 »	Poésies complètes.....	3.50	Premiers Poèmes.....	3.50
L'Anémone des mers.....	2 »	Léo Larguier		La Sandale ailée.....	3.50
La Gaulle blanche.....	2 »	Jacques.....	3.50	Lionel des Rieux	
Edouard Ducoté		Louis Le Cardonnell		Le Cheur des Muses.....	3.50
La Prairie en fleurs.....	3.50	Poèmes.....	3.50	Arthur Rimbaud	
Max Elskamp		Sébastien Charles Leconte		Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud.....	3.50
La Louange de la Vie.....	3.50	L'Esprit qui passe.....	3.50	P.-N. Rolnard	
André Fontainas.		Le Masqué de Fer.....	3.50	La Mort du Rêve.....	3.50
Crépuscules.....	3.50	Le Sang de Méduse.....	3.50	Lucien Rolmer	
La Nef désarmée.....	3.50	La Tentation de l'Homme... 3.50		Le Second volume des chants perdus.....	3.50
Paul Fort		Charles Van Lerberghe		Jules Romains	
L'Amour marin.....	3.50	La Chanson d'Eve.....	3.50	Un Être en marche.....	3.50
Ballades Françaises.....	3.50	Grégoire Le Roy		Ronsard	
Coxcomb, ou l'Homme tout nu tombé du Paradis.....	3.50	La Chanson du Pauvre.... 3.50		Le Livret de Polastries....	3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne.....	3.50	Paul Marléton		Sainte-Beuve	
Idylles antiques.....	3.50	Les Epigrammes.....	3.50	Le Livre d'Amour.....	3.50
Montagne.....	3.50	Stuart Merrill		Albert Samain	
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans.	3.50	Poèmes, 1887-1897.....	3.50	Le Chariot d'Or.....	3.50
Le Roman de Louis XI....	3.50	Les Quatre Saisons.....	3.50	Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés.....	3.50
Paul Gérardy		Une Voix dans la foule..... 3.50		Au Jardin de l'Infante.... 3.50	
Roseaux.....	3.50	Victor-Emile Michelet		Cécile Sauvage	
Henri Ghéon		L'Espoir merveilleux.....	3.50	Tandis que la terre tourne.	3.50
La Solitude de l'Été.....	3.50	Albert Mockel		Fernand Séverin	
Ivan Gilkin		Clartés.....	3 »	Poèmes.....	3.50
La Nuit.....	3.50	Jean Moréas		Emmanuel Signoret	
Charles Guérin		Poèmes et Sylves.....	3.50	Poésies complètes.....	3.50
Le Cœur solitaire.....	3.50	Premières Poésies.....	3.50	Paul Souchon	
L'Homme intérieur.....	3.50	Les Stances.....	3.50	La Beauté de Paris.....	3.50
Le Semeur de Cendres....	3.50	Alfred Mortier		Henry Spies	
A.-Ferdinand Herold		Le Temple sans Idoles..... 3.50		Chansons captives.....	3.50
Au hasard des chemins....	2 »	Gabriel Mourey		André Spire	
Images tendres et merveilleuses.....	3.50	Le Miroir.....	3.50	Versets.....	3.50
La Route fleurie.....	3.50	Marie et Jacques Nerval		Vers les Routes absurdes.. 3.50	
Robert d'Humières		Les Rêves unis.....	3.50	Laurent Tailhade	
Du Désir aux Destinées....	3.50	Julien Ochsé		Poèmes aristophanesques.. 3.50	
Henrik Ibsen		Profilis d'or et de cendre... 3.50		Poèmes élégiaques.....	3.50
Poésies.....	3.50	Louis Payen		Archag Tchobanian	
Francis Jammes		Les Voiles blanches.....	3.50	Poèmes.....	3.50
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.....	3.50	Edgar Poe		Touny-Lerys	
Clairières dans le Ciel....	3.50	Poésies complètes.....	3.50	La Pâque des Roses.....	3.50
Le Deuil des Primevères..	3.50	François Porché			
Les Géorgiques chrétiennes, I et II.....	5 »	A chaque jour.....	3.50		
		Au loin, peut-être.....	3.50		
		Humus et Poussière.....	3.50		
		Maurice Pottecher			
		Le Chemin du Repos.....	3 »		



Vandelbourg	Les Rythmes souverains... 3.50	Phocas le Jardinier..... 3.50
Heures..... 3.50	Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes	Plus loïn..... 3.50
Erphaeren	Hallucinées..... 3.50	Poèmes et Poésies..... 3.50
Heures..... 3.50	Les Visages de la Vie..... 3.50	
Heures..... 3.50	Francis Vielé-Griffin	Gabriel Volland
Heures Splendeur..... 3.50	Clarté de Vie..... 3.50	Le Parc enchanté..... 3.50
Heures, nouvelle série... 3.50	La Légende allée de Wieland	Walt Whitman
Heures, III ^e série..... 3.50	le Forgeron..... 3.50	Feuilles d'Herbe, 2 vol..... 7

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthélemy	P.-G. La Chesnais	Péladan
Thomas Carlyle..... 3.50	La Révolution russe et ses résultats..... 0.75	Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce..... 1 »
Georges Bohn	Pierre Lasserre	Edmond Picard
Alfred Giard et son Œuvre..... 0.75	Les Idées de Nietzsche sur la Musique..... 3.50	Gustave Le Bon et son Œuvre..... 0.75
H.-B. Brewster	La Morale de Nietzsche... 3.50	Etienne Rabaud
L'Âme païenne..... 3.50	D^r Gustave Le Bon	Le Génie et les théories de M. Lombroso..... 0.75
Thomas Carlyle	La Naissance et l'Evanouissement de la Matière... 0.75	Marcel Réja
Essais choisis de Critique et de Morale..... 3.50	Jacques Loeb	L'Art chez les fous..... 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale... 3.50	La Fécondation chimique.. 5 »	Claire Richter
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50	Perclval Lowel	Nietzsche et les Théories historiques contemporaines..... 3.50
Sartor Resartus..... 3.50	Mars et ses Canaux..... 5 »	Jules Sageret
Frédéric Charpin	Maurice Maeterlinck	Henri Poincaré..... 0.75
La Question religieuse.... 3.50	Le Trésor des Humbles.... 3.50	Paradis latques..... 3.50
Christlan Cornéliussen	Georges Matisse	Sénancour
Le Salaire, ses formes, ses lois..... 0.75	L'Intelligence et le Cerveau. 0.75	De l'Amour..... 3
Lucien Corpechot	D. Méréjowsky	Carl Siger
René Quinton..... 0.75	Le Tsar et la Révolution... 3.50	Essai sur la Colonisation... 3.50
Gaston Danville	Raymond Meunier	Léon Tolstoï
Magnétisme et Spiritisme... 0.75	Le Végétarisme..... 0.75	Dernières Paroles..... 3.50
J.-A. Dulaure	Stanislas Meunier	L.-L. Trouessart
Des Divinités génératrices (Le Culte du Phallus). 3.50	Les Harmonies de l'Evolution terrestre..... 0.75	Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire..... 0.75
Jules de Gaultier	Multatull	A. Van Gennepe
Le Bovarysme..... 3.50	Pages choisies..... 3.50	La Question d'Homère.... 0.75
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs..... 3.50	Frédéric Nietzsche	Religions, Mœurs et Légendes..... 3.50
La Fiction universelle.... 3.50	Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50	Religions, Mœurs et Légendes, 2 ^e série..... 3.50
De Kant à Nietzsche..... 3.50	Aurore..... 3.50	Religions, Mœurs et Légendes, 3 ^e série..... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique..... 3.50	Considérations inactuelles.. 3.50	
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50	Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist..... 3.50	H.-G. Wells
Remy de Gourmont	Ecce Homo..... 3.50	Anticipations..... 3.50
Physique de l'amour. Essai sur l'instinct sexuel... 3.50	Le Gai savoir..... 3.50	La Découverte de l'Avénir. 1 »
Promenades Philosophiques. 3.50	La Généalogie de la Morale. Humain, trop Humain (1 ^{re} partie)..... 3.50	Une Utopie moderne..... 3.50
Promenades Philosophiques, 2 ^e série..... 3.50	L'Origine de la Tragédie... 3.50	
Promenades philosophiques, 3 ^e série..... 3.50	Pages choisies..... 3.50	
Havelock Ellis	Par delà le bien et le mal.. 3.50	
Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »	La Volonté de Puissance, 2 volumes..... 7 »	
Pulsion sexuelle..... 5 »	Le Voyageur et son Omhre (Humain, trop Humain, 2 ^e partie)..... 3.50	
Inversion sexuelle..... 5 »		
Helvétius		
Plus belles pages d'Helvétius..... 3.50		



MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ. — PARIS

Vingt-troisième année

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois

Le *Mercur*e de France occupe dans la presse du monde entier une place unique : il est établi sur un plan très différent de ce qu'on a coutume d'appeler une revue, et cependant plus que tout autre périodique il est la chose que signifie ce mot. Alors que les autres publications ne sont, à proprement dire, que des recueils peu variés et d'une utilité contestable, puisque tout ce qu'elles impriment paraît le lendemain en volumes, il garde une inappréciable valeur documentaire, car les deux tiers, au moins des matières qu'on y voit ne seront jamais réimprimées. Et comme il est attentif à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et qu'aucun événement de quelque importance ne lui échappe, il présente un caractère encyclopédique du plus haut intérêt. Il fait en outre une large place aux œuvres d'imagination. D'ailleurs, pour juger de son abondance et de sa diversité, il suffit de parcourir quelques-uns de ses sommaires et la liste des chroniques de sa « Revue de la Quinzaine » (Voy la couverture du présent volume).

La liberté d'esprit du *Mercur*e de France, qui ne demande à ses rédacteurs que du savoir et du talent, est trop connue pour que nous y insistions : les opinions les plus contradictoires s'y rencontrent.

Il n'est peut-être pas négligeable de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Nous envoyons gratuitement à toute personne qui nous en fait la demande un spécimen du *Mercur*e de France.

TABLES DV MERCURE DE FRANCE

L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets traités dans le *Mercur*e de France font de nos Tables un instrument de recherches incomparable, et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but direct ; outre les investigations rapides qu'elles permettent dans les textes mêmes de la revue, elles conduisent immédiatement à un grand nombre d'indications de dates, de lieux, de noms de personnes, de titres d'ouvrages, de faits et d'événements de toutes sortes, au moyen desquelles, si la revue est dans tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'orienter et de se renseigner dans les écrits contemporains, en France ou à l'étranger.

Ces tables se divisent en trois parties : *Table par noms d'auteurs des Articles publiés dans la Revue*, *Table systématique des Matières*, *Table des principaux Noms cités*. On a placé en tête de ces trois tables un *Tableau de concordance entre les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination*.

PRIX DES TABLES

Tables des tomes I à XX (1890-1896), 1 vol. in-8 de viii-88 pages... 3

Tables des tomes XXI à LII (1897-1904), 1 vol. in-8 de viii-168 pages... 7

Poitiers. — Im. G. Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MARCAIRE DE FRANCE

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

887
Im
lav



